



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

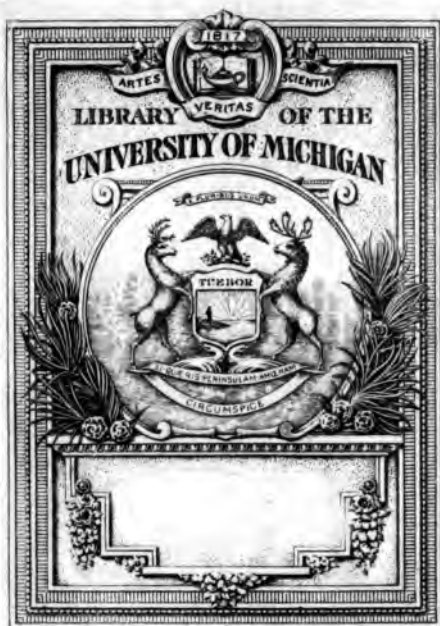
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

943,927





A3c

19c



**OPERE**  
**DI**  
**VITTORIO ALFIERI**

**RISTAMPATE**  
**NEL**  
**PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE**

---

**VOLUME VIII.**







COMMEDIE

DI

VITTORIO ALFIERI



1903

DITTA G. B. PARAVIA E COMP.

TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

---

**PROPRIETÀ LETTERARIA**

---



---

**Torino — Stamperia Reale G. B. Paravia e Comp.**  
830 (C5M) VIII-903

# L'UNO

## COMMEDIA PRIMA.

---

Πόλις γὰρ οὐκ ἔσθ', ἥτις ἀνδρός ἐσθ' ἝΝΟΣ.  
Città non è, se l'ha in balla sol UNO.

SOFOCLE, *Antigone*, v. 748.

---

**PROPRIETÀ LETTERARIA**

---



---

**Torino — Stamperia Reale G. B. Paravia e Comp.**  
**830 (C5M) VIII-903**

# L'UNO

## COMMEDIA PRIMA.

---

Πόλις γὰρ οὐκ ἔσθ', ἥτις ἀνδρός ἐσθ' ἘΝΟΣ.  
Città non è, se l'ha in balla sol UNO.

SOPHOCLE, *Antigone*, v. 748.

## **PERSONAGGI.**

ORCANE.

DARIO.

MEGABIZE.

PARISA, MOGLIE DI DARIO.

APLINA, DAMIGELLA DI ESSA.

IPPOFILO, STALLONE DI DARIO.

ONEIRO, INDOVINO.

COLACONE, GRAN SACERDOTE  
DI MITRA.

GOBRIA.

FAIDIMA, FIGLIA D'ORCANE,  
MOGLIE DI SMERDI, STATA  
POI DEL MAGO, FUTURA POI  
DI DARIO.

*La Scena in Susa capitale della Persia.  
Casa di Dario e altri luoghi.*

---

## ATTO PRIMO.

### 1 SCENA I.

*Notte, Casa di Dario.*

IPPOFILO.

*Ippofilo.* Amore, Amor, se sei sì bianco, e biondo,  
E lezioso, e ritroso, e odoroso,  
Com'io ti sento encomiar per via  
Da questi nostri colaccion-poeti;  
Amor, che diavol se' venuto a starti  
Meco fra 'l sito della stalla? in mezzo,  
E ben ben dentro al cuor d'un vile umile  
Stallon, qual io mi son? Vero è che affatto  
Non sono io poi sgradito nè di modi,  
Nè di persona; e so quant'altri al certo  
Dove la coda il diavol tenga. Oh sorte!  
E tu bindola pur nascer mi festi  
Con una striglia in mano; e chi sa poi,  
S'io mai potrò distallonarmi? Intanto  
Seguasi il Nume: ei nè dormir mi lascia,  
Nè ber, nè rider, nè mangiare; e sempre  
Mi assottiglia l'ingegno ogni dì più  
Nell'arte del zerbino. E' mi par certo,  
Ch'io vo entrando più in grazia ogni giorno  
A questa Damigella del Padrone,  
Pe' servizietti tanti che con tanto  
Cuore, esattezza e segreto le rendo:  
Eccola appunto: eh, vien per la risposta.  
Quand'ella appare mi sento tremare  
I ginocchi, e la voce mi saltella.

## SCENA II.

DAMIGELLA e IPPOFILO.

*Damigella.* Oh, se' tu qui? non ti sei punto fatto  
Aspettare davvero: hai tu eseguito  
Quant'io t'imposi a nome della nostra  
Padroncina adorabile? Vien egli  
Quest'Indovino nostro?

*Ippofilo.* Damigella,  
Detto, fatto: obbedita, e con che gusto,  
Io t'ho immediatamente: l'Indovino  
Sarà qui prima che l'Aurora appaia:  
Anzi e' v'è già: ch'io nella stalla intanto  
L'ho appiattato; e veniva ad avvisartene.  
Così nessun l'ha visto, e voi potrete  
Seco lui a bell'agio strologarvela.

*Damigella.* Buon giovanotto; è un gran servizio questo  
Che alla padrona fai.

*Ippofilo.* Più a te che ad essa  
Io godo di obbedire.

*Damigella.* E n'avrai grassa  
Ricompensa.

*Ippofilo.* Quattrini, il sai, non curo.

*Damigella.* E ch'altro vorrestù?

*Ippofilo.* Ringentilirmi  
Un pocolino, e tormi questa puzza.

*Damigella.* Che, non ami i destrieri?

*Ippofilo.* Non quei d'altri:  
S'e' fosser miei... ma no: ch'io non vo' robba;  
Ho il cuor più alto:... — Intender non mi vuole;  
E io spiegarmi non posso.

*Damigella.* (Da se) Saria bella,  
Che costui pur di me si fosse acceso.

*Ippofilo.* (Da se) Parla tra se: l'è furba come il diavolo:  
La se n'è avvista; io temo.

*Damigella.* Se' ammutito?  
Fa coraggio: per ora non v'è tempo  
Di chiacchierar; ma servici a dovere,  
E qualcosa sarà.

*Ippofilo.* Per il mio Nume,  
Che m'hai con questi detti rinfrancato;  
E mi scuso...

*Damigella.* Sta zitto. La padrona



Vien ella stessa: va, cerca l'amico,  
E qui cel manda; tu in disparte intanto  
Fa da lontano un po' di guardia, ch'egli  
Non fosse a caso da qualcun spiato.

<sup>1</sup> SCENA III.

PARISA, DAMIGELLA.

*Parisa.* V'è egli dunque?

*Damigella.* Ei v'è.

*Parisa.* Ma di segreto?...

*Damigella.* Gli è nella stalla; e lo stallone è ito  
Per esso diviato.

*Parisa.* Oh, ben così.

Mi par mill'anni di sentirlo; ei certo  
Mi scioglierà questi gran dubbi e tremiti  
Che i tanti sogni mi fan nascer.

*Damigella.* Uomo  
D'intendimento gli è.

*Parisa.* Troppo m'importa  
Di veder chiaro in questi gran frangenti,  
In cui la Persia tutta, e più di tutti  
Stassi Dario mio sposo.

*Damigella.* Egli s'inoltra.

*Parisa.* Udiamlo.

SCENA IV.

PARISA, INDOVINO, DAMIGELLA.

*Indovino.* Sete voi; padrone mie?

*Damigella.* Sì; siam noi; non temere; inoltra i passi;  
Ecco Parisa.

*Parisa.* Non t'ha visto niuno?

*Indovino.* Niuno al mondo.

*Parisa.* Perchè, guai, guai a me,  
Se il risapesse Dario, ch'io consulto  
Indovini nessuno.

*Indovino.* Ei non ci crede

Dunque in nostr'arte?

*Damigella.* Oh, s'ei non crede in Mitra,  
E appena appena nel raggianti Sole;

*Parisa.* Vedi s'ei vuole agl'Indovin dar retta.  
 Gli è ver, ch'egli è, forse anche il sa, ben molto  
 E saputo e filosofo; ma poi  
 Tanto e tanto i' lo trovo pure il modo  
 Di persuaderlo; e diavol nou è tanto  
 Come il vorria parere. Orsù, veniamo,  
 Caro Indovino, al fatto. Inver mi spiro  
 Di sentirti spiegar questo mio ultimo  
 Sogno dell'altra notte: e in esso parmi  
 Che stien come in compendio tutti quanti  
 I precedenti.

*Indovino.* Francamente esponi;  
 Nè mi tacer, nè variare un ette,  
 Nè mi nasconder la più piccinissima  
 Particolarità: che la nostr'arte  
 La non può nulla, se chi la consulta  
 Non ci spalanca il cuore.

*Parisa.* Odi. Tu sai,  
 Che le du' mogli d'Artabano, e Orcane,  
 Spesso in casa ci bazzican mediante  
 L'amicizia del mio coi lor mariti;  
 E le son anche amiche mie; bench'io  
 Poco patir le possa: l'Orcanina,  
 Perchè vuol far la bella, e fa le grazie  
 Anco al marito mio: l'altra mi spiace  
 Poi anco più, perch'è una saputella,  
 E di tutto decide, e la ti ammazza  
 Col gran presumer suo. Dunque i' sognavami,  
 Di star qui a veglia con codeste due  
 Aspettando gli assenti sposi nostri,  
 Che per affari dello Stato uniti  
 S'eran con altri a consiglietto.

*Indovino.* Ed io  
 Pur so, che fra di loro questi vostri  
 Mariti appunto s'aman quanto e tanto  
 Vo' altre fra di voi.

*Damigella.* Così dev'essere:  
 Infra potenti, e ambiziosi è stile.

*Indovino.* Ma proseguiamo.

*Parisa.* I' mi sognava dunque,  
 Che stando a veglia, in vece, come al solito,  
 Di pizzicarci l'una l'altra sempre  
 Di dritto o di rimbalzo argutamente;  
 (E codeste due streghe anco han la lingua  
 Vieppiù affilata della mia, nè posso

Mai far tacerle, e n'ho sempre la peggio)  
 Mi pareva ch'ambedue inginocchiatesi  
 M'eran davante in atto d'umiltade  
 Tanta, che m'adoravano, e volevano  
 Baciarmi i piedi a tutto costo; e in atto  
 Di tutto miele come cagnolini  
 Blandiloque adulavanmi, e mie serve  
 Si professavan d'esser sempre state.  
 E a me pareva, che una nuvola d'oro  
 Mi circondasse tutta; e che tutt'era  
 Quant'io diceva, e toccava, e sputava,  
 Tutto oro pretto; e ch'esse, e poi tanti altri,  
 E tutti poi si raccoglieano cupidi  
 Ogni qualunque effluvio mio. Tra questo  
 Mi risvegliai...

*Indovino.* <sup>1</sup> Gran sogno è questo; grande.  
 Ma ometto hai di dirmi una importante  
 Cosa; importante assai: se tu giacevi  
 Su l'un fianco, o boccone, ovver supina,  
 Nell'atto del sognare.

*Parisa.* Eh, già il sapea,  
 Che di tutto decide la fortuna;  
 Supina i' m'era; e so che sono i buoni  
 Codesti sogni: ed anzi appena e male  
 Svegliai, i' diedi un gran calcio del pie' ritto,  
 E azzeccai Dario nella coscia appunto;  
 E mi sovvien ch'anco gridai: Pettegole,  
 Adesso sol così mi v'umiliate?  
 Adesso sol, donne pettegolissime?  
 E sonnacchioso Dario mi sgridava:  
 Se' tu impazzata, o Donna? E allor del tutto  
 Mi trovai desta, ed a chi dato avessi  
 Il calcio ben m'avvidi, ed alla meglio  
 Con Dario lo impiastrava, pretestando  
 Il granchio nella gamba. Ma colpita  
 Son rimasta dal sogno; e' vuol dir molto  
 Quelle du' donne, invidiose, altiere,  
 Ostinate, e sì piene di se stesse,  
 Essersi alfin piegate a tributarmi  
 Ciò che al mio senno e nascita e ricchezza  
 E bellezza è dovuto: un diavol grosso  
 Davvero è forza che l'abbia ben punte.

*Indovino.* Questo sogno è un avviso manifesto

<sup>1</sup> III-10 Luglio.

Del gran Dio Mitra; e va studiato molto.  
 Domani notte i' ten darò buon conto.  
 Gli astri sorgenti e i tramontanti intanto  
 Consulterò: se un impostore io fossi,  
 Quali tanti ne va pel volgo attorno,  
 Io così su due piedi potrei dirti,  
 Che i più felici auguri entro vi scorgo  
 Infallibili, e subiti; ma a caso  
 Io favellar non soglio, nè mi piace  
 Prometter troppo.

*Damigella.* Aspettar dèssi dunque  
 Domani notte?

*Indovino.* Sì; perchè certezza  
 Sia ciò ch'or solo è congettura.

*Parisa.* Or dunque  
 Per non dargli sospetto, io pian pianino  
 Vo ricorcarvi a lato del mio Dario;  
 E tu finchè le tenebre il concedono  
 Tosto ritorna onde venisti. Aplina,  
 To', dágli intanto queste po' monete  
 Per arra. E tosto andiancene.

*Indovino.* Oh! cortese  
 Sei meco troppo. Io pur dirotti il vero,  
 Quasi abbia nulla ricevutq.

## SCENA V.

INDOVINO.

*Indovino.* • Pазze,  
 Discervellate, credenzone tutte!  
 Ma un buon mestiero è questo: gli è ben altro  
 Che l'avvocato ch'io facea da prima:  
 In quell'arte si trova ognor fra piedi  
 Intoppo d'altri mozzorecchi, o vogli  
 Cavalocchi chiamalli; e la san lunga  
 Costoro al par di te. Ma qui si ha sempre  
 Da far con Donne, o vecchi, o ragazzacci,  
 Od idioti: e gli è un goder continuo.  
 Ma andiancene: gli è tardi. Ehi, ehi, Stallone;  
 Sbuca fuori, ch'io seguati.

SCENA VI.

IPPOFILO, INDOVINO.

*Ippofilo.*

Son quà.

*Indovino.*

Oh tu se' pure il giovine dabbene!  
Già so che dar ti debbo una mancietta  
Per l'avermi tu data questa pratica.  
Ma aspetto sol che terminato i' abbia  
Con la padrona tua, per poi compire  
Anche con te.

*Ippofilo.*

<sup>1</sup> Di questo, non occorre:

Son pover'uomo, è ver, ma non mi manca  
Nulla; e poco mi basta; e il mi' bastante  
Dario mel dà: dunque da te quattrini,  
Nè un picciol pur vogl'io.

*Indovino.*

Che galantuomo!

*Ippofilo.*

Bensì, se vuoi, riceverò...

*Indovino.*

Oimè!

*Ippofilo.*

Per mancerella, un po' dell'arte tua...

*Indovino.*

Ch'io la t'insegni?...

*Ippofilo.*

Oibò: che tu m'interpreti

Anco un cencino d'un sognuccio mio.

*Indovino.*

Come! eh, sogni anco tu? nol mi credeva  
Che la cene stalloniche potessero  
Fornir dei sogni a interpreti par miei.

*Ippofilo.*

Se vuo' udirmi, vedrai che non spregevole,  
E molto in su sovra il mio stato, è questo  
Mio sognerello.

*Indovino.*

Ebben; di' su; via spicciati,

Ch'ella è presso l'aurora.

*Ippofilo.*

Io mi giacevo

In su la paglia accanto al mi' destriero;  
A' *Rabican* di Dario; ch'è il più bello  
Dei destrieri di Persia: ond'io che in sorte  
Ho di strigliallo e governallo, io, al certo,  
Fra quanti v'ha palafrenieri in Susa,  
Mi tengo il primo, e sono...

*Indovino.*

Lasciam' ire

Queste ciancie.

*Ippofilo.*

Perdona; ma impossibile

Gli è che l'uom non si senta. Io mi giaceva

Dunque vicino a Rabicano; e a un tratto  
 Mi pareva mi svegliassero i suoi gemiti;  
 Ritto in piè s'era, ed un menar di zampe,  
 E un dimenio di testa, e coda e vita  
 E tutto scontorcevasi: gli avea  
 Dolori orrendi. Io subito mi sbraccio,  
 M'ungo ben bene d'olio infino al gomito  
 E nel buco di dreto e palma, e braccio  
 A pochino a pochino intromettevagli,  
 (E' stava queto come un agnellino)  
 Tanto che ad oncia ad oncia n'estraeva...

*Indovino.* Che porcume! un bacaccio, o simil cosa.  
 Scimunito; e son cose da contarsi  
 A un par mio?

*Ippofilo.* Zitto un po', ser Furia; flemma,  
 Flemma; i' ne cavo, oh meraviglia! mai,  
 No, mai l'avresti indovinato; lunga,  
 Ma lunga bene una sottile e lucida  
 Purpurea fascia aurata; un bel diadema  
 Realissimo.

*Indovino.* Oh ciel! che mai mi narri?

*Ippofilo.* Non ho finito ancora: gli è un portento,  
 Che il simil non fu mai. Continüavangli  
 Pure i dolori: ond'io dentro da capo;  
 Ed ecco di durissimo, e rotondo  
 Un non so che, che gli si attraversava  
 Al fondamento: ed io subito a guisa  
 Di esperta levatrice rivolgeva  
 Ver la finestra per diritto il parto,  
 E a poco a poco in luce conducevalo;  
 Ed era un bello, prezioso, liscio,  
 Ben tornito, di sodo oro purissimo,  
 Uno scettro; a puntin qual lo vediamo  
 Nelle immagini sue il nostro gran Ciro  
 Tenersi in la man destra.

*Indovino.* Pel gran Mitra,  
 Che questo è un sogno, ai tempi in cui no' siamo  
 Che 'l trono nostro è vedovo, gli è un sogno  
 Da tenersi in gran conto.

*Ippofilo.* E di più nota,  
 Che questi due tesori, ancor ch'uscissero  
 Di sì brutt'alvo, gli eran lindi e puri  
 E odorosi più ancor, che quei che serbansi  
 Nell'arche regie preziose.

*Indovino.* Un poco,

Anzi ben molto, a vedere incomincio.  
 Gran Fato a queste avventurose mura  
 Forse sovrasta. Il sogno tuo si addice  
 Con quello di Parisa: dal contento  
 Il cor mi balza in petto. Andiamo, andiamo.  
 La tua sorte e la mia son fatte forse.  
 Domani notte scoprirò gran cose.  
 Fortuna cieca all'usciolino tuo  
 Picchiava a caso; sarà mia la cura  
 Che ben presto le porte quante sono  
 Dario in sua casa le spalanchi tutte.

## ATTO SECONDO.

### SCENA I.

*Aurora.*

DARIO, PARISA.

*Dario.* Perchè sì tosto, o moglie, smattinarti?

*Parisa.* Perchè requie non ho, nè tu pur l'hai:  
 Inquieto ti veggo: in perigliosi  
 Frangenti stiam; poss'io dormire?

*Dario.* E in fatti

Tutta notte non altro hai fatto mai  
 Che dar volte e rivolte: anco sentita  
 T'ho benissimo alzarti poco dopo  
 La mezza notte; e un pezzettin se' stata  
 Anco assente.

*Parisa.* Oh; davvero! sentita mi hai?

Pur mi pareva che tu profondamente  
 Dormissi; e mi son mossa come piuma  
 Pianin pianino.

*Dario.* Ma saperlo insomma

Poss'io, perchè t'alzassi?

*Parisa.* Ad invocare

Il gran Mitra per te: perch'alla Persia  
 Ei conceda uno stabile e felice  
 Giusto governo; in cui tu, quanto il merti,  
 Possente sii, e venerato.

*Dario.*

Dillo

Più schietto: in cui, cioè, tu la tua parte  
 Anco tu possa rimestare, e a iosa  
 Protezion spacciare; e sovra quante  
 Eguali or n'hai, smatroneggiare.

*Parisa.*

Sì, eh?

Sempre tu stai barzellettando, e picchi  
 Su i difetti donneschi: ma pon mano  
 Alla coscienza: e' parti che voi uomini  
 Siate di noi migliori? Or, sia che vuoi;  
 Io ringraziati ho qual doveva i Numi,  
 Per quell'ucciso usurpatore, il falso  
 Smerdi; e per esser tu felicemente  
 Con gli altri se' uccisori sano e salvo.  
 Ier giorno, al Sole una candida agnella  
 Immolava; e sta notte una di pece  
 Negra ad Ecate. Tu, già le deridi  
 Tutte queste pietose cerimonie.  
 Eppur ben manifesta scorger dèi,  
 La' man del Ciel, quanto ella possa; e come  
 Inaspettatamente vendicata  
 Fosse la morte d'Api Dio d'Egitto,  
 Con la immatura morte di Cambise  
 Suo schernitore ed uccisore.

*Dario..*

Or sù,

E miracoli, e vittime, ed esempj,  
 E sogni, e Dei cornuti, e cotai cose  
 Lasciam da parte: attendivi, se il vuoi,  
 Ma non far me farneticar tra esse  
 Con teco. Io so che m'ami; e il tutto fai  
 Pel meglio; ma il cervel non prosciugarmi  
 Con donnicciuolerie.

*Parisa.*

Così forse

Non parlerai poi sempre.

*Dario.*

Oh, perchè no?

*Parisa.*

Perchè senza consulti oggi del Cielo  
 Uscir non può a buon fine questa lite  
 Che fra voi sette pende. Gli uccisori  
 Foste di Smerdi, e in un liberatori  
 Voi sete della Persia: ma vien ora  
 Il difficil dell'opra; il porvi un altro;  
 E chi, e quanti, e come; io t'udrò certo  
 Desiderar che man vi ponga il Cielo.



## SCENA II.

ORCANE, PARISA, DARIO.

- Orcane.* Eccomi, o Dario, alla data ora.  
*Parisa.* Io dunque  
Con Orcane ti lascio.  
*Orcane.* Al venir mio,  
Donna, tu sfuggi?  
*Dario.* Eh, lasciala: ha ciascuno  
Di noi gli affari suoi.  
*Parisa.* Si sa: noi Donne  
All'ago, al fuso, infra le nostre ancelle:  
Ai raggi, agli eserciti, ed al regno,  
Voi Grandi: ma pur pure questa vostra  
Superbiaccia, ciascuna di noi Donne  
Ben nove mesi qui se l'è portata.  
*Orcane.* La dice ottimamente: ed è ben ella  
Quell'alta Donna a cui nasconder nulla  
Non si dovria da noi. Per parte appunto  
Di Faidima mia figlia dirti debbo,  
Che se tu gliel concedi, oggi, in più tarda  
Ora verrebbe a visitarti.  
*Parisa.* Oh quanto  
Mi tarda di vederla: questa illustre  
Faidima, a cui tenuta è Persia tutta  
D'avere il falso Smerdi ella svelato.  
Con qual piacere abbraccerolla! onore  
Del sesso nostro; e senza lei, ch'era egli  
Il furor vostro? io struggomi di farmi  
Ben ben da essa raccontare il tutto,  
Sì come andasse un sì gran fatto.  
*Dario.* Ebbene,  
Sazia avrai fra brev'ora questa tua  
Curiosità lodevole; e per certo  
Noi non verremo a disturbarvi.  
*Parisa.* Intendo:  
Ed io neppur voi sturberò più a lungo.

## SCENA III.

DARIO, ORCANE.

*Orcane.* Codesta moglie tua, tu non la tratti  
Come il dovresti: Donna ella volgare  
Non è; dovriasi dirle...

*Dario.* Altri non vede  
Che il bello in casa altrui: chi poi ci ha a stare,  
Gli è un altro conto. Ancor che, per dir vero,  
Doler di questa io non mi possa punto:  
Ma s'io mai la lodassi un pocolino  
Oltre il dover, la si tien già da tanto,  
Che non v'avria più in Persia tetto niuno  
Che capir la potesse. Anco tu l'hai,  
Moglie, e più d'una n'hai; dotto quant'io  
Su ciò dèi esser dunque.

*Orcane.* Eh, sì conoscole;  
Ma, di' il ver, credi tu ch'elle abbian poi  
Più ambizion di noi?

*Dario.* La nostra insomma  
È di giovare al publico; e già 'l fecimo  
Per dir vero non poco. — Or perchè dunque  
Teco non è qui Megabize? ei preso  
Appuntamento avea d'esservi; e tempo  
Ben è che noi in amichevol modo  
E discutiamo, e conchiudiamo al fine  
Sì della Persia che di noi la sorte.

*Orcane.* Megabize testè lasciommi, ed ito  
È dal buon Gobria; e trarre anch'esso spera  
Qui a consiglio con noi.

*Dario.* Solo, ecco, viene  
Megabize.

## SCENA IV.

MEGABIZE, DARIO, ORCANE.

*Orcane.* Che fu? tu sol ne vieni?  
*Megabize.* Tu ben lo sai, qual cervellotic'uomo  
Sia quel Gobria: invan l'ho stiracchiato.  
Per or, dic'egli, a nessun patto ei vuole  
Venirvi: ei vuol dormire anzi dell'altro,

Che non venir sprecar qui il tempo e il fiato  
In dispute sofistiche. Ei m'incarica,  
Che se noi tre ci combiniamo in uno  
Solo parere, ei pure ci acconsente,  
E sarei quattro; onde i tre altri poi  
Ci dovranno stare. Ma se mai, dic'egli,  
Voi per fare i filosofi saccenti  
Spendete il tempo in chiacchiere, e tre voti  
Diversi cucinate, io poi verrovi  
Stasera, e in du' parole mi lusingo  
Porvi d'accordo.

*Dario.* Ad una qualche sua  
Stranezza io m'aspettava: ei nondimeno  
Pur fra tante mattie è stato sempre  
Uom d'alto senno, e di valor tremendo.  
Vedestel voi, quando si uccise il vile  
Usurpator da noi, com'ei si fosse  
Tenacemente avviticchiato ad esso,  
E tenendolo immobile ei gridasse  
Di ferir s'era d'uopo anche lui stesso,  
Purchè il Tiranno si uccidesse?

*Megabize.* Al certo,  
E per furore, e per tenace forza,  
E per audacia temeraria, egli era  
Di questa nostra sì ferocè impresa,  
Ei l'artefice primo.

*Orcane.* Orsù, fra noi  
Dunque vediamo, senza ulterior contesa  
Di combinarci, senza dar da ridere  
A questo pazzo Gobria.

*Dario.* Spicciamci.  
Io per me nulla voglio. Già v'ho detto,  
E vel ridico, che di Persia il regno,  
Cioè ben quasi l'Asia tutta, è tale  
Sì per se stessa, che per la passata  
Dinastia del gran Ciro, e de' suoi figli,  
Ch'egli è un sogno il pensare a darle mai  
Altro governo, che d'un solo; e solo  
Esecutore e facitore e interprete  
Di leggi, qual fu Ciro. E fin d'adesso  
Do, perchè tal si faccia, a Orcane il voto.  
*Orcane.*<sup>1</sup> Che di' tu? fra noi sette or dianzi uniti  
Non m'hai tu udito forse asseverare,

<sup>1</sup> VII-16 Luglio, svogliato, ammalazzato.

Ch'io tutt'altro assentiva? che l'orrendo  
 Abuso fatto del poter d'un solo  
 Sì da Cambise, che dal Mago poscia,  
 Implacabil nemico di sì ingiusta  
 Illimitata autorità mi fea?  
 E che alla Persia omai giovar può solo  
 Un'equa legge ed infrangibil, data  
 Per popolari e colletizie forme  
 Alla custodia de' Persiani tutti,  
 Ch'esser mertano un popolo?

*Megabize.*

Pazzie;

Sogni d'infermo. Ove comandin tutti,  
 Bench'a vicenda il facciano, nessuno  
 Più obbedisce. Sovrani esser non puovvi,  
 Se molti più non v'ha sottani. E' parmi,  
 Che tutto sperì aver dall'Anarchia,  
 Chi vuol la Tuttiarchia. Non vi nego,  
 E gli abusi, e i delitti, e le sciagure  
 Che c'han fruttato questi due despóti:  
 Ma poichè il Cielo ai successor di Ciro  
 Troncò lo stame, un assoluto sire  
 Non vuol più il Ciel tra noi; nè vuol per questo  
 Ch'ogni monello pizzichi di Re:  
 Il vero, e il ben, sempre sta in mezzo. Or tutto  
 Qui ci addita dover noi governarci  
 Con la felice tempra, che dal senno  
 Di pochi, e scelti scaturir fa leggi,  
 Ed eseguirle. Un limitato ceto  
 D'individui, ciascun per se ben degno  
 D'esser Re, ma sì saggio e moderato  
 Che ciascun nieghi d'esserlo; governo  
 Divin fia questo.

*Oroane.*

Oh, le gran parole!

Ma se in noi sette, od in qualch'altri più  
 La somma delle cose si venisse  
 A dividere, noi sempre inimici  
 E invidiosi l'un dell'altro, in tante  
 Fazioni squarciato per noi fora  
 Questo misero regno, che un Cambise  
 Parria salvezza al popol mal menato.  
 Non più gloria, nè eserciti; ciascuno  
 Dei Barbassori in diffidar perenne  
 Dell'altro, a se reputeria guadagno  
 Ogni onor ch'al compagno proibisse,  
 E il tristo Stato ne stia pur di mezzo.

Ne scampi il Ciel da sì brutta mistura;  
Ove tra tanti Re d'intenzione,  
Per l'opre belle mai non se n'ha Uno;  
E tutti il son per nuocere.

*ario.*

Ma questo  
Che tu ben dici, calza ancor più forte  
Ai tanti Re di bettola, che darcì  
Vorresti. Omai, l'esperienza e il genio,  
E il Nume nostro tutelare a prova  
Per mal minore un solo Re ci han dato:  
Di un sognato ben essere le fole  
In disparte sian poste: assai più i tristi  
Che i buoni son fra gli uomini: un governo  
Quindi è più tristo, quanti più ce n'entra.  
Borsa e baston; bastone e borsa; e gira,  
E volta, e scrivi, e chiacchiera, e connetti,  
E sconnetti; baston, borsa e bastone,  
Quest'è il Codice eterno. Orcane, or via,  
Da noi piuttosto, che da plebe vile  
Ricevi or l'uno e l'altra: a me ti unisci,  
O Megabize, e sforzalo...

*legabize.*

Quand'io  
Vi propongo i Magnati, io non escludo  
Me stesso dal comando. Ove ad un solo  
Darsi dovesse, io so che non son quello;  
Ma neppur quello è Orcane.

*rcane.*

Nol son certo;  
Nè il voglio essere.

*ario.*

Orsù, non ci scaldiamo,  
Che in testa a dar ci avessimo: concluso  
Fra noi, ben vedo, non sarà mai nulla:  
Dunque noi tutti in Gobria...

*rcane.*

Sì, sì,  
Rimettiamoci in Gobria.

*legabize.*

Sia pure:  
Già che il peggior partito è quello al certo,  
Di non ne prender uno: altri suonarcela  
Forse può, mentre noi qua chiacchieriamo.  
Vieni, Orcane, da Gobria, e ben tosto,  
Qui torneremo, o Dario.

*ario.*

Si conchiuda,  
Qualunque cosa: in Gobria assai spero.

## SCENA V.

DARIO.

*Dario.* Ti conosco, ser Bindolo: più franco  
 È Megabize almen: ma quest'Orcane,  
 Che mi vorria far creder ch'ei non vuole...?  
 Popolo, eh! sempre popolo; la maschera  
 Quest'è di costor tutti. Figuriamci,  
 Orcane, d'alto sangue, imparentato  
 Già con Cambise; ei cogli eguali altiero,  
 Invido coi maggiori, insolentissimo  
 Già coi minori; quintessenza insomma  
 D'orgoglio e di tirannide, or favella  
 Di popolo, eh! Cioè che le test'alte  
 Mieter vuol col soccorso ora dell'infimo  
 Per poi su tutte incoronar la sua:  
 Ma canzonarlo io mi lusingo... Olà,  
 Che vuoi tu qui, donzella?

## SCENA VI.

DAMIGELLA, DARIO.

*Damigella.* Di sturbarti  
 Spiacemi; eppur...  
*Dario.* Che fu? Che vuoi?  
*Damigella.* Mi prendo  
 Io questo ardir; che so non spiaceratti:  
 Ippofilo vorria tu l'ascoltassi  
 E non si attenta presentarsi.  
*Dario.* Oh, fatta  
 Se' introduttrice tu?  
*Damigella.* Di Rabicano  
 Cose importanti...  
*Dario.* Oimè! foss'egli forse  
 Infermo il mio destriero? Fa ch'ei passi.

SCENA VII.

DARIO.

*Dario.* Preoccupato d'alte cose, in capo  
Costei m'ha veramente rovesciato  
Una mezzina d'acqua ghiaccia. Eppure  
Di Rabicano più che d'altra cosa  
Certo mi cale.

SCENA VIII.

DARIO, IPPOFILO.

*Dario.* Ebben, che fu? favella.  
*Tu piangi?*  
*Ippofilo.* Oh, Dario; la gran cosa: appena  
Posso parlare.  
*Dario.* Oimè! cascato morto  
Forse è il mio Rabicano?  
*Ippofilo.* Sarei morto  
Io pur, se questo fosse; ma in pericolo  
Gli sta pe' gran dolori; e' son terribili;  
Ei si rotola, e strepita, e fa gemit  
Che par 'na creatura.  
*Dario.* Presto, presto  
Andiam, vediamo.  
*Ippofilo.* Anzi che venga, andiamo,  
Anzi ch'ei venga l'asin maniscalco,  
Che ce lo ammazza certo.  
*Dario.* Il mio bel bajo!  
Oimè, oimè: lo vo' curar da me.  
Vieni; purchè sia in tempo. Oh, Rabicano!

ATTO TERZO.

SCENA I.

PARISA, DAMIGELLA.

*Damigella.* Veramente, vivendo, ci si impara,  
Che di nessuna cosa è da stupirsi.  
Chi 'l crederebbe, che un uom del valore

- E del senno di Dario, avesse a fare  
Per un cavallo tante bambinate?
- Parisa.* Ma che? di stalla non è ancor tornato  
Nelle camere sue?
- Damigella.* Giusto! le sono  
Più di du' ore ch'egli è sceso; e so  
Ch'ei vi s'è fitto a canto a Rabicano,  
E lo palpa, e lo frega, e si dispera,  
E consulta con tutti, e niun sa nulla  
Per sollevarlo dai dolori; ei piange  
Come un bimbo; ed Ippofilo anco piange;  
E si prosternan tutti due talvolta  
Al gran Mitra; e giurato egli ha il padrone  
D'immolarne ben dodici altri vivi  
Dei più superbi delle razze sue  
Al gran Nume del Sole, ove pur questo  
Gli venga salvo.
- Parisa.* Io non me ne stupisco  
Punto, punto: e divido il dolor suo,  
Pericolando una sì rara bestia.  
Già sai, ch'egli era il suo caval di guerra...
- Damigella.* Eh, s'io il so! Ritornando egli d'Egitto,  
Non la finiva mai di raccontarti  
Le gran prodezze, e del destriero e sue.
- Parisa.* Fatt'è, che con Cambise a repentaglio  
Fu in Egitto più volte, e Rabicano  
Sempre lo ha sano e salvo tratto fuori  
D'ogni battaglia. E poi, per quanto Dario  
Sugli oroscopi, e sogni, e prescienze  
Far voglia il disinvolto, egli ci crede  
<sup>1</sup> Quanto noi; forse più.
- Damigella.* Quanto c'ho gusto!
- Parisa.* Anzi, di certo io so, che gli fu detto  
Nell'oroscopo suo; « Tu sarai grande,  
« Dario, finchè a cavallo ti starai. »  
E gli si son queste quattro parole  
Così fitte ed in testa, e in core; ed halle  
Così affibbate alla vita di questo  
Suo Rabicano, che di perder tutto  
Or gli parrebbe se il destrier perdesse.
- Damigella.* Or capisco; e davver mi sento anch'io  
Intenerir per questo Rabicano,  
Se il perno egli è di sua grandezza.

<sup>1</sup> IX-20 Luglio.



*Parisa.*

Io quindi

Vo in me pensando se potria ottenerci  
 Di Rabicano la salute, e a un tempo  
 La quiete di Dario, un qualche mezzo  
 Dei non comuni. Il Sacerdote magno  
 Del magno Mitra, appunto hammi poc'anzi  
 Fatto dir ch'a me sola ed a me prima  
 Che al mio consorte, favellar dovea.  
 Or tra il mio sogno, che ben sai, tra questa  
 Ambasciata, e tra i guai di Rabicano,  
 Un qualche grand'arcano e' mi par certo  
 Di ravvisarci.

*Damigella.*

A caso tante cose

Esser non ponno.

*Parisa.*

Ma, ecco vien Faidima;

Lasciami seco, io mi spiro d'udirli.  
 Ma tosto che appressarsi il Sacerdote  
 Vedrai, corri avvisarmi, e lascia detto  
 Che l'introducan subito.

## 1 SCENA II.

FAIDIMA, PARISA.

*Parisa.*

Magnanima

Figlia del nobil'e possente Orcane,  
 Liberatrice della Persia, e nostra,  
 Benvenuta sii tu. Mal posso esprimere  
 Con parole la gioia, che m'inonda  
 Nel vedere il tuo volto; mentr'io tanto  
 Già ti amava per fama, ed ammiravati.

*Faidima.*

A niuna delle nobili matrone  
 Della Persia, o Parisa, con più amore,  
 Con più rispetto appresentarmi io posso,  
 Che alla moglie di Dario: ei che sì ardente  
 Socio mostrossi all'ottimo mio padre  
 Nell'importante uccision del vile  
 Usurpatore.

*Parisa.*

Ma di Dario, e Orcane,

E dei Magnati della Persia tutti,  
 Poco giovato avria il valore e il senno,  
 Se tu accertata e rischiarita pria

Qui in fine accenni Faidima come il vero Smerdi fosse fatto uccider da Cambise, per via di Praxaspide, e chi fosse il falso; ma di volo.

L'usurpazion del Mago non avessi.

*Faidima.* In questo, altro non feci, per dir vero,  
Che obbedire ad Orcane.

*Parisa.* Spiacerebbeti  
Di un pocolin particolareggiarmi  
Come andasse la cosa? In tante guise,  
E sì confuse, la narrò la fama,  
Tutte per te, a dir vero, orrevolissime,  
Che s'io l'udissi di tua bocca, assai  
Me ne terrei.

*Faidima.* Breve è la storia. Sai,  
Com'io in consorte data era da pria  
Al vero Smerdi, figlio del gran Ciro,  
E fratel di Cambise.

*Parisa.* A Persia intera  
Noto fu questo.

*Faidima.* Assai ben anni io vissi  
Di tal marito lieta; ancor che troppe  
Altre sue mogli dividesser meco  
Il mio felice stato. È tra i Re nostri  
Sacro quest'uso; e ancor che amaro al core  
Fossemi, pur tacendo io m'adattava.  
Quand'ecco a un tratto un ordin nella reggia  
Femminile si pubblica, che dice:  
Che dal di in poi Smerdi a sue mogli impone  
Che a veder più non l'abbian mai di giorno,  
E che a vicenda ammesse saran solo  
Di notte ognuna all'onor del suo letto.

*Parisa.* Gli era crudetto l'ordine..

*Faidima.* E fu forza  
Sottomettersi. Venne anco il mio turno;  
Ammessa al regio talamo, la scena  
Si passò muta; e a niun mio detto ottenni  
Risposta; anzi alla terza delle notti  
Mie, mi fu prima fatto espressamente  
Inibire dal capo degli Eunuchi  
Di favellar se il mio consorte pria  
Non mi parlava ei stesso.

*Parisa.* Strana cosa!

Risibil quanto barbara.  
*Faidima.* In quel mentre  
Trovò mezzo il mio padre di avvisarmi  
Entro il mio carcer, (che tal fatta ell'era  
La Reggia femminile) essersi sparsi  
Su questo Smerdi alti sospetti: in guisa

<sup>1</sup> Enimmatica ciò fummi accennato;  
Ed in guisa enimmatica gli feci  
Risponder io, che m'era ed il vederlo  
E l'udirlo vietato. Nuovamente  
Mi fe' saper l'ottimo padre il modo,  
Con ch'io dovessi anco a taston chiarirmi  
Chi ei si fosse.

*Parisa.* E' vi fu del prodigioso  
Davvero.

*Faidima.* Padre astuto, astuta figlia.  
Ne venni a capo; e a togli ogni sospetto  
Nol volli io già con man, bench'ei dormisse,  
Ir palpeggiando: con le labbra il capo  
Tutto, e la fronte, e gli occhi, e ambe le guancie  
Ben ben da prima io gli baciava, e poi  
Quasi a caso gli orecchi: e per l'appunto  
Gli mancavano entrambi. Io zitta, zitta,  
Saputo ciò che m'importava, in giro  
La collottola pure baciucchiavagli,  
E ritornai sul viso onde partita  
M'era: e così sospetto egli non prese.  
Ma l'indoman fei tosto certo il padre  
Disorecchiato esser costui, supposto  
Del vero Smerdi in vece. E rabbia tanta  
Contro il monco impostor poi m'invadea,  
Che se con Dario e gli altri non l'avesse  
Il mio padre trafitto, l'avrei io

<sup>2</sup> Un'altra notte di mia man strozzato.

*Parisa.* Sien benedette queste accorte labbra,  
A cui Persia de' tanto!

*Faidima.* Così tratta  
Mi son di quella carcere, ed in cielo  
Salir mi parve alle paterne case

<sup>1</sup> Variante:

E tutto questo, ben puoi figurarti,  
Mel fea saper mio padre in enimmatico  
Modo a pezzi e bocconi; ed io lo stesso  
Gli fea risponder, essermi impossibile  
Oramai di vederlo nè d'udirlo.  
Alla fin fine Orcane mi fe' intendere  
Com'io 'l dovessi anco a taston palpandolo  
Chiarir qual ei si fosse.

<sup>2</sup> X-21 Luglio.

Tornandomi.

*Parisa.* Deh, il Cielo per lunghi anni  
Vi ti faccia felice !

### SCENA III.

DAMIGELLA, PARISA, FAIDIMA.

*Damigella.* Si avvicina

Il Sacerdote magno.

*Parisa.* Mel permetti,

D'introdurlo, Faidima ?

*Faidima.* Anzi, ten prego.

Noto a me pure : ...

*Parisa.* (Alla Damigella) Va : di' ch'ei s'inoltri.

*Faidima.* In casa nostra col mio padre spesso  
Abboccarsi il vedeva.

### SCENA IV.

SACERDOTE, PARISA, FAIDIMA.

*Parisa.* Eccolo.

*Sacerdote.* Donna,

Da gran tempo desidero, ed ho d'uopo,

Di teco favellare. Ma, chi veggo ?

Qui l'illustre Faidima ?

*Faidima.* I' mi son dessa.

Ma omai più a lungo io rimanendq, fora

Indiscreto il mio stare. Addio, Parisa,

Un'altra volta parlerem più a lungo.

*Parisa.* Ma, non vorrei, che sì tosto...

*Faidima.* Perdonami.

Per or non posso...

*Parisa.* Io vivamente bramo,

Di teco stringer amistà : l'accesso

Mi darai, spero, alla tua casa, ov'io

Già ho per amica la madrigna tua,

La consorte d'Orcane.

*Faidima.* Io d'esser terza

Godrò fra voi. Per tua frattanto m'abbi.

*Parisa.* Per obbedirti, lasciotti ; ben presto

Ci rivedremo, spero.

## SCENA V.

SACERDOTE, PARISA.

*Sacerdote.*

Io già per fama,  
Donna, conosco il senno tuo; so quanto  
Al gran Dario gradita sii: vo' quindi  
Pria teco aprirmi. In Susa omai più niuno  
Sta in dubbio, che fra breve o sotto l'uno  
O sotto l'altro nome salir debba  
In gran possanza Dario. A lui minori  
Qual per l'un verso, e qual per l'altro, io veggo  
Essere i suoi competitor pur tutti.  
Per quanto può il mio credito, ed il pubblico  
Mio sacerdozio, a se congiunto Orcane  
Mi vuole; e mi sollecita, e promettemi  
Mari, e monti, perch'io spanda nel popolo  
Sinistre impressioni or contro Dario,  
Or contro Megabize, ambo mostrandoli  
Quanto e più che Cambise, e più che Smerdi,  
Oppressori del popolo, ove in alto  
Pervenissero; e vuol ch'io poscia d'esso  
Le meraviglie spanda; un più che Ciro  
Preconizzando in lui; che tutto è leggi,  
E umanità, e popolarità;  
Un gioiello...

*Parisa.*

Gli è tristo: sempre il dissi.

*Sacerdote.*

Non quanto basti. Io finto ho d'assentirvi,  
E l'intimo cor suo così ben dentro  
Mi venne fatto di scoprir; saputo  
Qual sia l'animo suo, ne vo' far parte  
A Dario per tuo mezzo. Amo più in Dario  
Quella sua mezza irreligion ch'ei mostra,  
Che non l'intera ipocrisia d'Orcane.  
Onde e il mio cuore, ed il mio saper fare  
Per Dario stanno a esclusione d'ogni altro;  
Se saggio egli è, se ne prevalga.

*Parisa.*

Il tuo

Schietto parlar, fa ch'io schietta ti parli.  
Dario a se ti credea finora avverso;  
Se il persuadi del contrario, a grado  
Molto ei l'avrà: giovarvi assai l'un l'altro  
Potrete; ed io il desidero. Ma il veggo

Affrettarsi ver noi. Di tua venuta  
Consapevole al certo, indi si affretta  
Ad onorarti.

<sup>1</sup> SCENA VI.

DARIO, SACERDOTE, PARISA.

- Dario.* O Sacerdote magno,  
Qual mai cagion cotanto onor procaccia  
A questo tetto mio, ch'ei vi t'accolga?
- Sacerdote.* Parisa udiala già per bocca mia:  
Onde, senza più dir, tutto ristringo  
Nel dirti ch'io fo voti al Ciel ben caldi,  
Perchè tu tosto, e solo, e tu per sempre  
Di Persia abbi il governo.
- Dario.* Adagio un poco.  
E' v'ha forse pochi altri?...
- Sacerdote.* Altri v'ha troppi  
Che il vorrian; ma che il mertino...
- Dario.* Un Orcane  
Non v'è forse? e tu 'l sai; tu, che...
- Sacerdote.* Il conosco,  
E ben bene il conosco; e perciò dico,  
Ch'egli non v'è. Non l'amo, non lo stimo,  
Quindi obbedirgli io non vorrei.
- Parisa.* Gli è schietto  
Il suo parlar; creder dobbiamgli, o Dario;  
E un non so che mi suonan di celeste  
Questi suoi detti.
- Dario.* E s'io schietto a te parlo,  
S'io mi ti mostro, o Sacerdote, appieno  
Qual mi son, dirai tu ch'io merti regno?  
Quando turbato, e fuori di me quasi  
Tu mi vedrai, per una sì risibile,  
Sì pueril, sì stolido cagione,  
Ch'io arrossirei nel dirtela, e negartela  
Pur non m'ardisco?
- Parisa.* Senza rossor niuno  
Io per te pur diroglia; nè tanto  
Stolida poi, nè pueril cagione  
Fors'ella s'è. Quando di Dario il senno  
Vacillar veggo, e Rabican morente,

Dico, non è un destrier quel Rabicano,  
Ma un qualche Demon'è.

*Sacerdote.* Nulla v'intendo.

*Dario.* Chi 'l può creder? ma pure ell'è a puntino  
Così la cosa. È Rabicano il primo  
Fra i destrier di Persia. Egli in battaglia  
Mi ha salvata la vita: con parole  
Il mio dolor non narrasi s'io il perdo;  
E il risanarlo, se non è un miracolo,  
Mi par quasi impossibile.

*Sacerdote.* Non sempre

Frivole sono le frivoleità:

E qui s'asconde forse...

*Dario.* Oh fido Ippofilo!

Morte o vita mi arrechi?

### SCENA VII.

IPPOFILO, SACERDOTE, DARIO, PARISA.

*Ippofilo.* Io son qui corso

Pieno il cor di speranza.

*Dario.* Gli ha operato

Qualcosa forse, il terzo mio clistero?

*Ippofilo.* Non finora; ma pieno di speranza

M'han le parole or or d'un de' più eccelsi

Indovini.

*Dario.* Insolente, scimunito,

Ti fai di me tu beffe? qui in presenza

Del Sacerdote magno, d'indovini

Parlarmi?

*Sacerdote.* Questo giovane si ascolti:

Nessun avviso dileggiar si debbe.

Mezzi talvolta adopra il Ciel, che paiono

Strani e spregiati da chi non sa nulla,

Ma sublimi a chi intende.

*Parisa.* E tanto il dèi

Più ascoltar, quanto più patente e vera

Cosa ell'è, che tu Dario or non impazzi

Per quel cavallo in quanto ei sia cavallo,

Ma per le fauste tue speranze annesse

Di quella bestia al vivere. Il tuo oroscopo,

Credi tu ch'io nol sappia?

*Dario.* E neppur questo,

Bench'io molto ne arrossi, negar oso.

*Sacerdote.* Dunque, udiamolo.

*Parisa.* Udiamlo.

*Dario.* Di' su dunque.

*Ippofilo.* L'indovin dovea farmi la risposta  
Sol questa notte, d'un mio sogno; e in fretta  
E in furia or or da me venuto in stalla  
In disparte m'ha tratto, ed abbracciatomi  
Caldamente piangendo disse: è fatta  
La tua sorte; e qual sorte! Rabicano  
Da te fia salvo, purchè ben tu intenda  
Queste parole mie: tante, e non più  
Me ne concede or l'arte. Eccole: bada.  
Ciò ch'egli ha in corpo annusi con le froggi,  
E sarà sano, e tutti farà grandi.  
*Dario.* Che indovinelli! che sciocchezze!

*Ippofilo.* Adagio,  
Adagio un po', per carità. Le intendo,  
Io sol le intendo, e spiego; e la mia sorte  
Fatta è senz'altro più. *Ciò ch'egli ha in corpo:*  
Io lo so dal mio sogno: ei v'ha il diadema,  
E lo scettro di Ciro; glieli estrarri  
Io l'altra notte in sogno. *Con le froggi*  
*Annusi:* Se gli faccia annusar tosto  
Il vero scettro e diadema di Ciro,  
E la testa vi pongo, se in un attimo  
Ei non risana.

*Sacerdote.* Eh, non son detti questi  
D'un idiota, no. Quind'io, sì, Dario,  
Io stesso fo il commento all'indovino,  
E il nodo sciolgo. Il sai che questi sacri  
Di Ciro arredi presso me in deposito  
Stanno: per essi io volo; e qui li arreo:  
Gli annuserà il destriero: in cuor mi grida  
Sacra una voce, che così far deggio.  
Lieto, o Dario, ti affida. *(Esce)*

*Parisa.* Or vieni, e meco  
Non disdegnar di atterrarti al gran Mitra;  
E incomincia a convincerti ch'un'alta  
Sovrana mente ai Fati tuoi presiede.



## ATTO QUARTO.

### <sup>1</sup> SCENA I.

GOBRIA, MEGABIZE.

*Megabize.* Parmi assai che qui Dario già non sia  
Per accoglierti, o Gobria.

*Gobria.* Oh, io poi  
Non istó tanto no su i complimenti:  
Egli avrà forse un qualche affare: in tempo  
Sempre ei verrà.

*Megabize.* Ma che? davver tu speri  
D'averci a por d'accordo, in così scabra  
Materia?

*Gobria.* Il mio parere non è nulla:  
Ma tal ch'egli è, l'ho riservato in ultimo,  
Per finirla più presto; e così fossi  
Certo pur d'accordar ciascun di voi  
Con se medesimo, e col vantaggio vero  
Della misera patria, come il sono  
Di farvi stare a un tal qual patto.

*Megabize.* Avrai  
Salva così la patria tu due volte:

*Gobria.* Ecco Orcane frattanto.

*Megabize.* Al parer suo  
Parmi vederti pendere.

*Gobria.* Al non suo,  
Ma di cui si fa bello: a quel poi ch'egli  
Non esterna, per certo ch'io non pendo,  
E il vedrai.

*Megabize.* Come?

*Gobria.* Zitti: or non è il tempo.

### SCENA II.

ORCANE, GOBRIA, MEGABIZE.

*Orcane.* Forse ch'io v'indugiai? spiaceri: il primo  
Pur sperava di giungere.

<sup>1</sup> XII-23 Luglio.

- Megabize.* E se' il terzo.  
*Gobria.* Eppur tu in corte di Cambise un vivo  
 Oriuolo solar per l'esattezza  
 Eri sempre.  
*Orcane.* Da Gobria sempr'escono  
 Le soldatesche barzellette a staja.  
 Ma, e neppur Dario v'è?  
*Gobria.* Non ha men fretta  
 Però di te; ma e' s'avviluppa meglio.  
*Megabize.* Ser paciere, tu mordi daddovero.  
*Gobria.* Mordo sì, ma non mangio.  
*Orcane.* Vieni, vieni,  
 Dario: noi tutti ti aspettiamo.

## SCENA III.

DARIO e detti.

- Dario.* Oh quanto  
 Emmi vergogna il compier così male  
 Il sacro dover d'ospite! Scusatemi;  
 O se vi piace strapazzatemi anche;  
 O a spese mie ridete, che fia 'l meglio.  
 E sì 'l farete la cagione udendo  
 Che finor mi ritenne.  
*Orcane.* Sarà forse  
 Un qualche interno dissapor donnesco  
 Nel tuo Donnajo?  
*Megabize.* Eh no: qualche macello  
 Di toro, o capra, o agnello, o porco, o becco,  
 Per farti col lor sangue favorevoli  
 I Numi.  
*Gobria.* E un sacrificio, sarebb'ella  
 Materia a noi da ridere? Chi ridesi  
 Degli Dei, li fa ridere; e finisce  
 Col pianger egli.  
*Dario.* Or non sprecate omai  
 Nè sentenze, nè sali: io no, non esco  
 Or nè dal Tempio, nè dal mio Donnajo;  
 Esco di stalla; ove stetti afflittissimo  
 Pel mio cavallo Rabican morente,  
 Ch'or, lode al Cielo, è rinsanito.  
*Gobria.* Oh, molto  
 Cognito m'è questo tuo bel destriero:  
 E ti ci vidi su più d'una volta.

Ricorditi, in Egitto, in quella fiera  
Giornata?...

*Dario.* S'io 'l rimembro! È ben per questo  
Ch'io fui per impazzarne.

*Megabize.* Un generoso  
Cavallo è un raro amico: anch'io capisco,  
Ch'ei s'ami alquanto oltre il dovere.

*Orcane.* Usciamo  
Dunque or di stalla, poich'egli è guarito;  
E veniamo allo Stato.

*Gobria.* Dall'armento  
Passiam, cioè, alla mandra.

*Dario.* Sempre a un modo  
Tu quel Gobria ti sei: tutto in canzone  
Tu poni; ma pensar fai quanto ridere:  
Ed io già senza udirti, ed alla cieca,  
Accedo al parer tuo.

*Megabize.* Già gli s'è detto,  
Che in lui ci rimettévamo.

*Orcane.* Ciascuno,  
Cioè, di noi si crede dalla sua,  
O Gobria, averti.

*Gobria.* Se vo' avete senno,  
Tengo da voi: che il senno egli è sol uno:  
E se l'avete, uditemi. Finora  
Noi siam pur anco eguali, ond'io vi posso  
Dir spiattellato il vero.

*Orcane.* Altro non chiedo.

*Dario.* Io per me non lo temo.

*Megabize.* Io son curioso  
Di udir se un vero v'è, che non sia quello  
Ch'io già v'esposi. Il mio parer non era  
Insidioso, no, nè ingiusto, o stolto.  
Sette noi siam dei primi della Persia,  
Che l'abbiam tutti con egual coraggio  
Tolta ad indegno usurpator. Noi sette  
Dunque mertiam tutti del par regnarvi;  
E in fra noi sette una sì mista tempra  
Farem di senno e di valore e d'arte,  
Che n'uscirà un governo in cui dell'Uno  
Non vi sarà gli abusi... —

*Dario.* Nè la forza.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Variante: E non il nerbo.

'Regnar più d'un per volta, ell'è chimera.  
 Vero è bensì, che per un po' di tempo,  
 E sotto nomi imposturati, il trono  
 Potria tenersi in sette, più che in soli  
 Due individui: ma i sette anco ridursi  
 Poi denno in breve in fazioni due;  
 Che sett'aquile insieme non fan nido;  
 Vi sarà dunque almen nella Settina  
 Un par di ciuchi, se non quattro; e il resto  
 Fia d'angelli minori a gracchiar usi.  
 Questi cinque a vicenda a questo e a quello  
 Dei due maggiori si appiccicheranno;  
 Ed ecco l'Eptarchia distillatasi  
 In Binarchia. Que' due a chi fa peggio  
 Faran tra loro per disperperarsi  
 L'un l'altro; e l'uno vincerà: Ecco l'Uno,  
 Che dopo tanti guai delitti e sangue  
 Sempre a galla ritorna. E' mi par dunque  
 Meglio il pigliarlo subito quest'Uno,  
 Pria di farci noi zero.

*Orcane.*

E' dice bene,

Dario: una bestia è il Re, non da pariglia,  
 Nè da muta; ma scapolo, e soletto:  
 Meglio Un che Sette; ma Nessun fia 'l vero  
 E il solo meglio.

*Gobria.*

Eh sì; ma quel Nessuno

Tu brami, e speri, e tienti esserlo Tu  
 Dell'ingannato invidioso e stupido  
 Popolo all'ombra. Orsù, poche parole;  
 E finiamla. Voi tre punto non sete  
 Di un parere diverso: ognun lo stesso  
 Vuol con diversa maschera. Leviamcela:  
 Regnar da Re vuol Dario; Megabize  
 Vuol regnar da Magnate; e vuole Orcane  
 Regnar da Taverniere; e Gobria vuole,  
 Direte voi, regnar... Da che?... Da libero,  
 Sovra me stesso libero; e il vedrete.  
 Potrebbe Gobria forse anch'ei bramarlo,  
 E ottener questo trono quanto voi,  
 Se la viltà, i pericoli, i terrori,  
 E il non dormire, e l'esser schiavo, primo  
 D'ogni diadema inseparabil fregio,  
 Io più di voi non conoscessi.

- Orcane.* È inutile  
 Il discutere: e saggi, e illuminati  
 Tutti siam troppo, perchè a tutti a un modo  
 Non sia patente il vero. Gobria; voglio  
 Tu mi risponda sol col sì, e col no  
 A pochi miei quesiti.
- Gobria.* Di' pur su:  
 Mio sì e mio no, son miei davvero.
- Orcane.* È ella  
 Da Ciro in poi, sotto Cambise e Smerdi,  
 Stata infelice questa Persia nostra?
- Gobria.* È stata infelicissima.
- Orcane.* Chi puote  
 Impedir, ch'altro Re peggior di quelli,  
 Non la renda più misera e infelice?
- Gobria.* Qui inavvertente sei nel tuo quesito;  
 Che non può scior nè il sì, nè il no. Ma pure  
 Tu mi domandi, Chi? Rispondoti io:  
 Non tu.
- Orcane.* Nè tu, nè quanti infra voi sete;  
 Nè il puote uomo del mondo da se solo;  
 Bensì il può sola l'unione e forza  
 Della comune volontà. Fia dunque  
 Para-Cambise e Para-Smerdi, il popolo.
- Megabize.* E il parapopol poi, dove lo peschi?
- Dario.* Nel suo vivajo.
- Gobria.* I' son miglior dialettico,  
 Orcane mio, di te. Rispondi a due  
 Quesiti soli miei.
- Orcane.* Son pronto.
- Gobria.* Davi  
 Tu la tua figlia in moglie a Smerdi, figlio  
 Di Ciro Re?
- Orcane.* La diedi.
- Gobria.* Fu egli Ciro,  
 O Smerdi stesso, che di lei cercassero,  
 O fostu quei che raggiò per dargliela?  
 Che di' tu?
- Dario.* S'ei si tace, or qui rispondere  
 De' Megabize; e s'ei nol fa, rispondoti  
 Io per essi. Alla corte intera è noto,  
 Che Orcane, e Megabize, e il Sacerdote  
 Magno, allor caldi amici, in fra lor tre  
 Impasticciarón sì per via d'eunuchi,  
 Che Ciro, e Smerdi avviluppati diero

A tai nozze l'assenso.

*Gobria.*

Voi tacete?

Dunque è vero così. Ma qui ripiglio  
Un quesitone, e per levarvi il tedio,  
Sarà l'ultimo, spero. Or perchè dunque,  
Se tu il popolo amavi e veneravi,  
T'imparentavi tu con chi lo scanna?  
Due Satrapie poi non ti beccasti?  
Per mezzo dei pudichi abbracciamenti  
Della figliuola tua col vero, o forse  
Col falso Smerdi? Or vedi ben, tu sei  
Mera cosa da Regno, e non da popolo:  
Non isdegnar tu pur dunque di correre  
Di Re la sorte con questi tuoi pari.  
La sorte sì, decida sola...

*Megabize.*

È questa

Una divina ispirazion...

*Dario.*

La sorte

Per un Re solo; sì.

*Orcane.*

Non mi diparto

Dal mio parer così...

*Gobria.*

Vedi se l'Uno,

Senza avvederten, non ti sta nel core;  
Che vuoi tu solo, ed uno contro sei,  
Quel che credi volere.

*Orcane.*

E tu, Filosofo,

Che pur tentar non sdegni anco il tuo dado  
Tirar di Re?

*Gobria.*

T'inganni. Fra voi sei

S'han da gittar le sorti; io ve la dono;  
Ben puoi tu regalarmi in contraccambio  
Questo caro tuo popolo.

*Megabize.*

Un tal popolo,

Che un Cambise e due Smerdi si scioppa  
Da tanti anni, davver risguardi ei mertasi.

*Dario.*

Ma ognun di noi, qual sia che il Re diventi,  
Lo mangierem noi forse questo popolo?  
Gli darem pane, e bastonate, e giuochi;  
Ch'altro brama egli?

*Gobria.*

E dove altro ei sapesse

Desiare, ed oprar, non vi stareste  
Voi qui a consiglio a assottigliare il modo  
Del cavalcarlo.

*Orcane.*

Germe di Tiranni,

Voi fate qui i be' spiriti a sue spese;

*Gobria.* Ma rintuzzarvi il popol saprà presto.  
Non tanto presto, che da noi tu pria  
Rintuzzato non sii.

*Megabize.* Renditi, Orcane.

*Dario.* E quand'ei non s'arrenda...

*Gobria.* Dargli in capo,  
Finch'ei non v'ha corona...

*Orcane.* Scimitarra  
È questa mia?

*Gobria.* Le nostre, son conocchie?

*Orcane.* Imprudenti.

*Tutti tre.* (Gridando) Impostore.

SCENA IV.

PARISA e i 4 sudetti.

*Parisa.* E qual chiassata  
È questa mai? Sete or di Persia voi  
Gli splendidi Magnati? nè una bettola  
Tanto fracasso fa: zitti; ascoltatemi,  
Arrossite...

*Gobria.* Voce odo di celeste  
Sirena: a farci rientrare in noi  
Certo è ben atta.

SCENA V.

SACERDOTE e i sudetti.

*Sacerdote.* E a quella anco si aggiunge  
Or la mia voce; ed il feroce Orcane  
Ben la conosce.

*Orcane.* Oimè, chi vedo? in questa  
Casa di Dario il Sacerdote! Oh fiero  
Contrattempo!

*Sacerdote.* Sì certo; di voi tutti  
Uomo assai più religioso Orcane,  
Conosce il magno Sacerdote, e in esso  
Ei si affida, e lo venera.

*Gobria.* Sia lode,  
Sia lode al Cielo! ammutolita veggio  
E confusa una volta la superbia  
Di questo Orcane. Intendo il tutto.

A tai nozze l'assenso.

*Gobria.*

Voi tacete?

Dunque è vero così. Ma qui ripiglio  
Un quesitone, e per levarvi il tedio,  
Sarà l'ultimo, spero. Or perchè dunque,  
Se tu il popolo amavi e veneravi,  
T'imparentavi tu con chi lo scanna?  
Due Satrapie poi non ti beccasti  
Per mezzo dei pudichi abbracciamenti  
Della figliuola tua col vero, o forse  
Col falso Smerdi? Or vedi ben, tu sei  
Mera cosa da Regno, e non da popolo:  
Non isdegnar tu pur dunque di correre  
Di Re la sorte con questi tuoi pari.  
La sorte sì, decida sola...

*Megabize.*

È questa

Una divina ispirazion...

*Dario.*

La sorte

Per un Re solo; sì.

*Orcane.*

Non mi diparto

Dal mio parer così...

*Gobria.*

Vedi se l'Uno,

Senza avvederten, non ti sta nel core;  
Che vuoi tu solo, ed uno contro sei,  
Quel che credi volere.

*Orcane.*

E tu, Filosofo,

Che pur tentar non sdegni anco il tuo dado  
Tirar di Re?

*Gobria.*

T'inganni. Fra voi sei

S'han da gittar le sorti; io ve la dono;  
Ben puoi tu regalarmi in contraccambio  
Questo caro tuo popolo.

*Megabize.*

Un tal popolo,

Che un Cambise e due Smerdi si scioppa  
Da tanti anni, davver risguardi ei mertasi.

*Dario.*

Ma ognun di noi, qual sia che il Re diventi,  
Lo mangierem noi forse questo popolo?  
Gli darem pane, e bastonate, e giuochi;  
Ch'altro brama egli?

*Gobria.*

E dove altro ei sapesse

Desiare, ed oprar, non vi stareste  
Voi qui a consiglio a assottigliare il modo  
Del cavalcarlo.

*Orcane.*

Germe di Tiranni,

Voi fate qui i be' spiriti a sue spese;



*Gobria.* Ma rintuzzarvi il popol saprà presto.  
Non tanto presto, che da noi tu pria  
Rintuzzato non sii.

*Megabize.* Renditi, Orcane.

*Dario.* E quand'ei non s'arrenda...

*Gobria.* Dargli in capo,  
Finch'ei non v'ha corona...

*Orcane.* Scimitarra  
È questa mia?

*Gobria.* Le nostre, son conocchie?

*Orcane.* Imprudenti.

*Tutti tre. (Gridando)* Impostore.

SCENA IV.

PARISA e i 4 sudetti.

*Parisa.* E qual chiassata  
È questa mai? Sete or di Persia voi  
Gli splendidi Magnati? nè una bettola  
Tanto fracasso fa: zitti; ascoltatemi,  
Arrossite...

*Gobria.* Voce odo di celeste  
Sirena: a farci rientrare in noi  
Certo è ben atta.

SCENA V.

SACERDOTE e i sudetti.

*Sacerdote.* E a quella anco si aggiunge  
Or la mia voce; ed il feroce Orcane  
Ben la conosce.

*Orcane.* Oimè, chi vedo? in questa  
Casa di Dario il Sacerdote! Oh fiero  
Contrattempo!

*Sacerdote.* Sì certo; di voi tutti  
Uomo assai più religioso Orcane,  
Conosce il magno Sacerdote, e in esso  
Ei si affida, e lo venera.

*Gobria.* Sia lode,  
Sia lode al Cielo! ammutolita veggio  
E confusa una volta la superbia  
Di questo Orcane. Intendo il tutto.

- Dario.* Orcane,  
Tuo disertor, ben vedi, è il Sacerdote;  
Ei si arrende al ben pubblico; ben puoi  
Tu vi t'arrender anco.
- Megabize.* Or via, tu soffrilo  
In santa pace: ognun fa l'arte sua.
- Sacerdote.* L'arte mia, di sedar scandali e risse,  
Mi vuol propenso a tutti voi del pari,  
Ma non più all'un che all'altro. Il Ciel mi addita,  
Che in fra voi sette sola omai decidere  
Può la Fortuna. Un solo abbiassi a sorte  
Lo scettro omai di Persia: acconsentito  
Già tutti v'hanno i sei; tu il negheresti,  
Orcane, indarno.
- Orcane.* E sia; se il vuole il Cielo.
- Megabize.* Ma qual sorte? lo scettro del gran Ciro  
Cel giuocheremo ai dadi?
- Dario.* Ella sarebbe  
Nuova biscazza invero.
- Gobria.* A pari e caffo  
Tanto varrebbe che il facessim noi.
- Sacerdote.* A dignitoso premio sovrumano  
Son vostre mire intese; dignitoso  
Ne sia il mezzo, e in se chiuda un non so che  
Di fatale e di sacro. Alla nascente  
Aurora, ognun di voi, fuori di Susa  
Di Marte al vasto campo si ritrovi  
Sul più pomposo suo destrier di guerra;  
Solo, ciascuno; e per diversa via  
Giungavi al punto del sorgente sole:  
Quel destrier, che primiero coi sonanti  
Nitriti onorerà l'astro divino,  
Il suo Signore a Re di Persia elegga.
- Dario.* Sorte è ben questa.
- Megabize.* E nobil sorte.
- Orcane.* E nuova.
- Gobria.* Per me, l'accetto; ch'ho il cavallo muto.
- Sacerdote.* Piacevi dunque?
- Tutti.* Oh, sì, sì, molto.
- Sacerdote.* Ebbene,  
Giuratel tutti.
- Tutti.* Sì, il giuriam per l'alto  
Mitra possente.
- Sacerdote.* Ai vostri Lari, or dunque  
Ciascun tornate; omai si annotta; all'alba

Prossima, fine la gran lite avrassi;  
E al natural governo suo tornata,  
Fia felice la Persia.

*Parisa.*

E il Ciel fia giusto. (Escono i tre)

### SCENA VI.

DAMIGELLA, PARISA, DARIO, SACERDOTE.

*Damigella.* I' ho ascoltato, dreto l'uscio, il tutto;

E anco Ippofilo v'era: se il concedi,  
Dirti ei stesso vorria cosa importante.

*Dario.*

Venga Ippofilo, venga.

### SCENA VII.

IPPOFILO e detti.

*Dario.*

Assai ti debbo,

O animoso giovinetto accorto,  
Pel mio salvato Rabicano.

*Ippofilo.*

E a caso

Forse salvossi un tal destriero? Oh gioia!  
Oh me felice! oh Dario...

*Dario.*

Cos'è stato?

Se' tu impazzato?

*Ippofilo.*

No. Tutto si avvera,

Ecco, il mio sogno. Dario, del futuro  
Tuo regno, (i' tel prometto) mi déi dare  
Costei sola, in mercede; altro non voglio.  
*Dario.* Ma, che di' tu? Non ti capisco.

*Dario.*

*Ippofilo.*

Il primo

Destrier che annitrirà domani in campo,  
Non dee far Re chi gli starà sul dosso?  
*Dario.* Sì.

*Dario.*

*Ippofilo.*

Mi prosterno primo a te fin d'ora;  
Se il Re non sei doman, questa mia testa  
Ti dono; ma se il sei, costei sia mia.

*Dario.*

Qual dubbio v'ha? tel giuro; e gran tesori  
Avrai di più.

*Ippofilo.*

Lasciami far: gli è fatto.

Ce l'intendiam tra Rabicano ed io.

*Sacerdote.*

Lascialo fare, o Dario: in lui ravviso  
Uom non volgare.

*Ippofilo.*

Io corro alla grand'opra.

- Dario.* *Orcane,*  
 Tuo disertor, ben vedi, è il Sacerdote;  
 Ei si arrende al ben pubblico; ben puoi  
 Tu vi t'arrender anco.
- Megabize.* Or via, tu soffrilo  
 In santa pace: ognun fa l'arte sua.
- Sacerdote.* L'arte mia, di sedar scandali e risse,  
 Mi vuol propenso a tutti voi del pari,  
 Ma non più all'un che all'altro. Il Ciel mi addita,  
 Che in fra voi sette sola omai decidere  
 Può la Fortuna. Un solo abbiassi a sorte  
 Lo scettro omai di Persia: acconsentito  
 Già tutti v'hanno i sei; tu il negheresti,  
 Orcane, indarno.
- Orcane.* E sia; se il vuole il Cielo.
- Megabize.* Ma qual sorte? lo scettro del gran Ciro  
 Cel giuocheremo ai dadi?
- Dario.* Ella sarebbe  
 Nuova biscazza invero.
- Gobria.* A pari e caffè  
 Tanto varrebbe che il facessim noi.
- Sacerdote.* A dignitoso premio sovrumano  
 Son vostre mire intese; dignitoso  
 Ne sia il mezzo, e in se chiuda un non so che  
 Di fatale e di sacro. Alla nascente  
 Aurora, ognun di voi, fuori di Susa  
 Di Marte al vasto campo si ritrovi  
 Sul più pomposo suo destrier di guerra;  
 Solo, ciascuno; e per diversa via  
 Giungavi al punto del sorgente sole:  
 Quel destrier, che primiero coi sonanti  
 Nitriti onorerà l'astro divino,  
 Il suo Signore a Re di Persia elegga.
- Dario.* Sorte è ben questa.
- Megabize.* E nobil sorte.
- Orcane.* E nuova.
- Gobria.* Per me, l'accetto; ch'ho il cavallo muto.
- Sacerdote.* Piacevi dunque?
- Tutti.* Oh, sì, sì, molto.
- Sacerdote.* Ebbene,  
 Giuratel tutti.
- Tutti.* Sì, il giuriam per l'alto  
 Mitra possente.
- Sacerdote.* Ai vostri Lari, or dunque  
 Ciascun tornate; omai si annotta; all'alba

Prossima, fine la gran lite avrassi;  
E al natural governo suo tornata,  
Fia felice la Persia.

*Parisa.*

E il Ciel fia giusto. *(Escono i tre)*

SCENA VI.

DAMIGELLA, PARISA, DARIO, SACERDOTE.

*Damigella.* I' ho ascoltato, dreto l'uscio, il tutto;  
E anco Ippofilo v'era: se il concedi,  
Dirti ei stesso vorria cosa importante.

*Dario.* Venga Ippofilo, venga.

SCENA VII.

IPPOFILO e detti.

*Dario.* Assai ti debbo,  
O animoso giovinetto accorto,  
Pel mio salvato Rabicano.

*Ippofilo.* E a caso  
Forse salvossi un tal destriero? Oh gioia!  
Oh me felice! oh Dario...

*Dario.* Cos'è stato?  
Se' tu impazzato?

*Ippofilo.* No. Tutto si avvera,  
Ecco, il mio sogno. Dario, del futuro  
Tuo regno, (i' tel prometto) mi déi dare  
Costei sola, in mercede; altro non voglio.

*Dario.* Ma, che di' tu? Non ti capisco.

*Ippofilo.* Il primo  
Destrier che annitrirà domani in campo,  
Non dee far Re chi gli starà sul dosso?  
*Dario.* Sì.

*Ippofilo.* Mi prosterno primo a te fin d'ora;  
Se il Re non sei doman, questa mia testa  
Ti dono; ma se il sei, costei sia mia.

*Dario.* Qual dubbio v'ha? tel giuro; e gran tesori  
Avrai di più.

*Ippofilo.* Lasciami far: gli è fatto.  
Ce l'intendiam tra Rabicano ed io.

*Sacerdote.* Lascialo fare, o Dario: in lui ravviso  
Uom non volgare.

*Ippofilo.* Io corro alla grand'opra.

*Sacerdote.* E noi disposti a qual ch'ei sia l'evento,  
Sagrificiam devotamente intanto.

*Dario.* Andiamo, sì; pur ch'alla Persia il Cielo  
Nuovo impostor dar non destini, Orcane.

## ATTO QUINTO.

### 1 SCENA I.

*Aurora.*

PARISA, DAMIGELLA.

*Parisa.* Ecco già intera quasi fuor del balzo  
D'Oriente l'Aurora: il cuor mi picchia  
Di galoppo: a momenti, ai primi raggi  
Del Divo Sol sarà bell'e *decisa*  
La sorte nostra e della Persia —

*Damigella.* Oh certo  
Non s'è chiuso palpebra questa notte;  
Io non aveva requie, ne l'ho  
Punto o poco; benchè sia di speranza  
Gonfia più che un pallone.

*Parisa.* Non bisogna  
Quando v'è gente poi darsi a vedere:  
I' ho 'l battito in cor, ma sul mio viso  
Non vi si vedrà certo.

*Damigella.* Come fate  
Voi altre Magnatesse? i pensier nostri  
Di no' altri inferiori, a bella prima,  
Senza ch'abbiam parlato, ce li scoprono  
Chi vuole; e i vostri, neppur quando a lungo  
Parlato avete.

*Parisa.* È il saper viver questo.

*Damigella.* Ma appunto in queste chiacchiere, scordavami  
Dirti, che torno è l'indovino; e visto  
Ch'Ippofilo non era nella stalla,  
E' s'è arrischiato di salire, ed hammi  
Per via d'un fischio cognito avvisata  
Ch'ei vi sta.

*Parisa.* Gli dobbiam molto a costui;

Fallo entrare: ormai Dario anch'egli caro,  
Spero, tener sel debba.

*Damigella.*

Oneiro, inoltrati.

SCENA II.

INDOVINO, PARISA, DAMIGELLA.

*Indovino.* Già so tutto; e per questo senza tema  
Son salito alla prima.

*Parisa.* Il Ciel, deh, faccia  
Che Dario regni! grande la tua sorte  
Faremo noi.

*Damigella.* Poffare, un vero omone,  
Tu 'l sei davvero: e quell'oracoletto  
Che rivelasti a Ippofilo...

*Parisa.* E che Ippofilo,  
Con gran bravura interpretò ben subito...

*Indovino.* Ei l'intese?...

*Parisa.* A tal segno, che alla barba  
Del Sacerdote magno, che qui stava,  
E titubava nell'interpretarlo,  
Egli chiaro chiarissimo cel fece,  
Il suo sogno egli stesso comentando,  
E l'oracolo a un tempo. Il Sacerdote,  
Depositario dei regali arredi,  
Offriane a Dario l'uso; ed esclamava:  
Cotal risposta a caso non è data,  
E qui v'è del celeste in buona dose.

*Indovino.* Nessun suffragio esser potriami grato,  
Quanto questo. Ben so che i Sacerdoti  
Veramente di garbo, fan gran caso  
Degl' Indovin par mia: nostre du' arti  
Le son sorelle; ma la mia, non nego,  
Ch'è la minore.

*Parisa.* Ma qual fia mercede  
Degna al tuo merto, se mai Dario ottiene  
Da Rabican, che tu gli hai salvo, il trono?

*Indovino.* D'esser io 'l primo a prosternarmi ad esso.

*Parisa.* Ben hai ragion: ch'io son troppo sicura,  
Ch'ei non aspetta a darti, che tu chiegga.

*Damigella.* Zitti, zitti; e' mi pare...; anzi, è di certo.  
Sentite voi, le trombe?

*Parisa.* Oh! sí.

*Indovino.* Ben altro:

*Sacerdote.* E noi disposti a qual ch'ei sia l'evento,  
Sagrificiam devotamente intanto.

*Dario.* Andiamo, sì; pur ch'alla Persia il Cielo  
Nuovo impostor dar non destini, Orcane.

## ATTO QUINTO.

### <sup>1</sup> SCENA I.

*Aurora.*

PARISA, DAMIGELLA.

*Parisa.* Ecco già intera quasi fuor del balzo  
D'Oriente l'Aurora: il cuor mi picchia  
Di galoppo: a momenti, ai primi raggi  
Del Divo Sol sarà bell'e *decisa*  
La sorte nostra e della Persia —

*Damigella.* Oh certo  
Non s'è chiuso palpebra questa notte;  
Io non aveva requie, ne l'ho  
Punto o poco; benchè sia di speranza  
Gonfia più che un pallone.

*Parisa.* Non bisogna  
Quando v'è gente poi darsi a vedere:  
I' ho 'l battito in cor, ma sul mio viso  
Non vi si vedrà certo.

*Damigella.* Come fate  
Voi altre Magnatesse? i pensier nostri  
Di no' altri inferiori, a bella prima,  
Senza ch'abbiam parlato, ce li scoprono  
Chi vuole; e i vostri, neppur quando a lungo  
Parlato avete.

*Parisa.* È il saper viver questo.

*Damigella.* Ma appunto in queste chiacchiere, scordavami  
Dirti, che torno è l'indovino; e visto  
Ch'Ippofilo non era nella stalla,  
E' s'è arrischiato di salire, ed hammi  
Per via d'un fischio cognito avvisata  
Ch'ei vi sta.

*Parisa.* Gli dobbiam molto a costui;

<sup>1</sup> XV-26 Luglio: caldo bollente e la stagione ed io.



Fallo entrare: ormai Dario anch'egli caro,  
Spero, tener sel debba.

*Damigella.*

Oneiro, inoltrati.

SCENA II.

INDOVINO, PARISA, DAMIGELLA.

*Indovino.* Già so tutto; e per questo senza tema  
Son salito alla prima.

*Parisa.* Il Ciel, deh, faccia  
Che Dario regni! grande la tua sorte  
Faremo noi.

*Damigella.* Poffare, un vero omone,  
Tu 'l sei davvero: e quell'oracoletto  
Che rivelasti a Ippofilo...

*Parisa.* E che Ippofilo,  
Con gran bravura interpretò ben subito...  
*Indovino.* Ei l'intese?...

*Parisa.* A tal segno, che alla barba  
Del Sacerdote magno, che qui stava,  
E titubava nell'interpretarlo,  
Egli chiaro chiarissimo cel fece,  
Il suo sogno egli stesso comentando,  
E l'oracolo a un tempo. Il Sacerdote,  
Depositario dei regali arredi,  
Offriane a Dario l'uso; ed esclamava:  
Cotal risposta a caso non è data,  
E qui v'è del celeste in buona dose.

*Indovino.* Nessun suffragio esser potriami grato,  
Quanto questo. Ben so che i Sacerdoti  
Veramente di garbo, fan gran caso  
Degl'Indovin par mia: nostre du' arti  
Le son sorelle; ma la mia, non nego,  
Ch'è la minore.

*Parisa.* Ma qual fia mercede  
Degna al tuo merto, se mai Dario ottiene  
Da Rabican, che tu gli hai salvo, il trono?

*Indovino.* D'esser io 'l primo a prosternarmi ad esso.

*Parisa.* Ben hai ragion: ch'io son troppo sicura,  
Ch'ei non aspetta a darti, che tu chiegga.

*Damigella.* Zitti, zitti; e' mi pare...; anzi, è di certo.  
Sentite voi, le trombe?

*Parisa.* Oh! sí.

*Indovino.* Ben altro:

Sentite voi ch'elle ognor più si appressano ?  
*Parisa.* Oimè !...  
*Indovino.* Coraggio...  
*Damigella.* Sì, coraggio. Ippofilo  
 Sen vien corrente, ansante. Eccolo...

## SCENA III.

IPPOFILO, e detti.

*Ippofilo.* Dario  
 È il Re; Regina, a te mi prostro...  
*Dam. e Ind.* E noi  
 Regina, a te ci prosterniamo.  
*Parisa.* Ippofilo,  
 E fia vero! oimè me! da troppa gioia  
 Mi sento soffocare.  
*Ippofilo.* Gli è arcivero;  
 Damigella, sei mia. Tutti felici,  
 Tutti il saremo, e il siamo. Odi le trombe  
 Via più squillanti; in pompa Dario torna;  
 Ma a lento lento passo: la gran calca  
 Lo impedisce.  
*Indovino.* Badiamo a non por piede  
 Niun di noi fuor di casa; inosservati  
 Nella folla saremmo; e qui a bell'agio  
 L'adoreremo.  
*Parisa.* Un poco riavermi  
 Incomincio. Ma come andò la cosa ?  
 Come sì certo n'eri ? io ne strasecolo ;  
 Tutto qui è cosa soprannaturale.  
*Indovino.* Io c'entro per qualcosa.  
*Ippofilo.* L'hai sanato  
 Tu, Rabicano, sì; ma chi l'ha fatto  
 Favellar ? non son io ?  
*Damigella.* Ma come fu ?  
*Ippofilo.* Damigella, tu vergine non puoi,  
 Per ora, udir tai cose: alquanto appartati :  
 Alla Regina e a questo mio maestro  
 Nol vo', nè debbo ascondere.  
*Parisa.* Via, appartati ;  
 Ei tel dirà la sera delle nozze.  
*Ippofilo.* E fia presto.  
*Parisa.* Or di' su.  
*Indovino.* Che tu m'avessi

*Ippofilo.* Un briciolin dell'arte mia rubato?  
 Non fu volo d'uccelli, nè interiora  
 Di vittime, nè d'astri accoppiatura  
 Il sortilegio mio: me lo stillai  
 Da me soletto in stalla. Tutta notte  
 Annusar feci al prode Rabicano  
 Un'arca creatrice de' suoi simili;  
 Quind'egli tosto uscito a campo, al primo  
 Apparir dei destrieri altri vegnenti,  
 Memore e caldo dei sorbiti dianzi  
 Prelibati profumi, salutava  
 Il sol nascente con un nitritone  
 Da sobbissarne il campo.

*Indovino.* Bada bene,  
 Bada, Ippofilo; a niuna alma vivente  
 Di mai, mai più non rivelar tal cosa:  
 Quest'è il segreto dello Stato: e guai,  
 Guai se Orcane, od altri invidi e maligni  
 Il risapesser.

*Parisa.* Tu di' ver: fia tolta  
 La maraviglia dell'elezione,  
 Se questo mai traspira: a te funesto  
 Esser potria; ben bada...

*Damigella.* E così? detto  
 Avete il tutto? ell'è finita presto  
 A ogni modo; che già taccion le trombe,  
 E Dario già sul suo gran Rabicano  
 Entrato è in casa.

*Tutti.* Oh, prosterniamci tutti.

#### <sup>1</sup> SCENA IV.

DARIO su Rabicano, MEGABIZE alla staffa, SACERDOTE al freno, PARISA,  
 DAMIGELLA, IPPOFILO, INDOVINO.

*Dario.* Parisa, abbraccia il tuo amato sposo,  
 Pria d'adorar tuo Re.

*Tutti.* Ci prosterniamo  
 Tutti a Dario, il gran Re.

*Dario.* Sorgete, via;  
 Qui stiamo ancora in casa Dario: un altro  
 Pocolin vo' godermi per quest'oggi  
 Le private dolcezze.

*Parisa.* Ch'io ti abbracci

- Dunque, o diletto Dario.
- Ippofilo.* E ch'io ti abbracci,  
Ben bene, e ti accarezzi, e palpi, e lisci,  
O Rabicano mio.
- Dario.* Darò a voi tutti  
Ad uno ad un ricchezze, onori e possa  
Per far vedervi, che un volgare ingrato  
Re non mi sono. Il Cielo Re mi volle;  
Ma di terreni mezzi ei si valea,  
Nè li disdegno io già. Tu, Sacerdote,  
Che alla corona vedova sì fido  
Ti mostrasti; e che conscio del futuro  
Monarca t'eri nell'invaso petto;  
Tu sotto il regno mio sarai più ancora  
Venerato, e potente, che nol fossi  
Sotto Cambise già.
- Sacerdote.* Viva il Re Dario!  
Ed io sarotti, o Re, stromento primo  
Di sicurtade, obbedienza e pace.
- Dario.* Tu, Megabize, il cui parer saggio era  
Di far divisa la potenza in molti,  
Non ne sarai deluso già, perch'io  
Sol l'ottenessi. Avrai la parte tua;  
Ti fo Protomagnate della Persia;  
E più amico, che suddito, ti voglio.
- Megabize.* Pericoloso incarco.
- Dario.* Quanto a Orcane,  
Qui non verrà per ora; ei sta facendosi  
Un altro viso prima di venirmi  
Innanzi, ed è ragione; ma nol temo,  
Mediante voi, nè simulato amico,  
Nè palese nemico.
- Indovino.* Alto monarca,  
Non so se mi ravvisi; io mi son quegli,  
Che all'inspirato elettore tuo destriero  
Vaticinai...
- Dario.* Ben ti ravviso: e duolmi  
D'aver vostr'arte un dì spregiata. In corte  
Perciò ti voglio, e Protomante avrai  
Titolo, e soldo d'aurei Ciri mille.
- Indovino.* L'ho indovinata affè.
- Dario.* Ma tu, mio Ippofilo,  
Che mai farò che i tuoi servigi agguagli?
- Ippofilo.* La promessa Donzella...
- Dario.* Eh, questo è un nulla;

Nè saria ricompensa, bensì carico,  
Se non te la facessi tutta d'oro.  
Aurei Ciri sei mila godrai l'anno,  
Che ti torran di dosso appieno il sito  
Della passata stalla. E così mondo,  
E profumato, e annobilito a questa  
Damigella appresentati; e v'aggiungo  
Di Gran Protoscudier l'angusto impiego.

*Sacerdote.* Manco mal ch'ei non l'ha fatto Ministro.

*Damigella.* Troppo beati noi!

*Ippofilo.*

Ma adagio un poco;  
Ch'io fuor che la Donzella nulla accetto,  
Se pria non vedo decretar gli onori,  
Quai merta, al mio, vedetelo, al più bello,  
Al più focoso, e intelligente, e umano,  
Nobil destrier, che Persia s'abbia, e il mondo.

*Sacerdote.* Un non so che di soprannaturale  
Certo si acchiude in quel cavallo.

*Megabize.*

Io dico,  
Che infra i tuoi Grandi starsi egli a consiglio  
Ben merta; e l'inspirato annitir suo  
Dèssi all'uopo ascoltar.

*Dario.*

Ma il loro orgoglio  
Nol vedria di buon occhio.

*Ippofilo.*

Un qualche onore  
Ch'ei da se sol godesses, mi pare  
Saria più al caso.

*Dario.*

Udiamo in ciò l'avviso  
Del buon Gobria che viene.

#### SCENA V.

GOBRIA, e detti.

*Gobria.*

Son io forse  
L'ultimo qui, che a prosternarsi venga  
Al nuovo Re?

*Dario.*

Sempre sei primo; e sempre  
Tra i più accetti sei tu: tu che pur doma  
Hai la superbia di quel tristo Orcane.

*Gobria.*

Nulla a me, no, non devi: eccolo, il bello  
Rabican, cui dèi tutto...

*Sacerdote.*

E qui in pensiero  
Si stava appunto il Re, del quanto e come  
Degnamente e per sempre ei si onorasse.

*Parisa.*

E chi una cosa su di ciò propone,

Dunque, o diletto Dario.

*Ippofilo.* E ch'io ti abbracci,  
Ben bene, e ti accarezzi, e palpi, e lisci,  
O Rabicano mio.

*Dario.* Darò a voi tutti  
Ad uno ad un ricchezze, onori e possa  
Per far vedervi, che un volgare ingrato  
Re non mi sono. Il Cielo Re mi volle;  
Ma di terreni mezzi ei si valea,  
Nè li disdegno io già. Tu, Sacerdote,  
Che alla corona vedova sì fido  
Ti mostrasti; e che conscio del futuro  
Monarca t'eri nell'invaso petto;  
Tu sotto il regno mio sarai più ancora  
Venerato, e potente, che nol fossi  
Sotto Cambise già.

*Sacerdote.* Viva il Re Dario!  
Ed io sarotti, o Re, stromento primo  
Di sicurtade, obbedienza e pace.

*Dario.* Tu, Megabize, il cui parer saggio era  
Di far divisa la potenza in molti,  
Non ne sarai deluso già, perch'io  
Sol l'ottenessi. Avrai la parte tua;  
Ti fo Protomagnate della Persia;  
E più amico, che suddito, ti voglio.

*Megabize.* Pericoloso incarco.

*Dario.* Quanto a Orcane,  
Qui non verrà per ora; ei sta facendosi  
Un altro viso prima di venirmi  
Innanzi, ed è ragione; ma nol temo,  
Mediante voi, nè simulato amico,  
Nè palese nemico.

*Indovino.* Alto monarca,  
Non so se mi ravvisi; io mi son quegli,  
Che all'inspirato elettor tuo destriero  
Vaticinai...

*Dario.* Ben ti ravviso: e duolmi  
D'aver vostr'arte un dì spregiata. In corte  
Perciò ti voglio, e Protomante avrai  
Titolo, e soldo d'aurei Ciri mille.

*Indovino.* L'ho indovinata affè.

*Dario.* Ma tu, mio Ippofilo,  
Che mai farò che i tuoi servigi agguagli?

*Ippofilo.* La promessa Donzella...

*Dario.* Eh, questo è un nulla;

Nè saria ricompensa, bensì carico,  
 Se non te la facessi tutta d'oro.  
 Aurei Ciri sei mila godrai l'anno,  
 Che ti torran di dosso appieno il sito  
 Della passata stalla. E così mondo,  
 E profumato, e annobilito a questa  
 Damigella appresentati; e v'aggiungo  
 Di Gran Protoscuudier l'augusto impiego.

*Sacerdote.* Manco mal ch'ei non l'ha fatto Ministro.

*Damigella.* Troppo beati noi!

*Ippofilo.*

Ma adagio un poco;

Ch'io fuor che la Donzella nulla accetto,  
 Se pria non vedo decretar gli onori,  
 Quai merta, al mio, vedetelo, al più bello,  
 Al più focoso, e intelligente, e umano,  
 Nobil destrier, che Persia s'abbia, e il mondo.

*Sacerdote.* Un non so che di soprannaturale  
 Certo si acchiude in quel cavallo.

*Megabize.*

Io dico,

Che infra i tuoi Grandi starsi egli a consiglio  
 Ben merta; e l'inspirato aunitrir suo  
 Déssi all'uopo ascoltar.

*Dario.*

Ma il loro orgoglio

Nol vedria di buon occhio.

*Ippofilo.*

Un qualche onore

Ch'ei da se sol godessesi, mi pare  
 Saria più al caso.

*Dario.*

Udiamo in ciò l'avviso

Del buon Gobria che viene.

#### SCENA V.

GOBRIA, e detti.

*Gobria.*

Son io forse

L'ultimo qui, che a prosternarsi venga  
 Al nuovo Re?

*Dario.*

Sempre sei primo; e sempre

Tra i più accetti sei tu: tu che pur doma  
 Hai la superbia di quel tristo Orcane.

*Gobria.*

Nulla a me, no, non devi: eccolo, il bello  
 Rabican, cui dèi tutto...

*Sacerdote.*

E qui in pensiero

Si stava appunto il Re, del quanto e come  
 Degnamente e per sempre ei si onorasse.

*Parisa.*

E chi una cosa su di ciò propone,

E chi un'altra. Per me, direi, di fargli  
Far da valente artefice una statua  
D'oro sodo, che al vivo ritraendo  
Sue divine fattezze le eternasse.

*Dario.* Sì, sì; d'oro una statua.

*Gobria.* No; caro:

D'oro, no: ch'io lo vedo tra pochi anni  
Fuso il bel Rabicano, e convertito

<sup>1</sup> In migliaia di Darj.

*Megabize.* E' dice bene:

I corpi d'oro son di corta vita.

*Sacerdote.* Già si sa: d'oro sodo, nè il gran Mitra  
Potria durar, non che un mortal cavallo.

*Dario.* Ed io saprò ben farlo d'oro, e fare  
Ch'ei duri. Piccinino, effigiato  
In un bel tondo, è a una catena d'oro  
Appiccicato al collo di voi Grandi,  
Onorerà chi per mia scelta il porta.

*Gobria.* Oimè! no: che sarebbe un profanarlo;  
Perchè troppi il vorrebbero. Nè effigie,  
Nè statua, no: ben vi rifletti; il vedi,  
Che un destrier senza l'uom che lo cavalchi,  
Gli è come un trono senza Re; nè puoi  
Per altra parte farti tu scolpire  
In su la schiena di chi Re ti elesse.

*Dario.* Serio-buffo, agro-dolce è il parlar tuo,  
Ch'or solletica e or punge.

*Gobria.* Conchiudiamo,  
Dunque per questo Rabicano. Pensa  
Ch'un Re sempre politico esser debbe  
Anco nei premi. Rabican ti ha dato  
Il Trono, ei può ritortelo.

*Megabize.* Che pazzo!

*Gobria.* Pazzo, eh? starai mallevador tu forse,  
Che Rabicano, o un calcio, o un morso, od altro,  
Al suo signor tal dì non dia? Non speri  
Di farlo mai contento: ei gli dee troppo.  
Dario, il premio più util che puoi dargli,  
Gli è di farlo vuotare e imbalsimare  
Con regia Egizia pompa.

*Dario.* Appena morto...

*Gobria.* Appena Re: pagar de' anticipato,  
Chi regnar sa. Durar degli anni molte



Migliaia può in tal modo Rabicano,  
Venerato dai posteri; e ad un tempo  
Ei non potrà così mai rinfacciarti  
La donata corona.

*Dario.* Un glorioso  
Matto sei tu. Ma di letizia è giorno,  
Tutto puoi dirmi.

*Gobria.* Oh! non temer: ch'io parlo  
Qui per l'ultima volta. Assisterò  
Anch'io domani al tuo coronamento,  
Dopo il quale una grazia a te sol chiedo.

*Dario.* È bell'e fatta. Ed è?

*Gobria.* Che Gobria, e quanti  
Miei Gobriotti discendenti avravvi,  
Il privilegio godansi in eterno  
Di non veder mai di niun Re la faccia,  
Però sempre obbedendo, quai ch'ei sieno.<sup>1</sup>  
*Dario.* Vuoi tu, fin d'ora, ch'io la mia t'asconda?  
Per piacerti il farò.

*Gobria.* Nè invidia credi,  
Che a ciò mi tragga. E in prova, al campo io venni  
<sup>2</sup> Sovra un destrier, che non potea nitrire.  
*Tutti.* Perchè? perchè?

*Gobria.* Benchè sia in Persia l'uso,  
In casa mia non pasco Eunuco niuno,  
Fuorchè il cavallo mio. Dunque conteso  
Non ho con te del regno; e a me non duole,  
Che tu più ch'altri l'abbia. A me sol basta  
Che regni un Re non vile, e ch'io nol vegga.

*Dario.* Con Dario almen stasera cenerai;  
Poi non vedrai più il Re. Pompa frattanto  
Si prepari, o miei fidi; in me prometto  
Ch'avrete un Re pari a qualunque; e data  
Pur la fatal necessità dell' Uno,  
Spero, anzi giuro, di mostrare ai Persi  
Ch'altro destrier d'altro signor potea  
Più assai che Rabicano elegger peggio.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> *Aggiunta:* Purch'ei non sien però plebei nè maghi.

<sup>2</sup> *Variante:* Sovra un destrier, che elegger non poteami.

<sup>3</sup> Forse lunghetta l'ultima scena.



# I POCHI

## COMMEDIA SECONDA.

---

Pochi Potenti,  
Molti insolenti.

*Proverbio da farsi.*

Sono i lor ceppi, ch'io di perder temo  
 Voi tutti meco, senza pure un iota  
 Giovare alla gran causa.

*Cajo.* Ebben, che dubiti?  
 Si riesca, o si pera.

*Tiberio.* Ma tu, tanto  
 Di me minor d'esperienza ed anni,  
 Come or tant'odio in sen già nutri, essendo  
 Tanto pur meno offeso, ch'io nol fossi?  
 Un qualche arcano in ciò si asconde.

*Cajo.* Arcano  
 Per te non havvi; e di scoprirti intero  
 Il mio core non temo. All'amor sacro  
 Di Libertà, che in un col latte io bevvi  
 Tra questi Lari al par di te, si aggiunge  
 Forte un impulso di donnesco amore,  
 Che fassi in un sostegno e sprone al primo.

*Tiberio.* Di una qualche plebea?

*Cajo.* Sì, della bella,  
 Dell'egregia Mitulla ardo cotanto,  
 Che se suo sposo in breve esser non posso,  
 Io non voglio esser più.

*Tiberio.* Capisco or bene,  
 Perchè di me tanto più ardente or t'eri  
 Per far Console il suo padre adottivo,  
 Il plebeo Gloriaccino.

*Cajo.* Immedesmata  
 Mi s'è nel cor sì addentro con la causa  
 Della plebe di Roma la mia causa,  
 Che se ti è caro il tuo german, cangiarti,  
 Nè ammollirti puoi.

*Tiberio.* Ma, la superba  
 Madre nostra Cornelia, in udir solo  
 D'una Mitulla il nome, io già la veggio  
 Inorridire, indispettirsi, e un fiume  
 Spander di fiel d'orgoglio.

*Cajo.* E perciò appunto  
 Io prevenirti, e supplicar ti volli:  
 La dèi vincere tu. De' suoi natali  
 Gonfia è Cornelia, il so; ma gonfia è pure  
 Di ambiziose, e dominanti voglie;  
 Tu 'l puoi, tu il dèi piegarla, persuaderla,  
 Che sol per mezzo della plebe appieno  
 Può vendicarsi e umiliar le tante

Insolenti patrizie altre matrone,  
Ch'osan con essa contrastare.

*Tiberio.* E in queste,  
Quella che men d'ogni altra può inghiottire,  
È la Terza, di Fabio, vicin nostro  
Quanto nemico, l'odiata moglie.  
Tutto questo è ben vero.

*Cajo.* Indi ti prego,  
E ti scongiuro, o mio Tiberio, a farti  
Sempre più ardente nella causa nostra,  
Dove abbian tanti mezzi. A tempo e a luogo  
Con arte scopri quest'amor mio estremo  
Alla madre; ajutarti anco può molto  
Diofane, ch'è un uomo incomparabile.

*Tiberio.* Non vo' tradir la tua fiducia, o Cajo;  
Nè la mia speme abbandonar. <sup>1</sup> Qualch'ora  
Fuor di casa dèi starti; ed io frattanto  
Tastando andrò dell'inflessibil madre  
La fierezza.

*Cajo.* Sì, sì: ben tu pensasti.  
Meglio farai, me assente. Addio.

*Tiberio.* Ti affida.

## ATTO SECONDO.

### <sup>2</sup> SCENA I.

*Casa Fabio.*

FABIO, TERZA.

*Fabio.* In somma, Terza mia, d'oggi in domani,  
Parole mi dai sempre; ma scansando  
Pur vai di visitar, come il dovresti,  
Questa matrona a noi vicina.

<sup>1</sup> *Variante:* Me' primo  
Lascierai favellarne colla madre,  
La cui fierezza andrò tastando; e quindi  
Ti mostrerai poi tu.

*Cajo.* L'hai ben pensata;  
Qualcosa in due faremo.

*Tiberio.* In me ti affida.

<sup>2</sup> V-2 Agosto.

Terza.

E debbo

Io visitar questa Cornelia? questa  
Nemica nostra acerrima? la madre  
Di quel Tiberio, che a niun patto vuole  
Che tu Console sii?

Fabio.

Per l'appunto.

Ecco, due mesi quasi, che Tribuno  
Fatto è Tiberio; e tu non hai compiuto  
Con sua madre il dover di quella semplice  
Urbanità, da cui prescinder mai  
Non dobbiam noi patrizj.

Terza.

Veramente

Ammiro il tuo bell'animo; ma il farsi  
Tre volte buono e quattro, io poi non vedo  
Che molto frutti.

Fabio.

Più che tu nol pensi :

Da prima, il piacer d'esserlo; poi quello  
Di porre il torto dalla parte altrui;  
Di non far nulla ch'assomigli a plebe;  
Di farsi a forza dai nemici stessi  
Rispettare e stimar: poco è ciò forse?

Terza.

Vero è, che poi non se' tu tanto agnello  
Favellando in ringhiera; e sai ben farti  
Quivi ascoltare anco, e temere.

Fabio.

In Foro

Sono, e fo l'uom del pubblico; ma in casa,  
Nella civile vita, un uom ch'agli uomini  
Tributando il dovuto, il suo riscuote;  
E chi nol dá, peggio per esso. Io tale,  
Più che con altri niuni, son coi Gracchi :  
Nel Foro, armi contr'armi; nella vita  
Privata, quanto più d'indispettirmi  
Cercano, tanto più li *ricolmo* io  
Di magnanimo nobile procedere.  
Perciò t'impongo, che assolutamente  
Oggi ti porti a dare il *mi rallegro*  
A Cornelia.

Terza.

Obbedir dovrò, se il vuoi.

Ma non io ti dissimulo, che in essa  
Tropo mi offende e alienami il contegno,  
Ch'è quintessenza di tutto l'orgoglio  
Regio e patrizio che mai fosse al mondo.

Fabio.

Esser lasciala tu quel che non dee;  
E sii tu qual ti dèi.

Terza.

Se tu vedessi,

Quale accoglienza, e quai saluti, e come  
Par che cucite abbia le labbra; e il fasto  
Con ch'ella sempre un par di Scipioni  
Fa cader nel discorso; e quante volte  
Al mio nome di Terza il mio paterno  
Casato va mescendo! E' sì parrebbe  
Ch'io mi fossi di razza d'un suo qualche  
Schiavo di Caria: e tutto ciò, perch'io  
Di un semplice Romano Cavaliere  
Nata mi sono.

*Fabio.*                      Bubbole son queste;  
Mezzo fia ver; mezzo tel sogni.

*Terza.* Oh, vienci

*Fabio.* Meco anche tu; vedrai s'io dico il vero.  
Non conviene; e' non usa: e si parrebbe  
Ch'io soverchiar volessili, venendovi  
Dopo il trionfo che sovr'essi ottenni  
Contro il lor Gloriaccino.

*Terza.* Narrerotti  
Poi come sarà andata.

*Fabio.* Ma, che vuole  
Qui de' Gracchi il Filosofo da noi?

*Terza.* Blozio? gli è un vero galantuomo: ei viene  
Da me talvolta.

*Fabio.* Ed io men vo.

*Terza.* Trattienti  
Altro pochino; e ascoltalò: gli è tale  
Da doverti piacere.

*Fabio.* Veramente  
Per le case i Filosofi non sono  
Un arnese che piacciam: ma un poco  
Pur tratterrommi.

**<sup>1</sup> SCENA II.**

BIOSIO, FABIO, TERZA.

*Blosio.* Facciavi felici,  
Qual vel mertate, o virtüosi conjugi,  
Il sommo Giove.

*Terza.* Ottimo Blosio, accetto  
Il buon tuo augurio: ma, di casa Gracco,

<sup>1</sup> VI-3 Agosto.

*Terza.*

E debbo

Io visitar questa Cornelia? questa  
 Nemica nostra acerrima? la madre  
 Di quel Tiberio, che a niun patto vuole  
 Che tu Console sii?

*Fabio.*

Per l'appunto.

Ecco, due mesi quasi, che Tribuno  
 Fatto è Tiberio; e tu non hai compiuto  
 Con sua madre il dover di quella semplice  
 Urbanità, da cui prescindere mai  
 Non dobbiam noi patrizj.

*Terza.*

Veramente

Ammiro il tuo bell'animo; ma il farsi  
 Tre volte buono e quattro, io poi non vedo  
 Che molto frutti.

*Fabio.*

Più che tu nol pensi:

Da prima, il piacer d'esserlo; poi quello  
 Di porre il torto dalla parte altrui;  
 Di non far nulla ch'assomigli a plebe;  
 Di farsi a forza dai nemici stessi  
 Rispettare e stimar: poco è ciò forse?

*Terza.*

Vero è, che poi non se' tu tanto agnello  
 Favellando in ringhiera; e sai ben farti  
 Quivi ascoltare anco, e temere.

*Fabio.*

In Foro

Sono, e fo l'uom del pubblico; ma in casa,  
 Nella civile vita, un uom ch'agli uomini  
 Tributando il dovuto, il suo riscuote;  
 E chi nol dá, peggio per esso. Io tale,  
 Più che con altri niuni, son coi Gracchi:  
 Nel Foro, armi contr'armi; nella vita  
 Privata, quanto più d'indispettirmi  
 Cercano, tanto più li *ricolmo* io  
 Di magnanimo nobile procedere.  
 Perciò t'impongo, che assolutamente  
 Oggi ti porti a dare il *mi rallegro*  
 A Cornelia.

*Terza.*

Obbedir dovrò, se il vuoi.

Ma non io ti dissimulo, che in essa  
 Troppo mi offende e alienami il contegno,  
 Ch'è quintessenza di tutto l'orgoglio  
 Regio e patrizio che mai fosse al mondo.

*Fabio.*

Esser lasciala tu quel che non dee;  
 E sii tu qual ti dèi.

*Terza.*

Se tu vedessi,



Quale accoglienza, e quai saluti, e come  
 Par che cucite abbia le labbra; e il fasto  
 Con ch'ella sempre un par di Scipioni  
 Fa cader nel discorso; e quante volte  
 Al mio nome di Terza il mio paterno  
 Casato va mescendo! E' si parrebbe  
 Ch'io mi fossi di razza d'un suo qualche  
 Schiavo di Caria: e tutto ciò, perch'io  
 Di un semplice Romano Cavaliere  
 Nata mi sono.

*Fabio.*                               Bubbole son queste;  
 Mezzo fia ver; mezzo tel sogni.

*Terza.*                               Oh, vienci  
 Meco anche tu; vedrài s'io dico il vero.

*Fabio.*                               Non conviene; e' non usa: e si parrebbe  
 Ch'io soverchiar volessi, venendovi  
 Dopo il trionfo che sovr'essi ottenni  
 Contro il lor Gloriaccino.

*Terza.*                               Narrerotti  
 Poi come sarà andata.

*Fabio.*                               Ma, che vuole  
 Qui de' Gracchi il Filosofo da noi?

*Terza.*                               Blosio? gli è un vero galantuomo: ei viene  
 Da me talvolta.

*Fabio.*                               Ed io men vo.

*Terza.*                               Trattienti  
 Altro pochino; e ascoltalo: gli è tale  
 Da doverti piacere.

*Fabio.*                               Veramente  
 Per le case i Filosofi non sono  
 Un arnese che piacciami: ma un poco  
 Pur tratterrommi.

## SCENA II.

BLOSIO, FABIO, TERZA.

*Blosio.*                               Facciavi felici,  
 Qual vel mertate, o virtüosi conjugi,  
 Il sommo Giove.

*Terza.*                               Ottimo Blosio, accetto  
 Il buon tuo augurio: ma, di casa Gracco,

- Tutti non pensan come tu.
- Blosio.* Potessi,  
Potessi io pur d'accordo così porvi,  
Come il dovrebbero esser due sì illustri  
E potenti prosapie! Utile, e fregio  
N'avria non poco Roma.
- Fabio.* Da noi, certo,  
Ciò non resta.
- Blosio.* Già il so: tutta il sa Roma:  
Ma i rei consigli, e le nascoste invidie  
Guastano il tutto.
- Terza.* Invidia, oh noi per certo,  
Non n'abbiam niuna. In quanto a me, sia pure  
Scipionica Cornelia a più non posso,  
Non la invidio: bensì le auguro solo  
Di saper meglio sopportare alquanto  
La prospera fortuna.
- Blosio.* È ver, pur troppo,  
Che v'è un'invidia, la peggior di tutte,  
Quella di chi, perch'ei molt'ha, vuol tutto.
- Fabio.* Tale è Tiberio, a cui null'altro manca,  
Che il contentarsi dei rari suoi pregi.
- Blosio.* Ei, per se, buon sarebbesi; ma un Diofane  
Havvi.
- Fabio.* Ah, sì, sì; quel suo Greco oratore,  
Che dicon che gli soffi le concioni.
- Blosio.* Soffi; ben detto; ch'ei non gliele scrive,  
Nè in latino il potrebbe: ma gli è un mantice  
Che soffia gli un perpetuo veleno;  
Gli è una vipera vera; ed ei minore  
Fa di se stesso esser Tiberio, quando  
Maggior del retto e delle leggi a farsi  
Lo strascina. Fautore al Consolato  
Di un Gloriaccin vedere un Gracco! e a fronte  
Di qual rival? di un Fabio.
- Terza.* E il perchè sporco,  
Che vi sta sotto, è ancor più vile. Or vogliono  
Consolare i Gracchi avere Gloriaccino,  
Perch'essi poscia Consoli, essi tutto  
Saran sotto tal maschera.
- Blosio.* Gran Donna!  
Tu ne sai quant'un uomo; nè potevi  
Più per l'appunto dicifrar costoro.
- Fabio.* Sì, sì; ma tutto questo mi addolora  
Molto, molto: non è ch'io per me tema;

Ma tai disunioni scandalose  
 Infra patrizj, danno *ansa* alla plebe  
 Necessitosa ed insolente e rea  
 Di tentar di sovvertire il buon ordine.  
 Vorre' ingannarmi; ma codesti Gracchi  
 Con loro ambiziosa ipocrisia,  
 Gran danno a Roma fieno.

*Blosio.* Tolga il Cielo,  
 Che ciò sia: di' piuttosto, che a se stessi  
 Gran danno fieno; e il merterebber: pure  
 Ospite loro e amico io quanto posso  
 Dal precipizio svierolli: e appunto  
 Per isvelar tal cosa a Terza io venni,  
 Che saputasi in tempo antivenire  
 Può molti guai.

*Fabio.* Tu dunque odilo, o Terza;  
 Io debbo intanto prendermi altre cure.  
 Lasciovi. Terza mia, quanto più fare  
 Potrai pel meglio, e per la pace, fia  
 Cagion ch'io sempre tanto più ti stimi.

## SCENA III.

BLOSIO, TERZA.

*Terza.* Ma la pace egli ed io diversamente  
 L'intendiamo troppo: io chiamo, ed è ben pace  
 Il farsi rispettare, e un po' temere.

*Blosio.* Oh, così penso anch'io: perchè non sempre  
 Il farsi amare genera rispetto.

*Terza.* Narrami in somma, a che venisti.

*Blosio.* Parmi,  
 Che Lentulio, il fratel di Gloriaccino,  
 Ed or sì aperto a lui contrario, spesso  
 Capiti in casa vostra.

*Terza.* E come spesso!  
 Io per me l'amo assai: gli è un uom rotondo,  
 Plebeo sì, ma che d'esserlo si vanta;  
 E sente in uno e venera, e conosce  
 Quanta è distanza infra patrizi e plebe.  
 Dei nostri vecchi Fabj ei sempre è stato  
 Ben affetto cliente; nè mai poi  
 Ci trascurò Lentulio; nè per molte  
 Acquistate ricchezze, nè per quanto

- Tutti non pensan come tu.
- Blosio.* Potessi,  
Potessi io pur d'accordo così porvi,  
Come il dovrebbero esser due sì illustri  
E potenti prosapie! Utile, e fregio  
N'avria non poco Roma.
- Fabio.* Da noi, certo,  
Ciò non resta.
- Blosio.* Già il so: tutta il sa Roma:  
Ma i rei consigli, e le nascoste invidie  
Guastano il tutto.
- Terza.* Invidia, oh noi per certo,  
Non n'abbiam niuna. In quanto a me, sia pure  
Scipionica Cornelia a più non posso,  
Non la invidio: bensì le auguro solo  
Di saper meglio sopportare alquanto  
La prospera fortuna.
- Blosio.* È ver, pur troppo,  
Che v'è un'invidia, la peggior di tutte,  
Quella di chi, perch'ei molt'ha, vuol tutto.
- Fabio.* Tale è Tiberio, a cui null'altro manca,  
Che il contentarsi dei rari suoi pregi.
- Blosio.* Ei, per se, buon sarebbesi; ma un Diofane  
Havvi.
- Fabio.* Ah, sì, sì; quel suo Greco oratore,  
Che dicon che gli soffi le concioni.
- Blosio.* Soffi; ben detto; ch'ei non gliel scrive,  
Nè in latino il potrebbe: ma gli è un mantice  
Che soffiagli un perpetuo veleno;  
Gli è una vipera vera; ed ei minore  
Fa di se stesso esser Tiberio, quando  
Maggior del retto e delle leggi a farsi  
Lo strascina. Fautore al Consolato  
Di un Gloriaccin vedere un Gracco! e a fronte  
Di qual rival? di un Fabio.
- Terza.* E il perchè sporco,  
Che vi sta sotto, è ancor più vile. Or vogliono  
Console i Gracchi avere Gloriaccino,  
Perch'essi poscia Consoli, essi tutto  
Saran sotto tal maschera.
- Blosio.* Gran Donna!  
Tu ne sai quant'un uomo; nè potevi  
Più per l'appunto dicifrar costoro.
- Fabio.* Sì, sì; ma tutto questo mi addolora  
Molto, molto: non è ch'io per me tema;

Ma tai disunioni scandalose  
 Infra patrizj, danno *ansa* alla plebe  
 Necessitosa ed insolente e rea  
 Di tentar di sovvertere il buon ordine.  
 Vorre' ingannarmi; ma codesti Gracchi  
 Con loro ambiziosa ipocrisia,  
 Gran danno a Roma fieno.

*Blosio.* Tolga il Cielo,  
 Che ciò sia: di' piuttosto, che a se stessi  
 Gran danno fieno; e il merterebber: pure  
 Ospite loro e amico io quanto posso  
 Dal precipizio svierolli: e appunto  
 Per isvelar tal cosa a Terza io venni,  
 Che saputasi in tempo antivenire  
 Può molti guai.

*Fabio.* Tu dunque odilo, o Terza;  
 Io debbo intanto prendermi altre cure.  
 Lasciovi. Terza mia, quanto più fare  
 Potrai pel meglio, e per la pace, fia  
 Cagion ch'io sempre tanto più ti stimi.

## SCENA III.

BLOSIO, TERZA.

*Terza.* Ma la pace egli ed io diversamente  
 L'intendiam troppo: io chiamo, ed è ben pace  
 Il farsi rispettare, e un po' temere.

*Blosio.* Oh, così penso anch'io: perchè non sempre  
 Il farsi amare genera rispetto.

*Terza.* Narrami in somma, a che venisti.

*Blosio.* Parmi,  
 Che Lentulio, il fratel di Gloriaccino,  
 Ed or sì aperto a lui contrario, spesso  
 Capiti in casa vostra.

*Terza.* E come spesso!  
 Io per me l'amo assai: gli è un uom rotondo,  
 Plebeo sì, ma che d'esserlo si vanta;  
 E sente in uno e venera, e conosce  
 Quanta è distanza infra patrizi e plebe.  
 Dei nostri vecchi Fabj ei sempre è stato  
 Ben affetto cliente; nè mai poi  
 Ci trascurò Lentulio; nè per molte  
 Acquistate ricchezze, nè per quanto

Insolentir tanti altri pari suoi,  
 E il suo fratello sovra tutti gli altri  
 Insolentir vegga egli, ei non si cangia.  
*Blosio.* Tal io per fama appunto conoscendolo,  
 Ho strologato in capo mio, che desso  
 Potria di pace un mezzo esser fra' Gracchi,  
 E i buoni tutti. Il sai, ch'unica gli era  
 Una figlia rimasta...

*Terza.* La modesta,  
 La bella, egregia sua Mitulla: oh, tutto  
 M'è noto; e come certi suoi negozi  
 Male andatigli, in basse acque trovatosi,  
 L'unica figlia, per amarla troppo,  
 Dèsse adottiva a Gloriaccin, che allora  
 Già degli onori a caccia a piene vele,  
 Mercè il molt'oro trafficato, andava,  
 E, scapolo, a Mitulla promettea  
 Mari e monti: e so come anco cangiate  
 Le cose poi, Gloriaccino in secco  
 Tornato per sua stolta vanità  
 Di approfondire in lusso a par dei primi  
 Ricchi patrizj, al buon Lentulio increbbe  
 L'essersi della figlia spodestato;  
 E tanto più, ch'ei saggio, e parco, e onesto  
 Tornò tosto in fortuna; ed or ben ricco  
 Trovasi, ed è Gloriaccin fallito  
 Un tristo padre a sì gentil donzella.

*Blosio.* Molto sai; ma non tutto. Arde perduto  
 Della rara Mitulla il minor Gracco:  
 Diofane mezzano, e l'impudente  
 Gloriaccin lo secondano; e v'assente,  
 (Il crederesti?) anco Tiberio: e tutti  
 In questo parentado mostrüoso,  
 Imposturando popolarità,  
 Speran trovar soccorsi, appoggi, e sprone  
 Alle inique lor mire.

*Terza.* Oh, mi consola  
 Questo amor sì ridicolo. Vorrei,  
 Affè il vorrei che s'inGloriaccinasse  
 Un Gracco. E la superba di Cornelia,  
 Lo sa ella? sputare fuoco e fiamma  
 Già la veggo.

*Blosio.* Finora, non sa nulla:  
 E qui sta il punto.

*Terza.* I' vi darei del buono,

- Blosio.* Perchè seguisse a marcio suo dispetto.  
Eppur tu vedi, e udisti, come pace  
Sovra ogni cosa Fabio tuo desidera;  
Onde fora anzi d'uopo, che col mezzo  
Tu di Lentulio a ciò ponessi inciampo.
- Terza.* Ma Lentulio vi può, men ch'io vi posso:  
Non è più padre agli occhi della legge;  
Ei non sa nulla di Mitulla omai;  
Duolsi anzi spesso meco, che vederla,  
Anco di rado, gli concede a stento  
Gloriaccin, dell'adottizia sua  
Paternità geloso come bestia.
- Blosio.* Ma pure, in qualche modo... Oh per l'appunto,  
Ecco Lentulio; il Ciel ce lo ha mandato.
- Terza.* Già che gli è qui, ne trarrò un ben (mi nasce  
Un'idea luminosa). — Ben venuto,  
Lentulio mio; gran nuova io debbo darti.

<sup>1</sup> SCENA IV.

LENTULIO, TERZA, BLOSIO.

- Lentulio.* Gran nuova? è egli alfin Consolo eletto  
Il mio *quondam* fratel Gloriaccino?
- Terza.* Non l'è ben bene ancor; ma la Repubblica  
Gravida è pure di questo gran parto.  
Del resto, or non è questa la mia nuova:  
Della tua figlia ell'è.
- Lentulio.* Pur troppo omai  
Non più mia. Maledetta l'adozione,  
Che me la tolse!
- Blosio.* Riaverla forse <sup>2</sup>  
Potresti. <sup>3</sup>
- Lentulio.* Oh come!
- Terza.* Ma non sai tu nulla,  
Nulla de' di lei fatti?
- Lentulio.* Me li imagino,  
Se non li so. Saranno amori: eh amori:  
Già si sa che si vive alla patrizia  
In casa Gloriaccin: tutti vi stanno

<sup>1</sup> VII-4 Agosto.

<sup>2</sup> Variante: dunque.

<sup>3</sup> Variante: Vorresti?

*Blosio.* Insolentir tanti altri pari suoi,  
 E il suo fratello sovra tutti gli altri  
 Insolentir vegga egli, ei non si cangia.  
 Tal io per fama appunto conoscendolo,  
 Ho strologato in capo mio, che desso  
 Potria di pace un mezzo esser fra' Gracchi,  
 E i buoni tutti. Il sai, ch'unica gli era  
 Una figlia rimasta...

*Terza.* La modesta,  
 La bella, egregia sua Mitulla: oh, tutto  
 M'è noto; e come certi suoi negozi  
 Male andatigli, in basse acque trovatosi,  
 L'unica figlia, per amarla troppo,  
 Desse adottiva a Gloriaccin, che allora  
 Già degli onori a caccia a piene vele,  
 Mercè il molt'oro trafficato, andava,  
 E, scapolo, a Mitulla promettea  
 Mari e monti: e so come anco cangiate  
 Le cose poi, Gloriaccino in secco  
 Tornato per sua stolta vanità  
 Di profondere in lusso a par dei primi  
 Ricchi patrizj, al buon Lentulio increbbe  
 L'essersi della figlia spodestato;  
 E tanto più, ch'ei saggio, e parco, e onesto  
 Tornò tosto in fortuna; ed or ben ricco  
 Trovasi, ed è Gloriaccin fallito  
 Un tristo padre a sì gentil donzella.

*Blosio.* Molto sai; ma non tutto. Arde perduto  
 Della rara Mitulla il minor Gracco:  
 Diofane mezzano, e l'impudente  
 Gloriaccin lo secondano; e v'assente,  
 (Il crederesti?) anco Tiberio: e tutti  
 In questo parentado mostrüoso,  
 Imposturando popolarità,  
 Speran trovar soccorsi, appoggi, e sprone  
 Alle inique lor mire.

*Terza.* Oh, mi consola  
 Questo amor sì ridicolo. Vorrei,  
 Affè il vorrei che s'inGloriaccinasse  
 Un Gracco. E la superba di Cornelia,  
 Lo sa ella? sputare fuoco e fiamma  
 Già la veggo.

*Blosio.* Finora, non sa nulla:  
 E qui sta il punto.

*Terza.* I' vi darei del buono,



- Blosio.* Perchè seguisse a marcio suo dispetto.  
Eppur tu vedi, e udisti, come pace  
Sovra ogni cosa Fabio tuo desidera;  
Onde fora anzi d'uopo, che col mezzo  
Tu di Lentulio a ciò ponessi inciampo.
- Terza.* Ma Lentulio vi può, men ch'io vi posso:  
Non è più padre agli occhi della legge;  
Ei non sa nulla di Mitulla omai;  
Duolsi anzi spesso meco, che vederla,  
Anco di rado, gli concede a stento  
Gloriaccin, dell'adottizia sua  
Paternità geloso come bestia.
- Blosio.* Ma pure, in qualche modo... Oh per l'appunto,  
Ecco Lentulio; il Ciel ce lo ha mandato.
- Terza.* Già che gli è qui, ne trarrò un ben (mi nasce  
Un'idea luminosa). — Ben venuto,  
Lentulio mio; gran nuova io debbo darti.

<sup>1</sup> SCENA IV.

LENTULIO, TERZA, BLOSIO.

- Lentulio.* Gran nuova? è egli alfin Consolo eletto  
Il mio *quondam* fratel Gloriaccino?
- Terza.* Non l'è ben bene ancor; ma la Repubblica  
Gravida è pure di questo gran parto.  
Del resto, or non è questa la mia nuova:  
Della tua figlia ell'è.
- Lentulio.* Pur troppo omai  
Non più mia. Maledetta l'adozione,  
Che me la tolse!
- Blosio.* Riaverla forse <sup>2</sup>  
Potresti. <sup>3</sup>
- Lentulio.* Oh come!
- Terza.* Ma non sai tu nulla,  
Nulla de' di lei fatti?
- Lentulio.* Me li imagino,  
Se non li so. Saranno amori: eh amori:  
Già si sa che si vive alla patrizia  
In casa Gloriaccin: tutti vi stanno

<sup>1</sup> VII-4 Agosto.

<sup>2</sup> Variante: dunque.

<sup>3</sup> Variante: Vorresti?

Del patriziato i vizietti: un qualche  
Corruttore, e più d'uno, anco dev'esservi  
Dell'onesta fanciulla.

*Blosio.* Corruttore,  
Non lo direi; ma un qualche inopportuno  
Sposatore.

*Lentulio.* Eh, lo credo; un patrizione  
Sarà; che s'ei non fosse un de' più *maggi*,  
Gloriacciu non lo gabellerebbe.

*Terza.* L'ha' indovinata: è il minor Gracco.

*Lentulio.* Oh! quello  
Spiritato Cajuccio, che a me pare  
Un Demonio incarnato? Oh, tristo giovine  
Vuol riuscir costui!

*Terza.* Gli ha buona scuola.  
Sensale, è quel monello di Diofane;  
E sensale, il Padrigno. Si protesta  
Cajo volerla in moglie: ma chi sa?  
Tu 'l sai, come talvolta fanno poi  
Con le plebee zitelle.

*Lentulio.* E più che gli altri,  
Questi ipocriti nobili, che spacciansi  
Per popolari. Io, preferito ho sempre  
I calci a dirittura nel sedere  
Dagli schietti patrizj insolentoni,  
Che non i finti abbracci traditori  
Dei mascherati e blandi.

*Terza.* E assai per questo  
Io t'amo e stimo: e godo che il tuo retto  
Pensar ti faccia in questo affare il vero  
Senza velo conoscere. Anzi, io voglio  
Teco ben ben discuterlo; e darotti,  
Se a me tu presti fede, certo il mezzo  
Onde scansar questo funesto onore  
Al sangue tuo; funesto anche pur troppo  
Alla quiete pubblica. Vien meco.  
Tu tornerai presso Cornelia, o Blosio,  
Dove tra poco anco venendo noi,  
Seconderai poi miei discorsi all'uopo.  
Vieni, Lentulio: favellar dobbiamo,  
Anco presente Fabio.

SCENA V.

BLOSIO.

*Blosio.*

S'i' non erro,

Avviato il negozio ho per benino.  
Terza, è donna accortona, e farà il resto.  
Io mi son fatto un po' di letto intanto  
Qui in casa Fabio, poichè in casa Gracchi  
Tutto vuol ire a male. Un po' d'asilo  
Bisogna averlo; e come far? gli è tristo  
Il mestier di Filosofo, qualora  
Ei si filosofeggia del pan d'altri.<sup>1</sup>

ATTO TERZO.

<sup>2</sup> SCENA I.

*Casa Gracchi.*

CORNELIA, TIBERIO.

*Tiberio.* Non potrò dunque io mai verso i tuoi figli  
Trovarti, o madre amata, un po' più mite,  
E pieghevole?

*Cornelia.* Tal mi troverai  
Nel dì, che a me fia gloria esservi madre.

*Tiberio.* Ma pur, per quanto l'età mia il comporti,  
Saggio finor di me non tristo, parmi  
La Repubblica s'ebbe.

*Cornelia.* All'età tua,  
Già l'illustre mio padre ben due volte  
Qui trionfato avea.

*Tiberio.* Ma non è dato  
L'ire a Corinto a tutti. Or, bench'io certo  
Al magno Scipio agguagliarmi non osi,  
Dico pur, se Numanzia era Cartagine,  
E s'io in vece di semplice Questore

<sup>1</sup> *Variante:* Ei si filosofeggia l'altrui pane.

*Vel:* L'altrui pagnotte si filosofeggia.

<sup>2</sup> VIII-9 Agosto.

Del patriziato i vizietti: un qualche  
Corruttore, e più d'uno, anco dev'esservi  
Dell'onesta fanciulla.

*Blosio.* Corruttore,  
Non lo direi; ma un qualche inopportuno  
Sposatore.

*Lentulio.* Eh, lo credo; un patrizione  
Sarà; che s'ei non fosse un de' più *maggi*,  
Gloriaccin non lo gabellerebbe.

*Terza.* L'ha' indovinata: è il minor Gracco.

*Lentulio.* Oh! quello  
Spiritato Cajuccio, che a me pare  
Un Demonio incarnato? Oh, tristo giovine  
Vuol riuscir costui!

*Terza.* Gli ha buona scuola.  
Sensale, è quel monello di Diofane;  
E sensale, il Padrigno. Si protesta  
Cajo volerla in moglie: ma chi sa?  
Tu 'l sai, come talvolta fanno poi  
Con le plebee zitelle.

*Lentulio.* E più che gli altri,  
Questi ipocriti nobili, che spacciansi  
Per popolari. Io, preferito ho sempre  
I calci a dirittura nel sedere  
Dagli schietti patrizj insolentoni,  
Che non i finti abbracci traditori  
Dei mascherati e blandi.

*Terza.* E assai per questo  
Io t'amo e stimo: e godo che il tuo retto  
Pensar ti faccia in questo affare il vero  
Senza velo conoscere. Anzi, io voglio  
Teco ben ben discuterlo; e darotti,  
Se a me tu presti fede, certo il mezzo  
Onde scansar questo funesto onore  
Al sangue tuo; funesto anche pur troppo  
Alla quiete pubblica. Vien meco.  
Tu tornerai presso Cornelia, o Blosio,  
Dove tra poco anco venendo noi,  
Seconderai poi miei discorsi all'uopo.  
Vieni, Lentulio; favellar dobbiamo,  
Anco presente Fabio.

SCENA V.

BLOSIO.

*Blosio.*

S'i' non erro,

Avviato il negozio ho per benino.  
Terza, è donna accortona, e farà il resto.  
Io mi son fatto un po' di letto intanto  
Qui in casa Fabio, poichè in casa Gracchi  
Tutto vuol ire a male. Un po' d'asilo  
Bisogna averlo; e come far? gli è tristo  
Il mestier di Filosofo, qualora  
Ei si filosofeggia del pan d'altri.<sup>1</sup>

ATTO TERZO.

<sup>2</sup> SCENA I.

*Casa Gracchi.*

CORNELIA, TIBERIO.

*Tiberio.* Non potrò dunque io mai verso i tuoi figli  
Trovarti, o madre amata, un po' più mite,  
E pieghevole?

*Cornelia.* Tal mi troverai

Nel dì, che a me fia gloria esservi madre.

*Tiberio.* Ma pur, per quanto l'età mia il comporti,  
Saggio finor di me non tristo, parmi  
La Repubblica s'ebbe.

*Cornelia.* All'età tua,  
Già l'illustre mio padre ben due volte  
Qui trioufato avea.

*Tiberio.* Ma non è dato  
L'ire a Corinto a tutti. Or, bench'io certo  
Al magno Scipio agguagliarmi non osi,  
Dico pur, se Numanzia era Cartagine,  
E s'io in vece di semplice Questore

<sup>1</sup> Variante: Ei si filosofeggia l'altrui pane.

Vel: L'altrui pagnotte si filosofeggia.

<sup>2</sup> VIII-9 Agosto.

Quivi Console m'era, anch'io potuto  
Avrei far messe di superbi allori,  
Tai da appagare anco Cornelia.

*Cornelia.* I tempi,  
Ben so, e la sorte, più che mezzi fanno  
Esser gli eventi. Ma il mio cor bollente,  
L'impaziente altero animo mio,  
Mal si appagano in me, chiamarmi udendo  
Sempre finora di Scipion la figlia,  
Nè ancor da niun la madre mai de' Gracchi.  
*Tiberio.* E sì pur questo un dì sarà il tuo nome,  
Più ch'altro; io tel prometto. È il Tribunato,  
Campo d'intatta gloria; io mi vi seggo  
Due mesi appena; ma acquistarvi fama  
In nuove guise spero: ancor che i mezzi  
Ch'adoprar qui si dee, poco a talento  
Vadanmi; e quindi incerti anco gli eventi  
A bella prima n'escano.

*Cornelia.* Sia lustro  
Del Tribunato tuo primiero almeno,  
Il torre al ceto ambizioso e audace  
De' Cavalieri e l'impudenza e il molto  
Poter che acquistan loro ogni dì più  
Lor subiti guadagni; e l'innestarsi  
Che tutto dì fan co' patrizj.

*Tiberio.* A questo  
Tutte tendon mie mire; e mel comanda  
Il vero util di Roma, e il lustro vero  
Del patriziato. Ma stromento ingrato,  
E infido egli è da tanto la vil plebe,  
Mobile, iniqua; eppur sola stromento  
Necessario è da ciò.

*Cornelia.* Men vil fors'ella,  
Che non codesti Cavalier, che han tutti  
E dei patrizi e della plebe e i loro  
Proprij difetti in mostruosa lega.  
Men sozza ch'essi, ad atterrarli giovi  
A noi la plebe; il rintanarla poi  
Ne' suoi nati tuguri a noi fia lieve:  
Ma intanto è da valersene.

*Tiberio.* Ed in fatti,  
Che non fec' io finor per tirar su  
Al Consolato il Gloriciaccio?

*Cornelia.* E in questo  
Parmi appunto vergogna ch'alla prima

Non l'abbi tu spuntata.

*Tiberio.* Un tal rimprovero,  
Spero, doman non mi farai. Fien meglio  
Tesi i miei fili, e il chiacchierio volgare  
D'un Fabio, al vento spanderassi indarno.  
Ma fa anco d'uopo, che in sì fatta impresa  
Per altra via tu pur la man ci presti.

*Cornelia.* E in qual modo? Favella.

*Tiberio.* In noi patrizi  
Non ben crede la plebe: ella ci tiene  
Per menzogneri spesso, e che pe' nostri  
Fini valercen, poscia abbandonarla,  
Sia il disegno dei più.

*Cornelia.* Ma un ben esperto  
Orator se la ride: e fa vederle  
Sempre ciò che vuol egli.

*Tiberio.* Arme consunta  
È quasi omai qui l'arme delle chiacchiere:  
Tutti glien danno, e varie; onde la plebe  
Comincia a non più crederne nessuna.  
Fatti esser voglion, fatti. Ed è tra i fatti,  
Quello che più lusingala, ed ingannala,  
L'imitare i suoi modi, il non pigliarne  
Le barzellette a schifo, e più di tutto  
L'andarsi imparentando noi con essa.

*Cornelia.* Ebben, che vuoi tu dire?

*Tiberio.* Che sarebbe  
Degli argomenti seco il *non plus ultra*,  
Se un qualche luminoso parentado  
Si facesse con strepito. Tu sai,  
Quanto si spiri Gloriaccin di dare  
Nobil marito all'adottiva figlia...

*Cornelia.* E si de' far: cercarglielo a ogni costo,  
E stringere.

*Tiberio.* Trovato, io glie l'avrei;  
Ma...

*Cornelia.* Che ma? non v'ha dubbio; per la causa  
Tutto de' farsi.

*Tiberio.* Ma tu il nome forse  
Udendone...

*Cornelia.* Che fia? saresti quello?

*Tiberio.* Io nol sono, ma...

Quivi Console m'era, anch'io potuto  
Avrei far messe di superbi allori,  
Tai da appagare anco Cornelia.

*Cornelia.* I tempi,  
Ben so, e la sorte, più che mezzi fanno  
Esser gli eventi. Ma il mio cor bollente,  
L'impaziente altero animo mio,  
Mal si appagano in me, chiamarmi udendo  
Sempre finora di Scipion la figlia,  
Nè ancor da niun la madre mai de' Gracchi.  
*Tiberio.* E sì pur questo un dì sarà il tuo nome,  
Più ch'altro; io tel prometto. È il Tribunato,  
Campo d'intatta gloria; io mi vi seggo  
Due mesi appena; ma acquistarvi fama  
In nuove guise spero: ancor che i mezzi  
Ch'adoprar qui si dee, poco a talento  
Vadammi; e quindi incerti anco gli eventi  
A bella prima n'escano.

*Cornelia.* Sia lustro  
Del Tribunato tuo primiero almeno,  
Il torre al ceto ambizioso e audace  
De' Cavalieri e l'impudenza e il molto  
Poter che acquistan loro ogni dì più  
Lor subiti guadagni; e l'innestarsi  
Che tutto dì fan co' patrizj.

*Tiberio.* A questo  
Tutte tendon mie mire; e mel comanda  
Il vero util di Roma, e il lustro vero  
Del patriziato. Ma stromento ingrato,  
E infido egli è da tanto la vil plebe,  
Mobile, iniqua; eppur sola stromento  
Necessario è da ciò.

*Cornelia.* Men vil fors'ella,  
Che non codesti Cavalier, che han tutti  
E dei patrizi e della plebe e i loro  
Proprij difetti in mostruosa lega.  
Men sozza ch'essi, ad atterrarli giovi  
A noi la plebe; il rintanarla poi  
Ne' suoi natii tuguri a noi fia lieve:  
Ma intanto è da valersene.

*Tiberio.* Ed in fatti,  
Che non fec' io finor per tirar su  
Al Consolato il Gloriaccino?

*Cornelia.* E in questo  
Parmi appunto vergogna ch'alla prima



Non l'abbi tu spuntata.

*Tiberio.*

Un tal rimprovero,  
Spero, doman non mi farai. Fien meglio  
Tesi i miei fili, e il chiacchierio volgare  
D'un Fabio, al vento spanderassi indarno.  
Ma fa anco d'uopo, che in sì fatta impresa  
Per altra via tu pur la man ci presti.

*Cornelia.* E in qual modo? Favella.

*Tiberio.*

In noi patrizi  
Non ben crede la plebe: ella ci tiene  
Per menzogneri spesso, e che pe' nostri  
Fini valercen, poscia abbandonarla,  
Sia il disegno dei più.

*Cornelia.*

Ma un ben esperto  
Orator se la ride: e fa vederle  
Sempre ciò che vuol egli.

*Tiberio.*

Arme consunta  
È quasi omai qui l'arme delle chiacchiere:  
Tutti glien danno, e varie; onde la plebe  
Comincia a non più crederne nessuna.  
Fatti esser voglion, fatti. Ed è tra i fatti,  
Quello che più lusingala, ed ingannala,  
L'imitare i suoi modi, il non pigliarne  
Le barzellette a schifo, e più di tutto  
L'andarsi imparentando noi con essa.

*Cornelia.* Ebben, che vuoi tu dire?

*Tiberio.*

Che sarebbe  
Degli argomenti seco il *non plus ultra*,  
Se un qualche luminoso parentado  
Si facesse con strepito. Tu sai,  
Quanto si spiri Gloriaccin di dare  
Nobil marito all'adottiva figlia...

*Cornelia.* E si de' far: cercarglielo a ogni costo,  
E stringere.

*Tiberio.*

Trovato, io glie l'avrei;  
Ma...

*Cornelia.*

Che ma? non v'ha dubbio; per la causa  
Tutto de' farsi.

*Tiberio.*

Ma tu il nome forse  
Udendone...

*Cornelia.*

Che fia? saresti quello?

*Tiberio.*

Io nol sono, ma...

## SCENA II.

CAJO, CORNELIA, TIBERIO.

- Cajo.* Ma quel mi son io,  
Madre; e prostrato a' piedi tuoi mi vedi,  
Pronto a servirti, e a compiere ogni tuo  
Più scabro cenno, se il mio amor non danni;  
Pronto a morir, se mi ti fai tu inciampo.
- Cornelia.* Cajò! Che ascolto? Il figlio mio?... la figlia  
Di un Plebeo?
- Cajo.* La divina alta bellezza,  
E l'onestà più ancora, e la modesta  
Indole rara di Mitulla...
- Cornelia.* Oh Roma!  
Oh Scipioni! Ahi vile! tu la figlia  
Tu di Lentulio latrinario?...
- Tiberio.* Figlia  
Di Gloriacchino Cousol dèi chiamarla  
Oramai tu.
- Cornelia.* Se' tu nipote, o Cajò,  
Del magno Scipione? Ed io, sarei  
D'un Scipione io figlia, ed io sorella  
D'un Scipion, se con simil canaglia  
Io ti lasciassi imparentar? Pria Roma  
Pera; i miei figli pria perano; pera  
Anco il nome de' Gracchi, anzi che...

## SCENA III.

BLOSIO, e detti.

- Blosio.* Donna,  
A prevenirti io corro: sai tu quale  
Matrona già per le tue scale ascende?
- Cornelia.* Qual frastorno! Chi mai?
- Blosio.* Terza, di Fabio.  
E' non v'era contr'ordine, onde l'hanno  
Intromessa gli ostiarj.
- Tiberio.* Vieni, o Cajò;  
Ritiriamci per or: soverchiamente  
Turbati siam. — Ripiglieremo, o madre,  
Questo discorso poi; sfogato ch'abbi

L'impeto primo, io non poi dispero  
D'averti a persuader.

*Cornelia.* Nuora Mitulla  
Di Cornelia?... Mitulla?

<sup>1</sup> SCENA IV.

TERZA, BLOSIO, CORNELIA, LENTULIO.

*Blosio.* Ecco, già inoltrasi

Terza ver te.

*Terza.* (A Lentulio) Saremo mal accolti,  
Per quant'io vedo. Osserva, ella neppure,  
Non che muoversi, fatto neppur grazia  
M'ha di rivolger verso me la faccia.

*Cornelia.* (A Blosio) Che diavol di disturbo! Parliam, Blosio;  
Io fingerò d'esser da lei sorpresa.

*Terza.* È egli concesso a una vicina, ad una  
Devota ancella tua porgerli omaggio,  
Cornelia illustre?

*Cornelia.* Oh, Terza! E qual mai aura  
Fausta ver noi ti mena? ancor che molto  
Vicina mia di tetto, pur non suoli  
Spesseggiar meco.

*Terza.* Troppo io son lontana  
Dal tuo merto sublime, ond'io m'attenti  
Spesso abusar dell'esserti vicina:  
Difetto è in me d'ardir, non mai di stima,  
Nè di volere, no. Ma il Tribunato  
Del tuo Tiberio occasion mi presta  
Di ossequiarti, e teco rallegrarmi.

*Cornelia.* L'occasion è rancidetta alquanto,  
Ch'or già due mesi al Tribunato ei venne.  
Ma chi è egli questo tuo compagno?  
Ch'io non ho (che il rimembri) avuto mai  
La sorte di vederlo.

*Terza.* Non mi hai dato  
Il tempo di nomartelo: è un amico  
Di casa nostra; e chiamasi Lentulio.

*Lentulio.* E un dei più caldi ammirator son io  
Della egregia Cornelia.

*Cornelia.* Grazie (ei parla

<sup>1</sup> IX-6 Agosto.

Con un accento ignobil di Suburra).

*Blosio.* (Sommesso) Egli è il fratel di Gloriaccino.

*Cornelia.* Oh bella!

*Lentulio.* Nè a voglia invereconda di ficcarmi  
Nelle tue case attribüir tu dèi  
Il mio venir; bensì, mercè il bell'animo  
Di Terza, io colgo il punto di parlarti  
D'un certo affar che ti potria spettare,  
E spiaceri anco assai.

*Terza.* Meglio anzi fia,  
Ch'io, te presente, a lei ne parli: in tali  
Sì delicati tasti, ognor più orrevole  
E' fia 'l trattar da matróna a matróna.

*Cornelia.* Certo, qui siam matrone due. Sublimi  
Questi preludj sono. Io pur creduto  
Non m'era mai che affar nessun v'avesse  
Fra noi, nè potess'esservi.

*Terza.* Comune  
Certo, appena abbian noi l'aura di Roma  
Forse, ch'ambe spiriamo.

*Cornelia.* Un po' più nuova  
Forse per voi.

*Terza.* Già 'l so: vetusti quanto  
Il Campidoglio i Scipioni in Roma:  
E avventizj noi tutti. E appunto, o Donna,  
Noi qui veniam per avvisarti in tempo  
Di cosa grave, che sozzar può molto  
La Scipionaggin vostra.

*Lentulio.* Mi vi credo  
In coscienza e onoratezza astretto.

*Cornelia.* Via; che lunghi preamboli! veniamo  
Al fatto qual ch'ei sia.

*Terza.* Lentulio è padre  
D'una zitella chiamata Mitulla,  
Che il suo fratel Gloriaccino (quel vostro  
E cliente ed amico) si è adottata...

*Cornelia.* Ben: che mi cale a me di ciò?

*Terza.* Di questa  
Mitulla, amante riamato è il tuo  
Minor figlio.

*Cornelia.* Già 'l so. (A Blosio) — Non le vo' dare  
Il piacer di mostrarmene sdegnata.

*Lentulio.* Io, se di padre in lei la possa ancora  
Esercitar potessi, certamente  
Sturbati avrei, già rotti avrei cotali

Sconvenevoli amori : ma fratello  
Non pensa no com'io ; tutto ei raggiara  
Anzi appunto per dargliela. Tu sola  
Puoi far le veci mie...

*Terza.* Vedi, o Cornelia,  
Ch'egli è il mio ardir scusabile, s'io osava  
D'insudiciar le soglie tue traendoti  
Questo Plebeo davanti : poichè dove  
Tanto pure spesseggia il fratello suo  
Per far di questa augusta casa ei forse  
Il disonor, ben puovvi una sol volta  
Capitar questi, che a null'altro viene  
Fuorchè a serbarne immacolato il lustro.

*Cornelia.* Veramente, ringraziovì;... ma pure  
Non sono in oggi i sozzi parentadi  
Tanto insoliti poi. Se è pur destino,  
Che, ammogliandosi un Gracco, il sangue ei debba  
Contaminar degli Avi, una Mitulla  
Non guasterà noi Gracchi, più che il fesse  
I Fabj una Cicerchi.

*Blosio.* (A Cornelia, a parte) Oh, che dicesti ?  
Personalmente offenderla sul viso !  
Il pensi tu ? Dov'è il decoro tuo ?

*Terza.* (A Lentulio) Nol tel diss'io, ch'appunto sconsigliandola  
Io ve la sforzerei ?

*Lentulio.* Che razza siete  
Tutte del pari !

*Terza.* Oh, ben m'avvedo, nulla,  
Neppure in tempo un salutare avviso,  
Nulla da me ricevere tu vuoi.  
Io pel decoro vostro ho appien compiuto  
Il dover mio : li lascio a te, i tuoi torti ;  
Nè di ribatter con pungenti motti,  
Cui potrei troppi saettare anch'io,  
I tuoi motti mi curo. Ma i Cicerchj  
Non si scordan l'urbano viver poi,  
Come taluni che *ab antiquo* il sanno,  
Tanto che più non sel rimembran. Ecco,  
Ti riverisco, e vommene.

*Cornelia.* Mi spiace...

*Terza.* Eh, nulla ; questa visita riporre  
Vo' negli annali di mia equestre casa,  
Norma ai nipoti... Oh ! Gloriaccin !... ti lascio  
Seco, o Lentulio, e a compagnia sì eletta  
Sottraggomi.

Con un accento ignobil di Suburra).

*Blosio.* (Sommesso) Egli è il fratel di Gloriaccino.

*Cornelia.* Oh bella!

*Lentulio.* Nè a voglia invereconda di ficcarmi  
Nelle tue case attribüir tu dèi  
Il mio venir; bensì, mercè il bell'animo  
Di Terza, io colgo il punto di parlarti  
D'un certo affar che ti potria spettare,  
E spiaceri anco assai.

*Terza.* Meglio anzi fia,  
Ch'io, te presente, a lei ne parli: in tali  
Sì delicati tasti, ognor più orrevole  
E' fia 'l trattar da matróna a matrona.

*Cornelia.* Certo, qui siam matrone due. Sublimi  
Questi preludj sono. Io pur creduto  
Non m'era mai che affar nessun v'avesse  
Fra noi, nè potess'esservi.

*Terza.* Comune  
Certo, appena abbiám noi l'aura di Roma  
Forse, ch'ambe spiriamo.

*Cornelia.* Un po' più nuova  
Forse per voi.

*Terza.* Già 'l so: vetusti quanto  
Il Campidoglio i Scipioni in Roma:  
E avventizj noi tutti. E appunto, o Donna,  
Noi qui veniam per avvisarti in tempo  
Di cosa grave, che sozzar può molto  
La Scipionaggin vostra.

*Lentulio.* Mi vi credo  
In coscienza e onoratezza astretto.

*Cornelia.* Via; che lunghi preamboli! veniamo  
Al fatto qual ch'ei sia.

*Terza.* Lentulio è padre  
D'una zitella chiamata Mitulla,  
Che il suo fratel Gloriaccino (quel vostro  
E cliente ed amico) si è adottata...

*Cornelia.* Ben: che mi cale a me di ciò?

*Terza.* Di questa  
Mitulla, amante riamato è il tuo  
Minor figlio.

*Cornelia.* Già 'l so. (A Blosio) — Non le vo' dare  
Il piacer di mostrarmene sdegnata.

*Lentulio.* Io, se di padre in lei la possa ancora  
Esercitar potessi, certamente  
Sturbati avrei, già rotti avrei cotali

Sconvenevoli amori: ma fratello  
Non pensa no com'io; tutto ei raggiara  
Anzi appunto per dargliela. Tu sola  
Puoi far le veci mie...

*Terza.* Vedi, o Cornelia,  
Ch'egli è il mio ardir scusabile, s'io osava  
D'insudiciar le soglie tue traendoti  
Questo Plebeo davanti: poichè dove  
Tanto pure spesseggia il fratel suo  
Per far di questa augusta casa ei forse  
Il disonor, ben puovvi una sol volta  
Capitar questi, che a null'altro viene  
Fuorchè a serbarne immacolato il lustro.

*Cornelia.* Veramente, ringraziovi;... ma pure  
Non sono in oggi i sozzi parentadi  
Tanto insoliti poi. Se è pur destino,  
Che, ammogliandosi un Gracco, il sangue ei debba  
Contaminar degli Avi, una Mitulla  
Non guasterà noi Gracchi, più che il fesse  
I Fabj una Cicerchi.

*Blosio.* (A Cornelia, a parte) Oh, che dicesti?  
Personalmente offenderla sul viso!  
Il pensi tu? Dov'è il decoro tuo?

*Terza.* (A Lentulio) Nol tel diss'io, ch'appunto sconsigliandola  
Io ve la sforzerei?

*Lentulio.* Che razza siete  
Tutte del pari!

*Terza.* Oh, ben m'avvedo, nulla,  
Neppure in tempo un salutare avviso,  
Nulla da me ricevere tu vuoi.  
Io pel decoro vostro ho appien compiuto  
Il dover mio: li lascio a te, i tuoi torti;  
Nè di ribatter con pungenti motti,  
Cui potrei troppi saettare anch'io,  
I tuoi motti mi curo. Ma i Cicerchj  
Non si scordan l'urbano viver poi,  
Come taluni che *ab antiquo* il sanno,  
Tanto che più non sel rimembran. Ecco,  
Ti riverisco, e vommiene.

*Cornelia.* Mi spiace...

*Terza.* Eh, nulla; questa visita riporre  
Vo' negli annali di mia equestre casa,  
Norma ai nipoti... Oh! Gloriaccin!... ti lascio  
Seco, o Lentulio, e a compagnia sì eletta  
Sottraggomi.

## SCENA V.

GLORIACCINO, CORNELIA, BLOSIO, LENTULIO.

*Cornelia.* Di rabbia assaettata  
Sento scoppiarmi. Andiam, Blosio; non voglio  
Assaporarmi or questo nuovo stolto.  
Vieni, Tiberio a rintracciar n'andiamo.

## SCENA VI.

GLORIACCINO, LENTULIO.

*Gloriacc.* Oh! nuova cosa! al giunger mio dileguansi  
Per questa porta l'una, e di là l'altra.  
Terza ell'era di Fabio; o tal mi parve.  
E tu; che fai tu qui?

*Lentulio.* <sup>1</sup> Vengo alla cerca  
Anch'io...

*Gloriacc.* Di che?

*Lentulio.* Veder se qui raccatto  
Un tozzo io pur di Consolato.

*Gloriacc.* Un tozzo  
Di latrina, di' meglio.

*Lentulio.* E quando fosse,  
Le puzzan meno assai le mie latrine,  
Che i Questorati Edilitati e tutti  
I disonori tuoi.

*Gloriacc.* Tutt'altro in vero  
Io m'aspettava che di qui trovarti  
In così illustre tetto.

*Lentulio.* Oh, non vi sei  
Tu pure?

*Gloriacc.* Certo, ell'è la brutta spina  
A un uomo come me, che s'abbia a dire  
Che tu mi sii fratello.

*Lentulio.* A me un gran vanto  
Gli è all'incontro di farmi veder sempre  
Sì diverso da un uomo come te:  
Mentre pur fabbricati ci ha del pari  
Quel buon Porro, la perla de' cuojai;

<sup>1</sup> X-7 Agosto.



E quella degna sua moglie, mammata,  
Süilla...

*Gloriacc.* Che vai tu qui rifrustando?

*Lentulio.* Oh bella! se non vuoi esser bastardo,  
Bisogna pur che tua Consoleria  
Esca, com'io, di Porro e di Süilla.

*Gloriacc.* E tu, trovato hai l'arte di appuzzare  
Anco natali *tali*; col bel traffico  
Cui ti se' dato di vuotar le fogne,  
E monopolizzar gli sterquilinj.

*Lentulio.* Nelle fogne i' ripesco i be' quattrini,  
Che tu v'hai profundati. Omai fallito  
Sei la seconda volta, e a galla certo  
Non torni più, se dieci Consolati  
Anco ottenessi. Intanto farai meglio  
Di rendermi mia figlia, che in tua casa  
Nulla di buono apprende.

*Gloriacc.* Temerario!  
Se tu non taci, e te ne vai...

*Lentulio.* Spacccone!  
Vedi tu queste pugna? con un pajo  
I' ne schiaccio più d'un grugno di Consolo,  
Qual ti sei tu.

### SCENA VII.

FURIACCINO, GLORIACCINO, LENTULIO,

*Furiacc.* Che fate voi? Fia questa  
Armonia di fratelli? e in casa Gracchi?

*Gloriacc.* Fratelli non siamo noi.

*Lentulio.* Nol siamo, per Giove.

*Gloriacc.* Fammi il servizio tu, Furiaccino,  
Tu Tribuno, tu amico di Tiberio,  
E spezial mio amico, di por fuori  
Costui di questo tetto: se no, no...

*Lentulio.* Fammene un altro tu, Furiaccino;  
Tu, plebeo, come noi, tu di mia figlia  
Amante già, fin quando i' l'avea ancora;  
Tu promessole sposo da costui,  
Che ti bindola, e mena per lo naso,  
E le fa da mezzano, e la vuol vendere  
Al Graccolino Cajo, per buscarsi  
Il Consolato; fammi tu il servizio

Di buttar fuor della finestra tosto  
Costui, prima che Console diventi.

*Furiacc.* Che ascolto! che mi narri?

*Gloriacc.* E' son menzogne.

*Lentulio.* Lo giuro; lo rigiuro; e impatriziatorui  
Non son io come lui da giurar falso:  
Negalo tu, se il puoi. Tiberio, e Cajo,  
E Diofane, e Blossio, e che so io  
Quanti sieno i sensali di mia carne,  
Tutti secondan l'ambiziose voglie  
Del gran Glorìaccin. Che più? la stessa  
Cornelia dispettosa non dissente  
D'immitullar suo figlio.

*Furiacc.* Oh rabbia! oh vile!

Oh più plebeo di noi!...

*Gloriacc.* Zitti: ven prego.

Siam d'altri in casa...

*Furiacc.* Anzi gridar vo' quanto

Di gola n'esce: al traditore, al birbo,  
Al mancator di fede, allo spergiuro...

*Gloriacc.* Per carità: tu ci rovini tutti.

*Lentulio.* Fuorchè me; quant'io godo!...

*Furiacc.* E mi facevi,

Bindolo tu, darti il mio voto, e trarre  
Mezza la plebe a eleggerti, ed intanto  
Pattuivi con altri? Oh; birbi tutti:  
Gracchi o non Gracchi. I vo' far altro: io corro  
Tosto tosto da Fabio ad offerirmegli  
Con tutto il poter mio.

*Lentulio.* Sì, sì vien meco:

Console Fabio, sì; non tal monello;

E così pure a rotoli le nozze

Di Cajo andranno, e l'avrai tu Mitulla. —

*Gloriacc.* Deh, fermate: sentitemi; lasciarli

Non voglio; odi, Lentulio; fratel caro...

Eh, le son ciance:.... i' son perduto. Oh Roma!

## ATTO QUARTO.

## 1 SCENA I.

*Casa Gracchi.*

CORNELIA, BLOSIO.

*Blosio.* Quanto imponesti, ho fatto; benchè alquanto,  
Io non tel niego, a contraggenio mio.

*Cornelia.* Parmi pur che codesto Gloriaccino  
Tardi al venir non poco: esser dovrebbe  
Maravigliato ed onorato a un tempo  
Di questa mia condiscendenza.

*Blosio.* Oh quanto!  
Nè dir saprei pur mezze le gran chiacchiere  
Adulatorie sue, che fe' ingojarmi  
Per dimostrarsi grato dell'onore  
Che compartirgli vuoi. Ma neppur comodo  
Ebb'ei di tutto dirmi, perchè al volo  
Lo presi dianzi, quando appunto usciva  
Di casa tua gridando, e schiamazzando  
Dietro a Lentulio.

*Cornelia.* Già; quest'è la solita  
Lor fratellanza.

*Blosio.* E vi s'era anco aggiunto,  
Nè seppi come, Furiaccin Tribuno,  
Che urlava anco più forte di quei due;  
E scale, ed atrii, e logge, e fin nel Foro  
Tutto echeggiava del plebeo terzetto.  
Gran genia son costoro!

*Cornelia.* Il so ben io:  
E più di te ne spirito, e ne gemo,  
Che udirli spesso, e sofferirli;... basta,  
Verrà poi di...

*Blosio.* Mi parve Furiaccino  
Inferito inveisce orrendamente  
Contro il futuro Consolo; e motteggi,  
E minacce anco, ed arroganti detti  
Mescer mi parve contro a' Gracchi; e intanto

*Tiberio.*

La voce

Fa quanto, e più che i detti. Dammi il tuono,  
Licinio, su, col flauto tuo... Più acuto...  
Più basso... Un tuon di mezzo... Sì, sì, questo. —  
Quiriti...

*Cajo.*

Non sta bene.

*Tiberio.*

No? — Quiriti...

*Diofane.* Peggio.

*Tiberio.*

Oh perchè? Sia maledetto il flauto!

*Licinio.*

Il flauto è quel di jeri; e stava bene,  
Dicestimi; e poi fatti ambi ci siamo  
Canzonare.

*Tiberio.*

Sguaiato! Via su, intuona

Da capo... Più vibrato. — Omai, Quiriti...

*Cajo.*

Fratello, abbi pazienza: non val nulla  
Quest'esordio.

*Diofane.*

È ben scritto.

*Tiberio.*

Due parole

Udisti sole.

*Cajo.*

E bastano. Dicesi

Meglio assai d'un Demostene, fia in vano;  
Sdolcinato egli è troppo l'intuonare;  
Non ci vuol flauto qui: tromba di guerra  
Ci vuol delle più acute aspro-rombanti:  
Oh, s' i' avessi i tuoi anni! Non l'azzeccchi;  
La plebe, anco pregandola, vuol essere  
Tartassata pur sempre; quel solletico  
In così fatti orecchi è fiato al vento.  
Tuona, e non canta; hai vinto.

*Tiberio.*

Giovanotto,

Non sai quel che ti dici; ma frattanto  
In chiacchiere m'avete consumato  
Il poco tempo che ci rimaneva.  
Ecco; odi tu? già il Foro si va empiendo;  
Gli è tarduccio; un pochin vo' riposarmi:  
E dirò poi come fia in grado a Giove.  
*Licinio.* Giove ci assista; ch'io per me non trovo  
Più fiato.

*Diofane.*

Purchè ascoltino; la palma  
Della concion dubbia non fia.

*Cajo.*

Speriamlo.

## ATTO QUINTO.

## SCENA I.

*Casa Gracchi.*

DIOFANE, CAJO.

*Diofane.* Sia lodato Mercurio: or siamo in salvo.  
 Hai tu ben chiuso, ben sprangato l'uscio  
 Che dà nel Foro?

*Cajo.* E come! Un po' respiro.

*Diofane.* Odi tu rugghi, e sibili? qual gente!  
 Gran mercè che lo studio, e l'eloquenza  
 Non m'han tolte le gambe. Appena io vidi  
 Tumultuar la Plebe, che accerchiava  
 La Tribuna e Tiberio; egli è spicciato,  
 Pensai fra me; guai per gli amici suoi!  
 E in fretta e in furia me ne venni via.

*Cajo.* E me, non mi lasciaron mai venire  
 Accosto alla Tribuna. Quei monelli  
 Dei Cavalieri, travestiti in copia,  
 S'eran misti alla plebe; e mi accennavano:  
 Ve' Cajo, ve' gli è desso; gli è il fratello.  
 E una tal stretta davanmi, che innanzi  
 Non sperando più ir, mi volsi a manca,  
 Poi sfondai verso casa: e' c'inseguivano;  
 Ma siam pur ricovrati. Or chi sa come  
 Sarà ita la cosa; e di Tiberio  
 Che sarà stato.

*Diofane.* Ei non mi vuol mai credere.  
 Peggio per esso!

*Cajo.* E alla feroce madre  
 Che direm noi?

*Diofane.* Spiriterà di rabbia.

*Cajo.* E contro te sputerà fuoco.

*Diofane.* Alquanto  
 Pur sarà paga in vedermi mal concio  
 Sì come il son; vedi; tribbiato ho il pallio;  
 Tutto arruffato, spaurito; e pugni,  
 E calci anco di molti n'ho toccati;

*Tiberio.*

La voce

Fa quanto, e più che i detti. Dammi il tuono,  
Licinio, su, col flauto tuo... Più acuto...  
Più basso... Un tuon di mezzo... Sì, sì, questo. —  
Quiriti...

*Cajo.*

Non sta bene.

*Tiberio.*

No? — Quiriti...

*Diofane.* Peggio.

*Tiberio.*

Oh perchè? Sia maledetto il flauto!

*Licinio.*

Il flauto è quel di jeri; e stava bene,  
Dicestimi; e poi fatti ambi ci siamo  
Canzonare.

*Tiberio.*

Sguaiato! Via su, intuona

Da capo... Più vibrato. — Omai, Quiriti...

*Cajo.*

Fratello, abbi pazienza: non val nulla  
Quest'esordio.

*Diofane.*

È ben scritto.

*Tiberio.*

Due parole

Udisti sole.

*Cajo.*

E bastano. Dicesi

Meglio assai d'un Demostene, fia in vano;  
Sdolcinato egli è troppo l'intuonare;  
Non ci vuol flauto qui: tromba di guerra  
Ci vuol delle più acute aspro-rombanti:  
Oh, s' i' avessi i tuoi anni! Non l'azzeccchi;  
La plebe, anco pregandola, vuol essere  
Tartassata pur sempre; quel solletico  
In così fatti orecchi è fiato al vento.  
Tuona, e non canta; hai vinto.

*Tiberio.*

Giovanotto,

Non sai quel che ti dici; ma frattanto  
In chiacchiere m'avete consumato  
Il poco tempo che ci rimaneva.  
Ecco; odi tu? già il Foro si va empando;  
Gli è tarduccio; un pochin vo' riposarmi:  
E dirò poi come fia in grado a Giove.  
*Licinio.* Giove ci assista; ch'io per me non trovo  
Più fiato.

*Diofane.*

Purchè ascoltino; la palma  
Della concion dubbia non fia.

*Cajo.*

Speriamlo.

## ATTO QUINTO.

## SCENA I.

*Casa Gracchi.*

DIOFANE, CAJO.

*Diofane.* Sia lodato Mercurio: or siamo in salvo.  
Hai tu ben chiuso, ben sprangato l'uscio  
Che dà nel Foro?

*Cajo.* E come! Un po' respiro.

*Diofane.* Odi tu ruggli, e sibili? qual gente!  
Gran mercè che lo studio, e l'eloquenza  
Non m'han tolte le gambe. Appena io vidi  
Tumultuar la Plebe, che accerchiava  
La Tribuna e Tiberio; egli è spicciato,  
Pensai fra me; guai per gli amici suoi!  
E in fretta e in furia me ne venni via.

*Cajo.* E me, non mi lasciaron mai venire  
Accosto alla Tribuna. Quei monelli  
Dei Cavalieri, travestiti in copia,  
S'eran misti alla plebe; e mi accennavano:  
Ve' Cajo, ve' gli è desso; gli è il fratello.  
E una tal stretta davanmi, che innanzi  
Non sperando più ir, mi volsi a manca,  
Poi sfondai verso casa: e' c'inseguivano;  
Ma siam pur ricovrati. Or chi sa come  
Sarà ita la cosa; e di Tiberio  
Che sarà stato.

*Diofane.* Ei non mi vuol mai credere.  
Peggio per esso!

*Cajo.* E alla feroce madre  
Che direm noi?

*Diofane.* Spiriterà di rabbia.

*Cajo.* E contro te sputerà fuoco.

*Diofane.* Alquanto  
Pur sarà paga in vedermi mal concio  
Sì come il son; vedi; tribbiato ho il pallio;  
Tutto arruffato, spaurito; e pugni,  
E calci anco di molti n'ho toccati;

*Cajo.* Ve', non me n'ero avvisto; fino il sandalo  
Sinistro ho perso; e scalcagnato ho l'altro.  
Ecco la madre, avrà sentito gli urli,  
E udir vorrà...

## SCENA II.

CORNELIA, e detti.

*Cornelia.* Che avvenne? Come siete  
Voi due qui soli? e la concione? e il figlio?  
Che fu? non favellate? semivivi  
Parete entrambi; e tu Concionatore,  
Carco, mi par, d'applausi in su le spalle,  
Fatto hai ritorno. Ov'è Tiberio? e solo  
Voi lo lasciate in tal frangente?

*Cajo.* I detti

Ci vengon meno, o madre.

*Diofane.* Non sappiamo  
Di ben preciso nulla; un gran tumulto  
Ci ha divisi da lui.

*Cajo.* <sup>1</sup>Ma che vegg'io?  
Tiberio stesso...

## SCENA III.

TIBERIO, e detti.

*Cajo.* Or come entrar potesti?  
Oh, ben tornato sii.

*Cornelia.* Ma qual ritorni!

*Tiberio.* E non è poco che mi rivediate  
Sano e salvo. La rabbia che mi rode,  
È che al nemico nostro, a Fabio stesso,  
D'essere illeso il debbo.

*Cornelia.* A doppio scorno  
Tu resti dunque.

*Tiberio.* Ma non fia che inulto  
Io mi rimanga.

*Diofane.* Attonito, impietrito  
Io son di cotal fatto; ma pur come  
Andò la cosa?

*Tiberio.* Ell'andò presto. Appena

<sup>1</sup> XV-13 Agosto.



In ringhiera salito, accolto io era  
 Dagli urli, e fischj, e schiamazzi, e minacce.  
 Tosto m'avvidi che pagata gente  
 Eran da Fabio, o Furiaccin. Non una  
 Sola parola profferir potei,  
 Mai, e poi mai. Pria d'esser tratto giù  
 Per forza, scelsi di discender io;  
 Mi si diè il passo, e tosto un drappelletto  
 M'accerchiò, mi scortò, mi trasse in porto  
 Per l'uscio mio di dietro, e riponendomi  
 In casa mia, mi dissero: Sei salvo  
 Per or da Fabio stesso; impara meglio  
 A conoscer la gente, e a scegliere Consoli.

SCENA IV.

LICINIO, e detti.

*Licinio.* Laude ad Apollo, io son pur qui...

*Tiberio.* Licinio!

*Cajo.* E tu pure?

*Licinio.* Ed io pure la mia parte  
 Mi son buscato degli onor Graccheschi.  
 Ecco, sul capo mi han spezzato il flauto;  
 E' ci si pare, che una gran bernoccola  
 Mi sento su la zucca; e poi me l'hanno  
 Così in tre pezzi incapestrato al collo,  
 E in tal guisa scortato infin a casa,  
 Per la porta di dietro. Bel trionfo  
 È stato il nostro!

*Cornelia.* Degno di tal causa.

Ecco frutto, o Tiberio, dei Diofani,  
 E di tutti i sozzumi fetidissimi  
 Della fetida Atene, ch'hai voluto  
 Ficcarti in casa e trapiantare in Roma.

SCENA V.

GLORIACCINO, e detti.

*Gloriacc.* Fate adagio; che modi son codesti?  
 Vil genia; perch'io Console non sono  
 Per questa volta, a calci nel sedere  
 M'avete voi a spinger qui? — Che vedo?

Già Tiberio, e Diofane, e Licinio,  
E Cajo, e tutta è la concion ridotta  
Già in salvo qui?

*Licinio.* Ti fostù rotto il collo,  
Consol posticcio, almen pria di scornarci  
In tal guisa!

*Gloriace.* Scornato io 'l son, da voi;  
Che appena ebber cacciato di ringhiera  
Tiberio, tosto Furiaccin salitovi  
Chiamò ai voti la Plebe; e tutti a Fabio  
Lo dier, de' Gracchi in odio. Rimpiattarmi  
Io cercava; ma visto m'ebber tosto,  
E conosciuto varj dei nojosi  
Miei creditori; e mi fur tosto addosso;  
E a pugni, a schiaffi, a calci, e parolacce,  
Dicendo: « Eletto Console; ricovrati  
Coi protettori tuoi »; mi han qui buttato  
Per la porta di dietro.

*Tiberio.* I' fui pur stolto  
Di voler di costui cavarne un Console.

*Gloriace.* Che di' tu? Ben più stolto lo fui io  
D'aver che far con voi. Bell'e finita  
Ell'è tra noi...

## SCENA VI.

BLOSIO, e detti.

*Blosio.* (Di dentro) Ringraziovi, o pietosi  
Cittadini; ma in tempo non giungeste  
Per salvarmi la barba! Oh la mia barba!  
La barba mia...

*Diofane.* Che fu? Zitti; venirne  
Vedetel voi, più ancor di me sciancato,  
Sfilosofato Blosio.

*Blosio.* Oimè, voi tutti  
Qui riuniti trovo?

*Cornelia.* E tutti conci,  
Ben vedi, al par di te.

*Gloriace.* Funesta a tutti  
Di questa casa è l'amistà.

*Tiberio.* Funesta  
Ai falsi amici sia; tal non è forse  
Blosio solo.

*Blosio.*

E che giovami? la mia  
 Di cotanti anni, sì bella, sì folta,  
 Sì lunga, e nera, sì dotta mia barba,  
 Chi me la rende più? Si son scagliati  
 Addosso a me ben più di trenta a un tempo,  
 E dopo ischerni mille conficcatomi  
 In una nicchia immobile, vedete?  
 Non mi lasciaron pelo altro che i baffi.  
 Fabio umano, patrizio, Consol vero,  
 Gente mandò a soccorrermi; era tardi;  
 Qui mi trassero in salvo, ma sbarbato.

## SCENA VII.

FABIO, e detti.

*Cajo.*

Nè solo Blosio han tratto; anco lo stesso  
 Fabio, il vedete? in casa nostra il segue.

*Fabio.*

Nobili Gracchi, sì; Fabio si attenda,  
 Non per violenza niuna, ma per vera  
 Venerazion del nome vostro, ei stesso  
 A voi si attenda presentarsi. Eletto  
 Console a voti pieni, un tristo vanto  
 Mi saria, se il rival che mi opponeste,  
 Vinto avessi soltanto: ma voi vinti  
 Degna palma sareste, se amici  
 Di me, di Roma, del buon ordin prisco  
 Ritornarvi potessi. Or nella plebe  
 Mal vi affidaste; e mal vi affiderete,  
 Se in ciò persiste il vostro animo crudo.

*Tiberio.*

Voi buon ordin chiamate il comandare  
 Voi Pochi.

*Cajo.*

E soli.

*Cornelia.*

E ad arbitrio vostro.

*Fabio.*

Non son pochi il Senato, e fra tai Pochi  
 Sempre avran luogo e Scipioni, e Gracchi;  
 Glorìaccini no.

*Cornelia.*

Non tutti i vili  
 Glorìaccini chiamansi.

*Gloriacc.*

Qui dunque  
 Di proverbio a voi serve il nome mio?  
 Mi maraviglio; e ben saprò...

*Fabio.*

Per ora

Basti così. Vi ho detto, o Gracchi, il vero.  
 Quel che a voi piace, fate.

*Cajo.*

Farem presto,

Che in altra guisa tu coi pari tuoi  
 Ci favellino.

*Fabio.*

Addio.

*Cornelia.*

N'avrem vendetta.

## SCENA VIII.

*Detti, meno FABIO.**Tiberio.* E l'avrem piena, il giuro.*Cajo.*

Gloriaccino,

Calmati, deh; tu correrai la nostra  
 Sorte qual ch'ella sia.

*Gloriacc.*

S'i' fossi pazzo.

I vituperi spiattellatamente  
 Voi mi dite sul muso. Ravveduto  
 Sono un po', benchè tardi. Omai per sempre  
 Vi do il buon giorno. Fumo hammi fruttato  
 La casa vostra, e debiti. Svanito  
 È il fumo appieno, e i debiti mi restano.  
 Ma già Lentulio da miglior fratello  
 Ch'io nol merto, propor mi fea di cederli  
 La sua figlia di nuovo, e ch'ei pensier  
 Si prenderà dei creditori. Intanto  
 Fate un po' voi da voi; del tutto sciolto  
 Io ne vogli'esser...

*Cajo.*

Come? a me Mitulla

Tu ardiresti negare?

*Cornelia.*

E tu ti chiami

Gracco, e sei figlio di Cornelia, e ancora  
 Dopo tai scorni avuti per costui,  
 Non che amar, pur nomarne osi la figlia  
 Al mio cospetto?

*Tiberio.*

Or d'altri affetti è tempo;

Gracco, arrossisci...

*Gloriacc.*

Io ne son stufo omai.

Tutti arrossite, ch'egli è grosso il granchio  
 Ch'avete preso tutti. Maledetta  
 Sia l'ora e il punto in che m'inGracchizzai.

SCENA IX.

*Detti, meno GLORIACCINO.*

*Tiberio.* Vil plebeaccio...

*Cornelia.* Lascialo ir, ch'ei fugge.

*Cajo.* Di duolo, e rabbia, e vergogna mi rodo.

*Licinio.* Ed io dirò: sia benedetto il punto  
In che voi mi affrancaste. Così posso  
Col mio cencio di flauto procacciarmi  
Pane altrove. Mi spiace che lasciarvi  
Non posso pur le ricevute busse,  
Com 'io vi lascio le fischiate. (*Fugge*).

SCENA X.

*Detti, meno LICINIO.*

*Blosio.*

Ed io,

Poichè pur qui fien vani i miei consigli,  
Nè mi potreste ristorar voi mai  
Della per voi mia mal perduta barba,  
Anch'io vi lascio: ampio compenso avrete,  
Se a voi riman quest'Attico Oratore.

SCENA ULTIMA.

CORNELIA, TIBERIO, CAJO, DIOFANE.

*Cornelia.* Quanto a te poi, Diofane, ch'i'abbia  
Il gusto almeno di cacciarti io stessa  
Pria che ten vada tu.

*Tiberio.* Deh, no: rifletti...

*Cajo.* Madre, soli restiamo...

*Diofane.* Or che spogliati  
Vi siete e del Flautista, e del Trombetta  
Gloriaccino, e del Filosofante,  
Non v'abbandono io no; se mi scacciate  
Per l'una porta, all'altra riaffacciomi;  
E la vendetta, giuro, sì farete  
Voi di costor terribile, se orecchio  
Voi presterete a me.

*Cornelia.* Darmi vuoi forse  
Sdegno tu a nolo?  
*Diofane.* Sdegno no; ma il modo  
Di adoprarlo, infallibile.  
*Tiberio.* E qual fia?  
*Diofane.* Spinger a forza per l'Agraria Legge.  
*Tiberio.* Sì, sì, l'Agraria Legge.  
*Cajo.* Ad ogni costo  
L'Agraria Legge.  
*Cornelia.* E sia. Gittato è il dado.  
E s'oggi Roma a spese nostre ha riso,  
In breve, sì, pianger farem noi Roma.

Dì 14 Agosto 1802.

Scontento di molte particolarità qua e là nei caratteri; ma mi parve che in massa la Commedia ci fosse, con capo, corpo, e coda.

---

# I TROPPI

## COMMEDIA TERZA

### POLITICO-STORICA.

---

..... ἢ 'πὶ τῷ πλῆθει λόγος;  
Ragional Moltitudine imperante?

SOFOCLE, *Edippo Coloneo*, v. 67.

## **PERSONAGGI.**

### **Corte di Alessandro.**

ALESSANDRO.  
STATIRA.  
ROSSANE.  
ARISTOTILE.  
CLITO.  
EFESTIONE.  
ANTIPATRO.  
CÁLANO, FILOSOFO INDIANO.  
CONTENZINACCHE.

### **Corte di Atene.**

OTTO ORATORI D' ATENE,  
CIOÈ ORATORI A, B, C, D,  
E, ADDETTI A DEMOSTENE;  
ORATORI I, II, III, ADDETTI  
AD ESCHINE.  
DEMOSTENE.  
ESCHINE.

*Scena in Babilonia in diversi appartamenti della Reggia.*

---



## ATTO PRIMO.

### <sup>1</sup> SCENA I.

*Aurora.*

GLI OTTO ORATORI D'ATENE.

*Orator I.* Bella città, ch'è questa Babilonia.

*Orator A.* Non certo mai, quanto la nostra Atene.

*Orator II.* Che ne sai tu, se giunti siam ier sera?

*Orator B.* Non siam certo noi ciechi: Ateniesi  
In una occhiata capiscono e vedono  
Ed ogni cosa svisceran; ci basta  
Il passar per le vie come abbiám fatto  
Ieri al giunger, per tosto giudicare  
Ch'altro non è poi questa Babilonia,  
Altro non è che un gran carcer di schiavi.  
*Orator III.* Ma questa Reggia al certo, e la stupenda  
Magnificenza sua, non l'abbiamo  
Vista in Atene mai.

*Orator C.* Meglio per noi.

*Orator I.* Ma non dirai tu già, Meglio per noi,  
Della sì lauta sontuosa cena  
Che ier sera ci diedero.

*Orator D.* Che cena?

Che parli tu di cena? un tozzo nero,  
Quattro fave, acqua schietta, e libertà;  
Questa, quest'è la vera cena augusta  
D'un cittadin d'Atene.

*Orator II.* Sì, bellone

Gonfione parolone, a corpo pieno  
Tu ci sai dire; sì eh! ma tu stesso,  
Non ti ho forse vist'io jer sera qui  
Divorar tutto quanto innanzi avevi,  
Nè della parte tua pur contentarti?

*Orator III.* E in prova di codesti incorruttibili

<sup>1</sup> Firenze, I-16 Agosto 1802.

- Efestione.* Troppo certo son io ch'Efestione  
 Dal suo Signor mai non dissente: io dico  
 Bensì, che tale ambascieria, cui capo  
 È il velenoso autor delle Filippiche,  
 Non mi par che dal figlio di Filippo  
 Possa accettarsi, e un quasi oltraggio pare  
 Alla memoria di sì fatto padre.
- Alessandro.* Quant'io più in alto di mia gloria stommi,  
 Tanto più, non tel niego, or mi solletica  
 Il piacer di mostrar coll'onorarla,  
 Quant'io dispregi la impotente Atene.
- Efestione.* E ammetterli vuoi dunque?
- Alessandro.* Senza dubbio.
- Efestione.* E agli insolenti patti, di negarti  
 Gli onor che Persia tutta a te tributa?
- Alessandro.* Questo ancor ben nol so.
- Efestione.* Ma non t'irrita  
 Lor petulanza tanta?
- Alessandro.* Mi fa ridere;  
 Poichè a forze sì deboli si appoggia.
- Efestione.* Ma non ne ride chi ti stima e onora.
- Alessandra.* Odi, Efestione mio; Greci noi tutti  
 Siamo, e scienti per Filosofia  
 Di questa sciocca e misera Commedia,  
 Che chiamiam vita: e l'adorar dei Persi  
 Non vuol dir più che il salutar dei Greci.
- Efestione.* Alessandro all'amico Efestione  
 Ben può far tal discorso; ma nol puote  
 Il Re di Persia. Già si sa che tutte  
 Codeste buffonate d'ogni corte  
 Sono il pan degli sciocchi; ma gli sciocchi  
 Son mezzo il mondo, e poi metà dell'altro  
 Mezzo; e poichè tu recitar pur vuoi  
 Sì alta parte in questa gran Commedia,  
 Tu non ne puoi far due. S'io ti adoro  
 In Persia, e se soltanto ti saluto  
 In Grecia, in Persia e in Grecia il ver ti dico  
 Intrepido del pari.
- Alessandro.* E così pure  
 Io l'uomo in me manifestarti voglio  
 Sotto la scorza dell'eroe. Dorrebbemi,  
 Ch'or gli Orator d'Atene senza avermi  
 Udito e visto sen tornassero: emmi  
 Dolce lusinga, io tel confesso, il farmi  
 Da una Città sì garrula e insolente

- Efestione.* Veder nel fasto di Signor del mondo.  
E saresti sì credulo di credere,  
Ch'essi venuti qui sarian per irsene  
Non uditi?
- Alessandro.* Conosco la jattanza  
Ateniese: il prosternarsi è un verbo,  
Che ai lor ginocchi più ch'alla lor lingua  
Ripugna.
- Efestione.* Ed io Demostene conosco;  
So i suoi raggiri; e so la sua venale  
Finta natura; e s'egli è in Babilonia,  
Ei sa il perchè ci venne.
- Alessandro.* Ad ogni modo  
Da questa adorazion quasi ho promesso  
Di receder per loro.
- Efestione.* E a chi?
- Alessandro.* Tu mai  
Non l'indovineresti; alla consorte  
Mia, Statira.
- Efestione.* Alla moglie del Re Dario?
- Alessandro.* Mira, bizzarra cosa: ella, Persiana,  
Pe' Greci prega.
- Efestione.* <sup>1</sup> Il suo perchè saravvi.
- Alessandro.* E con che impegno, pregami! Già ieri  
Due volte su tal punto mi assaliva;  
Nè lascierammi requie; son certo.
- Efestione.* Eccola appunto.
- Alessandro.* Or tu l'udrai.

SCENA II.

STATIRA, ALESSANDRO, EFESTIONE.

- Statira.* Compiuta,  
Spero, or ben tosto fia quella promessa,  
Che jer mi festi quasi.
- Alessandro.* Con il *quasi*  
Hai medicata la promessa; in fatti  
Data non ti ho parola. Ma, tu dimmi:  
Qual viva cura mai di ciò ti punge?  
Tu non conosci Ateniesi niuni,  
Nè amarli dèi come Persiana; e meno,  
Come di Dario vedova; nè punto,

<sup>1</sup> VI-30 Agosto.

Come consorte di Alessandro.

*Statira.*

In pregio

Tengo la gloria tua, benchè fatale  
Fosse pur tanto a tutti i miei. Per quanto  
Sta in me, vorrei ch'anco in maggior splendore  
Salisse: e tengo per sicura cosa,  
Che Atene, ove tu voglila distinguere  
Da tutt'altre a te suddite contrade,  
Cq' suoi scrittori tanti presso ai posterì  
Contraccambiarten può.

*Alessandro.*

Ragion mi adduci

Ingegnosa, ed unisona al cor mio;  
Compiacer ti vo' dunque or per l'intero,  
E ti prometto di ascoltar d'Atene  
Qui gli Oratori, come s'io pur fossi  
In Macedonia.

*Efestione.*

Pregoti, per quanto

Vaglia fra noi nostra amicizia, pregoti  
Di sospendere ancor questa promessa,  
Sol fintanto ch'io abbia con Demostene  
Direttamente favellato, ovvero  
Per via d'altra persona; sì ch'io possa  
Pria riportarten il pensier suo schietto.

*Alessandro.*

Ciò non può nuocer, no. Dunque, tu pure  
Vi acconsenti, o Statira. Io qui ti aspetto,  
Con tal risposta.

*Efestione.*

Io volo, e qui fra breve

Mi rivedrai.

### SCENA III.

STATIRA, ALESSANDRO.

*Statira.*

Strano mi par non poco

Che un tuo verace ammiratore e amico,  
Qual si vanta Efestione, or non combini  
Meco in cotal desio, di maggiormente  
Onorarti.

*Alessandro.*

Efestion discerne acuto;

Ei può ingannarsi, è un uomo: ma ben certo  
Sono ch'ei me ingannar non può, nè il vuole.  
Suoi detti udremo; nè vogl'io ritrarmi  
Dall'impegnata mia parola teco,  
Se non se per ragioni incontrastabili,  
Onde tu stessa sii del par convinta.

SCENA IV.

ANTIPATRO, e detti.

*Alessandro.* Ben vieni, amato Antipatro: e così,  
Che facciam noi con codesta decina  
Di ambasciatori Ateniesi?

*Antipatro.* Omai  
Non mi par dubbia cosa, che tu sii  
Per dar loro udienza.

*Alessandro.* Alla Persiana,  
Od alla Greca?

*Antipatro.* All'Alessandra usanza;  
Da quel gran Re ch'or sei.

*Statira.* Ma, e' non si vonno  
Piegar in nessun conto all'adorarlo.

*Antipatro.* Chi vi dice sta cosa? A lungo io dianzi  
Con Eschine parlai, che positivo  
Conto mi diede d'ogni cosa; e disse mi,  
Che le Tribù adunate imposto aveano  
Di uniformarsi gli Oratori a ogni uso,  
E di acquistarsi a qualsivoglia costo  
La grazia d'Alessandro.

*Alessandro.* Or, com'è questo,  
Se il lor Capo Demostene fa il diavolo,  
E vuol Persia lasciar dentro quest'oggi,  
Se il prosternò non togliesi?

*Antipatro.* Li credo  
Due bindoli ambedue. Già si sa,  
Quale canaglia subdola insolente  
E vile a un tempo sempre sian costoro.

*Statira.* Ma insomma il Capo vero, egli è Demostene:  
E sull'intenzion sua più non occorre  
Muover dubbi; lo so di positivo,  
Ch'ei non si piegherà; che bisognando  
Senza udienza ei partirà. Ma insomma,  
Tu del tuo impegno abbi memoria; intanto  
Torno alle stanze mie, dove ti aspetto  
Coll'esito finale.

## 1 SCENA V.

ALESSANDRO, ANTIPATRO.

- Antipatro.* Gran genìa  
 Gli son pure costoro : han già sossopra  
 Tutta messa la Corte, e ancor non compie  
 Dn' giorni che son giunti. In due partiti  
 Già son divisi i grandi del tuo Regno ;  
 E Clito, Clito stesso, quel tuo eletto,  
 Volendo pizzicare del Filosofo,  
 Apertamente spacciasi per essi.
- Alessandro.* Gli è una pece codesta che si appiccica,  
 Vogli, o non vogli. Han preso il sopravvento  
 A Grecia tutta quei buffon d'Atene,  
 Nè si sa come uscirne, chi s'impaccia  
 Punto punto con essi. Ma ritorna  
 Efestione già.
- Antipatro.* Nè mai lo vidi  
 In sì gioioso aspetto.
- Alessandro.* Fauste nuove  
 Certo ei mi arreca.

## SCENA VI.

EFESTIONE, e detti.

- Alessandro.* E ben, di' su ; coincidi  
 Omai tu pur nel parer mio ?
- Efestione.* Saremo  
 Tutti in tua Corte un sol parere omai ;  
 A convertirti, e a un tempo a farti ridere  
 Vengo con fatti.
- Alessandro.* Oh ! che scopristi ?
- Efestione.* Cose  
 Veramente risibili. Non havvi  
 Meretrice in Corinto nè più astuta,  
 Nè più sfacciata e vile di codesto  
 Repubblicon Demostene. Indovina  
 Com'ei si rigirasse.
- Alessandro.* Somigliarlo  
 Bisognerebbe per indovinarlo.

1 VII-31 Agosto.

Di' su.

*Efestione.* Tu il sai che tra le ancelle tante  
Di Statira, una Greca havvene, nata;  
Educata in Atene.

*Alessandro.* Il so; la Porne.

*Efestione.* Codesta, per l'appunto. L'ebbe tosto  
Annusata il buon braccio di Demostene;  
Ed in segreto con essa abboccatosi,  
L'ha indotta tosto a rivolgere affatto  
Statira in lor favore.

*Antipatro.* Ma Statira  
Non punto cura di costoro...

*Efestione.* A petto  
Certo gran cosa non sarienle stati  
Per se stessi; ma tosto quell'ingegno  
Alto davvero e libero si avvide  
Che ancor che Greca, l'altra moglie tua,  
Rossane, odia di cuor l'Ateneria,  
Quant'ella siasi; e quindi col mostrarla  
Agli Oratori avversa, in forte impegno  
Trasse ei Statira di mostrarsi, e d'essere  
A quei bricconi favorevolissima.  
Nè cagion altra v'ha. Statira nero  
Vuol sempre, allor che vuol Rossane bianco.

*Antipatro.* Oh, oh davver, bell'incidente; e degno  
In vero di Commedia!

*Efestione.* Oh, sì: alle mani  
D'Aristofane, in sale attico molto  
Cucinato ei sariasi un tal fatto.

*Alessandro.* Eh, la Commedia non è rara in Corte;  
Benchè sol la tragedia domicilio  
V'abbia finor trovato. Ma, lasciando  
Le barzellette a parte; ora prosiegui  
A narrarmi l'affare.

*Efestione.* Ricercatala,  
Porne trovai; la interrogai; mi disse  
Più ch'io saper non mi volessi. In somma  
Preso ha Statira impegno di piegarti  
Ad offerir dieci talenti in dono  
A Demostene, s'egli vuol piegarsi  
Ad adorarti coi suoi nove figli:  
Dei quai talenti dieci, uno alla Porne  
Promesso n'ha Demostene per mancia,  
E gli altri nove in tasca sua; frattanto  
Farà poi creder egli ai rimanenti

## I SCENA V.

ALESSANDRO, ANTIPATRO.

- Antipatro.* Gran genia  
 Gli son pure costoro : han già sossopra  
 Tutta messa la Corte, e ancor non compie  
 Du' giorni che son giunti. In due partiti  
 Già son divisi i grandi del tuo Regno ;  
 E Clito, Clito stesso, quel tuo eletto,  
 Volendo pizzicare del Filosofo,  
 Apertamente spacciasi per essi.
- Alessandro.* Gli è una pece codesta che si appiccica,  
 Vogli, o non vogli. Han preso il sopravvento  
 A Grecia tutta quei buffon d'Atene,  
 Nè si sa come uscirne, chi s'impaccia  
 Punto punto con essi. Ma ritorna  
 Efestione già.
- Antipatro.* Nè mai lo vidi  
 In sì gioioso aspetto.
- Alessandro.* Fauste nuove  
 Certo ei mi arreca.

## SCENA VI.

EFESTIONE, e detti.

- Alessandro.* E ben, di' su ; coincidi  
 Omai tu pur nel parer mio ?
- Efestione.* Saremo  
 Tutti in tua Corte un sol parere omai ;  
 A convertirti, e a un tempo a farti ridere  
 Vengo con fatti.
- Alessandro.* Oh ! che scopristi ?
- Efestione.* Cose  
 Veramente risibili. Non havvi  
 Meretrice in Corinto nè più astuta,  
 Nè più sfacciata e vile di codesto  
 Repubblicon Demostene. Indovina  
 Com'ei si rigirasse.
- Alessandro.* Somigliarlo  
 Bisognerebbe per indovinarlo.



Di' su.

*Efestione.* Tu il sai che tra le ancelle tante  
Di Statira, una Greca havvene, nata,  
Educata in Atene.

*Alessandro.* Il so; la Porne.

*Efestione.* Codesta, per l'appunto. L'ebbe tosto  
Annusata il buon braccio di Demostene;  
Ed in segreto con essa abboccatosi,  
L'ha indotta tosto a rivolgere affatto  
Statira in lor favore.

*Antipatro.* Ma Statira  
Non punto cura di costoro...

*Efestione.* A petto  
Certo gran cosa non sarienle stati  
Per se stessi; ma tosto quell'ingegno  
Alto davvero e libero si avvide  
Che ancor che Greca, l'altra moglie tua,  
Rossane, odia di cuor l'Ateneria,  
Quant'ella siasi; e quindi col mostrarla  
Agli Oratori avversa, in forte impegno  
Trasse ei Statira di mostrarsi, e d'essere  
A quei bricconi favorevolissima.  
Nè cagion altra v'ha. Statira nero  
Vuol sempre, allor che vuol Rossane bianco.  
*Antipatro.* Oh, oh davver, bell'incidente; e degno  
In vero di Commedia!

*Efestione.* Oh, sì: alle mani  
D'Aristofane, in sale attico molto  
Cucinato ei sariasi un tal fatto.

*Alessandro.* Eh, la Commedia non è rara in Corte;  
Benchè sol la tragedia domicilio  
V'abbia finor trovato. Ma, lasciando  
Le barzellette a parte; ora prosiegui  
A narrarmi l'affare.

*Efestione.* Ricercatala,  
Porne trovai; la interrogai; mi disse  
Più ch'io saper non mi volessi. In somma  
Preso ha Statira impegno di piegarti  
Ad offerir dieci talenti in dono  
A Demostene, s'egli vuol piegarsi  
Ad adorarti coi suoi nove figli:  
Dei quai talenti dieci, uno alla Porne  
Promesso n'ha Demostene per mancia,  
E gli altri nove in tasca sua; frattanto  
Farà poi creder egli ai rimanenti

Oratori, ed all'emulo suo Eschine,  
 Che tu minacce tali della vita  
 Fatte gli hai far, s'ei si partisser, ch'egli  
 Pel ben di Atene, e loro, s'è rimosso  
 Dal sublime suo libero proposto,  
 E adoreranno.

*Alessandro.* Oh bindoli! vedete.

*Antipatro.* Non mi stupisce punto ciò: gli è stile  
 Di codesti impostori, mille volte  
 Più schiavi e vili, ch'asino di Persia.

*Alessandro.* Bisognerà dunque cavarne almeno  
 Le risate; e veder fin dove giunga  
 Di codesto novello liber' uomo  
 La virtù *talentistica*.

*Efestione.* <sup>1</sup> Saputine

Gli andamenti nascosti, a noi fia lieve  
 Farlo in qual più vorrem rete incappare.

*Alessandro.* Giacchè il danar v'entra di mezzo, un qualche  
 Spasso pigliarmen voglio: e' fian ben spesi  
 Nell'avvilir l'orgoglio di sì fatti  
 Insettacci. Anco Clito, già ch'ei pende  
 Per costoro, anco Clito ad ingannarli  
 Mi può servir, se pria s'inganna ei stesso.

*Antipatro.* Gran pro' farai nella tua Corte ai buoni,  
 Se i rei chiarisci.

## SCENA VII.

ARISTOTILE, e detti.

*Aristotile.* O venerato e amato  
 Figlio, e Signore mio...

*Alessandro.* Tu giungi in tempo,  
 Dolce mio pedagogo: anco tu aggiungere  
 Un qualche buon consiglio ai nostri puoi,  
 Perchè si ponga omai fine al risibile  
 Pettegolezzo di codesti stolti  
 Oratori d'Atene.

*Aristotile.* Io tutta notte  
 Non ho chius'occhio, e ruminando andai,  
 Se trovassi un lodevol mezzo termine,  
 Per salvar tutto e tutti; e pien di gioia,  
 Or vengo a te; che d'averlo azzecato

E' mi par di sicuro.

*Antipatro.* Oh ! certamente

Sottil sarà il ritrovo.

*Efestione.* Un tal filosofo,

Dotto, al par che nel vero, nelle Corti,  
Può solo appieno i due diversi dritti  
Combinare.

*Alessandro.* Di' su, nè in dubbio porre  
Ch'io non ti creda in questo, come sempre  
In altro ti credei.

*Aristotile.* Dianzi i' mi sono  
Con Demostene preso quasi a barbe,  
Disputando su questa maledetta  
Adorazione. Non distinguon essi  
Le cose, e i tempi: ma a codesti pazzi  
Par che a cascar lor abbia al suol la testa,  
Nell'incurvarla ad un altr'uomo. Ond'io  
L'ho pensata così.

*Alessandro.* Sentiamo.

*Efestione.* Io stommi

Ad occhi, e a bocca, e a orecchi spalancati.

*Antipatro.* Già fin d'ora il problema risolto  
Definitivamente parmi.

*Aristotile.* È d'uopo,  
Che in bel mezzo dell'elmo per cimiero  
Il Re una bella Pallade si appiccichi  
Tutta armata, con l'Egida. Seduto  
Quindi ei sul Trono suo chiami a udienza  
L'ambascieria d'Atene; entrando questi,  
Ed ai lor occhi balenando i raggi  
Della splendente Dea, tosto prosterninsi,  
E la testa inchinando quasi al suolo  
Gli occhi pur lor rifuggano all'insù,  
Sì ch'alla Diva, e non al mortal uomo,  
Dell'adorazion l'atto si slanci.

*Alessandro.* Oh sublime pensiero ! Il corollario  
Io pur v'aggiungerò. Prometti al Capo  
Demostene, che s'ei così faranno,  
Largheggierà a lui tosto una ventina  
Di talenti la Dea.

*Aristotile.* Ma nol credo,  
Ciò che si spande di costui, ch'egli abbia  
Il core alquanto tenero per l'oro.

*Alessandro.* Non sarà ver; ma aggiungivi l'offerta,  
Che nulla guasterà.

Oratori, ed all'emulo suo Eschine,  
 Che tu minacce tali della vita  
 Fatte gli hai far, s'ei si partisser, ch'egli  
 Pel ben di Atene, e loro, s'è rimosso  
 Dal sublime suo libero proposto,  
 E adoreranno.

*Alessandro.* Oh bindoli! vedete.

*Antipatro.* Non mi stupisce punto ciò: gli è stile  
 Di codesti impostori, mille volte  
 Più schiavi e vili, ch'asino di Persia.

*Alessandro.* Bisognerà dunque cavarne almeno  
 Le risate; e veder fin dove giunga  
 Di codesto novello liber' uomo  
 La virtù *talentistica*.

*Efestione.* <sup>1</sup> Saputine

Gli andamenti nascosti, a noi fia lieve  
 Farlo in qual più vorrem rete incappare.

*Alessandro.* Giacchè il danar v'entra di mezzo, un qualche  
 Spasso pigliarmen voglio: e' fian ben spesi  
 Nell'avvilir l'orgoglio di sì fatti  
 Insettacci. Anco Clito, già ch'ei pende  
 Per costoro, anco Clito ad ingannarli  
 Mi può servir, se pria s'inganna ei stesso.

*Antipatro.* Gran pro' farai nella tua Corte ai buoni,  
 Se i rei chiarisci.

## SCENA VII.

ARISTOTILE, e detti.

*Aristotile.* O venerato e amato  
 Figlio, e Signore mio...

*Alessandro.* Tu giungi in tempo,  
 Dolce mio pedagogo: anco tu aggiungere  
 Un qualche buon consiglio ai nostri puoi,  
 Perchè si ponga omai fine al risibile  
 Pettegolezzo di codesti stolti  
 Oratori d'Atene.

*Aristotile.* Io tutta notte  
 Non ho chius'occhio, e ruminando andai,  
 Se trovassi un lodevol mezzo termine,  
 Per salvar tutto e tutti; e pien di gioia,  
 Or vengo a te; che d'averlo azzeccato

E' mi par di sicuro.

*Antipatro.* Oh! certamente  
Sottil sarà il ritrovo.

*Efestione.* Un tal filosofo,  
Dotto, al par che nel vero, nelle Corti,  
Può solo appieno i due diversi dritti  
Combinare.

*Alessandro.* Di' su, nè in dubbio porre  
Ch'io non ti creda in questo, come sempre  
In altro ti credei.

*Aristotile.* Dianzi i' mi sono  
Con Demostene preso quasi a barbe,  
Disputando su questa maledetta  
Adorazione. Non distinguon essi  
Le cose, e i tempi: ma a codesti pazzi  
Par che a cascar lor abbia al suol la testa,  
Nell'incurvarla ad un altr'uomo. Ond'io  
L'ho pensata così.

*Alessandro.* Sentiamo.

*Efestione.* Io stommi  
Ad occhi, e a bocca, e a orecchi spalancati.  
*Antipatro.* Già fin d'ora il problema risoluto  
Definitivamente parmi.

*Aristotile.* È d'uopo,  
Che in bel mezzo dell'elmo per cimiero  
Il Re una bella Pallade si appiccichi  
Tutta armata, con l'Egida. Seduto  
Quindi ei sul Trono suo chiami a udienza  
L'ambascieria d'Atene; entrando questi,  
Ed ai lor occhi balenando i raggi  
Della splendente Dea, tosto prosterninsi,  
E la testa inchinando quasi al suolo  
Gli occhi pur lor rifuggano all'insù,  
Sì ch'alla Diva, e non al mortal uomo,  
Dell'adorazion l'atto si slanci.

*Alessandro.* Oh sublime pensiero! Il corollario  
Io pur v'aggiungerò. Prometti al Capo  
Demostene, che s'ei così faranno,  
Largheggierà a lui tosto una ventina  
Di talenti la Dea.

*Aristotile.* Ma nol credo,  
Ciò che si spande di costui, ch'egli abbia  
Il core alquanto tenero per l'oro.

*Alessandro.* Non sarà ver; ma aggiungivi l'offerta,  
Che nulla guasterà.

- Aristotile.* Dunque a te piace  
Il ritrovato mio?
- Alessandro.* Bello, bellissimo.  
Fisso è così.
- Aristotile.* Conchiuderò.  
*Efestione.* Ma presto;  
Pria che a trenta o quaranta non ascendano  
I talenti, che dieci eran da prima.
- Antipatro.* E bada ben, che aver di più sul patto  
Non voglia anco la Pallade, che d'oro  
Sodo sarà.
- Alessandro.* Fisso è così: conchiudi  
Con Demostene tu; noi prepariamoci  
A *sostenere* con decoro intanto  
La maestà del popolo d'Atene.

## ATTO TERZO.

### 1<sup>a</sup> SCENA I.

*Vestibolo della gran Sala d'udienza.*

ANTIPATRO, ESCHINE, e GLI OTTO.

- Antipatro.* Eccovi in loco ove avrà pieno effetto  
L'intento vostro, infra brevi momenti.  
All'ire in su che farà quel telone,  
Vi troverete all'augusto cospetto  
Del Monarca dell'Asia. Qui di faccia  
Sul Trono suo vedretelo, accerchiato  
Di numerosa ed abbagliante Corte.  
Ma, che veggo? tu, Eschine, tenuta  
Non m'hai qual m'impegnasti la parola.
- Eschine.* Oh! di che mai?
- Antipatro.* Già ti passò di mente?  
Oh! non t'eri impegnato di produrli  
Questi tuoi soci in tutt'altro corredo,  
Che si addicesse a funzion cotanta?
- Eschine.* Pesta, pesta, i' l'ho detto, e qualcosetta  
S'è fatto; ma sì breve è stato il tempo,

<sup>1</sup> IX-3 Settembre: addolorato del piede.

- Ed essi son sì renitenti... E insomma  
Lor pregio poi non è il parer Zerbini.
- Antipatro.* Ma tra il Zerbino e il porco un pocolino  
Ci corre pure. In quanto ai vestimenti,  
Già poco importa, perchè ci verrà  
Il gran Maestro delle cerimonie,  
Che con vesti talari splendidissime  
Te l'impersianerà da capo a piedi.  
Ma come farà egli per tor loro  
Le gran zaffate di cipolla e d'agli  
E di peggio se v'ha, che mandan fuori  
Anco a bocca turata? ed il gran sito  
De' piedi, e ascelle, che m'ha già ammorbato?  
Certo, i profumi non son questi, a cui  
E Statira, e Rossane nella Reggia  
Use furo finora. Anche per forza  
Farli attuffar dovevi in acqua tutti.
- Eschine.* L'udite voi, cittadini Oratori?  
Questo valente general del Re  
Si duole anch'egli del fetor che spira  
L'ambasceria vostra. Non m'avete  
Dato retta a niun conto; ecco poi come  
Si scomparisce.
- Orator A.* E se l'odor di Atene  
Al General non piace, ei può turarsi  
Il naso suo. Si sa ch'esser non puote  
L'odor d'Atene quel di Babilonia.
- Orator I.* Per me, son certo, che nel mio succinto  
Lindo mi son quant'è del Re la sposa;  
Nè son io, laude a Giove, un di que' stupidi,  
Che l'altezza dell'animo e de' sensi  
Nel sudiciune hanno riposta.
- <sup>1</sup> *Antipatro.* Il tuo  
Parlar mi piace, e tu sarai distinto  
Infra costor, qual merti. E in fatti l'uno  
Tu sei de' pochi, se il sol pur non sei,  
Degli Oratori, a cui l'uomo affiarsi  
Osi a naso dischiuso.
- Eschine.* Or or Demostene,  
Cui più che a me obbediscono, fors'egli  
Rintuzzerà la lor baldanza. Al fine,  
S'è dopo molti stenti anch'ei piegato  
A questi usi di Corte.

<sup>1</sup> X-4 Settembre: malato zoppo.

*Antipatro.*

Eccolo appunto.

Nulla ormai più ci manca, e tosto, io spero,  
Alla gran pompa si darà principio.

## SCENA II.

DEMOSTENE, *e detti.*

*Demostene.* Cittadini, compagni, oggi l'han vinta  
Nel mio cor combattuto, l'amor vero  
Dell'alta patria nostra, e l'util suo  
Verace. Pel ben pubblico, l'assenso  
Presto agli usi di Persia, ma in tal guisa,  
Che il sublime decoro nostro in salvo  
Fia posto appieno.

*Eschine.* Omai, per norma nostra,  
Resta soltanto da spiegarsi il come.

*Demostene.* Tutto, tutto, a puntino ho sistemato  
Con il magno Aristotile.

*Eschine.* Col magno?  
Non è quell'Aristotile, con cui  
Stamane proverbiantovi, dicesti  
Sì duri veri invidiosi?

*Demostene.* Ei s'è messo  
Sul ragionevol poscia; anzi il sagace  
Ritrovamento è tutto suo. Ascoltatemi:  
All'apparir costà del Trono in cui  
Sederassi Alessandro, una raggianti  
Nobile effigie della Dea d'Atene  
Balenerà ai vostri occhi, collocata  
In su l'elmo del Re. Bench'io di vista  
Corto non poco sia, pure avvisato  
Sarò del suo apparir dall'alto squillo  
Delle trombe. Primiero a prosternarmi  
Alla gran Palla mi vedrete, e tosto  
Voi dietro me prosternerete anco,  
Tutti alla Diva, e non al Re.

*Eschine.* Felice

Compenso è questo: gran cervelli avete!

*Demostene.* Gnor sì; in tal modo è rappezzato il tutto.

*Antipatro.* E si vedrà ad un tempo che voi sete  
Religiosi almeno quanto liberi:  
Edificante scena!

*Orator B.*

Inchineremci



Alla Diva soltanto: deh, possa ella  
Mantenerci e costumi, e leggi illese,  
E libertà!

*Antipatro.* Quella ch'avete; e torvela  
Chi omai potrebbe?

*Demostene.* Ma, badiamo bene;  
A prosternarvi già voi non verrete  
Di rospi in guisa colla pancia in terra,  
Per così dir, di sprofondarla in atto,  
Come usano i Persiani. No; badiamoci:  
Da quei che siete, con destrezza bella  
Verso il suol piegherete le ginocchia,  
Senza troppo all'insù le natiche ergere,  
E tuttavia tenendo un po' la testa  
Per giuoco di collottola elevata  
Verso il ciel; mostrerete uomini Greci  
In tal contegno nobile.

*Orator C.* Ma come  
Potrò far io tal scorcio, che pinguetto  
Mi trovo anzi che no? Temo che in fare  
Sì bello sforzo, non mi sfugga un qualche  
Involontario fiatarel di sotto.

*Antipatro.* Ed anche un cotal suono a noi fia grato.  
Tutto piace di Atene; e il salso vostro  
Aristofane avvezzi già ci ha fatti  
<sup>1</sup> Gli orecchi e il naso ad ogni fiato. Or dunque  
Non vi fate sgomenti, e tributate  
A piacer vostro applausi al gran Demostene  
Con qual bocca più piacevi; bordone  
Fia 'l romor vostro alla concione sua.

*Demostene.* Ma chi è costui, che sì grave s'inoltra,  
Con corteggio sì splendido di schiavi?

*Antipatro.* Attenti e zitti; or siamo al buono; è questi  
Il gran Cerimonier Contenzinacche,  
Che vi vien porre all'ordine. Alla cieca  
Lasciatevi pur far quanto dev'essere,  
Nè in ciance confondetevi. Ei pochissimo  
Favella, e il sol persiano; ned un iota  
Di Greco intende. Attenti, attenti, e zitti.

<sup>1</sup> XI-7 Settembre: venuto ieri l'amico; e migliorata un pocolino la risipola.

## SCENA III.

CONTENZINACCHE, con schiavi, che portano paniero in testa, piene di vesti, mitre, sandali, barbe arricciate, capelli posticci, profumi, ecc.; e i sudetti.

*Contenzin.* Scarpochà cornaloù chribirbenzollóch?

*Demostene.* Per Pallade, che accenti! Ch'ha egli detto?

*Antipatro.* Eh nulla: ei mi chiedea qual fosse il Capo Degli Oratori; e gli accennai che tu.

*Contenzin.* Ah ah! musompichacche.

*Demostene.* Ei mi strimpella

Davver l'udito. Ch'ha egli detto?

*Antipatro.* Or via,

Non ti posso qui far da turcomanno;

Ti interpreto ancor questo, e poi non più:

Disse, che al muso ei già t'avea azzeccato.

Su via; in fila mettetevi.

*Contenzin.* Chacchocche.

*Orator A.* Che diavol ci fann'eglino?

*Orator B.* E' ci vogliono

Spogliare.

*Orator I.* Sì, per rivestirci.

*Orator II.* Vedi,

Vedi tu là che ricchezza di robe?

*Orator D.* Sì, va ben rivestirci; ma di dosso

Noi non vogliam che ci si tolga nulla.

*Orator A.* No, nulla nulla.

*Tutti dieci.* (Con urlo generale) Per Pallade, nulla.

*Contenzin.* Bastonocópor chicchà?

*Antipatro.* Chicchà rocchorp.

*Tutti dieci.* Nulla, nulla di dosso; nulla.

*Antipatro.* Via,

Acquetatevi, via; l'ho persuaso.

Tenete sotto i vostri cenci; e solo

Lasciate ricoprirli, che non veggansi,

Nè d'un miccin di lembo.

*Orator III.* Splendidi usi!

*Orator II.* Gran Persia!

*Orator B.* Non mi piace punto l'uso

Di lasciar che mi frughin nelle tasche.

*Orator C.* Sia lode a Bacco; almen non mostrerò

Le cicatrici dei recenti fignoli.

*Eschine.* (Da se) Godo in me stesso di veder Demostene

A tal partito.

- Demostene.* <sup>1</sup> Oh venerabili ombre  
Di Platea, di Marátona, e di Sálami!  
Oh Trasibuli, oh tanti, e tanti, e tanti  
Liberi eroi d'Atene, or perdonate  
Questa oramai necessaria (pur troppo)  
Contaminazion dei figli vostri.
- Orator B.* Un altro pochin più d'unguento a me.  
Ehi, schiavo: con chi parlo?
- Orator C.* E me n'ha dato  
Anche non troppo a me.
- Orator D.* Fanno a miccino.  
Io credo poi sel rubino, e sel vendano.
- Orator A.* Oh, che veggio? Qual roba risplendente  
Oltre ogni dir costà vi si sciorina,  
E s'indossa a Demostene!
- Orator I.* Ve', ve'  
Ricca roba che al nostro Eschine adattano!
- Orator II.* Minor però di quella di Demostene.
- Orator B.* Ma a petto a quelle due, le nostre sono  
Vile fango.
- Orator C.* E chi siam, chi siam noi dunque?
- Orator D.* Io per me questa non la voglio certo.
- Orator E.* Ehi là su, ser Antipatro, di' tu  
Al gran Cerimonier Contenzinacche,  
Che noi di Atene cittadin siam tutti,  
Tutti eguali, e che aver dobbiamo uguale  
E roba, e mitra, e sandali, e parrucca.
- Antipatro.* E osi dar leggi d'Alessandro in Corte?  
Ogni animal ha corpo, e capo, e coda;  
Tal è la vostra ambasceria; nè d'essa  
Altro sei tu che coda. Ai Capi vuolsi  
Altre robe che a voi.
- Orator A.* Che vai sognando  
Di Capi, tu? ehe Capi? Mani, mani,  
Ugne piuttosto chiamali.
- Orator E.* Sicuro.  
Che distinguerli? basta quel che lucrano  
Sopra di noi costoro.
- Orator I.* Tacì tu,  
Vigliacco; briacaccio. Eschine è puro  
Di mano ei più, che nol sei tu di bocca.
- Orator II.* Capi sono; chi'l nega? e che, contendere  
Con essi ardisce tu, quand'io sto zitto,

<sup>1</sup> XII-12 Settembre: riavutomi un poco della gamba.

## SCENA III.

CONTENZINACCHE, con schiavi, che portano paniere in testa, piene di vesti, mitre, sandali, barbe arricciate, capelli posticci, profumi, ecc.; e i sudetti.

*Contenzin.* Scarpochà cornaloù chribirbenzollóh?

*Demostene.* Per Pallade, che accenti! Ch'ha egli detto?

*Antipatro.* Eh nulla: ei mi chiedea qual fosse il Capo  
Degli Oratori; e gli accennai che tu.

*Contenzin.* Ah ah! musompichacche.

*Demostene.* Ei mi strimpella

Davver l'udito. Ch'ha egli detto?

*Antipatro.* Or via,

Non ti posso qui far da turcomanno;

Ti interpreto ancor questo, e poi non più:

Disse, che al muso ei già t'avea azzeccato.

Su via; in fila mettetevi.

*Contenzin.* Chacchocche.

*Orator A.* Che diavol ci fann'eglino?

*Orator B.* E' ci vogliono

Spogliare.

*Orator I.* Sì, per rivestirci.

*Orator II.* Vedi,

Vedi tu là che ricchezza di robe?

*Orator D.* Sì, va ben rivestirci; ma di dosso

Noi non vogliam che ci si tolga nulla.

*Orator A.* No, nulla nulla.

*Tutti dieci.* (Con urlo generale) Per Pallade, nulla.

*Contenzin.* Bastonocópor chicchà?

*Antipatro.* Chicchà rocchorp.

*Tutti dieci.* Nulla, nulla di dosso; nulla.

*Antipatro.* Via,

Acquetatevi, via; l'ho persuaso.

Tenete sotto i vostri cenci; e solo

Lasciate ricoprirli, che non veggansi,

Nè d'un miccin di lembo.

*Orator III.* Splendidi usi!

*Orator II.* Gran Persia!

*Orator B.* Non mi piace punto l'uso

Di lasciar che mi frughin nelle tasche.

*Orator C.* Sia lode a Bacco; almen non mostrerò

Le cicatrici dei recenti figlioli.

*Eschine.* (Da se) Godo in me stesso di veder Demostene

A tal partito.

- Demostene.* <sup>1</sup> Oh venerabili ombre  
Di Platea, di Marátona, e di Sálami!  
Oh Trasibuli, oh tanti, e tanti, e tanti  
Liberi eroi d'Atene, or perdonate  
Questa oramai necessaria (pur troppo)  
Contaminazion dei figli vostri.
- Orator B.* Un altro pochin più d'unguento a me.  
Ehi, schiavo: con chi parlo?
- Orator C.* E me n'ha dato  
Anche non troppo a me.
- Orator D.* Fanno a miccino.  
Io credo poi sel rubino, e sel vendano.
- Orator A.* Oh, che veggio? Qual roba risplendente  
Oltre ogni dir costà vi si sciorina,  
E s'indossa a Demostene!
- Orator I.* Ve', ve'  
Ricca roba che al nostro Eschine adattano!
- Orator II.* Minor però di quella di Demostene.
- Orator B.* Ma a petto a quelle due, le nostre sono  
Vile fango.
- Orator C.* E chi siam, chi siam noi dunque?
- Orator D.* Io per me questa non la voglio certo.
- Orator E.* Ehi là su, ser Antipatro, di' tu  
Al gran Cerimonier Contenzinacche,  
Che noi di Atene cittadin siam tutti,  
Tutti eguali, e che aver dobbiamo uguale  
E roba, e mitra, e sandali, e parrucca.
- Antipatro.* E osi dar leggi d'Alessandro in Corte?  
Ogni animal ha corpo, e capo, e coda;  
Tal è la vostra ambasceria; nè d'essa  
Altro sei tu che coda. Ai Capi vuolsi  
Altre robe che a voi.
- Orator A.* Che vai sognando  
Di Capi, tu? che Capi? Mani, mani,  
Ugne piuttosto chiamali.
- Orator E.* Sicuro.  
Che distinguerli? basta quel che lucrano  
Sopra di noi costoro.
- Orator I.* Tacì tu,  
Vigliacco; briacaccio. Eschine è puro  
Di mano ei più, che nol sei tu di bocca.
- Orator II.* Capi sono; chi'l nega? e che, contendere  
Con essi ardisci tu, quand'io sto zitto,

<sup>1</sup> XII-12 Settembre: riavutomi un poco della gamba.

- Eschine.* E non mi dolgo del men ricco addobbo?  
E per turar quella golaccia, to';  
To' su tu la mia roba, e qua la tua;  
Su, spicciati; l'indossa; già maggiore  
Non ti farai di niuno, per vestirti  
D'oro anco sodo.
- Orator III.* No. Tien la tua roba  
Tu, Eschine; e tu taci; e omai finiscila...
- Oratori I, II e III.* Finiscila, finiscila.
- Orator I.* E se questa  
Ch'hai indosso non ti appaga, appagheremoti  
Noi tre con queste pugna.
- Orator II.* Sì, faremti  
A quel ceffaccio un abito di porpora.
- Orator III.* Ben si può contentare un castraporci,  
Di quel ch'io mi contento, facitore  
Di dolci flauti.
- Oratori A, B, C, D.* A un tal nobil Beccaio,  
Tu il titol dai di castraporci?
- Demostene.* Oh, zitti,  
Zitti, zitti una volta, linguacciuti.
- Contenzin.* Monellocacóch, cacóch, cacóch.
- Demostene.* Che dic'egli?
- Antipatro.* La mancia pe' suoi schiavi  
Ei vi rimembra.
- Demostene.* La si darà poi.
- Antipatro.* Ma, finiamola; all'ordine omai tutti  
Parmi siate; su in fila, un dietro l'altro  
Schieratevi, qui cinque; e cinque qua:  
Attenti, è lesto il tutto. Su il telone (Trombe).<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Gran confusione e bisbiglio, prima che i 10 siano a tiro. — Al dar nelle trombe, ordinato da Contenzinacche, vola in alto il telone, e compariscono tutti i Grandi e gran popolo; Alessandro in trono, fra Rossane e Statira; in piedi dal lato destro Aristotile e Clito, dal manco Efestione ed Antipatro, in mezzo in faccia al Re, Contenzinacche; e in faccia, schierati dai due lati di Contenzinacche, i 10 Oratori; Demostene con 4 de' suoi dietro a se, dal lato dritto; Eschine, co' suoi 3, e l'Orator E dietro a se, alla manca di Contenzinacche.

Alzato il telone, i dieci Oratori si prosternano come s'è detto; poi risorgendo al cenno di Contenzinacche, Demostene dice.

<sup>1</sup> SCENA IV.

DEMOSTENE, EFESTIONE, ANTIPATRO, ROSSANE, STATIRA,  
ARISTOTILE, ALESSANDRO, CLITO, ESCHINE, CONTENZINACCHE,  
GLI OTTO ORATORI.

*Demostene.* Magna Pallade Diva, a te prostrati,  
Prosperità pel sommo Re Alessandro  
Da te invochiamo...

*Efestione.* (Ad Antipatro, e questi a quello) Che è stato? ei tace?

*Antipatro.* Ei s'è sgomento un poco: tanti visi  
Gli stanno addosso; e il gran silenzio...

*Efestione.* Meglio,  
Meglio così. Temea, ch'egli alla prima  
Si fosse avvisto della celia.

*Antipatro.* E quale?

*Efestione.* Oh bella! e tu non vedi, che in su l'elmo,  
In vece d'una Pallade, si ha posto  
Il Re un gran gufo?

*Antipatro.* Or veggio; e come bello!  
L'ali ha spiegate, e in vece della testa  
Ei volge il culo all'udienza: oh bello;  
Bellissimo!

*Efestione.* Sta zitto: ei s'è riavuto  
Di coraggio, e di fiato.

*Antipatro.* Ei già prosiegue.

*Demostene.* Gran Monarca dell'Asia, onor del Greco  
Nome, al tuo trono appresentarsi or vedi  
Atene in noi, per tributarti e onore,  
E ossequio, e voti; ed amistade offirtti.  
In Maratona, in Salamina, e alfine  
Nel vasto piano di Platea, gran raggio  
Del valor Greco ebbe già l'Asia; a tali  
Tre vittorie pareva che aggiunger nulla  
Mai non potrebbero la virtù nè il senno:  
Ma un Alessandro sorge, e già il Granico,  
Isso, ed Arbele, han dato ai Greci il mondo,  
E ad Alessandro i Greci. Infr'essi Atene,  
Cittade egregia, e libera, desia,  
Salvi i suoi dritti, accomunar sua sorte  
Con il fatale eroe: quindi a te chiede  
Per bocca nostra un semplice favore,

*Orator E.* E un po' briaco !...

*Eschine.* Orsù : queste son tutte ciance inutili.  
Se voi vi foste stati, non direste  
Così. Ma insomma ; chi vuol irsen, vada ;  
Io, se commiato non ricevo pria,  
Non muovomi.

*Oratori I, II e III.* Ben dice : e neppur noi.

*Demostene.* Benissimo ; restate : questi almeno  
Mi seguiranno.

*Oratori A, B e C.* Sì ; ma non fra un' ora.

*Orat. De E.* La nostra roba premeci.

*Orator A.* Riporla

Certo a dover vogliam.

*Orator B.* Nè tapinarci

Da pezzenti al ritorno, come femmo  
Al venirci.

*Orator I.* E tu stesso, ser Demostene,  
Il tuo fastello non l'hai tu da fare ?

*Orator II.* E il valigiotto, un poco più pienotto  
Gli avrebbe ad esser certo.

*Orator III.* Ei v'ha a riporre

Molte *missive* della Porne.

*Orator I.* E i venti

Talentacci, per farci prosternare  
Davanti al culo di quel Divo Gufo,  
Dove vuoi tu riporli ?

*Demostene.* Monellacci,

Impostori, maligni...

*Orator A.* È stata detta

Anche a noi questa cosa.

*Eschine.* Il mio sacchetto,

Eccolo, è quale il mi portai ; potretelo,  
Quando si parta, anco i più a me nemici,  
Maneggiarlo, e frugarmelo voi stessi.

*Demostene.* Si vedrà, si vedrà po' in fin de' conti,  
Chi fosse integro vero. Se comprarmi  
Volle qualcuno qui, dovei parergli  
Valer qualcosa ; ma l'offrire e il prendere  
Son due fatti diversi.

*Orator I.* Oh, sì ; diversi

Tanto, che il primo non l'hai fatto mai...

*Or. II e III.* E l'altro, sempre.



## SCENA II.

ARISTOTILE, e detti.

- Aristotile.* Che altercar fia questo?  
Che state voi facendo? i valigiotti?  
Perchè, perchè?
- Eschine.* <sup>1</sup> Di quel convito il fine  
Non è piaciuto punto al nostro Capo;  
E in fretta in furia, pien di terror panico,  
Ei vuol che gli Oratori sciolgan l'ale  
Verso Atene a drittura.
- Demostene.* In fatti, io credo  
Che Oratori *venimmo* ad Alessandro  
Re Macedone, sì; non ad un pazzo  
Micidiario Asiatico dispóto.
- Aristotile.* Non è da dir quant'io sospiri, e pianga  
Su questo eccesso del mio illustre figlio:  
Ma il vedeste anche voi, che a viva forza  
Lo provocava Clito; e a sdegno avria  
Tratto anco un masso, non che un giovin fiero,  
E vincitore, e Re.
- Demostene.* Comunque fosse,  
Questo assassinio in bell'onor ridonda  
Del precettor filosofo.
- Aristotile.* Dolente,  
Disperato ei si sta: lagrime a fiumi  
Gli escon dagli occhi.
- Demostene.* I' me la rido: e il credo  
Pronto, s'è d'uopo, a ritornar da capo.  
Non vid'io certi occhiacci spiritati,  
Ch'ei mi faceva a tavola? alla larga  
Dai filosofi armati! Alla più presto  
Io me la batto: è legazion finita.
- Aristotile.* Male il conosci; il primo eccesso, il solo  
Anzi quest'è, ch'ei commettesse mai;  
E tu co' tuoi, qui siete in tempio sacro.
- Orator A.* E pur testè, quell'udienza, e gli urli  
Degli schiavi di Persia, e il parapiglia  
Che ne nascea, non erano po' insomma  
Una cosa sì piana.
- Orator I.* E il sa Demostene,

<sup>1</sup> XX-20 Settembre.

Che a ritratta sonò tosto, e nascosesi  
Dietro i pendagli del persiano trono.

*Orator II.* Non così no, il nostr'Eschine, che immobile  
Al posto suo restò.

*Aristotile.* Quest'improvviso  
Bisbiglio, è un caso mero; e non occorre  
Che si rammenti. Ora bensì vi accerto,  
Che non accomiatati nè dovete,  
Nè potete partirvene.

*Eschine.* Anch'io 'l dico;  
E sì il farò.

*Aristotile.* Per ora ogni pensiero  
L'ottimo Re ha rivolto ad ordinare  
Regia stupenda ed inaudita pompa  
Funerea per Clito: indi ben tosto  
Di voi, son certo, ei piglierassi cura,  
E coi debiti onori, con risposta  
Dignitosa e benigna rimandarvi  
Vorrà in Atene vostra.

*Orator I.* Di buon animo

Su dunque sta, o Demostene, ed aspetta.

*Orator II.* Sì, sì; sta di buon animo: già il vedi,  
Che s'anco al Re piacesse di accoppiarti,  
Sei certo poi ch'ei t'imbalsamerà.

*Orator III.* E con gran pompa ti seppellirà.

*Orator A.* <sup>1</sup> Sempre insolenti a garà voi tre siete.

*Demostene.* Lascia: e' favellan quali ei sono: feccia  
Della feccia d'Atene.

*Tutti tre.* Feccie noi?  
Feccia di feccia tu.

### SCENA III.

ANTIPATRO, ARISTOTILE, e i dieci.

*Antipatro.* Mandami il Re  
Espressamente, o fior di Grecia, a voi,  
Alla facondia Attica vostra, al senno  
Sublime Filosofico-Fosforico,  
Che in voi splendendo ogni alto cuore infiamma;  
Ad invitarvi mandami Alessandro...

*Demostene.* Al convito? Dio guardici...

<sup>1</sup> Detto già.

- Antipatro.* A ben altra  
Eccelsa festa...
- Demostene.* E fia?
- Antipatro.* Già già in me gongolo  
Del goder vostro. Abbracciami, o Demostene.  
Filosofo Oratore: or dalla bocca  
Dell'odioso Antipatro satellite  
D'un tiranno dell'Asia, odi un invito  
Veramente balsamico ad un vero  
Filosofante liber'uom, qual sei.
- Demostene.* Quali scede son queste? a che i preamboli  
Gonfi tanto, e ridicoli?
- Antipatro.* <sup>1</sup> Invitati  
Voi dunque tutti or siete (e non v'ha mezzo  
Di scansar tanto invito) alla più augusta  
Spiritual ceremoniosa pompa,  
Che fosse mai. Quel Calano sì muto,  
Con cui voi desinaste, il gran filosofo  
Dell'India, uno spettacolo vi appresta  
Il più mai filosofico, che fossevi,  
Tal, che a voi tutti farà invidia, e gola.
- Demostene.* Poco di lui c'importa: e' m'è sembrato  
Un pazzo malinconico, e non altro.
- Antipatro.* Egli è d'ogni uomo cima. Stomacato,  
(Ed a ragion) di quell'eccesso orrendo.  
Del Re uccisor dell'infelice amico,  
Calano, ch'una mosca nè una pulce  
Non vorrebbe ammazzar, s'anco gli entrasse  
Nel naso, o in bocca; Calano, or per torsi  
Di questa Corte ch'è uno scannatoio,  
Ha risoluto d'ardere il suo corpo  
Bell'e vivo, all'Indiana: e le cataste  
Ben impeciate già son preparate;  
E v'ha invitato il Re co' Grandi, e voi  
Principalmente; come soli, ei disse,  
Che gusterete e intenderete appieno  
Quest'alta funzione. Onde v'impone  
Il Re di ritrovarvi; e a momenti  
Per collocarvi ai debiti onorevoli  
Posti, per voi verrà Contenzinacche.  
Su dunque, su...
- Demostene.* Che il diavol se li porti  
Contenzinacche e Calano, e quant'altri...

<sup>1</sup> XXI-21 Settembre.

A spettacol sì barbaro. non io  
V'assisterò per certo.

*Orator A.* Neppur noi.

*Orator B.* No, no: potrebbe in quel cervel balzano  
Del Re, il prurito nascer di offerirci  
D'imitar anco noi codesto Calano.

*Oratori C, D, E.* Partiam, partiamo.

*Antipatro.* Eh, non v'ha mezzo. Invito  
Di Re, è comando.

*Aristotile.* Assisteremvi tutti,  
Se il vuole il Re. Spettacolo anco fia  
D'istruzion non picciola per noi.

*Antipatro.* Sicuro; imparerem forse a bruciarei,  
Prima che il Re, o che il popolo, c'impicchi.

*Eschine.* Ei dice ben: perchè chiunque ha che fare  
Con questo par di bestie, una catasta  
Ben impeciata è sempre un buon compenso  
Per uscirne ad onore. Andiamvi, andiamvi.

*Oratori I, II e III.* Andiamvi, andiamvi.

*Antipatro.* Ecco Contenzinacche.

#### SCENA IV.

CONTENZINACCHE, e detti.

*Contenzin.* Filosofocaiarcho machistarre.

*Demostene.* Sol mancava costui.

*Antipatro.* Mandato apposta  
Egli è per voi. Su via, tutti in bell'ordine  
Procedete, sfilate. Chiuderemo  
Aristotile ed io la processione.

*Orator B.* Ma la mia roba non lasc'io così.

*Orator D.* Non ho chiuso né anco il valigiotto.

*Orator A.* Vada chi vuol; per me non abbandono  
Certo il mio aver...

*Contenzin.* Bastocanenagliá.

*Antipatro.* Sentitel voi? non v'è qui da burlare  
Col gran Cerimoniere: ogni più minima  
Cosa ch'ei vegga che a dover non stia,  
Ei salta in bestia; egli è Cerimoniere  
Ben degno d'Alessandro.

*Demostene.* Noi ci siamo;

*Antipatro.*

A ben altra

Eccelsa festa...

*Demostene.*

E fia?

*Antipatro.*

Già già in me gongolo

Del goder vostro. Abbracciami, o Demostene.

Filosofo Oratore: or dalla bocca

Dell'odioso Antipatro satellite

D'un tiranno dell'Asia, odi un invito

Veramente balsamico ad un vero

Filosofante liber'uom, qual sei.

*Demostene.*

Quali scede son queste? a che i preamboli

Gonfi tanto, e ridicoli?

*Antipatro.*

<sup>1</sup> Invitati

Voi dunque tutti or siete (e non v'ha mezzo

Di scansar tanto invito) alla più angusta

Spiritüal ceremoniosa pompa,

Che fosse mai. Quel Calano sì muto,

Con cui voi desinaste, il gran filosofo

Dell'India, uno spettacolo vi appresta

Il più mai filosofico, che fossevi,

Tal, che a voi tutti farà invidia, e gola.

*Demostene.*

Poco di lui c'importa: e' m'è sembrato

Un pazzo malinconico, e non altro.

*Antipatro.*

Egli è d'ogni uomo cima. Stomacato,

(Ed a ragion) di quell'eccesso orrendo

Del Re uccisor dell'infelice amico,

Calano, ch'una mosca nè una pulce

Non vorrebbe ammazzar, s'anco gli entrasse

Nel naso, o in bocca; Calano, or per torsi

Di questa Corte ch'è uno scannatoio,

Ha risoluto d'ardere il suo corpo

Bell'e vivo, all'Indiana: e le cataste

Ben impeciate già son preparate;

E v'ha invitato il Re co' Grandi, e voi

Principalmente; come soli, ei disse,

Che gusterete e intenderete appieno

Quest'alta funzione. Onde v'impone

Il Re di ritrovarvi; e a momenti

Per collocarvi ai debiti onorevoli

Posti, per voi verrà Contenzinacche.

Su dunque, su...

*Demostene.*

Che il diavol se li porti

Contenzinacche e Calano, e quant'altri...

A spettacol sì barbaro. non io  
V'assisterò per certo.

*Orator A.* Neppur noi.

*Orator B.* No, no: potrebbe in quel cervel balzano  
Del Re, il prurito nascer di offerirci  
D'imitar anco noi codesto Calano.

*Oratori C, D, E.* Partiam, partiamo.

*Antipatro.* Eh, non v'ha mezzo. Invito

Di Re, è comando.

*Aristotile.* Assisteremvi tutti,  
Se il vuole il Re. Spettacolo anco fia  
D'istruzion non picciola per noi.

*Antipatro.* Sicuro; imparerem forse a bruciarsi,  
Prima che il Re, o che il popolo, c'impicchi.

*Eschine.* Ei dice ben: perchè chiunque ha che fare  
Con questo par di bestie, una catasta  
Ben impeciata è sempre un buon compenso  
Per uscirne ad onore. Andiamvi, andiamvi.

*Oratori I, II e III.* Andiamvi, andiamvi.

*Antipatro.* Ecco Contenzinacche.

#### SCENA IV.

CONTENZINACCHE, e detti.

*Contenzin.* Filosofocaiarcho machistarre.

*Demostene.* Sol mancava costui.

*Antipatro.* Mandato apposta  
Egli è per voi. Su via, tutti in bell'ordine  
Procedete, sfilate. Chiuderemo  
Aristotile ed io la processione.

*Orator B.* Ma la mia roba non lasc'io così.

*Orator D.* Non ho chiuso né anco il valigiotto.

*Orator A.* Vada chi vuol; per me non abbandono  
Certo il mio aver...

*Contenzin.* Bastocanenagliá.

*Antipatro.* Sentitel voi? non v'è qui da burlare  
Col gran Cerimoniere: ogni più minima  
Cosa ch'ei vegga che a dover non stia,  
Ei salta in bestia; egli è Cerimoniere  
Ben degno d'Alessandro.

*Demostene.* Noi ci siamo;

- Ballar conviene. Or via, Contenzinacche,  
 Placati. E voi seguitemi; se no,  
 Ci sarà da aver peggio. Pur che al fine  
 Se n'esca a bene! Paziènza; andiamo.
- I cinque Oratori suoi.* Paziènza abbia l'asino. No, no;  
 Noi non andrem, segua che vuole.
- Contenzin.* Zzocchri.
- Demostene.* Fratelli, per pietà: volete espormi  
 A chi sa che? Malmeneran me primo...
- Orator I* (al II). Già già se la fa sotto.
- Orator III.* Poverino,  
 Gli ha fatto un viso d'arciseppellito.
- Eschine.* Via su, compagni, non facciam più scene.
- Antipatro.* (Ad Aristotile) Io sento una gran puzza: e' già mi pajono  
 Persüasi dal zzocchri imbestialito,  
 Che sfolgorò Contenzinacche. Andiamo.

## SCENA V.

EFESTIONE, e detti.

- Efestione.* Suspendete. Cangiata è di bel nuovo  
 La scena. Il magno Calano (grand'uomo!)  
 E' non c'ha messo su nè sal nè ollo;  
 Detto, fatto: l'invito era per l'ora  
 Nona, ed a sesta ei già sbrigato si era;  
 Slanciatosi di furto in sulla pira:  
 E al Re fe' dir, ch'ei non s'incomodasse  
 Altrimenti oramai; e a voi fa dire,  
 Che impariate in Atene la più spiccia  
 Nobil maniera di far rimanere  
 Con un palmo di naso ogni qualunque  
 Tiranno vi sovrasti.
- Antipatro.* Oh magno Calano,  
 Ben si ravvisa in te il vero filosofo.  
 Non volle egli far pompa di virtude,  
 Nè volle che il Tiranno ostacol forse  
 Al suo morir ponesse; perchè il fanno  
 Spesso, s'ei vedon che il morir si gusti.
- Demostene.* Comunque sia; respiro.
- Orator A.* Bell'e iti  
 Così noi siamo a tal barbara festa.
- Orator B.* Dunque or partir potremo...
- Eschine.* E quale or fia

L'ordin del Re sul fatto nostro ?

*Efestione.*

Ei vuole,

Che onorati, e donati, e profumati  
Ven ritorniate in patria; ed ei poscia  
Verrà a trovarvi un dì in Atene, e là  
Sul luogo accetterà il Cittadinismo,  
E l'Arcontismo.

*Antipatro.*

Oh bella !

*Efestione.*

Sì, sì, sì.

Ben ci verrem noi tutti; e là poi fia,  
<sup>1</sup> Che se voi non ci fate esser filosofi,  
Noi farem esser voi muti, e soldati.

*Demostene.* Soldati, il fummo; e sgherri non saremo.

*Antipatro.* Pur che imitiate Calano.

*Tutti.*

In Atene;

In Atene si va.

*Oratori A e B.*

Con tutto il nostro.

*Antipatro.* Ed anche col non vostro.

*Eschine.*

Ahi trista Atene,

Come sbeffata sei!

*Efestione.*

Nel tempo stesso

Che il Re m'impon di accomiatarvi, ha dato  
Ordine al suo partire.

*Demostene.*

Oimè! per dove?

*Antipatro.*

Forse in Atene ei vi precede...

*Efestione.*

Or no :

Troppo egli è sconsolato del suo Clito.  
Per alquanto ingannare, e alleviare  
Il duol profondo suo; fisso ha di spingere  
Su l'infida Persepoli il suo esercito,  
E non lasciarvi pietra sopra pietra.

*Demostene.*

Real sollievo !

*Antipatro.*

E il fareste anche voi

Se il vi poteste, per buscar qualcosa;  
Che i pesciaiuoli, e salumai d'Atene  
Non canzonavan, quando avevan mani,  
Nell'ire entrando in tasca a questi, e a quelli;  
E da un Re solo, ad un Re-plebe un filo  
Non ci corre pel tristo; solamente  
Il vostro puzzo è pestilente più.

*Tutti.*

In Atene, in Atene.

<sup>1</sup> Variante: O che voi ci farete esser filosofi,  
O noi essere voi muti, e soldati.





*Clito.* E tu, che qui com'nom, come filosofo,  
Come Greco ti siedi (se i tuoi detti  
Pur dianzi ho ben intesi) al pari e meglio  
Anco di me non sai, senza ch'io il dica,  
Di Calano i pensieri? Un Re può forse  
Ignorarli; ma tu qui sei filosofo,  
Ci dicesti, e non Re.

*Efestione.* Quanta insolenza!

*Antipatro.* E più impostura.

*Aristotile.* Quell'ardente spiro  
Tremar sempre mi fa.

*Alessandro.* <sup>1</sup>Trattami almeno  
Con cipiglio men ruvido. Filosofi,  
Se il siam, mostriamci amenamente umani.

*Aristotile.* (Al vicino) Quant'è benigno, e grande!

*Clito.* Umani! e siamo

Pur tuttavia noi tutti d'uman sangue  
Grondanti, e non mai sazi. Agli Indi, al Gange,  
Filosofia tu forse ne portasti,  
O stragi e morte? Calano, ti taci;  
Ma gli occhi su negli occhi miei deh, innalza,  
Mirami in fronte; son io tal qui forse,  
E solo il son, da non tradir tuoi sensi.

*Efestione.* Gli ha calzato il coturno.

*Antipatro.* Egli ha bisogno

D'elleboro non poco.

*Clito.* E sì pur taci,

Calano, a tanto?

*Calano.* Oh tu, non sei tu forse  
Della Corte del Re?

*Clito.* T'intendo: indegno

Interprete mi estimi del magnanimo  
E libero tuo cuore: ma nol sono;  
Della Corte del Re non un son io;  
Greco sono, ed amico era già fido.  
Io d'Alessandro, fin che Greco egli era.  
Fatto ei despota Perso, a lui non sono  
Nè cortigian, nè amico omai, nè schiavo.

*Alessandro.* Calano, e voi filosofi, e guerrieri,  
Voi tutti udiste il suo parlare, e a un tempo  
Voi tutti udite il mio: placido in volto  
Odo insolenti detti; usbergo è questo  
Di mentito filosofo, o di vero?

## PERSONAGGI.

PIGLIATUTTO, MARITO DI PIGLIANCHELLA, NATA GUASTATUTTO.

RIMESTINO PIGLIAPOCO  
SPAVENTONE<sup>1</sup> PIGLIAPOCO } CUGINI, O AGNATI.  
TARANTELLA<sup>2</sup> PIGLIAPOCO }

GONFALONA, MOGLIE DI RIMESTINO, NATA SORELLA DI PIGLIATUTTO.

GRAZIOSINÀ, MOGLIE DI SPAVENTONE.

SAVIONA, LEVATRICE, MOGLIE DEL MAGO PIGLIARELLO.

PIGLIARELLO, MAGO DELL'ISOLA.

IMPETONE GUASTATUTTO.

BABBEONE GUASTATUTTO.

MAGO ARABO. MISCHACH.

OMBRA DI DARIO, RE DI PERSIA.

OMBRA DI TIBERIO GRACCO.

OMBRA DI DEMOSTENE.

MOLTITUDINE DEI GUASTATUTTO, *che non parlano*; UOMINI  
E DONNICCIUOLE.

ALTRI 4 O 5 DEI PIGLIAPOCO, *che non parlano*.

LA NEONATA, FIGLIA DI PIGLIANCHELLA, CUI NON S'È POSTO  
NOME.

PIGLIANCHELLA, PARLA DI DIETRO LE SCENE, POCHE PAROLE,  
ADDOLORATA DI PARTO.

*Scena, una dell'Isole Orcadi.*

*Casa di Pigliatutto, e Casa di Rimestino Pigliapoco.*

---

<sup>1</sup> Variante: BORIONE.

<sup>2</sup> Cambiarlo.

# DI TRE VELENI UN ANTIDOTO.

## ATTO PRIMO.

### <sup>1</sup> SCENA I.

*Casa di Rimestino.*

GONFALONA e GRAZIOSINA.

*Graziosina.* Tu mi assicuri, o Gonfalona, dunque,  
Che in te davvero affidarci possiamo,  
Benchè tu nata sii carnal sorella  
Dell'odioso Pigliatutto?

*Gonfalona.* O cara,  
Cara mia Graziosina, altro, ben altro  
Che affidarvi potete. Io stessa, io prima,  
Io mille volte più di voi contr'esso  
Assaettata sono; ed io per certo  
Tropo onorata tengomi del vostro  
Parentado, perch'io tutto non faccia  
Quanto può degna rendermi di voi,  
O illustri al par che oppressi Pigliapoco.

*Graziosina.* Certo, il veder quel tuo fratel, sì altero  
Di sua onnipotenza, poi menarne  
In trionfo una moglie sì vilmente  
Nata della classe infima dei sozzi  
Guastatutto, irritare assai ti debbe.

*Gonfalona.* E come! i' non ne ho pace.

*Graziosina.* E che insolenza  
La ci sciorina ad ogni occasione  
Codesta tua cognata Piglianchella!  
Figuratevi, adesso ch'ell'è gravida,  
Pretender che noi tutte Pigliapoco  
Giorno e notte le stiamo in anticamera,  
Per trovarci al superbo sgravamento!

*Gonfalona.* Son impazzati, di lor gran ricchezze.

*Graziosina.* E il son di nostra mellonaggine anco.

*Gonfalona.* Sì, sì, ben dici; e forse più. Dacch'egli

Inventor della rete, a stia a stia  
 Piglia i pesci, e rivendeli, ci tiene  
 Noi pescatori d'amo, come cosa  
 Da neppur su sputarvi.

*Graziosina.* Ma il momento  
 Della vendetta nostra già a gran passi  
 Inoltrasi. Puniti saran bene,  
 Se quest'altro incantesimo riesce.

*Gonfalona.* Oh, quant'a questo, poichè voi mi dite,  
 Che la Saviona levatrice, e moglie  
 Del mago nostro Pigliarel, ci ha messo  
 Ella le mani, è cosa che mancare  
 Non può assolutamente.

*Graziosina.* È ver: ma pure,  
 Il Sol già quasi s'alza, e la Saviona  
 Non è ancor qui, dov'essere dovevaci,  
 Per l'appunto all'aurora. Ed anche, a dirla  
 Schietta, schietta, nel Mago Pigliarello  
 Non mi ci fido poi di più.

*Gonfalona.* Quell'arte,  
 Certo, in se stessa porta che ti fanno,  
 Quando lor torni, Berlicche Berlocche.  
 Ma pure or Pigliarello è sì davvero  
 Inviperito contro Pigliatutto,  
 Ch'ei non può a men di secondarci. Un poco  
 Di maschera ei la serba; ma son certa  
 Ch'ei ci manda la moglie; e ch'ambi spiransi  
 Di far le lor vendette con le nostre.

*Graziosina.* Zitta; zitta: è picchiato, parmi, all'uscio.

*Gonfalona.* Picchiato, sì. Certo ch'è dessa.

*Graziosina.* È dessa.  
 Sento il suo grave salir per le scale.  
 Allegri, allegri.

*Gonfalona.* <sup>1</sup> È dessa.

*Graziosina e Gonfalona.* Addio, Saviona.

## SCENA II.

SAVIONA, e dette.

*Graziosina.* Ti sei pur fatta sospirare.

*Saviona.* Allegri,

Allegri: già il negozio è più che a mezzo.

<sup>1</sup> II-29 Settembre; partito l'amico.

*Gonfalone.* Sì, davvero?

*Graziosina.* E in qual modo?

*Saviona.* Pigliatutto

Mi fe' chiamar, com'io me l'aspettava;  
Mi fe' ben bene visitar la moglie,  
Ed ella è certo a termine: le dissi  
Ch'ella non va a stasera; e le ho frattanto  
Data a dover la guardata dell'aspide,  
E vel mantengo, che bottega è chiusa.

*Graziosina.* Ma ciò non basta.

*Saviona.* Il so; ma il più quest'era,  
E fatto egli è. Suppongo che qui abbiate  
Voi preparato intanto, come dissi,  
E chiodoni, e chiodelli, e lische, e il sangue  
Di becco, con il lievito, e le spine  
E tutto in somma il necessario.

*Gonfalone.* Tutto

È all'ordine da un pezzo.

*Saviona.* Or dunque via,

Spicciamci, su, pria che s'alzin da letto  
Codesti vostri coniugi, e non vengano  
A sturbarci, o guastarci l'incantesimo.

*Gonfalone.* Quanto al mio Rimestino, e' c'è che fare

Pria ch'ei si svegli.

*Graziosina.* Non dirò così

Del mio marito Spaventone: è un diavolo,  
Che sempre si arrabatta per la casa,  
Sempre armeggiando contro Pigliatutto,  
E finor a buon fine neppur una  
Ei n'ha condotta.

*Saviona.* Eh, la trarrem ben noi.

Su, scoprite l'effigie, e l'altaruccio  
Della gran Diva nostra Scassabimba.

*Gonfalone.* Ecco, è scoperta.

*Graziosina.* E queste fiaccolone

L'ho io ad accender subito?

*Saviona.* S'intende.

Dov'è il sangue?... Gli è poco. Non importa,  
Tanto e' serve. Spruzzate, com'io fo.

*Gonfalone.* Così, così, sta bene.

*Graziosina.* È ito tutto.

*Saviona.* Datemi qua i chiodelli. Conficcate  
Com'io fo intorno intorno questo lembo  
Della sua vesta.

*Gonfalone.* Forte, forte, addentro.

Inventor della rete, a stia a stia  
 Piglia i pesci, e rivendeli, ci tiene  
 Noi pescatori d'amo, come cosa  
 Da neppur su sputarvi.

*Graziosina.* Ma il momento  
 Della vendetta nostra già a gran passi  
 Inoltrasi. Puniti saran bene,  
 Se quest'altro incantesimo riesce.

*Gonfalona.* Oh, quant'a questo, poichè voi mi dite,  
 Che la Saviona levatrice, e moglie  
 Del mago nostro Pigliarel, ci ha messo  
 Ella le mani, è cosa che mancare  
 Non può assolutamente.

*Graziosina.* È ver: ma pure,  
 Il Sol già quasi s'alza, e la Saviona  
 Non è ancor qui, dov'essere dovevaci,  
 Per l'appunto all'aurora. Ed anche, a dirla  
 Schietta, schietta, nel Mago Pigliarello  
 Non mi ci fido poi di più.

*Gonfalona.* Quell'arte,  
 Certo, in se stessa porta che ti fanno,  
 Quando lor torni, Berlicche Berlocche.  
 Ma pure or Pigliarello è sì davvero  
 Inviperito contro Pigliatutto,  
 Ch'ei non può a men di secondarci. Un poco  
 Di maschera ei la serba; ma son certa  
 Ch'ei ci manda la moglie; e ch'ambi spiransi  
 Di far le lor vendette con le nostre.

*Graziosina.* Zitta; zitta: è picchiato, parmi, all'uscio.

*Gonfalona.* Picchiato, sì. Certo ch'è dessa.

*Graziosina.* È dessa.  
 Sento il suo grave salir per le scale.  
 Allegri, allegri.

*Gonfalona.* <sup>1</sup> È dessa.

*Graziosina e Gonfalona.* Addio, Saviona.

## SCENA II.

SAVIONA, e dette.

*Graziosina.* Ti sei pur fatta sospirare.

*Saviona.* Allegri,  
 Allegri: già il negozio è più che a mezzo.

<sup>1</sup> II-29 Settembre; partito l'amico.

*Gonfalona.* Sì, davvero?

*Graziosina.*

E in qual modo?

*Saviona.*

Pigliatutto

Mi fe' chiamar, com'io me l'aspettava;  
Mi fe' ben bene visitar la moglie,  
Ed ella è certo a termine: le dissi  
Ch'ella non va a stasera; e le ho frattanto  
Data a dover la guardata dell'aspide,  
E vel mantengo, che bottega è chiusa.

*Graziosina.* Ma ciò non basta.

*Saviona.*

Il so; ma il più quest'era,

E fatto egli è. Suppongo che qui abbiate  
Voi preparato intanto, come dissi,  
E chiodoni, e chiodelli, e lische, e il sangue  
Di becco, con il lievito, e le spine  
E tutto in somma il necessario.

*Gonfalona.*

Tutto

È all'ordine da un pezzo.

*Saviona.*

Or dunque via,

Spicciamci, su, pria che s'alzin da letto  
Codesti vostri coniugi, e non vengano  
A sturbarci, o guastarci l'incantesimo.

*Gonfalona.*

Quanto al mio Rimestino, e' c'è che fare  
Pria ch'ei si svegli.

*Graziosina.*

Non dirò così

Del mio marito Spaventone: è un diavolo,  
Che sempre si arrabatta per la casa,  
Sempre armeggiando contro Pigliatutto,  
E finor a buon fine neppur una  
Ei n'ha condotta.

*Saviona.*

Eh, la trarrem ben noi.

Su, scoprite l'effigie, e l'altaruccio  
Della gran Diva nostra Scassabimba.

*Gonfalona.*

Ecco, è scoperta.

*Graziosina.*

E queste fiaccolone

L'ho io ad accender subito?

*Saviona.*

S'intende.

Dov'è il sangue?... Gli è poco. Non importa,  
Tanto e' serve. Spruzzate, com'io fo.

*Gonfalona.*

Così, così, sta bene.

*Graziosina.*

È ito tutto.

*Saviona.*

Datemi qua i chiodelli. Conficcate  
Com'io fo intorno intorno questo lembo  
Della sua vesta.

*Gonfalona.*

Forte, forte, addentro.



*Graziosina.* E' non si cavan, nè con sei tanaglie.

*Saviona.* A meraviglia. Or date qua gli aguti.

E conficchiam ben bene ambi i sportelli.

*Tutte tre.* (Picchiando e cantando) Conficca, conficca; ficca, rificca,  
Niente uscirà, se il diavol nol sconficca (più volte).

*Saviona.* Tutto è fatto, e perfetto. Date un soffio

Alle fiaccole a spegnerle. Sta bene.

Buio è d'inferno. Prosterniamci, mute.

(Dopo alcun tempo) Sorgiam, sorgiamo. È chiuso e conficcato  
Della pregnante l'utero, strachiuso.

Nè v'è potenza in quest'Isola nostra,

Che basti contro a Pigliarello mio:

S'ei non schioda in persona quest'immagine,

La Pigliatutto mai, no mai, no mai

Partorirà, vel giuro.

*Gonfalona.* Zitte. Gente

Sento salire.

*Graziosina.* Oh! già me lo pensava:

Gli è Spaventone.

### I SCENA III.

SPAVENTONE, e dette.

*Spaventone.* Graziosina mia,

Già alla punta del giorno fuor di casa?

Che diavol mai qui rimestate voi

Così solette?

*Graziosina.* Noi di te più destre

E vigilantissimi siamo: tu non sai

Altro mai fare, fuorchè bestemmie,

Ed arrabbiarti, e farci immattir tutti;

Noi, donnicciuole, oprar sappiamo.

*Gonfalona.* Quando

Saprai tu il tutto...

*Graziosina.* Oh, se sapessi, quale

Vittoria abbiám; qual giubilo!...

*Spaventone.* Che è stato, Che è stato,

Che è stato, insomma? che, neppur se aveste

Portata via la rete a Pigliatutto,

Mai non potreste di più gongolare.

*Saviona.* Eh, la famosa rete d'ora innanzi

La scemerà di pregio assai.

- Gonfalone.* Per forza  
O accomunarla egli dovrà con noi,  
O pentirsene.
- Graziosina.* E quella superbaccia,  
Quell'orgogliosa tanto Piglianchella,  
Che tanto infastidivaci su questo  
Erede suo da nascere, su questo  
(Parrebbe a udirla) nostro Re futuro;  
Costei tien or così stivato il corpo,  
Mercè questa Saviona levatrice,  
Che il magno-erede chi 'l vedrà fia bravo.
- Saviona.* Oh, quanto a questo, il dico, e vel mantengo,  
Che pria tu Spaventon partoriresti,  
Che non la Piglianchella.
- Spaventone.* Questa nuova  
Emmi un balsamo al core; ma non posso  
Per l'intero poi crederla cotanto.
- Saviona.* Vedrai, vedrai.
- Graziosina.* L'hai a toccar con mano.
- Spaventone.* Ma tu, Saviona, e Pigliarel più ancora,  
Non sete voi, (negar non mel potrete)  
Non sete cosa voi tutta, ma tutta  
Di Pigliatutto?
- Graziosina.* Ei l'erano.
- Gonfalone.* Ed or sono  
Tutto appunto il contrario.
- Saviona.* Così ingrato,  
E disleale, e doppio, e di maligna  
Voglia trovato ce lo siam, che l'ira,  
E l'odio è in noi più che l'amor non fosse.  
Figuratevi; senza il mi' marito  
Mai non avrebbe da se sol trovata  
Pigliatutto la rete: più che a mezzo  
L'invenzione a Pigliarel si dee;  
Ma appena ebbe colui questa grand'auge  
Nell'Isola, e si vide intorniato  
Dagli affamati vili Guastatutto,  
Che lo obbedivan, lo adulavan; tosto  
Cominciò a entrargli Pigliarello in tasca,  
E a diffidarne, e a metterlo da parte.  
Figuratevi quanto arrovellato  
S'è il mio marito: e, parmi, non ha il torto..
- Gonfalone.* Lo stimo assai.
- Graziosina.* Non l'ha ingozzata.
- Saviona.* E caro

Farà costargli un tal proceder.

*Spaventone.*

Dunque

I' mi ci fido anch'io. Già siamo lesi

Tutti da lui; causa è comune; e a gara

Tutti aiutiamci.

*Le tre Donne.*

A gara tutti, a gara.

#### SCENA IV.

RIMESTINO, e detti.

*Rimestino.* A gara, a gara, anch'io dirò. Suppongo  
Che contro l'esecrabil Pigliatutto  
Qui si favella.

*Gonfalona.* <sup>1</sup> Oh, ben levato sii,

Messer pigro de' pigri.

*Graziosina.*

Vieni, vieni,

O Rimestino; assai c'è da godere

Per tutti noi.

*Rimestino.*

Dunque il negozio è fatto?

*Saviona.*

Gli è bello e fatto. Qua un'occhiata, qua.

Agli sportelli: vedestù mai testa

D'aguti meglio conficcata?

*Rimestino.*

E' spianano

Nell'assi in modo che vi paion nati.

Brave, brave davvero: 'e vuol dir questo

(Mi cred'io) che confitti a questo modo

Fian gli sportelli della Piglianchella.

*Saviona.*

Certo sì.

*Rimestino.*

Lo vedrem.

*Saviona.*

Gli è bell'e visto.

*Rimestino.*

E tu ci hai fede, o Spaventone?

*Spaventone.*

Io nulla,

Per dir il ver, non ne sapea: qui venni

Fiutando a caso.

*Rimestino.*

Oh, gran miracol dunque!

Che la tua donna custodì il segreto.

*Spaventone.*

Eh, non v'è dubbio; col marito sempre

A maraviglia tengono il segreto.

*Rimestino.*

Non con tutti così.

*Gonfalona.*

Or via, sguajati;

Che, vorreste voi ridervi di noi?

*Saviona.*

Or, gli è tarduccio; i' non vogli'esser vista

Uscir di qui; che i Guastatutto, quanti  
Ve n'ha in paese, gli son tutti spie  
Di Pigliatutto. Andiam, chi qua, chi là;  
Sciogliamci, che non s'abbia a aver sospetto.  
Addio, Donne.

*Graziosina.* Saviona, a rivederci.

*Gonfalona.* In breve, sì, da mia cognata.

*Saviona.* In breve.

*Gonfalona.* Sta sera a notte.

*Saviona.* Addio.

SCENA V.

*Detti, meno SAVIONA.*

*Rimestino.* Poich'egli è fatto  
L'incantesimo, or noi, o Spaventone,  
Unitamente al Tarantella nostro,  
Spandiamci un po' per l'Isola a vedere,  
Se dalla nostra possiam trarre alcuni  
Di questi Guastatutto.

*Spaventone.* Sì, facciamo.

Alcuni pur ne vinceremo. In somma,  
Noi tutti Pigliapoco siam pur stati  
Primi a sfamarli colla lenza e l'amo,  
E a torli dall'orribile ed inutile  
Fatica loro stolida del prendere  
Sott'acqua i pesci con la nuda mano.

*Gonfalona.* Pensate, che lavoro!

*Graziosina.* E quali stenti!

*Spaventone.* Di cento, a dir di molto, un ne acchiappavano.

*Rimestino.* E tutti spiritavan dalla fame.

*Graziosina.* Ed ora, ingrati, deridon la lenza,  
Industria nostra.

*Gonfalona.* Maledetta rete!

*Rimestino.* Ardire, ardir; forse avverracci anch'oggi  
Di spalancar quegli ottusi intelletti,  
Come abbiám pur saputo a chiavistello  
Sprangar di Piglianchella la matrice.

## ATTO SECONDO.

## I SCENA I.

*Casa di Pigliatutto.*

PIGLIATUTTO, IMPETONE.

*Impetone.* Baldo e sicuro or vivi pure, o illustre  
 Incomparabil Pigliatutto; e tieni  
 Per ferma cosa, che finch'io ci sono,  
 Io Impeton dei Guastatutto, il tuo  
 Sacro tesoro della rete è in salvo;  
 E che si romperà, come a scoglio onda,  
 La tempestosa inutile impotente  
 Invidiuzza di codesti astuti  
 E in un malvagi Pigliapoco.

*Pigliatutto.* O amato  
 Snucero mio, tu il sai con quale e quanta  
 Predilezione io m'eleggeffi in moglie  
 La tua figlinola Piglianchella: e sai,  
 Com'io sdegnassi di sposar tant'altre  
 Dei Pigliapoco, che di forza darmi  
 Ognun volea la sua.

*Impetone.* Nè di questa  
 Preferenza, cred'io, che mai pentirti  
 Dovrai. Per te, noi tutti quanti siamo  
 Dei Guastatutto, preparati sempre  
 Fummo, e saremo a rissarci: anco ieri  
 Con quel bestiale Spaventon mi presi  
 A parole per te, tal che se molti  
 Non mel togliean di sotto, i' l'arei concio  
 A modo.

*Pigliatutto.* Lo abbaiar di Spaventone  
 Non mi dà noia, per metà neppure,  
 Quanto i raggiri, e il finto ghigno, e l'arti  
 Di Rimestino.

*Impetone.* Del cognato tuo?

*Pigliatutto.* Di lui, mai sì: come neppur mi fido  
 Punto punto dell'unica mia suora

Gonfalona, sua moglie...

*Impetone.*

Avvelenata

L'avran col fiato i Pigliapoco: e' sono  
Tutti una lega.

*Pigliatutto.*

Pessimi: ed anch'essa

Gonfalona, da se, di assai mal occhio  
Ha visto ch'io con voi m'imparentassi,  
Fin da principio. Aggiungivi poi l'ira  
Di Rimestino, e di tutti coloro;  
L'è una catena di parecchie anella  
L'un dell'altro peggiore. Io pur le viste  
Fo di non avvedermene.

*Impetone.*

Ma starci

Pur dovranno tutti sotto te: fia questo  
L'impegno nostro.

*Pigliatutto.*

Io 'l fo pel ben di tutti:

E questo vostro affetto or più di tanto  
Mi va a sangue, poichè giungere alfine  
Veggio quel dì che abbiám bramato; il giorno  
In cui tua figlia, steril già tanti anni,  
Me farà padre, e voi contenti.

*Impetone.*

Io spero,

Anzi tengo di certo, che la nostra  
Magna Dea Scassabimba, un bel maschione  
Ci ha bell'e preparato. E così fermo  
Sarà il destin di questa Isola tua.

*Pigliatutto.*

Nostra, di' meglio: ch'io qui non ho cosa,  
Che di voi Guastatutto anco non sia.

*Impetone.*

Questo, il sappiamo: ma vogliam che un solo  
Faccia obbedirsi, e tenga a fren l'orgoglio  
Di questi Pigliapoco. Or, chi 'l può meglio  
Di te, magno inventore della rete,  
Che ci hai sottratti all'indigenza, e a un tempo  
Alla costoro oppressión sì grave?

## SCENA II.

PIGLIANCHELLA di dentro, e detti.

*Piglianch.* Ahi, ahi, ahi! soccorso; soccorso; ahi, ahi!

*Pigliatutto.* Zitto: che sent'io là?

*Piglianch.*

Soccorso, ahi, ahi!

<sup>1</sup> VI-4 Ottobre: caldo, caldissimo. Serenità instancabile, dal dì 15 Luglio in qua, che mi ha sazio, ristucco, e prosciugato, e arrabbiato.

*Pigliatutto.* Quest'è mia moglie: ecco, ha le doglie: evviva,  
Evviva; noi ci siamo.

*Piglianch.* Ahi, ahi, soccorso!

*Pigliatutto.* Io ci corro a veder: sta qui tu intanto.  
Presto io torno.

## SCENA III.

IMPETONE.

*Impetone.* La faccia almeno un maschio.

## SCENA IV.

GONFALONA, RIMESTINO, IMPETONE.

*Gonfalona.* E dov'è mio fratello?

*Impetone.* Giusto adesso  
Gli è corso dentro dalla moglie: e' pare  
Ch'ella è lì lì per partorire.

*Gonfalona.* Oh bella!

L'ha anticipato, parmi.

*Impetone.* Saran forse

Doglie false.

*Rimestino.* Le prime; già si sa.

Ma ho gusto che sian giunti pure a tempo;  
Benchè ci disse la Saviona ieri,  
Che c'era tempo almen tutt'oggi.

*Impetone.* Or tosto

Sentirem cos'è stato. Ecco il marito.

## SCENA V.

PIGLIATUTTO, IMPETONE, RIMESTINO, e GONFALONA.

*Pigliatutto.* Oh, sei tu qui, sorella? Ben venuta.

*Gonfalona.* Oh, chi ci ha ad esser, se non ci son io?  
Vengh'io in tempo?

*Pigliatutto.* Tempissimo: ma a dir vero,  
Or la Saviona ci vorrei più ch'altri.  
I dolori incominciansi a far serj,  
E mi par molto ch'ella non vi sia.  
Stu vi facessi un salto diviato,  
O Impetone, a cercarla?

*Impetone.* Anzi: in un attimo

La troverò ben io. Vado e ritorno.

## SCENA VI.

*Detti, meno IMPETONE.*

*Pigliatutto.* Vi vedo veramente stragioiosi  
Della mia contentezza: finalmente  
I' sarò padre anch'io.

*Rimestino.* Il sei già stato  
Tu finora di questa Isola tutta,  
Che ti stima e ti venera. Indi tutti,  
E tanto più noi che ti siam sì stretti  
Congiunti, saremo oggi consolati.

*Gonfalona.* Gli è tanto che si aspetta questo bimbo.

*Pigliatutto.* Del buon cor vostro non dubito punto.

*Piglianch.* (Di dentro) Ahimè! ahi, presto!...

*Pigliatutto.* Di nuovo ella grida.

*Gonfalona.* Le rinforzan' le doglie.

*Rimestino.* Eh, com' ella urla!

*Pigliatutto.* Dianz' eran quetate.

*Gonfalona.* I' vo' un po' entrarci;  
Veder da me: già non farà bisogno,  
Ch'io non la credo a tiro per adesso;  
Ma se occorresse, io non ho invidia certo  
Alla Saviona. Io n'ho fatti otto in somma.

*Rimestino.* E tutti maschi; e ceffi di salute  
Ch'i' non ho visto mai più belli.

*Piglianch.* Ahi, ahi!

*Gonfalona.* Eh, ci corr'io; restate: non pensateci.  
Vengo, vengo...

## SCENA VII.

RIMESTINO, PIGLIATUTTO.

*Rimestino.* Sta pure di buon animo,  
Caro cognato: già v'è tempo assai:  
E poi, mogliema val per due Savione.

*Pigliatutto.* Veramente Saviona ci dovrebbe  
Esser da un pezzo. In somma poi la moglie  
Del mago Pigliarello far dovuta  
Differenza, e non piccola, fra ogni altra  
Casa, e la casa mia.

*Rimestino.* Certo, ch'ei gode  
Presso te Pigliarel di un tal favore,



*Pigliatutto.* Quest'è mia moglie: ecco, ha le doglie: evviva,  
Evviva; noi ci siamo.

*Piglianch.* Ahi, ahi, soccorso!

*Pigliatutto.* Io ci corro a veder: sta qui tu intanto.  
Presto io torno.

## SCENA III.

IMPETONE.

*Impetone.* La faccia almeno un maschio.

## SCENA IV.

GONFALONA, RIMESTINO, IMPETONE.

*Gonfalona.* E dov'è mio fratello?

*Impetone.* Giusto adesso

Gli è corso dentro dalla moglie: e' pare  
Ch'ella è lì lì per partorire.

*Gonfalona.* Oh bella!

L'ha anticipato, parmi.

*Impetone.* Saran forse

Doglie false.

*Rimestino.* Le prime; già si sa.

Ma ho gusto che siam giunti pure a tempo;

Benchè ci disse la Saviona ieri,

Che c'era tempo almen tutt'oggi.

*Impetone.* Or tosto

Sentirem cos'è stato. Ecco il marito.

## SCENA V.

PIGLIATUTTO, IMPETONE, RIMESTINO, e GONFALONA.

*Pigliatutto.* Oh, sei tu qui, sorella? Ben venuta.

*Gonfalona.* Oh, chi ci ha ad esser, se non ci son io?

Vengh'io in tempo?

*Pigliatutto.* Tempiissimo: ma a dir vero,

Or la Saviona ci vorrei più ch'altri.

I dolori incominciarsi a far serj,

E mi par molto ch'ella non vi sia.

Stu vi facessi un salto diviato,

O Impetone, a cercarla?

*Impetone.* Anzi: in un attimo

La troverò ben io. Vado e ritorno.

## SCENA VI.

*Detti, meno IMPETONE.*

*Pigliatutto.* Vi vedo veramente stragioiosi  
Della mia contentezza: finalmente  
I' sarò padre anch'io.

*Rimestino.* Il sei già stato  
Tu finora di questa Isola tutta,  
Che ti stima e ti venera. Indi tutti,  
E tanto più noi che ti siam sì stretti  
Congiunti, saremo oggi consolati.

*Gonfalona.* Gli è tanto che si aspetta questo bimbo.

*Pigliatutto.* Del buon cor vostro non dubito punto.

*Piglianch.* (Di dentro) Ahimè! ahi, presto!...

*Pigliatutto.* Di nuovo ella grida.

*Gonfalona.* Le rinforzan' le doglie.

*Rimestino.* Eh, com' ella urla!

*Pigliatutto.* D'ianz' eran quietate.

*Gonfalona.* I' vo' un po' entrarci;  
Veder da me: già non farà bisogno,  
Ch'io non la credò a tiro per adesso;  
Ma se occorresse, io non ho invidia certo  
Alla Saviona. Io n'ho fatti otto in somma.

*Rimestino.* E tutti maschi; e ceffi di salute  
Ch'i' non ho visto mai più belli.

*Piglianch.* Ahi, ahi!

*Gonfalona.* Eh, ci corr'io; restate: non pensateci.  
Vengo, vengo...

## SCENA VII.

RIMESTINO, PIGLIATUTTO.

*Rimestino.* Sta pure di buon animo,  
Caro cognato: già v'è tempo assai:  
E poi, mogliema val per due Savione.

*Pigliatutto.* Veramente Saviona ci dovrebbe  
Esser da un pezzo. In somma poi la moglie  
Del mago Pigliarello far dovuta  
Differenza, e non piccola, fra ogni altra  
Casa, e la casa mia.

*Rimestino.* Certo, ch'ei gode  
Presso te Pigliarel di un tal favore,

Che ci fa invidia a tutti. Ma in quest'Isola,  
 Van le cose, cred'io, com'anco altrove;  
 Che chi più ottien, non è quei che più merita.  
 Lo conosciam noi bene, arcibenone,  
 Codesto Pigliarello.

*Pigliatutto.* Per l'appunto  
 Gli è qua desso.

## SCENA VIII.

PIGLIARELLO, e detti.

*Pigliatutto.* Ma che, senza la moglie  
 Tu se' qui?

*Pigliarello.* Come? la non v'è da un pezzo?

*Pigliatutto.* La aspettiam noi da un pezzo.

*Pigliarello.* Cosa strana

La mi pare davvero: la mi disse  
 Ch'oggi di qui la non si moverebbe.

*Pigliatutto.* La c'ha fatto nottata; e al far del giorno  
 La se n'è ita, e non l'abbiam più vista.

*Rimestino.* E la sest'ora è quasi.

## SCENA IX.

IMPETONE, SAVIONA, e detti.

*Impetone.* Ecco!a, ecco!a:

I' ve l'ho ben trovata.

*Saviona.* Trafelata

Davver ch'io sono, d'aver corso tanto.

*Pigliarello.* Meglio facevi a non t'esser mai mossa  
 Di qui: già s'era detto che il faresti.

*Saviona.* Scusami, o Pigliatutto; io era certa,  
 Ben certa in me che niente occorrerebbe;  
 E perciò sol mi son lasciata indurre  
 D'ire ad assister la Micisca.

*Pigliatutto.* Sempre

A questi Pigliapoco siete pronti

A far servizio, ma a me no.

*Pigliarello.* Nol credere,

Te ne prego e scongiuro.

*Saviona.* Alla Micisca

N'andai, ma senza impegno; e il torno a dire,  
Perch' i' era certa, e il sono, che per oggi  
La non è in punto la tua moglie.

*Impetone.* Intanto,

Tu 'l vedi, se in un attimio io l'ho trova.

*Saviona.* Nè aspettar mi son fatta: il bimbo a mezzo  
Lasciai della Micisca: altri ci pensi.  
Io son qua per servirti; ed a voi soli  
Fia consecrata l'arte mia. C'è egli  
Stato nulla di male?

*Pigliatutto.* Per dir vero,  
*Qualche dogliuzza,* e nulla più. V'è dentro  
Mia sorella.

*Saviona.* Gli è come ci foss'io:  
Non v'è rischio nessuno: ma vedella  
Pur vo' da me; vo' dentro: volete altro?

*Pigliatutto.* Vaici; il vederti l'assicurerà.  
Or or anch'io ci vengo.

*Saviona.* Là ti aspetto.

SCENA X.

IMPETONE, PIGLIATUTTO, PIGLIARELLO; e RIMESTINO.

*Impetone.* Basta, non fo per dir, ma sempre sempre  
Questa genia maligna, i Pigliapoco,  
Tutto fanno per farti ognor dispetto;  
E voglion sempre starti a fronte; or pensa,  
Anco stillar quest'oggi di levarti  
La ostettrice di casa!

*Rimestino.* Hai ben ragione,  
Schietto Impetone: e il so più di voi tutti,  
Io ch'ho la mala sorte d'esser uno  
Di codesta agnazione dei Pigliapoco.  
Ma, grazie al Ciel, ch'io più mi tengo assai  
D'essere a te cognato, o Pigliatutto,  
Che non di tutta lor Consorteria.

*Pigliatutto.* Via, lasciam ste freddure: infra parenti,  
E distinte persone, quai siam noi,  
La quiete, il ben pubblico, il buon ordine,  
E il buon esempio, sono ed esser denno.  
Le nostre norme sole.

Che ci fa invidia a tutti. Ma in quest'Isola,  
 Van le cose, cred'io, com'anco altrove;  
 Che chi più ottien, non è quei che più merita.  
 Lo conosciam noi bene, arcibenone,  
 Codesto Pigliarello.

*Pigliatutto.* Per l'appunto  
 Gli è qua desso.

## SCENA VIII.

PIGLIARELLO, e detti.

*Pigliatutto.* Ma che, senza la moglie  
 Tu se' qui?  
*Pigliarello.* Come? la non v'è da un pezzo?  
*Pigliatutto.* La aspettiam noi da un pezzo.  
*Pigliarello.* Cosa strana  
 La mi pare davvero: la mi disse  
 Ch'oggi di qui la non si moverebbe.  
*Pigliatutto.* La c'ha fatto nottata; e al far del giorno  
 La se n'è ita, e non l'abbiam più vista.  
*Rimestino.* E la sest'ora è quasi.

## SCENA IX.

IMPETONE, SAVIONA, e detti.

*Impetone.* Eccola, eccola:  
 I' ve l'ho ben trovata.  
*Saviona.* Trafelata  
 Davver ch'io sono, d'aver corso tanto.  
*Pigliarello.* Meglio facevi a non t'esser mai mossa  
 Di qui: già s'era detto che il faresti.  
*Saviona.* Scusami, o Pigliatutto, io era certa,  
 Ben certa in me che niente occorrerebbe;  
 E perciò sol mi son lasciata indurre  
 D'ire ad assister la Micisca.  
*Pigliatutto.* Sempre  
 A questi Pigliapoco siete pronti  
 A far servizio, ma a me no.  
*Pigliarello.* Nol credere,  
 Te ne prego e scongiuro.  
*Saviona.* Alla Micisca

N'andai, ma senza impegno; e il torno a dire,  
Perch' i'era certa, e il sono, che per oggi  
La non è in punto la tua moglie.

*Impetone.* Intanto,

Tu 'l vedi, se in un attimio io l'ho trova.

*Saviona.* Nè aspettar mi son fatta: il bimbo a mezzo  
Lasciai della Micisca: altri ci pensi.  
Io son qua per servirvi; ed a voi soli  
Fia consecrata l'arte mia. C'è egli  
Stato nulla di male?

*Pigliatutto.* Per dir vero,  
*Qualche dogliuzza,* e nulla più. V'è dentro  
Mia sorella.

*Saviona.* Gli è come ci foss'io:  
Non v'è rischio nessuno: ma vedella  
Pur vo' da me; vo' dentro: volete altro?

*Pigliatutto.* Vaici; il vederti l'assicurerà.  
Or or anch'io ci vengo.

*Saviona.* Là ti aspetto.

## SCENA X.

IMPETONE, PIGLIATUTTO, PIGLIARELLO; e RIMESTINO.

*Impetone.* Basta, non fo per dir, ma sempre sempre  
Questa genia maligna, i Pigliapoco,  
Tutto fanno per farti ognor dispetto;  
E voglion sempre starti a fronte; or pensa,  
Anco stillar quest'oggi di levarti  
La ostetrica di casa!

*Rimestino.* Hai ben ragione,  
Schietto Impetone: e il so più di voi tutti,  
Io ch'ho la mala sorte d'esser uno  
Di codesta agnazione dei Pigliapoco.  
Ma, grazie al Ciel, ch'io più mi tengo assai  
D'essere a te cognato, o Pigliatutto,  
Che non di tutta lor Consorteria.

*Pigliatutto.* Via, lasciam ste freddure: infra parenti,  
E distinte persone, quai siam noi,  
La quiete, il ben pubblico, il buon ordine,  
E il buon esempio, sono ed esser denno.  
Le nostre norme sole.

Uscir di qui; che i Guastatutto, quanti  
Ve n'ha in paese, gli son tutti spie  
Di Pigliatutto. Andiam, chi qua, chi là;  
Sciogliamci, che non s'abbia a aver sospetto.  
Addio, Donne.

*Graziosina.* Saviona, a rivederci.

*Gonfalona.* In breve, sì, da mia cognata.

*Saviona.* In breve.

*Gonfalona.* Sta sera a notte.

*Saviona.* Addio.

SCENA V.

*Detti, meno SAVIONA.*

*Rimestino.* Poich'egli è fatto

L'incantesimo, or noi, o Spaventone,  
Unitamente al Tarantella nostro,  
Spandiamci un po' per l'Isola a vedere,  
Se dalla nostra possiam trarre alcuni  
Di questi Guastatutto.

*Spaventone.* Sì, facciamo.

Alcuni pur ne vinceremo. In somma,  
Noi tutti Pigliapoco siam pur stati  
Primi a sfamarli colla lenza e l'amo,  
E a torli dall'orribile ed inutile  
Fatica loro stolidi del prendere  
Sott'acqua i pesci con la nuda mano.

*Gonfalona.* Pensate, che lavoro!

*Graziosina.* E quali stenti!

*Spaventone.* Di cento, a dir di molto, un ne acchiappavano.

*Rimestino.* E tutti spiritavan dalla fame.

*Graziosina.* Ed ora, ingrati, deridon la lenza,  
Industria nostra.

*Gonfalona.* Maledetta rete!

*Rimestino.* Ardire, ardir; forse avverracci anch'oggi  
Di spalancar quegli ottusi intelletti,  
Come abbiám pur saputo a chiavistello  
Sprangar di Piglianchella la matrice.

*Tarantella.* (Piano, a Rimestino) Gli è l'usato gergo.

*Rimestino.* (Piano a Tarantella) Pazienza.

*Pigliatutto.* E la gente della nave,  
Sommersa è tutta?

*Tarantella.* E' par di sì: finora  
Niun se n'è visto salvo.

SCENA XII.

BABBEONE, e detti.

*Babbeone.* Hai tu saputo  
Già del naufragio?

*Pigliatutto.* Tarantella è corso  
A farmen parte.

*Babbeone.* Ma dell'uom salvato  
T'ha egli dato conto?

*Tarantella.* Io nol sapea.

*Babbeone.* Perch'hai avuta troppa furia.

*Pigliatutto.* E donde  
Venian essi? qual gente?

*Babbeone.* Oh, di lontano,  
Lontanissimo. Tutto è appien diverso  
Da noi; la nave, gli abiti, le faccie,  
Il linguaggio.

*Tarantella.* Babbèo; s'è' sono morti  
Tutti, men uno, che se ne sa egli  
Di lor faccie, lor abiti, e lor lingua?

*Babbeone.* E i morti a riva, non v'hann'ei portato  
Lor abiti, e lor faccie? e quel sol uno  
Non favell'egli, che nissun lo intende?  
Cioè nissun lo intende, s'ei nol vuole;  
Ma poi vedendo che parlava a sordi.  
S'ei seguitava in suo linguaggio, a un tratto  
S'è messo a favellare come noi,  
Speditamente ch'è una meraviglia;  
E disse che non v'era mai più stato  
In quest'Isola; eppure e il Pigliatutto  
Rammentò prima, e i Pigliapoco poi,  
Come se ci foss'egli stato sempre;  
E disse d'esser Mago.

*Pigliatutto.* Mago?

*Pigliarello.* (Da se) Oimè!  
Questa davvero non mi piacerebbe.



*Impetone.* Oh, ce lo manda il Cielo; che scarsezza  
Ne abbiám d'un solo.

*Pigliatutto.* Ma davvero, Mago?

*Babbeone.* Un qualche diavol gli è: solo ei si è salvo;  
Ei sa tutto di noi. Si sta un pochino  
Rasciugando alla spiaggia; e poi gli ha detto,  
Ch'ei sarà a fare il suo dover qui tosto  
Col primo di quest'Isola.

*Rimestino.* Col primo!

*Pigliatutto.* Correte presto; che dati gli sieno  
Tutti i soccorsi; e ditegli, che molto  
Gradirò di vederlo.

*Tarantella.* Tosto, tosto

Tel condurrò.

*Babbeone.* Tel condurrò ben io.

### SCENA XIII.

*Detti, meno BABBEONE e TARANTELLA.*

*Pigliatutto.* Vuolsi onorar chi di lontan paese  
Capita; sempre ci si impara. Intanto  
Vediamo un poco come van le cose  
Qua dentro. Deh, sgravata fosse tosto;  
E alla letizia d'esser padre aggiungere  
Anco potessi quella d'esser ospite  
Di un qualche savio, e delle cose esperto,  
Cui forse oggi la sorte vuol mandarci.

## ATTO TERZO.

### SCENA I.

*MISCHACH, mago arabo, e TARANTELLA.*

*Mischach.* Eccoci in casa del gran Pigliatutto;  
Ogni cosa mel dice. Ma vederlo  
Nol potrò io?

*Tarantella.* Si spira ei di vederti:  
Gli è dalla moglie sua, che sta lì lì

Per partorire.

*Mischach.*

E per la prima volta.

*Tarantella.* Sì, per la prima. (Da se) O bella, anche sa questo!

*Mischach.* E gran speranze egli ha di questo parto.

*Tarantella.* Tu ne sai più di me.

*Mischach.*

Eppur tu sei

Un suo parente, e amico.

*Tarantella.*

Parentela,

Ell'è lontana; ma, non fo per dire,  
Gran caso ei fa di me: ed io davvero  
Ben affetto gli sono. Or, or vedrai,  
Quando egli esce, in che modo egli m'accoglie.  
Vorrei soltanto che un pochino più  
Retta ei mi desse; tutto andrebbe meglio.

*Mischach.*

Ma pur, io che paesi tanti e tanti  
Ho visitati, io vi so dir che a primo  
Colpo d'occhio quest'Isola, per quanto  
Di pescatori è povero ricetto,  
La non mi par poi tanto malamente  
Sistemata. Pasciuti, rivestiti,  
Albergati, paretemi quant'altri,  
Ed anche meglio.

*Tarantella.*

Ora principio a credere,

Che tu non sai poi tutto. Ell'è quest'Isola;  
Un guazzabuglio, una confusione;  
Tutti voglion contare: di tre sorte  
Abitanti siam noi: l'un contro l'altro.  
Ell'è un' invidia che si scoppia: i pessimi  
Trionfan più ch'altrove; nessun caso  
Si fa di quei che vagliono: qui in somma  
Tutto è raggiri, e falsità.

*Mischach.*

Per questo

Tu dèi patir di molto; che mi hai faccia  
D'un tal qual nom buono e sincero.

*Tarantella.*

Eh vedo,

Torno a veder che non ti sfugge nulla.  
Ma insomma tu vedrai qui i Pigliapoco,  
E i Guastatutto, e il Pigliatutto insigne;  
Vedrai col senno tuo cosa sian quelli,  
E ci ripareremo poi: ti prego  
Ch'abbi memoria del tuo fido servo  
Tarantella; che questo è il nome mio.

*Mischach.*

Ma questo Pigliatutto aver pur dee  
Un non picciolo merito in se stesso,  
Poichè anco senza autorità nessuna,

- Impetone.* Oh, ce lo manda il Cielo; che scarsezza  
Ne abbiám d'un solo.
- Pigliatutto.* Ma davvero, Mago?
- Babbeone.* Un qualche diavol gli è: solo ei si è salvo;  
Ei sa tutto di noi. Si sta un pochino  
Rasciugando alla spiaggia; e poi gli ha detto,  
Ch'ei sarà a fare il suo dover qui tosto  
Col primo di quest'Isola.
- Rimestino.* Col primo!
- Pigliatutto.* Correte presto; che dati gli sieno  
Tutti i soccorsi; e ditegli, che molto  
Gradirò di vederlo.
- Tarantella.* Tosto, tosto  
Tel condurrò.
- Babbeone.* Tel condurrò ben io.

## SCENA XIII.

*Detti, meno BABBEONE e TARANTELLA.*

- Pigliatutto.* Vuolsi onorar chi di lontan paese  
Capita; sempre ci si impara. Intanto  
Vediamo un poco come van le cose  
Qua dentro. Deh, sgravata fosse tosto;  
E alla letizia d'esser padre aggiungere  
Anco potessi quella d'esser ospite  
Di un qualche savio, e delle cose esperto,  
Cui forse oggi la sorte vuol mandarci.

## ATTO TERZO.

## SCENA I.

*MISCHACH, mago arabo, e TARANTELLA.*

- Mischach.* Eccoci in casa del gran Pigliatutto;  
Ogni cosa mel dice. Ma vederlo  
Nol potrò io?
- Tarantella.* Si spira ei di vederti:  
Gli è dalla moglie sua, che sta lì lì

Per partorire.

*Mischach.*

E per la prima volta.

*Tarantella.* Sì, per la prima. (Da se) O bella, anche sa questo!

*Mischach.* E gran speranze egli ha di questo parto.

*Tarantella.* Tu ne sai più di me.

*Mischach.*

Eppur tu sei

Un suo parente, e amico.

*Tarantella.*

Parentela,

Ell'è lontana; ma, non fo per dire,  
Gran caso ei fa di me: ed io davvero  
Ben affetto gli sono. Or, or vedrai,  
Quando egli esce, in che modo egli m'accoglie.  
Vorrei soltanto che un pochino più  
Retta ei mi desse; tutto andrebbe meglio.

*Mischach.*

Ma pur, io che paesi tanti e tanti  
Ho visitati, io vi so dir che a primo  
Colpo d'occhio quest'Isola, per quanto  
Di pescatori è povero ricetto,  
La non mi par poi tanto malamente  
Sistemata. Pasciuti, rivestiti;  
Albergati, paretemi quant'altri,  
Ed anche meglio.

*Tarantella.*

Ora principio a credere,

Che tu non sai poi tutto. Ell'è quest'Isola;  
Un guazzabuglio, una confusione;  
Tutti voglion contare: di tre sorte  
Abitanti siam noi: l'un contro l'altro.  
Ell'è un' invidia che si scoppia: i pessimi  
Trionfan più ch'altrove; nessun caso  
Si fa di quei che vagliono: qui in somma  
Tutto è raggiri, e falsità.

*Mischach.*

Per questo

Tu dèi patir di molto; che mi hai faccia  
D'un tal qual uom buono e sincero.

*Tarantella.*

Eh vedo,

Torno a veder che non ti sfugge nulla.  
Ma insomma tu vedrai qui i Pigliapoco,  
E i Guastatutto, e il Pigliatutto insigne;  
Vedrai col senno *tuo cosa* sian quelli,  
E ci riparleremo poi: ti prego  
Ch'abbi memoria del tuo fido servo  
Tarantella; che questo è il nome mio.

*Mischach.*

Ma questo Pigliatutto aver pur dee  
Un non picciolo merito in se stesso,  
Poichè anco senza autorità nessuna,

Ch'egli abbia sovra tutti, tutti pure  
 Concordemente tengonlo pel primo.  
*Tarantella.* Gli è inventor della rete; ti par forse  
 Poo merito questo? Eccolo. Zitti.  
 Appartiamci un tantino.

## SCENA II.

PIGLIATUTTO, RIMESTINO, TARANTELLA,  
 e MISCHACH, da prima in disparte.

*Rimestino.* Vieni, o amato  
 Cognato mio: benchè il dolor mi tronchi  
 Le parole, pur vo' trarti un po' fuori  
 Di questa fatal camera. Hai bisogno  
 Di sollevarti un poco: intanto tregua  
 Le daran questi spasimi; e lasciandola  
 Quetare un poco, spero che fra breve  
 Il parto venga a bene.

*Pigliatutto.* Ah, ch'io mi sento  
 Un infausto presagio, che mi annichila,  
 Or sì vorrei ben mille volte innanzi  
 Mancar di erede, che veder l'amata  
 Moglie in periglio.

*Rimestino.* Acquetati: non credo  
 Ch'essa in pericol sia. Ma chi sen viene  
 Con Tarantella?

*Pigliatutto.* Ei sarà il Mago.

*Tarantella.* (S'inoltrano) O illustre  
 Pigliatutto, ecco l'ospite novello;  
 Mischacche Arabo Mago, a quel ch'ei dice;  
 Qui stavasi aspettandoti.

*Mischach.* Mi spiace  
 Di trovarti sì afflitto; onde l'aspetto  
 D'un ignoto recarti forse noja  
 Possa importuno; ma mi dà coraggio  
 L'esser ben certo ch'io qui non sarotti  
 Disutil punto.

*Pigliatutto.* Il ben venuto or sii.  
 Certo afflitto mi vedi, e n'ho ben donde;  
 Non lascerò pertanto di onorarti  
 Come il meglio potrommi.

<sup>1</sup> X-8 Ottobre. In letto per finirla una volta con questa maledettissima gamba.

*Mischach.*

Consolato

Io t'avrò tosto, sol che tu mi ascolti.  
Nei guai di questa unana vita, vuolsi  
Fatti adoprare più che parole; e ai fatti  
Conoscerei tu tosto qual mi sia.  
Sappi da prima, che non io per caso  
Qui approdai; mi vi spinse un qualche Iddio  
Per l'util vostro; e il dì verrà che tutta  
Benedirà quest'Isola il mio nome.

*Rimestino.* (A Tarantella) Certo ei si loda quanto basta.

*Tarantella.* (A Rimestino)

È stile,

Vedo, dei Maghi: e Pigliarel non burla.

*Pigliatutto.* Bel preambolo è il tuo. Veniamo ai fatti.

*Rimestino.* Gli ha un par d'occhi, ed un muso di furbaccio,  
Che fa strasecolarmi.

*Tarantella.*

Ad ogni occhiata

Par ch'ei ci legga nel fondo del cuore.

*Mischach.* Mi son raccolto un po' così in me stesso  
Prima di dar principio.

### SCENA III.

PIGLIARELLO, e detti.

*Pigliarello.*

Fa coraggio,

O adorato nostro Pigliatutto,  
Ho fatto quanto l'arte mia voleva  
Per far che tosto cessi questo guajo.  
La gran Dea Scassabimba hanmi d'un guardo  
Più assai benigno or riguardato, e parmi  
Che sia per farti grazia. — Oh, Rimestino,  
È egli questi il Mago forestiero?

*Rimestino.* — Gli è desso: e il diavol è che ce lo manda.

*Pigliatutto.* Si potean veramente questi sforzi  
Dell'arte tua far prima; nè lasciare  
Impossessarsi tanto di mia moglie  
Quei sì atroci dolori. Capricciosi  
Voi tutti Maghi mi parete assai.

*Mischach.* Alto là; ch'io non soffro che si tacci  
L'arte nostra; e le parti apertamente  
Ne piglio: e Pigliarello, mi cred'io,  
Non se l'avrà per male.

*Pigliarello.*

Oh, niente affatto.

Vedo bene all'aspetto, che saperne

Ch'egli abbia sovra tutti, tutti pure  
 Concordemente tengonlo pel primo.  
*Tarantella.* Gli è inventor della rete; ti par forse  
 Poco merito questo? Eccolo. Zitti.  
 Appartiamci un tantino.

## SCENA II.

PIGLIATUTTO, RIMESTINO, TARANTELLA,  
 e MISCHACH, da prima in disparte.

*Rimestino.* Vieni, o amato  
 Cognato mio: benchè il dolor mi tronchi  
 Le parole, pur vo' trarti un po' fuori  
 Di questa fatal camera. Hai bisogno  
 Di sollevarti un poco: intanto tregua  
 Le daran questi spasimi; e lasciandola  
 Quetare un poco, spero che fra brevè  
 Il parto venga a bene.

*Pigliatutto.* Ah, ch'io mi sento  
 Un infausto presagio, che mi annichila,  
 Or sì vorrei ben mille volte innanzi  
 Mancar di erede, che veder l'amata  
 Moglie in periglio.

*Rimestino.* Acquetati: non credo  
 Ch'essa in pericol sia. Ma chi sen viene  
 Con Tarantella?

*Pigliatutto.* Ei sarà il Mago.

*Tarantella.* (S'inoltrano) O illustre  
 Pigliatutto, ecco l'ospite novello;  
 Mischacche Arabo Mago, a quel ch'ei dice;  
 Qui stavasi aspettandoti.

*Mischach.* Mi spiace  
 Di trovarti sì afflitto; onde l'aspetto  
 D'un ignoto recarti forse noja  
 Possa importuno; ma mi dà coraggio  
 L'esser ben certo ch'io qui non sarotti  
 Disutil punto.

*Pigliatutto.* Il ben venuto or sii.  
 Certo afflitto mi vedi, e n'ho ben donde;  
 Non lascerò pertanto di onorarti  
 Come il meglio potrommi.

<sup>1</sup> X-8 Ottobre. In letto per finirla una volta con questa maledettissima gamba.

*Mischach.*

Consolato

Io t'avrò tosto, sol che tu mi ascolti.  
 Nei guai di questa unana vita, vuolsi  
 Fatti adoprare più che parole; e ai fatti  
 Conoscerei tu tosto qual mi sia.  
 Sappi da prima, che non io per caso  
 Qui approdai; mi vi spinse un qualche Iddio  
 Per l'util vostro; e il dì verrà che tutta  
 Benedirà quest'Isola il mio nome.

*Rimestino.* (A Tarantella) Certo ei si loda quanto basta.*Tarantella.* (A Rimestino)

È stile,

Vedo, dei Maghi: e Pigliarel non burla.

*Pigliatutto.* Bel preambolo è il tuo. Veniamo ai fatti.

*Rimestino.* Gli ha un par d'occhi, ed un muso di furbaccio,  
 Che fa strasecolarmi.

*Tarantella.*

Ad ogni occhiata

Par ch'ei ci legga nel fondo del cuore.

*Mischach.*

Mi son raccolto un po' così in me stesso  
 Prima di dar principio.

## SCENA III.

PIGLIARELLO, e detti.

*Pigliarello.*

Fa coraggio.

O adorato nostro Pigliatutto,  
 Ho fatto quanto l'arte mia voleva  
 Per far che tosto cessi questo guajo.  
 La gran Dea Scassabimba hanmi d'un guardo  
 Più assai benigno or riguardato, e parmi  
 Che sia per farti grazia. — Oh, Rimestino,  
 È egli questi il Mago forestiero?

*Rimestino.* — Gli è desso: e il diavol è che ce lo manda.*Pigliatutto.*

Si potean veramente questi sforzi  
 Dell'arte tua far prima; nè lasciare  
 Impossessarsi tanto di mia moglie  
 Quei sì atroci dolori. Capricciosi  
 Voi tutti Maghi mi parete assai.

*Mischach.*

Alto là; ch'io non soffro che si tacci  
 L'arte nostra; e le parti apertamente  
 Ne piglio: e Pigliarello, mi cred'io,  
 Non se l'avrà per male.

*Pigliarello.*

Oh, niente affatto.

Vedo bene all'aspetto, che saperne



Ch'egli abbia sovra tutti, tutti pure  
 Concordemente tengonlo pel primo.  
*Tarantella.* Gli è inventor della rete; ti par forse  
 Poco merito questo? Eccolo. Zitti.  
 Appartiamci un tantino.

## SCENA II.

PIGLIATUTTO, RIMESTINO, TARANTELLA,  
 e MISCHACH, da prima in disparte.

*Rimestino.* Vieni, o amato  
 Cognato mio: benchè il dolor mi tronchi  
 Le parole, pur vo' trarti un po' fuori  
 Di questa fatal camera. Hai bisogno  
 Di sollevarti un poco: intanto tregua  
 Le daran questi spasimi; e lasciandola  
 Quetare un poco, spero che fra breve  
 Il parto venga a bene.

*Pigliatutto.* Ah, ch'io mi sento  
 Un infausto presagio, che mi annichila.  
 Or sì vorrei ben mille volte innanzi  
 Mancar di erede, che veder l'amata  
 Moglie in periglio.

*Rimestino.* Acquetati: non credo  
 Ch'essa in pericol sia. Ma chi sen viene  
 Con Tarantella?

*Pigliatutto.* Ei sarà il Mago.

*Tarantella.* (S'inoltrano) O illustre  
 Pigliatutto, ecco l'ospite novello;  
 Mischacche Arabo Mago, a quel ch'ei dice;  
 Qui stavasi aspettandoti.

*Mischach.* Mi spiace  
 Di trovarti sì afflitto; onde l'aspetto  
 D'un ignoto recarti forse noja  
 Possa importuno; ma mi dà coraggio  
 L'esser ben certo ch'io qui non sarotti  
 Disutil punto.

*Pigliatutto.* Il ben venuto or sii.  
 Certo afflitto mi vedi, e n'ho ben donde;  
 Non lascerò pertanto di onorarti  
 Come il meglio potrommi.

<sup>1</sup> X-8 Ottobre. In letto per finirla una volta con questa maledettissima gamba.

*Mischach.*

Consolato

Io t'avrò tosto, sol che tu mi ascolti.  
 Nei guai di questa unana vita, vuolsi  
 Fatti adoprare più che parole; e ai fatti  
 Conoscera i tu tosto qual mi sia.  
 Sappi da prima, che non io per caso  
 Qui approdai; mi vi spinse un qualche Iddio  
 Per l'util vostro; e il dì verrà che tutta  
 Benedirà quest'Isola il mio nome.

*Rimestino.* (A Tarantella) Certo ei si loda quanto basta.*Tarantella.* (A Rimestino)

È stile,

Vedo, dei Maghi: e Pigliarel non burla.

*Pigliatutto.* Bel preambolo è il tuo. Veniamo ai fatti.

*Rimestino.* Gli ha un par d'occhi, ed un muso di furbaccio,  
 Che fa strasecolarmi.

*Tarantella.*

Ad ogni occhiata

Par ch'ei ci legga nel fondo del cuore.

*Mischach.*

Mi son raccolto un po' così in me stesso  
 Prima di dar principio.

## SCENA III.

PIGLIARELLO, e detti.

*Pigliarello.*

Fa coraggio,

O adorato nostro Pigliatutto,  
 Ho fatto quanto l'arte mia voleva  
 Per far che tosto cessi questo guajo.  
 La gran Dea Scassabimba hanmi d'un guardo  
 Più assai benigno or riguardato, e parmi  
 Che sia per farti grazia. — Oh, Rimestino,  
 È egli questi il Mago forestiero?

*Rimestino.* — Gli è desso: e il diavol è che ce lo manda.*Pigliatutto.*

Si potean veramente questi sforzi  
 Dell'arte tua far prima; nè lasciare  
 Impossessarsi tanto di mia moglie  
 Quei sì atroci dolori. Capricciosi  
 Voi tutti Maghi mi parete assai.

*Mischach.*

Alto là; ch'io non soffro che si tacci  
 L'arte nostra; e le parti apertamente  
 Ne piglio: e Pigliarello, mi cred'io,  
 Non se l'avrà per male.

*Pigliarello.*

Oh, niente affatto.

Vedo bene all'aspetto, che saperne

Dèi quanto, e più di me.

*Tarantella.* Ne ha viste tante!

*Rimestino.* E vien di lungi tanto!

*Pigliatutto.* Entrambi voi

Dovreste or dunque porre insieme i vostri  
Due senni, e me cavar di questo imbroglio.  
Ve ne sarei di cuore veramente  
Tenuto, tenuissimo.

*Mischach.* Qui è il caso,

Dove più assai che il sapere è che il senno,  
Potrà giovar la retta intenzione,  
L'animo grato, ed il voler sincero.

*Pigliarello.* E in quanto a questo poi, non credo mai  
Che nessun Mago di nessuna parte  
Dell'abitato mondo, superar mi  
Nè agguagliare mi possa.

*Mischach.* L'arte nostra

Ha due faccie: la burbera, che nuoce,  
Ella suol esser la più in voga: l'altra,  
Mansüeta che giova, è un po' più rara.  
Qual'è la tua? vuoi dirmelo?

*Pigliarello.* Che ciance

Son elle queste?

*Mischach.* Oh! tu ti crucci? è segno

Dunque ch'ell'è la burbera la tua.

*Pigliatutto.* Ma in somma?...

*Mischach.* In somma, a farla breve, io dico,

E affermo, e giuro, e subito tel provo,  
Che questo Mago è un bindolo; e ch'egli ódiati;  
E ti tradisce: e così tutti, tutti  
Costoro che ti attorniano, e ti adastiano,  
Mercè il bel trovamento della rete,  
La qual, se non ci badi, e con la vita,  
Anco tolta saratti.

*Pigliarello.* Calunniacchie.

*Tarantella, Rimestino.* Imposture maligne.

*Pigliatutto.* Adagio un poco.

Spiegati meglio, pregoti.

*Mischach.* Con mano

Farò toccarti il tutto quant'io dico.  
Io sì, che sono il vero Mago. Uditemi;  
Rispondetemi, or via, se avete fronte.  
So il passato, e il futuro. Stamattina,  
Al far del giorno a casa Rimestino,  
Che s'è egli fatto? parla, Pigliarello:

Non è Saviona moglie tua, colei  
Che con la tua sorella Gonfalona  
Straconficcò la Diva Scassabimba,  
Per isprangar quest'utero pregnante?

*Pigliatutto.* Ahi scellerati! e' taccionsi confusi.

*Mischach.* <sup>1</sup> Ben altro. Proseguiamo. E il cognatino,  
Questo tuo Rimestino, col suo pianto  
Tutto finto, non gode assai fors'egli,  
E non fu a parte anch'ei dell'incantesimo?  
E non ne godran forse anche gli stessi  
Guastatutto Impetone e Babbeone,  
E quanti altri ve n'abbia, tosto quando  
Entrerà in lor la speme o di dividere,  
O di toglierti, od anco di annullare  
Quella rete che pure or li satolla,  
E sì la invidian essi? E il Tarantella,  
Che qui la parte recita di un mezzo  
Galantuomo, egli pur non forse pronto  
Sarebbe a darti addosso?...

*Tarantella.* Oimè me; basta.

*Pigliarello.* Non trovo più parole.

*Rimestino.* A lui non mancano.

Così cascasse ei morto!

*Pigliatutto.* Assai gran cose  
Mi sveli tu; e il silenzio, e i mezzi accenti,  
E il turbarsi, e scontorcersi ch'ei fanno,  
Tutto a prova convinceli. Malnati,  
Ingrati...

*Mischach.* Han fatto il mestier loro; or tocca  
A noi di fare il nostro. Non ti credere  
Tu, Pigliarello, no, che effetto sia  
Del tuo stolto incantesimo il non parto  
Di Piglianchella: oibò: cagion più alta  
Vuol per ora così; tu lo stromento  
Fosti del Fato; e sciogliet nol potresti  
Anco volendo.

*Pigliatutto.* Ahi lasso me! dunque io  
Perder dovrò la moglie?

*Mischach.* No, di certo;  
Pur ch'abbi senno; e a chi può più di noi,  
Al Destin, sottometterti tu sappi.

*Pigliatutto.* Che s'ha egli dunque a fare?

<sup>1</sup> XI-9 Ottobre.

## SCENA IV.

GONFALONA, SAVIONA, e detti.

- Mischach.* Vedi tu,  
Che a poco a poco egli escon tutti, e lasciano  
La tua moglie?
- Gonfalone.* Un pochino or ella posa;  
Vediam frattanto un po' questo straniero.
- Saviona.* E' mi par strano assai, che v'abbia ad essere  
Mago altro qui, che mio marito.
- Pigliatutto.* Innanzi,  
Innanzi su, francone. Ah scellerate,  
Amiche perfidissime: mendaci  
Parenti; il tutto è appien scoperto: andate,  
Levatevi dagli occhi miei; nè mai,  
Mai mai più vi accostate ove son io.  
Ch'altrimenti...
- Mischach.* No, no; non infierire  
Contr'esse: le son donne; e i lor mariti  
Non son uomini: lasciali: sfogato  
Han l'odio; e tu l'hai desto. Raddrizzarvi  
Tutti potrò forse a buon fin...
- Pigliatutto.* Ma intanto  
Non me li vo' fra' piedi: itene: il sangue  
In vedervi mi bolle: ite; inchiodate  
Quanto vi piace...
- Gonfalone.* Oimè! tu ci hai scoperte,  
Rimestino imprudente.
- Saviona.* Ahi, Pigliarello,  
Chi ci ha tradite, chi?
- Pigliatutto.* Voi stesse: andate;  
Non vi ci voglio a conto niuno.
- Mischach.* E' fuggono,  
Che par che se li portin mille diavoli!

## SCENA V.

MISCHACH, PIGLIATUTTO, e TARANTELLA.

- Tarantella.* Ma non io fuggirò: togliermi a prova...
- Mischach.* Sì, sì; rimani tu. Lascialo; il peggio  
Non è costui: del resto un trombettiere  
Io vo' per testimonio dei miei detti,

E costui sarà il caso. Dico bene?

*Tarantella.* 'Voi m'avete a provar: bell'e pentito  
Io son di cuore, e d'animo; e già 'l vedo,  
Qui bisogna andar dritti.

*Pigliatutto.* Ma frattanto,  
Oimè me, chi mi rende la mi' moglie;  
E il figlio, oimè, tanto aspettato?...

*Mischach.* Il puoi  
Tu stesso; e il puoi tu solo.

*Pigliatutto.* Or come ciò?

*Mischach.* Scegliendo tu la prole che hai da avere,  
E di cui solo hai tu l'eletta.

*Pigliatutto.* Un maschio,  
Qual dubbio v'ha?

*Mischach.* Maschio, se il vuoi; ma un mostro  
Or de' assolutamente di tua moglie  
Nascere.

*Pigliatutto.* Un mostro?

*Mischach.* Un mostro: e di tre sorte  
Ti può nascere.

*Pigliatutto.* Oimè! tutto rinunzio,  
E rete, e eredi; purchè salva sia  
La donna.

*Mischach.* Esser nol può se non si sgrava.

*Pigliatutto.* Misero me! son disperato.

*Tarantella.* Amico,  
Non ismaniar così. Sentiamo il Mago:  
Sentiam dei mostri pria; forse l'uno  
D'essi sarà cosa soffribil.

*Mischach.* Anzi  
Indispensabil cosa è che tu scelga;  
Se no, la moglie è bell'e ita.

*Tarantella.* Udiamo.

*Pigliatutto.* Udiam dunque, oimè me!

*Mischach.* Questa tua prole,  
Già per se non poteva nascere mai;  
Onde al Destino piacque di valersi  
Del mal talento di costor, che parvero  
Esser l'ostacol essi; ma la cosa  
Non sta così: nel libro dei Decreti  
Già era fisso che un figlio mostruoso  
Nascere di voi dovrebbe, ed io fatale  
Ostettrice ne vengo. Prima scelta

Hai tu, di averlo sano e perfettissimo  
E di mente e di corpo, men soltanto  
Le gambe entrambe, ch'egli non avrà.

*Pigliatutto.* <sup>1</sup>Men le gambe? ah, non nasca...

*Mischach.* Piaceratti

Forse più dunque la seconda scelta?

*Pigliatutto.* Udiamla. Oh dura cosa!

*Mischach.* Può il secondo

Aversi un par di gambe come noi,  
E aver di più tre teste in vece d'una,  
E non gli mancar altro che le mani.

*Pigliatutto.* Oh Cielo! orrido ei fia: raccapriccio  
Solo in pensarlo!

*Tarantella.* Eppur tre teste, è cosa

Buona assai, poichè d'una si fa vanto.

*Mischach.* Resta l'ultimo, e men che gli altri due,  
Certo, piacerti ei debbe.

*Pigliatutto.* Esser può peggio?

*Mischach.* E di gran lunga. Il terzo, nascer puote  
Di corpo robustissimo, e di forza  
Senza pari, ma il busto senza testa.

*Tarantella.* E vivrebbe?

*Pigliatutto.* Morir, morir mi sento.

*Mischach.* Vivrebbe, e come vispo! non è cosa  
Senza esempio in natura.

*Pigliatutto.* Ahi, crudo amico  
Tu ne venisti a queste spiagge! Il meglio  
Era il lasciar con la mia moglie a un tempo  
Perir pur me, nè trarmi a sì funesta  
Scelta inaudita, orribile, tremenda.

*Mischach.* Osa; ti affida in me: scegli; pentito  
Non ne sarai, purchè il miglior tu elegga.

*Pigliatutto.* Il migliore?

*Tarantella.* Il miglior qui non val nulla.

*Mischach.* Voi v'ingannate assai. Su via, coraggio  
Fatti dunque, e ti mostra, qual sei, degno  
Di cangiar tu la sorte di quest'Isola.

*Pigliatutto.* Può dunque un qualche bene uscir di tanto  
Spiacevol cosa?

*Mischach.* Assai: per questo io venni;  
E per questo punzecchioti. Su, scegli.

*Pigliatutto.* Se dunque ell'è necessità, piuttosto  
Nascami quel che proponevi il primo,

<sup>1</sup> Andar al breve quanto più si potrà.

Perfetto tutto, men le gambe.

*Mischach.*

<sup>1</sup> È vero,  
Che a primo aspetto il minor mal par questo:  
Ma gli è mestier che tutto sappi. Appena  
Sarà quel tuo figliuolo fatto erede  
Della potenza, e della rete, e della  
Prospera sorte tua, che di null'altro  
Vedendosi mancante, in grande smania  
Verrà di aver le gambe anch'ei di suo;  
Quindi ebbro di potere a centinaia  
Farà tagliarne altrui, sempre sperando  
Che troverà quel paio che s'adatti  
Agli infelici suoi tronconi.

*Tarantella.*

Salva,  
Salva; alla larga! Oimè, ch'io già mi sento  
La cruda sega in queste gambe or mie.

*Pigliatutto.*

Ma troppo stolta e stravagante cosa  
E impossibile narri.

*Mischach.*

Nè di stolto  
Nulla v'ha, nè di strano, nè impossibile  
Al poter matto: ed a sì fatto eccesso  
Ei verrà forse incitato il tuo figlio  
Da altro Mago peggior di Pigliarello.  
E allora i Senza-gambe, e quei ch'avranno  
Timor di diventarlo, uccideranno;  
E addio la rete, e la potenza, e tutta  
La prole Pigliatutto.

*Pigliatutto.*

Disperate  
Già sono omai le cose; nasca dunque  
Quel senza mani, con tre teste: in senno  
Almen varrà per tre.

*Tarantella.*

Certo, e con esse  
Saprà valersi delle mani altrui  
Per far che il ben si faccia: e non le avendo  
In proprio, così non torrà nulla.

*Mischach.*

Tutto all'opposto. Quegli anzi vedendosi  
Ricco di mente e di cervello, aversi  
Occhi sei, lingue tre, d'orecchi il doppio,  
Invidioso delle mani altrui  
Farà troncarle a tutti, che niun l'abbia,  
Poich'ei non l'ha. Stessa rovina dunque,  
Anzi peggior ne seguiria.

*Pigliatutto.*

Se i mali



Ch'hai finor detti, uscir denno pur tutti  
Dall'una o più delle sue teste, or veggio,  
Che ciò che a primo aspetto era il più orrendo,  
Fassi il migliore: ei nasca il senza testa;  
Che così, vedo, ei starà in piedi, e all'uopo  
Avrà le mani al ben oprare, e il tronco  
A cose sistemate, arcibenissimo  
Farà da testa. Ond'io già il terzo ho eletto.

*Tarantella.* Sì; così almeno ei non farà nè occhiacci,  
Nè bocacce a chiunque spiaceragli.

*Mischach.* Sarà come tu vuoi; ma il più terribile  
Arciferoce diavolo fia questi,  
Al di cui busto ogni più iniqua testa,  
Or questa or quella, si appiccicherà.  
Oltre che il proprio suo intendimento,  
Risospinto dal collo in giù nel corpo,  
Sì gigantesca forza nelle membra  
Gl'infonderà, e sì cieca e furibonda,  
Ch'egli e il padre, e la madre ammazzerebbe  
A bella prima adolescenza; e poscia  
Brancolando qua e là, non mai frenabile  
Da forza niuna, quanto troverebbe  
Tutto sterminerebbe, e alla per fine  
Se stesso in mare precipiterebbe.

*Tarantella.* Lo facesse almen subito, per prima  
Impresa sua; men mal così sarebbe.

*Pigliatutto.* Orsù vedo, ben vedo, che il Destino  
Vuol fin di me, dei miei, di tutta l'Isola  
Fors'anche; e sia qual vuol, compiasi; muto  
Omai starò aspettandolo.

*Mischach.* Non perderti  
D'animo, no; riflettici; ben pensaci;  
La non è cosa da decider poi  
Su due piedi così. Tu i tre diversi  
Guai ben udisti; il suo men male han questi,  
Come l'ha ogni malanno. Un po' in te stesso  
Raccogliti; ti lascio per brev'ora,  
E intanto vo con Tarantella a spasso  
Per godermi quest'Isola: al ritorno  
Una risposta decisiva al certo  
Tu mi darai; e il minor mal fia 'l bene.

SCENA VI.

PIGLIATUTTO (Solo).

*Pigliatutto.* Son disperato. Eppur, chi sa; qua sotto  
C'è qualcosa di sacro: un po' il parere  
Voglio udir di mogliema: non è sempre  
Da dispregiarsi il femminil parere.

ATTO QUARTO.

<sup>1</sup> SCENA I.

IMPETONE, BABBEONE (Entrano da opposte parti).

*Impetone.* Tu, Babbeon, tu qui? Così affrettato,  
Che cerchi tu?

*Babbeone.* Nè tu affrettato meno,  
Parmi, ti sii.

*Impetone.* Ma almen per qualche cosa  
Io c'entro qui: ci ho pur la figlia.

*Babbeone.* Ed io  
Vo' veder co' miei occhi.

*Impetone.* Che vedere?  
Che c'è egli a vedere? (ei lo sa forse?)

*Babbeone.* Eh, tu 'l sai quanto me, quel che ci sia  
Qui da veder: è inutile il volerlo  
Nascondere: il san tutti.

*Impetone.* Che nascondere?  
Le son favole tutte; le son tutte  
Imposture maligne.

*Babbeone.* Qualche cosa  
Dunque c'è, poichè tu favole chiami  
Quel che dicon che c'è.

*Impetone.* Venivo appunto  
Per avvisarne Pigliatutto.

*Babbeone.* Avvisalo;  
Ma ei lo sa più di noi. Gran guai per esso,  
E per noi Guastatutto; e più per voi  
Che vi ci siete imparentati.

*Impetone.* Oimè!  
 Dunque s'è divulgato veramente?  
*Babbeone.* Del mostro, sì.  
*Impetone.* Che lo farà?  
*Babbeone.* Che è fatto.  
*Impetone.* Oibò, no.  
*Babbeone.* Mai di sì: gli è senza gambe.  
*Impetone.* Peggio assai; senza testa: ma è per nascere.  
*Babbeone.* Dunque è vero...  
*Impetone.* Sarà vero, pur troppo.  
*Babbeone.* Donde il sapesti?  
*Impetone.* Qualchedun mel disse  
 In segreto.  
*Babbeone.* E a me il disse segretissimo  
 Qualcun altro.  
*Impetone.* Già 'l vedo, è Pigliarello.  
*Babbeone.* Ed a te, Tarantella.  
*Impetone.* Noi siam fritti;  
 Or lo sa tutto il mondo.  
*Babbeone.* Ella è ben chiara;  
 La punizion del Dio del mar, crucciato  
 Per la soverchieria della rete,  
 Contro chi l'inventò.  
*Impetone.* Poffare: e' duolmi  
 Ch'io mi vi sono imparentato.  
*Babbeone.* Io 'l dissi.  
*Impetone.* Ma, se ma' mai, sarò dei primi iq stesso  
 A dargli addosso.  
*Babbeone.* E' non v'è altro scampo:  
 Così potrem riguadagnarci il cuore  
 Dei Pigliapoco, che ostinatamente  
 Ce la serbano.  
*Impetone.* Sì.

## SCENA II.

PIGLIATUTTO, e detti.

*Pigliatutto.* Che fate voi  
 Qui susurrando in casa mia?  
*Babbeone.* (Da se) Caduto  
 Ei c'è improvvido.  
*Impetone.* Oh bella! e non son io  
 Il tuo suocero più?  
*Pigliatutto.* Tu sei la mia

*Impetone.* Prima, e total rovina.  
*Babbeone.* Anzi piuttosto  
 Tu sei forse la mia.  
*Babbeone.* Gran disgrazia;  
 Gran gastigo dei Numi! cel dicea  
 Ben Pigliarello.  
*Pigliatutto.* Pigliarello è un tristo,  
 Più ch'altri. E ch'ha egli a dir?  
*Babbeone.* Che male, male  
 La finirebbe.  
*Impetone.* Onde di te puoi piangere,  
 Non di noi no; che colpa c'abbiam noi?  
*Babbeone.* E se tu il festi il mostro, e tu tel godi.  
*Pigliatutto.* Il mostro? che di' tu? mostro, o non mostro;  
 Che insolenza, che sogni!  
*Impetone.* Sogni, eh, sogni!  
*Babbeone.* Dimmi almen, s'io non son ben notiziato:  
 Gli è senza gambe, è ver?  
*Impetone.* Saria men male:  
 Ma gli è pur troppo senza testa.  
*Pigliatutto.* Or via,  
 Indiscreti, villani, ingrati, tristi,  
 Voi siete i mostri; e non ve n'ha qui altro.  
 E tu, Impeton, così al marito parli  
 Di sua moglie a te figlia? Così voi,  
 Beneficati, saziati, ai nostri,  
 (Sien veri o finti) ai nostri mali voi  
 Compatite così? No, non è nato,  
 Nè nascerà tal mostro: ma frattanto  
 Vi ho conosciuti voi. Spandere apposta  
 Ho fatto questa favola, e n'ho tratto  
 Vantaggio già più ch'io sperassi mai.

SCENA III.

MISCHACH, TARANTELLA, e detti.

*Babbeone.* Eccolo, vello, chi di questo appieno  
 Il vero ver ci svelerà.  
*Mischach.* <sup>1</sup> E così,  
 Hai risoluto finalmente? hai scelto  
 Qual dei tre mostri nascer debba?  
*Babbeone.* Oh! dunque

- Nato ancora ei non è ?  
*Impetone.* Pur ch'ei non sia  
 Quel senza testa.
- Tarantella.* Addio segreto : a tutti  
 L'han palesato : oh che gentaccia !
- Pigliatutto.* Indarno  
 Speri da me tal scelta, ospite crudo ;  
 Fa di noi quel che vuoi. Quanto più a lungo  
 Ci vo pensando, tanto ne so meno ;  
 E la mia moglie stessa anzi morire  
 Ella vuol, ch'esser madre di un tal mostro.
- Mischach.* Orsù tacete ; ed ascoltate : assai  
 Qui ci sarà da pianger e imparare  
 Per tutti voi. *Pigliatutto*, ogni indugio  
 Ognor più aggrava il male di tua moglie ;  
 E s'ella vuole anco perir, tu il dèi  
 A ogni costo impedirglielo. Ell'è forza  
 Di Destino immutabile che l'uno  
 Dei tre mostri tu elegga ; dalla scelta  
 N'uscirà certo il ben di te, dell'Isola,  
 Di tutti ; ma la scelta la dèi fare :  
 Nè il dibattersi giova. E voi maligni  
*Pigliapoco*, e voi lievi e sconoscenti  
 Guastatutto, se mai non l'indovina  
 Ei nella scelta, mal per tutti voi,  
 Che ne sarete rovinati primi.
- Pigliatutto.* Misero ahi me !  
*Gli altri.* Miseri ahi tutti !
- Mischach.* Il vedi,  
 Quai son costoro all'uopo. Ognun di loro  
 Darebbe il favor tuo, la tua vita  
 Per salvarsi anco un'ugna. Altro legame  
 Fa d'uopo qui per collegare in uno  
 Tre mostri tanto disparati quanto  
 Il sete voi. Che dite voi ? Consiglio  
 Chi 'l sa dare ? ognun tace ? Allor che i vivi  
 Scarsi son di consiglio, ultimo resta  
 Partito ancora, il consultare i morti.
- Tarantella.* I morti ?  
*Babbeone.* Ah fate voi, non ce ne cale  
 Nulla a noi.
- Impetone.* Fate, fate per lo meglio,  
 Purchè i morti non c'entrino.
- Pigliatutto.* Quai favole  
 Ci narri tu ?

- Mischach.* Mago son io da favole?  
All'impresa, all'impresa. E niun si muova;  
Guai chi favella non interrogato;  
O fugge non cacciato!
- Pigliatutto.* Spaventarmi  
Non è sì facil, come il disperarmi.  
Donde il vuoi, esca pure uno qualunque  
Consiglier; lo desidero, e l'aspetto.
- Mischach.* Gran consiglieri sono ed autivedono  
Tutto, i morti di garbo. Perchè in somma  
La storia indubitabile di quello  
Ch'ha da esser, gli è quello che già è stato.  
Di questo i morti esperienza piena  
N'han fatto, e quindi il lor parer si ascolti.
- Pigliatutto.* S'ascolti pur, sol che mia moglie in vita  
Resti, e illesa per ora.
- Mischach.* Uditi appena  
I parer de' defunti, e scelto il mostro,  
Tua moglie è sana più che il fosse mai.  
All'impresa, all'impresa.
- Babbeone.* Oimè, che occhiacci  
Ch'ei fa!
- Impetone.* Mastica in se.  
*Tarantella.* Eppur bisogna  
Starci; ci siamo.
- Mischach.* Sorgi, Ombra primiera,  
Tu già di Persia egregio Re. Nessuno  
Sa di voi, chi si fosse il Dario magno,  
Nè dove sia la Persia; poco importa;  
Udite, udite il senno suo.

<sup>1</sup> SCENA IV.OMBRA DI DARIO, e i detti. <sup>2</sup>

- Tutti.* Ahi, ahi!  
Ecco l'Ombra; siam iti tutti quanti.
- Mischach.* Dario, eccelso Monarca, or la grand'arte  
Delle già tue contrade ti richiama  
Alla luce del sole: nè la prima  
Volta quest'è che tu evocato ascendi

<sup>1</sup> XVI-14 Ottobre; piove finalmente dopo tre mesi di orrida siccità.<sup>2</sup> All'apparir dell'Ombra, tutti, meno Pigliatutto, gridano « ahi, ahi! ».

- Nato ancora ei non è ?  
*Impetone.* Pur ch'ei non sia  
 Quel senza testa.
- Tarantella.* Addio segreto : a tutti  
 L'han palesato : oh che gentaccia !
- Pigliatutto.* Indarno  
 Speri da me tal scelta, ospite crudo ;  
 Fa di noi quel che vuoi. Quanto più a lungo  
 Ci vo pensando, tanto ne so meno ;  
 E la mia moglie stessa anzi morire  
 Ella vuol, ch'esser madre di un tal mostro.
- Mischach.* Orsù tacete ; ed ascoltate : assai  
 Qui ci sarà da pianger e imparare  
 Per tutti voi. Pigliatutto, ogni indugio  
 Ognor più aggrava il male di tua moglie ;  
 E s'ella vuole anco perir, tu il dèi  
 A ogni costo impedirglielo. Ell'è forza  
 Di Destino immutabile che l'uno  
 Dei tre mostri tu elegga ; dalla scelta  
 N'uscirà certo il ben di te, dell'Isola,  
 Di tutti ; ma la scelta la dèi fare :  
 Nè il dibattersi giova. E voi maligni  
 Pigliapoco, e voi lievi e sconoscenti  
 Guastatutto, se mai non l'indovina  
 Ei nella scelta, mal per tutti voi,  
 Che ne sarete rovinati primi.
- Pigliatutto.* Misero ahi me !  
*Gli altri.* Miseri ahi tutti !
- Mischach.* Il vedi,  
 Quai son costoro all'uopo. Ognun di loro  
 Darebbe il favor tuo, la tua vita  
 Per salvarsi anco un'ugna. Altro legame  
 Fa d'uopo qui per collegare in uno  
 Tre mostri tanto disparati quanto  
 Il sete voi. Che dite voi ? Consiglio  
 Chi 'l sa dare ? ognun tace ? Allor che i vivi  
 Scarsi son di consiglio, ultimo resta  
 Partito ancora, il consultare i morti.
- Tarantella.* I morti ?  
*Babbeone.* Ah fate voi, non ce ne cale  
 Nulla a noi.
- Impetone.* Fate, fate per lo meglio,  
 Purchè i morti non c'entrino.
- Pigliatutto.* Quai favole  
 Ci narri tu ?

- Mischach.* Mago son io da favole?  
All'impresa, all'impresa. E niun si muova;  
Guai chi favella non interrogato;  
O fugge non cacciato!
- Pigliatutto.* Spaventarmi  
Non è sì facil, come il disperarmi.  
Donde il vuoi, esca pure uno qualunque  
Consiglier; lo desidero, e l'aspetto.
- Mischach.* Gran consiglieri sono ed antivedono  
Tutto, i morti di garbo. Perchè in somma  
La storia indubitabile di quello  
Ch'ha da esser, gli è quello che già è stato.  
Di questo i morti esperienza piena  
N'han fatto, e quindi il lor parer si ascolti.
- Pigliatutto.* S'ascolti pur, sol che mia moglie in vita  
Resti, e illesa per ora.
- Mischach.* Uditì appena  
I parer de' defunti, e scelto il mostro,  
Tua moglie è sana più che il fosse mai.  
All'impresa, all'impresa.
- Babbeone.* Oimè, che occhiacci  
Ch'ei fa!
- Impetone.* Mastica in se.
- Tarantella.* Eppur bisogna  
Starci; ci siamo.
- Mischach.* Sorgi, Ombra primiera,  
Tu già di Persia egregio Re. Nessuno  
Sa di voi, chi si fosse il Dario magno,  
Nè dove sia la Persia; poco importa;  
Udite, udite il senno suo.

<sup>1</sup> SCENA IV.

OMBRA DI DARIO, e i detti. <sup>2</sup>

- Tutti.* Ahi, ahi!  
Ecco l'Ombra; siam iti tutti quanti.
- Mischach.* Dario, eccelso Monarca, or la grand'arte  
Delle già tue contrade ti richiama  
Alla luce del sole: nè la prima  
Volta quest'è che tu evocato ascendi

<sup>1</sup> XVI-14 Ottobre; piove finalmente dopo tre mesi di orrida siccità.

<sup>2</sup> All'apparir dell'Ombra, tutti, meno Pigliatutto, gridano « ahi, ahi! ».



Dall'ombre Inferne; ed a minor *bisogno*  
 Altri già co' suoi carmi interpellavati.  
 Costui, ch'or qui piangente tapinello  
 Miri, è il gran Pigliatutto, di quest'Isola  
 Presso ad essere il primo: ma del come,  
 E del quando, e del quanto, titubante;  
 Or temente, or sperante, or disperante.  
 Che val ch'io più ti dica? laggiù tutto  
 Sapete voi; tu dunque or lo consiglia.

*Dario.* Ben mi è noto, è gran tempo, il monoforme  
 Mostro triforme di che qui si tratta.  
 Ebbi anch'io questo tarlo; e giù fra l'Ombre  
 Abita ei sempre, ancor che su talvolta  
 Venga a mostrarsi.

*Mischach.* Or, generosamente

Dunque tu dotto già di tal malanno,  
 Con ischiettezza a Pigliatutto addita  
 La scelta, qual per te fatta l'avresti.

*Dario.* Infra l'Ombre s'impara, ah! troppo tardi,  
 Cose assai che quassù mal s'intendeano.  
 Io quindi or di ricredermi vergogna  
 Punto non ho. Dunque, bench'io scegliessi  
 Già per me in vita il mostro senza gambe,  
 Consiglio or pure e esorto Pigliatutto  
 Di torsi quello senza testa.

*Pigliatutto.* E il pensi?

L'uccisore de' propri genitori;  
 Lo struggitor, disperditor bestiale  
 D'ogni cosa, d'ogni ordine?...

*Dario.* Pian piano:

Tutto questo può essere, se il tempo  
 Gli si dà di formarsi gigantone  
 Con la matta sua forza; ma ei v'ha mezzo,  
 Purchè i parenti sappiano, di fargli  
 Delle teste posticcie, che frattanto  
 L'impedisca di crescere; ed il Tempo  
 Suoi benefizi adduce. Io, mentecatto,  
 In mia testa affidando, e in molte mani  
 Ch'io maneggiar poteva, ebbi gran scorno  
 Da una squaldrina pur chiamata Atene,  
 Che dal suo Senza-testa addosso spintami,  
 Senza gambe trovatomi, m'urtò  
 Sì ciecamente che mi rovesciò;  
 Me dico, e i miei che venner dopo. Ed ecco  
 Perchè dai danni avuti rinsavito

Senza-testa ti dico e ti ridico,  
 Senza-testa ti eleggi, e corpo avrai.  
*Pigliatutto.* Senza testa mi par che tu ragioni;  
 Nè persüaso m'hai.  
*Mischach.* V'è poco male.  
 Ti farò udir ben altre Ombre sapute,  
 Che forse meglio appagheranti. Or sorga  
 L'un dei maggior di Roma Barbassori;  
 Sorga, e favelli filosofeggiando,  
 Che d'un Re d'Oriente non è l'arte.  
*Tarantella.* Oimè un'altra!  
*Babbeone, Impetone.* E' sarà qualche figuro,  
 Come qui appunto i Pigliapoco sono.

SCENA V.

C. GRACCO, e detti.

*Caio Gracco.* Inetto Pigliatutto ignorantissimo,  
 Che incomodar fai noi Signor del Mondo  
 Per sistemar comunque sia la tua  
 Isola microscopica ridicola;  
 Inetto Pigliatutto, e dubitare  
 Puoi tu un istante sul mostro da nascere?  
*Pigliatutto.* Ombra non sei cortese; ma alle corte  
 Almen di te potrò spicciarmi anch'io,  
 Poichè sì ben sai tutto delle nostre  
 Isolane miserie. Un raziocinio  
 Da te miglior che non dall'Ombra prima  
 Aspetto e chieggo.  
*Mischach.* Oh, come, Pigliatutto,  
 Ti se' affiatato già con le diverse  
 Ombre!  
*Caio Gracco.* Al Gracco minor prestar puoi fede,  
 Che trista esperienza egli, e il fratello  
 Fatta han pur troppo dei due mostri insani,  
 Del Tre-teste non meno che del senza  
<sup>1</sup> Testa nessuna. Mostrüosamente,  
 Benchè ambo maschi fossero, accoppiatisi  
 Codesti due malanni, alla perfine  
 Ripartorito in Roma ebbero il prisco  
 Solito Senza-gambe. Or, poichè questi

- Sempre a galla ritorna, e tanto ei dura,  
Meglio è pigliarsel subito, e scansare  
Quella orribil trafila di sciagure  
Per cui si torna ad esso. Aggiungi, ch'egli  
Tanto è men crudo, quanti al nascer suo  
Meno ostacoli trova: ma all'incontro  
Tanto è feroce più, quant'ei più indugia.
- Tarantella.* Oh, ben dice quest'Ombra: alla più presto  
Scelgasi il Senza-gambe, e così forse  
Noi salverem tutti le nostre.
- Pigliatutto.* Il mio  
Parer di prima, anche su questo, il sai;  
Ma tu, Mischach, me ne stogliesti...
- Babbeone.* E noi,  
Che siamo i più, noi Guastatutto, a patto  
Niuno vogliam a sì evidente rischio  
Espor le gambe nostre.
- Impetone.* Nasca tutto  
Quel che sa nascer, ma non mai tal peste  
Che a sua voglia pigliarcele, o lasciarcele  
Possa le gambe. Mai, no, mai.
- Babbeone.* Non mai.
- Pigliatutto.* Da ogni parte nemici; e ciò che l'uno  
Vorrebbe all'altro spiace. Altro non voglio  
Più nè udire, nè scerre.
- Mischach.* No, non farti  
Pusillanime tanto. Udirne anch'uno  
T'è d'uopo: un'Ombra almen per ogni mostro.  
Voglio evocar per ultimo quel chiaro  
Demostene, quel folgore del dire,  
Primo orator della città più dotta  
Che fosse mai. Eccolo: ei parli: e sculto  
<sup>1</sup> Vi fia il suo dir breve e sugoso e forte.

## SCENA VI.

• DEMOSTENE, e i sudetti.

- Demostene.* Tre-teste senza dubbio, teste tre:  
Questo è numero fausto; e può concorde  
Immedesmarsì all'uno. Io, che vissuto  
Son sotto il Senza-testa, indi morendo  
Vidimi addosso il Senza-gambe alzarsi,

<sup>1</sup> Variante: Sarà il suo dir breve e sugoso e sculto.

Gli abborro entrambi; nè altro scampo mai  
A quest'Isola, e al mondo quanto è vasto,  
Imaginar nè consigliar saprei  
Altro mai, che il Tre-teste.

*Pigliatutto.* Luculento

Sentenzioso Retore, alla breve  
Tu la decidi *ex cathedra*; ma pure  
Il non aver le mani è assai gran danno;  
E mal era per te se non le avevi,  
O l'ugne almeno, poichè tu graffiasti  
Sì ben con esse, com'ho udito dire:  
Ch'io poi non son digiuno interamente  
Degli antichi spropositi. Ma intanto  
Io tutt'e tre, voi Ombre, in mio pensiero  
Per mentecatti or reputo, per quanto  
Valenti in vita esser poteste.

*Dario.* Impressa

In questo marmo, ed in perpetuo sculta  
La mia sentenza appaiavi: ed il Tempo  
Lauderà poi chi laude merta. Leggi.

*Pigliatutto.* (Legge, vedendo a un tratto scolpita le seguenti note).

« È il Re un colosso, che da se non sta,  
« Se base accorta gli altrui piè non fa.

*Caio Gracco.* Ed io, da meno di costui son forse?

La mia sentenza anco eternar qui voglio.

*Pigliatutto.* (Legge) « Più lieve assai starsi un briaco in piè,  
« Che sussister pochi anni un Popol-Re. »

*Demostene.* Sotto al parer di un impazzato Re,

E di un non savio nobile, il plebeo  
Parer suo qui consacra anco Demostene.

*Pigliatutto.* (Legge) « Gli Ottimati, è il frustar che dura il più,  
« Perch'egli impiaga un pocolin men giù. »

*Mischach.* Di queste tre sentenze semivere  
E semifalse in se, già già formata  
Ha il destin la verace tua sentenza,  
O Pigliatutto. Ecco, e sparite a un tratto  
L'Ombre, ed il marmo stritolato, e uscita  
Lieta e perfetta ell'è tua prole in luce.<sup>1</sup>

*Piglianch.* (Di dentro).<sup>2</sup> Oh me felice! alfin sgravata io sono.

*Pigliatutto.* Sogno o son desto? di mia moglie, parmi,  
Udii la voce.

<sup>1</sup> Dopo un immenso scoppio, e gran terremoto, stritolate le lapidi, sparite l'Ombre, fuggiti tutti, meno Pigliatutto, s'ode di dentro un grido lieto di Piglianchella, che dice (*V. sopra*).

<sup>2</sup> Variante: Oh me felice! alfine ecco mi sgravo.

*Mischach.*

Udita l'hai ; di gioia  
E di giubilo accenti udrai ben tosto.  
Nato è il mostro ; nè a te forse discaro  
Sarà, nè ad altri ; andiam ; di volo andiamo  
A vederlo.

*Pigliatutto.*

Corriamvi. Io ne strasecolo.

## ATTO QUINTO.

### <sup>1</sup> SCENA I.

*Spiaggia del mare.*

MOLTITUDINE DI GUASTATUTTO, UOMINI, DONNE  
e BAMBINI, tra cui due donne che parlano.

*Donna I.* Che scoppio ! che spavento, che terrore !

*Donna II.* Qui siamo in salvo, parmi. Ma pur mugge  
Orridamente il mare.

*Donna I.* E che spacsoni

Fatto ha qua e là la terra !

*Donna II.* Hai tu veduto

Com' egl' iva per aria in su in su  
Intero intero il tetto della mia  
Capannuccia ?

*Donna I.* S'io 'l vidi ? e come il vidi !

E della mia, chi sa quel che n'è stato ?

*Donna II.* Ma che diavol fia mai sì spaventevole  
Infernale fracasso ?

*Donna I.* Da che qui

È approdato quel Diavolo di Mago,  
Arrabbiato, che dicon dalla Rabbia  
Venga, e' non c'è più bene.

*Donna II.* Anzi, dacchè

L'è ingravidata questa Piglianbella.

*Donna I.* Hai tu udito, che far la deve un mostro ?

*Donna II.* Sì, l'Orco.

*Donna I.* No. Un Dragone con tre teste.

*Donna II.* E che s'ingoierrebbe tutti i nostri  
Bimbi.

*Donna I.* Oimè me ! Forse che appunto ei nacque  
In quell'orrido scoppio.

- Donna II.* Ah, sì, sì, certo.  
Questo fu, questo fu.
- Donna I.* Scoppiata anch'essa  
Fosse almeno..
- Donna II.* Udrem tosto. Il gran trambusto  
Certo è stato di là, verso il palazzo  
Di Pigliatutto.
- Donna I.* E' sarà ito all'aria,  
Spero, anche quello.
- Donna II.* Vedi, ognor più gente  
Qui ver la spiaggia corre a rifugiarsi.
- Donna I.* E di tutti ve n'ha. Vedi, parecchie  
Delle smorfiose Pigliapoco anch'esse,  
Per salvarsi non sdegnan frammischiarsi  
Con no' altre.
- Donna II.* E trovate ell'han le gambe  
Davver; che prima non sapeansi muovere,  
Ve' come corron ora.

SCENA II.

Molti altri correndo, tra' quali SPAVENTONE e GRAZIOSINA, da parti diverse,  
e le due DONNE GUASTATUTTO.

- Graziosina.* Oh! che vegg'io?  
Tu, Spaventone, qui?
- Spaventone.* Ver te correa,  
Sentito ch'ebbi e scoppio, e terremoto.  
Beato me, che fuor di casa trovoti!
- Graziosina.* Oh, se sapessi! e' mi par sogno. Casa,  
Non l'abbiam più; l'è sobbissata: ancora  
Ben non lo credo d'esser viva.
- Spaventone.* In casa  
Dunque non eri?
- Graziosina.* I' balzai fuor, nè so  
Come il fessi: da allora sempre ho corso,  
Senza sapermi dove.
- Spaventone.* Ed io mi stava  
Appunto in casa Rimestino; ed era  
La Gonfalone meco, e visitávamo  
L'incantesimo: tutto era a dovere;  
I chiodi ribaditi, che il pareano  
Dal martello del Diavolo, e tra noi  
Si ridea delle doglie sopra parto  
Di Piglianbella; quando in un momento

*Mischach.*

Udita l'hai; di gioia.

E di giubilo accenti udrai ben tosto.

Nato è il mostro; nè a te forse discaro

Sarà, nè ad altri; andiam; di volo andiamo

A vederlo.

*Pigliatutto.*

Corriamvi. Io ne strasecolo.

## ATTO QUINTO.

### 1 SCENA I.

*Spiaggia del mare.*

MOLTITUDINE DI GUASTATUTTO, UOMINI, DONNE  
e BAMBINI, tra cui due donne che parlano.

*Donna I.* Che scoppio! che spavento, che terrore!

*Donna II.* Qui siamo in salvo, parmi. Ma pur mugge  
Orridamente il mare.

*Donna I.* E che spaconi

Fatto ha qua e là la terra!

*Donna II.* Hai tu veduto

Com'egl'iva per aria in su in su

Intero intero il tetto della mia

Capannuccia?

*Donna I.* S'io 'l vidi? e come il vidi!

E della mia, chi sa quel che n'è stato?

*Donna II.* Ma che diavol fia mai sì spaventevole

Infernale fracasso?

*Donna I.* Da che qui

È approdato quel Diavolo di Mago,

Arrabbiato, che dicon dalla Rabbia

Venga, e' non c'è più bene.

*Donna II.* Anzi, dacchè

L'è ingravidata questa Piglianbella.

*Donna I.* Hai tu udito, che far la deve un mostro?

*Donna II.* Sì, l'Orco.

*Donna I.* No. Un Dragone con tre teste.

*Donna II.* E che s'ingoierebbe tutti i nostri

Bimbi.

*Donna I.* Oimè me! Forse che appunto ei nacque

In quell'orrido scoppio.

- Donna II.* Ah, sì, sì, certo.  
Questo fu, questo fu.
- Donna I.* Scoppiata anch'essa  
Fosse almeno..
- Donna II.* Udrem tosto. Il gran trambusto  
Certo è stato di là, verso il palazzo  
Di Pigliatutto.
- Donna I.* E' sarà ito all'aria,  
Spero, anche quello.
- Donna II.* Vedi, ognor più gente  
Qui ver la spiaggia corre a rifugiarsi.
- Donna I.* E di tutti ve n'ha. Vedi, parecchie  
Delle smorfiose Pigliapoco anch'esse,  
Per salvarsi non sdegnan frammischiarsi  
Con no' altre.
- Donna II.* E trovate ell'han le gambe  
Davver; che prima non sapeausi muovere,  
Ve' come corron ora.

SCENA II.

Molti altri correndo, tra' quali SPAVENTONE e GRAZIOSINA, da parti diverse,  
e le due DONNE GUASTATUTTO.

- Graziosina.* Oh! che vegg'io?  
Tu, Spaventone, qui?
- Spaventone.* Ver te correa,  
Sentito ch'ebbi e scoppio, e terremoto.  
Beato me, che fuor di casa trovoti!
- Graziosina.* Oh, se sapessi! e' mi par sogno. Casa,  
Non l'abbiam più; l'è sobbissata: ancora  
Ben non lo credo d'esser viva.
- Spaventone.* In casa  
Dunque non eri?
- Graziosina.* I' balzai fuor, nè so  
Come il fessi: da allora sempre ho corso,  
Senza sapermi dove.
- Spaventone.* Ed io mi stava  
Appunto in casa Rimestino; ed era  
La Gonfalona meco, e visitavamo  
L'incantesimo: tutto era a dovere;  
I chiodi ribaditi, che il pareano  
Dal martello del Diavolo, e tra noi  
Si ridea delle doglie sopra parto  
Di Piglianchella; quando in un momento



Tremar la casa, ed infuocarsi l'aria,  
 E spalancarsi gli usci, e schiodellarsi  
 La Scassabimba, e rovinarci addosso  
 La statua pesante che spaccatami  
 Ebbe la testa quasi, fu in un *fiat*.  
 Com'i' trovassi l'uscio, e scala, e via  
 Per arrivar fin qui, ned io lo so.  
 So ch'io ci sono.

*Graziosina.* In salvo qui noi stiamo;  
 E c'è tanti altri; e non s'ode più nulla.  
 E della Gonfalona?

*Spaventone.* Che so io?  
 I' ho pensato a me. Sarà fuggita,  
 O sarà morta; io non so nulla.

## SCENA III.

GONFALONA, e detti.

*Donna I.* Oh! mira,  
 Gonfalona, la fetida sorella  
 Del magno Pigliatutto; vedi, vedi,  
 Com'ella corre in salvo.

*Donna II.* Manco male,  
 Che questo terremoto non rispetta  
 Codesti soverchioni.

*Graziosina.* Eccola, anch'essa  
 Corre ver noi.

*Spaventone.* Davver ch'è dessa: ho caro  
 Ch'ella sia salva.

*Graziosina.* O cara amica, vieni,  
 Qui non v'è rischio più, vieni.

*Gonfalona.* Chi vedo!  
 Oh cara Graziosina! oh che miracolo!  
 Oh Spaventone! e come siam no' in vita?  
 Non la capisco.

*Spaventone.* <sup>1</sup> Ma, saper non puossi  
 Quel che sia stato?

*Gonfalona.* Il saprem, sì; e fra poco  
 Ch'io non mi son po' poi tanto smarrita  
 Ch'io non pensassi a investigar la *causa*.  
 Ed ho spedito in fretta Rimestino  
 Ver la magion di Pigliatutto, e dettogli

Che alla spiaggia raggiungami.

*Graziosina.*

Ben festi,

Perchè assicuran tutti, che lo scoppio  
Uscito sia di là.

SCENA IV.

IMPETONE, BABBEONE, e detti.

*Babbeone.*

Ve' quanta gente

S'è rifugiata qui.

*Impetone.*

Qui facciam pausa.

*Babbeone.*

Qui par che in salvo stiasi.

*Spaventone.*

Che è stato?

Ch'è egli stato?

*Babbeone.*

Oh! cosa grossa, grossa,

Davvero.

*Impetone.*

Noi cogli occhi nostri abbiamo

Visto tutto, noi, sì.

*Babbeone.*

Gli è il gran portento.

*Impetone.*

Gli è il gran Mago davvero.

*Gonfalona.*

Ma, finitela;

Dite su: chi è perito? chi è rimasto?

*Babbeone.*

Fracassate in un fiato le tre lapidi.

*Impetone.*

E rimandati sotterra i tre morti.

*Babbeone.*

E a tutta gola urlare il Mago a un tempo:

Ecco il mostro che nasce.

*Impetone.*

Ecco, ch'è nato.

*Donna I.*

È nato il mostro! ecco lo scoppio: oh miseri

I nostri bimbi, e noi!

*La moltitudine.*

L'Orco.

*Altri.*

Il Serpente.

*Altri.*

Con tre teste.

*Altri.*

Oibò, anzi, senza testa.

*Imp., Babb.*

Zitti, zitti una volta; non si sa,

Ancora no, quale sia nato.

*Graziosina.*

Tutti

Balordi siete, e smemorati or dunque.

*Gonfalona.*

Chi vi capisce?

*Spaventone.*

Cosa son ste lapidi

Fracassate?

*Gonfalona.*

E i tre morti risepolti?

*Impetone.*

Eh, voi non ci potete capir nulla,

Che non avete visto.

*Babbeone.*

Troppo lungo

Tremar la casa, ed infuocarsi l'aria,  
 E spalancarsi gli usci, e schiodellarsi  
 La Scassabimba, e rovinarci addosso  
 La statua pesante che spaccatami  
 Ebbe la testa quasi, fu in un *fiat*.  
 Com' i' trovassi l'uscio, e scala, e via  
 Per arrivar fin qui, ned io lo so.  
 So ch'io ci sono.

*Graziosina.* In salvo qui noi stiamo ;  
 E c'è tanti altri ; e non s'ode più nulla.  
 E della Gonfalona ?

*Spaventone.* Che so io ?  
 I' ho pensato a me. Sarà fuggita,  
 O sarà morta ; io non so nulla.

## SCENA III.

GONFALONA, e detti.

*Donna I.* Oh ! mira,  
 Gonfalona, la fetida sorella  
 Del magno Pigliatutto ; vedi, vedi,  
 Com'ella corre in salvo.

*Donna II.* Manco male,  
 Che questo terremoto non rispetta  
 Codesti soverchioni.

*Graziosina.* Eccola, anch'essa  
 Corre ver noi.

*Spaventone.* Davver ch'è dessa : ho caro  
 Ch'ella sia salva.

*Graziosina.* O cara amica, vieni,  
 Qui non v'è rischio più, vieni.

*Gonfalona.* Chi vedo !  
 Oh cara Graziosina ! oh che miracolo !  
 Oh Spaventone ! e come siam no' in vita ?  
 Non la capisco.

*Spaventone.* <sup>1</sup> Ma, saper non puossi  
 Quel che sia stato ?

*Gonfalona.* Il saprem, sì ; e fra poco  
 Ch'io non mi son po' poi tanto smarrita  
 Ch'io non pensassi a investigar la *causa*.  
 Ed ho spedito in fretta Rimestino  
 Ver la magion di Pigliatutto, e dettogli

<sup>1</sup> XIX-18 Ottobre.

Che alla spiaggia raggiungami.

*Graziosina.* Ben festi,  
Perchè assicuran tutti, che lo scoppio  
Uscito sia di là.

SCENA IV.

IMPETONE, BABBEONE, e detti.

*Babbeone.* Ve' quanta gente  
S'è rifugiata qui.

*Impetone.* Qui facciam pausa.

*Babbeone.* Qui par che in salvo stiasi.

*Spaventone.* Che è stato?  
Ch'è egli stato?

*Babbeone.* Oh! cosa grossa, grossa,  
Davvero.

*Impetone.* Noi cogli occhi nostri abbiamo  
Visto tutto, noi, sì.

*Babbeone.* Gli è il gran portento.

*Impetone.* Gli è il gran Mago davvero.

*Gonfalcona.* Ma, finitela;  
Dite su: chi è perito? chi è rimasto?

*Babbeone.* Fracassate in un fiato le tre lapidi.

*Impetone.* E rimandati sotterra i tre morti.

*Babbeone.* E a tutta gola urlare il Mago a un tempo:  
Ecco il mostro che nasce.

*Impetone.* Ecco, ch'è nato.

*Donna I.* È nato il mostro! ecco lo scoppio: oh miseri  
I nostri bimbi, e noi!

*La moltitudine.* L'Orco.

*Altri.* Il Serpente.

*Altri.* Con tre teste.

*Altri.* Oibò, anzi, senza testa.

*Imp., Babb.* Zitti, zitti una volta; non si sa,  
Ancora no, quale sia nato.

*Graziosina.* Tutti  
Balordi siete, e smemorati or dunque.

*Gonfalcona.* Chi vi capisce?

*Spaventone.* Cosa son ste lapidi  
Fracassate?

*Gonfalcona.* E i tre morti risepolti?

*Impetone.* Eh, voi non ci potete capir nulla,  
Che non avete visto.

*Babbeone.* Troppo lungo

Sarebbe il raccontarvi di quel Mago,  
Nè intendereste nulla.

*Impetone.* Se noi stessi,  
Ch'abbiam pur visto, nulla c'intendemmo.

*Spaventone.* Ma in somma, tutto il male s'è raccolto  
In casa Pigliatutto; e sprofondata  
Certo ell'è.

*Impetone.* Credo bene; così fosse!  
Ma noi la demmo a gambe al primo scoppio.

*Gonfalone.* Sciocchi, dunque sapete quant'è noi.

*Babbeone.* Che, canzonate? un trambustio così  
Non s'è ma' udito. Ma voi dite bene;  
Tutto il mal di là nasce: maledetto  
Sia il giorno in cui noi Guastatutto abbiamo  
Dato le spalle ai degni Pigliapoco,  
Per darci in braccio al Pigliatutto!

*Impetone.* Anch'io

Son ravveduto, anch'io; benchè la figlia  
Pur v'abbia collocata: poveretta,  
Chi sa se non l'è l'utero scoppiato  
Nel partorir sì rumoroso mostro?  
Ma che che sia, gli è chiaro che noi tutti,  
Nato il mostro, mai più possiam, mai più  
Aver un bene al mondo. Uniamci tutti  
E Pigliapochi e Guastatutti, e andiamo  
In armi a sperperarlo, anzi ch'ei cresca;  
E uccidiamne anco il padre.

*Babbeone.* S'ha a far presto,

Perchè gli è accorto e tristo. Udite tutti:  
Il meno mal per noi ch'abbia a toccarci,  
Gli è di perder le gambe, s'egli è nato  
Il binubo senza gambe: s'egli è poi  
Colui dalle tre teste senza mani,  
Addio mani per noi; e già pensatevi,  
Che a chi tocca tocca; niun di noi  
Può vivere sicuro. Ma se mai,  
Che il Ciel ne scampi, è quello senza testa,  
Cieco, e feroce, e indomito, ogni cosa  
È ita all'aria, e noi siam tutti fritti.  
Sicchè, senza indugiar, corriamgli addosso,  
E facciamo lui quel ch'ei vuol fare a noi.

*Spaventone.* Sì, sì; fratelli tutti; un util solo  
Muovaci, andiamo.

*Molti.* Andiamo; ed in comune  
Ripigliamci la rete...

*Spaventone.* Adagio a questo.  
 La rete spetta a noi ; noi Pigliapoco  
 Siam pur quei che nudriti tanto tempo  
 V'abbiam cogli ami e lenze nostre, e tratti  
 Dalla miseria del pescar con mani.

*Impetone.* Questo no ; se di niuno ella dev'essere  
 La rete, esser de' nostra, che siam più.

*Babbeone.* In comune, in comune.

*Spaventone.* Ingrati.

*Impetone, Babbeone.* Tristi,  
 Insaziabili.

*Tutti i Guastatutto.* Sì; peggiori ancora  
 Di Pigliatutto stesso.

*Gonfalona.* Qui la cosa  
 La si fa brutta per i nostri.

*Graziosini.* (A *Spaventone*) Zitto  
 Statti per or : pigliamla a Pigliatutto  
 Prima, e poi si vedrà.

*Spaventone.* <sup>1</sup> Genìa malnata.

*Imp., Babb.* Genìa voi; stragenìa... A noi la rete  
 Disputar voi ?

## SCENA V.

PIGLIARELLO, SAVIONA, e detti.

*Pigliarello.* La rete ? a chi la rete  
 Può mai toccare altri che al Mago ? ei solo  
 Può raggiustarla, rifarla, serbarvela :  
 La rete tocca al Mago.

*Impetone.* E ardisci tu  
 Chiamarti Mago ancora ?

*Babbeone.* A petto a quello  
 Della Rabbia, non pesi un quarto d'oncia.

*Pigliarello.* E appunto perchè quegli ne sa tanto,  
<sup>2</sup> E voi habbei non *ne* sapete nulla,  
 Io che qualcosa so, posso pur fargli  
 Un po' fronte, e serbarvi io sol la rete ;  
 Ch'egli certo del vostro impeto stolto  
 Si riderà ; ma non così fors'egli  
 Si riderà dell'astuziole mie.

*Gonfalona.* Sì certo ; ei di te molto curerà :

<sup>1</sup> XX-19 Ottobre.<sup>2</sup> Variante: E voi babbèi non sapete di nulla.

- Basta veder com'egli è ito all'aria  
L'incantesimo tuo.
- Saviona.* È schiodellata  
La Scassabimba dunque?
- Spaventone.* Altro che chiodi!  
Egli avrebbe la terra dai suoi cardini  
Schiantato. Or, Pigliarello, tutti tutti  
Noi quanti siamo, siamo iti, se d'accordo  
Tu non ci poni su la rete.
- Pigliarello.* In mano  
Di chi è ella insomma ora rimasta?
- Impetone.* Non si sa.
- Babbeone.* Se scoppiato è il Pigliatutto,  
La sarà di chi primo se la piglia.
- Pigliarello.* E ve la disputate in cotal modo,  
Senza saper che ne sia stato? All'aria  
Se il Pigliatutto e sua magion son iti,  
È ita anco la rete.
- Graziosina.* Zitti, zitti.  
Ecco il mio Rimestino strafelato  
Che corre a noi; saprem di tutto il vero.

# ' SCENA VI.

RIMESTINO, e detti.

- Babbeone.* E così, è egli morto?
- Spaventone.* E della rete  
Che n'è stato?
- Rimestino.* Che dite? voi sognate.
- Gonfalona.* Cos'è seguito insomma?
- Graziosina.* All'aria almeno  
La casa è ita senza dubbio.
- Rimestino.* Eh, nulla;  
Nulla di questo. Amici, e' non v'è luogo  
Nè a speranze, nè ad altro, nè a tumulti.  
Pigliatutto sta in piedi, egli, e la casa,  
E la moglie, e la rete, e il bimbo nato.
- Tutti.* Come, nato?
- Alcuni.* E non è mostro, nè bestia?
- Rimestino.* Che mostro! oibò. Pian piano io m'accostai  
Alla magion di Pigliatutto; e udiva  
Tutto allegria là dentro: si rideva

A più non posso, e si gozzovigliava;  
Ed udià, s'i' non erro, anco la voce  
Del nuovo Mago che sciamava: oh bella  
Creaturina! oh meraviglia! E tutti  
Ripetea poi: Bella creaturina!

*Gonfalona.* Di' tu vero?

*Rimestino.* Vel giuro.

*Moltitudine.* Non è nato

Dunque un mostro?

*Rimestino.* Anzi un angiol di bellezza;

E tutti gridan: Viva Pigliatutto!

*Moltitudine.* Viva, sì, viva Pigliatutto, viva!

*Gonf., Graz.* Scoppio di rabbia.

*Rimestino.* I' son venuto in fretta

Per dirvi ciò ch'i' udiva, e il di più presto

Verrà in chiaro.

*Pigliarello.* Suspendere ogni grido

Si dovria, parmi, nè esternarci in nulla

In questo mentre.

*Moltitudine.* Viva Pigliatutto!

*Spaventone.* Ecco, vien Tarantella. Oh costui sì,

Che si sarà ficcato dentro bene

In casa Pigliatutto, e saprà tutto.

## SCENA VII.

TARANTELLA, e detti.

*Tarantella.* Allegri, allegri; evviva, evviva! a bene

Tutto è voltato; e per sì gran fracasso

Non v'è di guasto un fil di paglia neanche.

*Graziosina.* Se' tu entrato?

*Gonfalona.* Hai tu visto?

*Saviona.* È partorita?

*Pigliarello.* Cosa è nato?

*Tarantella.* Una femmina, celeste;

Che la più bella mai, nè la sì bella

Nè in quest' Isola mai, nè in tutto il mondo

La non fu vista mai.

*Gonfalona.* Sciocco.

*Graziosina.* Sguajato.

*Pigliarello.* E l'hai vista?

*Saviona.* E che è questa bellezza

D'un pezzetto di ciccia uscito appena?

*Gonfalona.* Sudicio, lordo.



*Graziosina.*

Fetido.

*Tarantella.*

Al contrario,

(Qui sta il prodigio massimo, e l'ho vista,  
Io con quest'occhi, or ora) non v'ha nulla  
Del sudiciume d'un recente feto.  
Tanti dolori, e stenti, e patimenti  
Della pregnante madre, dovea nascere  
Certo insolita cosa; ed è ben mostro;  
Ma di bellezza, e singolarità:  
Che appena nata, subito, *ipso facto*  
La cominciava da se stessa a crescere,  
E si faceva fanciulla, e quindi adulta,  
Poi la rimase una bella donzella  
Di circa lustri quattro: e parla, e ride  
Soavemente; angelica nei moti,  
Nel contegno una Diva; e quel ch'è il più,  
(Strasecolate, e crepate d'invidia,  
Donne qui quante siete) ella fa prova  
Di senno anco maggior di sua bellezza.

*Donne.*

Oh, questa è grossa. Un impostor tu sei.

*Pigliarello.*

Sentite: a quel Demonio di quel Mago,  
Vedo ben ch'ogni cosa gli è possibile:  
Qui non v'è nè da rider, nè scontrarsi;  
Bisognerà pur starci. Esser dei primi  
Io voglio a dargli il mi rallegro, al buono  
Mio Pigliatutto; e ci vo diviato.

*Tarantella.*

Eh, non occorre far tanto il zelante:  
Vedi, ch'ei t'hanno bell'e risparmiata  
La strada e le bugie.

*Tutti.*

Ve', ve', ch'ei vengono,  
Pigliatutto, e il gran Mago.

*Gonfalone e Graziosina.*

Oh Cielo! ed evvi  
Anco con essi la fatal donzella.

*Moltitudine.* Oh bellezza! oh prodigio! oh noi felici!

### <sup>1</sup>SCENA ULTIMA.

PIGLIATUTTO, MISCHACH, LA NEONATA, E TUTTI GLI ALTRI.

*Mischach.* Vedi tu, Pigliatutto? odi tu i gridi  
Del popol d'ogni ceto?

*Pigliatutto.*

Grazie al Cielo,  
Non v'è poi qui il tumulto, e il mal talento  
Che contro a me diceasi.

*Mischach.*

E quand'anco

Vi fosse contro te qui mille diavoli,  
 L'aspetto sol di questa ben tua figlia,  
 Di questa egregia rara alta celeste  
 Fanciulla, ve' che ammutoliti ha tutti,  
 E ravveduti, e assoggettati ad ogni  
 Giusto comando suo. Che dite voi,  
 E Pigliapoco e Guastatutto, e quanti  
 Foste, siete, e sarete?... Ognun si tace;  
 Stupefatti or voi siete; ma beati,  
 Se niun popolo il fu, sarete or tosto.  
 Questa fanciulla portentosa, omai  
 Qual Dea fra voi starassi; e udite intanto  
 Dal suo labbro, a quai patti ella consente  
 Farvi felici, forti, ottimi, e giusti.

*La Neonata.* Quattro parole, che ristrette in una  
 Io v'interpreto, Liberi.

*Tutti.*

Oh quai dolci

Armoniosi accenti!

*Mischach.*

Zitti, zitti.

*La Neonata.* Voi Guastatutto e Pigliapoco, ed anco  
 Tu, Pigliatutto, che mi hai data vita,  
 Voi tutti, sì, adastiandovi l'un l'altro  
 Tutto poneste in iscompiglio; e a rischio  
 Manifesto voi stessi esposti sempre,  
 L'Isola vostra in povertade oscura  
 Fra discordie teneste. Ognun di voi  
 È un veleno per se; ma, oh tu beato  
 Mio genitor, che pur mai non osasti  
 Infra i tre mostri scerre! ognun saria  
 Stato un malanno orribile; ma infranti,  
 Frammisti, e l'un nell'altro immedesmati  
 Han procreato me. Così voi dunque  
 Frammisti, immedesmate le tre classi...

*Pigliatutto.* Io, con codesti traditori ingrati?...

*Spaventone.* Noi con quest'oppressore insaziabile?

*Impetone.* Noi con codesti armeggioni?...

*Mischach.*

Finitela,

O eh'io fo farvi scoppio in ver ben altro.

*La Neonata.* Sì; tutti questi vizi e sudiciumi

Di tutti voi, staccati ed impastati

E da me con gran cura suggellati

Stan per fare un Antidoto, che sani

Vi tornerà in perpetuo. A voi l'uso,

O Guastatutto poveri e sprovvisti,

*Graziosina.*

Fetido.

*Tarantella.*

Al contrario,

(Qui sta il prodigio massimo, e l'ho vista,  
Io con quest'occhi, or ora) non v'ha nulla  
Del sudiciume d'un recente feto.  
Tanti dolori, e stenti, e patimenti  
Della pregnante madre, dovea nascere  
Certo insolita cosa; ed è ben mostro;  
Ma di bellezza, e singolarità:  
Che appena nata, subito, *ipso facto*  
La cominciava da se stessa a crescere,  
E si faceva fanciulla, e quindi adulta,  
Poi la rimase una bella donzella  
Di circa lustri quattro: e parla, e ride  
Soavemente; angelica nei moti,  
Nel contegno una Diva; e quel ch'è il più,  
(Strasecolate, e crepate d'invidia,  
Donne qui quante siete) ella fa prova  
Di senno anco maggior di sua bellezza.

*Donne.*

Oh, questa è grossa. Un impostor tu sei.

*Pigliarello.*

Sentite: a quel Demonio di quel Mago,  
Vedo ben ch'ogni cosa gli è possibile:  
Qui non v'è nè da rider, nè scontrarsi;  
Bisognerà pur starci. Esser dei primi  
Io voglio a dargli il mi rallegrò, al buono  
Mio Pigliatutto; e ci vo diviato.

*Tarantella.*

Eh, non occorre far tanto il zelante:  
Vedi, ch'ei t'hanno bell'e risparmiata  
La strada e le bugie.

*Tutti.*

Ve', ve', ch'ei vengono,  
Pigliatutto, e il gran Mago.

*Gonfalone e Graziosina.*

Oh Cielo! ed evvi  
Anco con essi la fatal donzella.

*Moltitudine.* Oh bellezza! oh prodigio! oh noi felici!

### 'SCENA ULTIMA.

PIGLIATUTTO, MISCHACH, LA NEONATA, E TUTTI GLI ALTRI.

*Mischach.*

Vedi tu, Pigliatutto? odi tu i gridi  
Del popol d'ogni ceto?

*Pigliatutto.*

Grazie al Cielo,  
Non v'è poi qui il tumulto, e il mal talento  
Che contro a me diceasi.

*Mischach.*

E quand'anco

Vi fosse contro te qui mille diavoli,  
L'aspetto sol di questa ben tua figlia,  
Di questa egregia rara alta celeste  
Fanciulla, ve' che ammutoliti ha tutti,  
E ravveduti, e assoggettati ad ogni  
Giusto comando suo. Che dite voi,  
E Pigliapoco e Guastatutto, e quanti  
Foste, siete, e sarete?... Ognun si tace;  
Stupefatti or voi siete; ma beati,  
Se niun popolo il fu, sarete or tosto.  
Questa fanciulla portentosa, omai  
Qual Dea fra voi starassi; e udite intanto  
Dal suo labbro, a quai patti ella consente  
Farvi felici, forti, ottimi, e giusti.

*La Neonata.* Quattro parole, che ristrette in una  
Io v'interpreto, Liberi.

*Tutti.*

Oh quai dolci

Armoniosi accenti!

*Mischach.*

Zitti, zitti.

*La Neonata.* Voi Guastatutto e Pigliapoco, ed anco  
Tu, Pigliatutto, che mi hai data vita,  
Voi tutti, sì, adastiandovi l'un l'altro  
Tutto poneste in iscompiglio; e a rischio  
Manifesto voi stessi esposti sempre,  
L'Isola vostra in povertade oscura  
Fra discordie teneste. Ognun di voi  
È un veleno per se; ma, oh tu beato  
Mio genitor, che pur mai non osasti  
Infra i tre mostri scerre! ognun saria  
Stato un malanno orribile; ma infranti,  
Frammisti, e l'un nell'altro immedesmati  
Han procreato me. Così voi dunque  
Frammisti, immedesmate le tre classi...

*Pigliatutto.* Io, con codesti traditori ingrati?...

*Spaventone.* Noi con quest'oppressore insaziabile?

*Impetone.* Noi con codesti armeggioni?...

*Mischach.*

Finitela,

O eh'io fo farvi scoppio in ver ben altro.

*La Neonata.* Sì; tutti questi vizi e sudiciumi

Di tutti voi, staccati ed impastati

E da me con gran cura suggellati

Stan per fare un Antidoto, che sani

Vi tornerà in perpetuo. A voi l'uso,

O Guastatutto poveri e sprovvisti,

*Graziosina.*

Fetido.

*Tarantella.*

Al contrario,

(Qui sta il prodigio massimo, e l'ho vista,  
Io con quest'occhi, or ora) non v'ha nulla  
Del sudiciume d'un recente feto.  
Tanti dolori, e stenti, e patimenti  
Della pregnante madre, dovea nascere  
Certo insolita cosa; ed è ben mostro;  
Ma di bellezza, e singolarità:  
Che appena nata, subito, *ipso facto*  
La cominciava da se stessa a crescere,  
E si facea fanciulla, e quindi adulta,  
Poi la rimase una bella donzella  
Di circa lustri quattro: e parla, e ride  
Soavemente; angelica nei moti,  
Nel contegno una Diva; e quel ch'è il più,  
(Strasecolate, e crepate d'invidia,  
Donne qui quante siete) ella fa prova  
Di senno anco maggior di sua bellezza.

*Donne.*

Oh, questa è grossa. Un impostor tu sei.

*Pigliarello.*

Sentite: a quel Demonio di quel Mago,  
Vedo ben ch'ogni cosa gli è possibile:  
Qui non v'è nè da rider, nè scontrarsi;  
Bisognerà pur starci. Esser dei primi  
Io voglio a dargli il mi rallegro, al buono  
Mio Pigliatutto; e ci vo diviato.

*Tarantella.*

Eh, non occorre far tanto il zelante:  
Vedi, ch'ei t'hanno bell'e risparmiata  
La strada e le bugie.

*Tutti.*

Ve', ve', ch'ei vengono,  
Pigliatutto, e il gran Mago.

*Gonfalone e Graziosina.*

Oh Cielo! ed evvi  
Anco con essi la fatal donzella.

*Moltitudine.* Oh bellezza! oh prodigio! oh noi felici!

### <sup>1</sup>SCENA ULTIMA.

PIGLIATUTTO, MISCHACH, LA NEONATA, E TUTTI GLI ALTRI.

*Mischach.*

Vedi tu, Pigliatutto? odi tu i gridi  
Del popol d'ogni ceto?

*Pigliatutto.*

Grazie al Cielo,  
Non v'è poi qui il tumulto, e il mal talento  
Che contro a me diceasi.

*Mischach.*

E quand'anco

Vi fosse contro te qui mille diavoli,  
L'aspetto sol di questa ben tua figlia,  
Di questa egregia rara alta celeste  
Fanciulla, ve' che ammutoliti ha tutti,  
E ravveduti, e assoggettati ad ogni  
Giusto comando suo. Che dite voi,  
E Pigliapoco e Guastatutto, e quanti  
Foste, siete, e sarete?... Ognun si tace;  
Stupefatti or voi siete; ma beati,  
Se niun popolo il fu, sarete or tosto.  
Questa fanciulla portentosa, omai  
Qual Dea fra voi starassi; e udite intanto  
Dal sup labbro, a quai patti ella consente  
Farvi felici, forti, ottimi, e giusti.

*La Neonata.* Quattro parole, che ristrette in una  
Io v'interpreto, Liberi.

*Tutti.*

Oh quai dolci

Armoniosi accenti!

*Mischach.*

Zitti, zitti.

*La Neonata.* Voi Guastatutto e Pigliapoco, ed anco  
Tu, Pigliatutto, che mi hai data vita,  
Voi tutti, sì, adastiandovi l'un l'altro  
Tutto poneste in iscompiglio; e a rischio  
Manifesto voi stessi esposti sempre,  
L'Isola vostra in povertade oscura  
Fra discordie teneste. Ognun di voi  
È un veleno per se; ma, oh tu beato  
Mio genitor, che pur mai non osasti  
Infra i tre mostri scerre! ognun saria  
Stato un malanno orribile; ma infranti,  
Frammisti, e l'un nell'altro immedesmati  
Han procreato me. Così voi dunque  
Frammisti, immedesmate le tre classi...

*Pigliatutto.* Io, con codesti traditori ingrati?...

*Spaventone.* Noi con quest'oppressore insaziabile?

*Impetone.* Noi con codesti armeggioni?...

*Mischach.*

Finitela,

O ch'io fo farvi scoppio in ver ben altro.

*La Neonata.* Sì; tutti questi vizi e sudiciumi

Di tutti voi, staccati ed impastati

E da me con gran cura suggellati

Stan per fare un Antidoto, che sani

Vi tornerà in perpetuo. A voi l'uso,

O Guastatutto poveri e sprovvisti,

Della rete concedesi.

*Babbeone.*

Oh! sta bene;

La rete a noi.

*La Neonata.*

Sì, l'uso; ma il saperla  
Fabbricar, rattoppare, e mantenere  
Ai Pigliapoco soli spetterà;  
Che tanto più ingegnosi eran da prima  
Pescando all'amo, quando voi con mano.

*Rimestino.*

Sì, sì, noi fabbricare, custodire  
Dobbiam soli le reti; così il giusto  
Rispetto a noi dovuto, interamente  
Restituir vedremo.

*La Neonata.*

Ma non mai  
Arbitri a segno delle reti vogliovi,  
Che Pigliatutto, l'inventor suo solo,  
E possessore legittimo di esse,  
Sopra voi non rimanga. Nè mai rete  
Potrà pescar neppure una *lampredula*,  
Se Pigliatutto, e i figli de' suoi figli  
Non l'han contrassegnata, validata,  
E prefisso in quali acque, ed in qual tempo,  
Lanciar debbasi.

*Pigliatutto.*

Oh senno! oh figlia! oh Dea!

All'ammirabil tuo consiglio, io primo  
Mi sottometto.

*Tutti.*

E tutti noi con esso.

*Mischach.* (Fa scoppiare tuoni e baleni) Fatto, e perfetto è l'alto patto; ed ecco  
Che il Ciel lo approva, e il manterrà. Temenza  
Di questi scoppi non vi prenda: ei sono  
Nunzi di gioia.

*Pigliatutto.*

Altro che far non resta  
Omai, che un nome a te, Neonata, imporre,  
Onde onorarti, e farti nota a tutti  
Qual benefica Diva.

*La Neonata.*

Infìn che saggi  
Sarete voi, non mi darete nome,  
Paghi appien voi di soli possedermi.  
Ma se ricchezza, e la fatal sua figlia  
Insolenza, vi fan di se mai ebbri,  
Nome allor mi porrete Libertà;  
Stolti, allor ch'io con voi non sarò più! <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Firenze, 21 Ottobre 1802.

# LA FINESTRINA

COMMEDIA QUINTA

MORALI - FANTASTICA, DALLA FAVOLA.

---



Della rete concedesi.

*Babbeone.*

Oh! sta bene;

La rete a noi.

*La Neonata.*

Sì, l'uso; ma il saperla  
 Fabbricar, rattoppare, e mantenere  
 Ai Pigliapoco soli spetterà;  
 Che tanto più ingegnosi eran da prima  
 Pescando all'amo, quando voi con mano.

*Rimestino.*

Sì, sì, noi fabbricare, custodire  
 Dobbiam soli le reti; così il giusto  
 Rispetto a noi dovuto, interamente  
 Restituir vedremo.

*La Neonata.*

Ma non mai  
 Arbitri a segno delle reti vogliovi,  
 Che Pigliatutto, l'inventor suo solo,  
 E possessore legittimo di esse,  
 Sopra voi non rimanga. Nè mai rete  
 Potrà pescar neppure una *lampredula*,  
 Se Pigliatutto, e i figli de' suoi figli  
 Non l'han contrassegnata, validata,  
 E prefisso in quali acque, ed in qual tempo,  
 Lanciar debbasi.

*Pigliatutto.*

Oh senno! oh figlia! oh Dea!  
 All'ammirabil tuo consiglio, io primo  
 Mi sottometto.

*Tutti.*

E tutti noi con esso.

*Mischach.* (Fa scoppiare tuoni e baleni) Fatto, e perfetto è l'alto patto; ed ecco  
 Che il Ciel lo approva, e il manterrà. Temenza  
 Di questi scoppi non vi prenda: ei sono  
 Nunzi di gioia.

*Pigliatutto.*

Altro che far non resta  
 Omai, che un nome a te, Neonata, imporre,  
 Onde onorarti, e farti nota a tutti  
 Qual benefica Diva.

*La Neonata.*

Infin che saggi  
 Sarete voi, non mi darete nome,  
 Paghi appien voi di soli possedermi.  
 Ma se ricchezza, e la fatal sua figlia  
 Insolenza, vi fan di se mai ebbri,  
 Nome allor mi porrete Libertà;  
 Stolti, allor ch'io con voi non sarò più!<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Firenze, 21 Ottobre 1802.

# LA FINESTRINA

## COMMEDIA QUINTA

MORALI - FANTASTICA, DALLA FAVOLA.

---

## **PERSONAGGI.**

MINOSSE.

EACO.

RADAMANTO.

MERCURIO.

MAOMETTO.

FATIMA, SUA MOGLIE <sup>1</sup>.

ZULIMA, ALTRA MOGLIE DI ESSO.

CARDISCA, ALTRA MOGLIE DI ESSO.

CONFUCIO.

BRAMA.

LUNATINA, DONNA DELLA LUNA.

SATURNISCO, VECCHIO ABITATOR DI SATURNO.

CORO D'OMBRE.

OMBRE VARIE, DI CAPISETTA, FILOSOFI, EROI,  
E POETI <sup>2</sup>, FRA CUI PARLA IL SOLO OMERO.

PROTOMAZZIERE, CON DODICI MAZZIERI.

*Scena: La Casa di Plutone, e gli Elisj.*

Si badi molto, molto, al conchiudere moralmente.  
Vedi Atto 5° a mezzo.

---

<sup>1</sup> Variante: CADIGIA, sua moglie.

<sup>2</sup> Id. LETTERATI.

## ATTO PRIMO.

### 1 SCENA I.

#### MERCURIO.

*Mercurio.* (Al Cerbero, che gli sta abbaiano dietro)

Bau bau, bau bau : che maladetto sii!  
Non mi conosci più? vuoi tu assaggiare  
Un pocolin di questo Caduceo?  
E' ti parrà amaruccio. — Ei se ne va.  
Sii tu laudato, o gran mio babbo Giove,  
Ch'hai riturato quelle tre golacce!  
Gli è davvero insolente e temerario,  
E non rispetta chicchessia codesto  
Brutto cagnaccio. Ma quaggiù frattanto  
Mi dovrebbe aver fatto ei da trombetta  
Con que' suo' urlacci. Ecco, gli è giorno fatto,  
E a casa Pluto se la dormon tutti.  
Diavol! poffar, che niuno niun sentisse  
Quegli abbajacci? — A veder qui, s'ei sono  
Svegli i messeri Giudici... Oibò; nulla.  
E' russano di modo che piacevole  
Gli è più il cantar di Cerbero. Si vede  
Ch'egli han cenato bene; e che, pacioni,  
Non se la piglian più che tanto poi  
Di questi lor giudicj e giudicati.  
E' tirano a campar; nè loro importa  
Come le cose vadano. Ma pure  
La pulce nell'orecchie aver dovrebbero,  
Che Giove apposta apposta qui spedito  
Hammi pel fatto loro. — Olà, olà,  
O di casa Minosse... Olà, di casa  
Radamanto, chi vive?... Olà di casa  
(A gola spalancata) Eaco... eh, nulla. Olà, casa Minosse;  
Non si dà retta all'Internunzio, al Divo  
Argicida, al Legato del Gran Giove?

## 1 SCENA II.

MINOSSE dalla finestra, MERCURIO.

- Minosse.* Che tananai, perdinci, è 'gli codesto?  
Gli è giorno appena appena...
- Mercurio.* Oh! chi vegg'io?  
Il gran Minos, qui, dopo Pluto, il primo  
Affacciarsi egli stesso in tonachetta,  
Bracalon bracaloni alla finestra?
- Minosse.* Che canaglia di servi! Un ve ne fosse  
Che desse retta a questo forestiero!  
Ma, che miro? Son io ben desto o sogno?  
Questi è Mercurio, del Saturnio Giove  
Nuuzio tremendo...
- Mercurio.* I' son quegl'io, davvero;  
Ed a voi vengo espressamente. Al certo,  
Non mi credea trovarvi a letto ancora...
- Minosse.* Deh, perdona...
- Mercurio.* Un par d'ore e' dovreb'essere,  
Che già voi steste al Tribunale. Appunto  
Qua, dietro me pochi passi, ho lasciato  
Piena, zeppa di gente una barcata  
Che Caronte traghéttavi; ma intanto  
Ve la dormite, voi Giudici.
- Minosse.* Colmo  
Son di rossore e di confusione.  
Se mel concedi, o venerabil Nume,  
Io mi rivesto in fretta in fretta, e tosto  
A riceverti scendo.
- Mercurio.* La si serva  
Con suo comodo pure.

## SCENA III.

MERCURIO.

- Mercurio.* E gli è pur bello  
Il privilegio che mi accorda il Babbo  
Tonante, in grazia ch'io figlio a lui nacqui!  
Non una notte mai dormire in letto;

Sempre di qua, di là, di su, di giù;  
 Ora amori, ora furti, ora minacce,  
 Ora omicidi. Oh, manco mal, che questa  
 È ambasciata onorevole, ma vana;  
 Venir lavar la testa a questi Giudici,  
 Perch'abbian lor doveri a compier meglio:  
 Che gli è appunto un drizzar le gambe ai cani.  
 A ogni modo, i' obbedisco, e il frutto poi  
 Se ne vedrà.

SCENA IV.

MINOSSE, MERCURIO.

- Minosse.* (Rivestendosi) Per iscusato m'abbi,  
 Te ne scongiuro, deh! Non è il mio solito;  
 Nè fra le piume mai l'aurora aspetto;  
 Ma jersera si è avuto da far tanto,  
 Con gente sì bisbetica e sì strana,  
 Che c'è toccato a letto irne tardissimo.
- Mercurio.* Eh, già si sa: tutti affollati sempre  
 Son dalle gran fatiche: buono a dirsi:  
 Ma intanto, vedi un po', mio Minossino,  
 Che bella fresca riposata faccia  
 Che t'hai. Scommetto, che così frescoccio  
 A far tu in Creta il Re non ti *serbari*.  
 Ma il sapete voi quel che c'è di nuovo?  
 Che in questo vostro Tribunal d'abbasso  
 Non l'areste a far lunga. Assaettato  
 Molto gli è Giove contro voi; 'gli sputa  
 Fuoco e fiamma; e ' mandato a rompicollo  
 Hammi ei quaggiù così accigliatamente,  
 Ch'i' non ho nè dormito, nè cenato,  
 Nè posato un istante tutta notte  
 Per queste vostre belle *budellate*.
- Minosse.* Ammutolir, rabbrividir mi fai:  
 Terribil è l'ira di Giove. Eppure  
 Son ben certo ch'io no, non me la merito.
- Mercurio.* Si vedrà tosto. Fatto egli è, che siete  
 Giudici tre, che buona non ne fate  
 Neppur una. Lassù vien tutti i giorni  
 Dei ricorsi, che tutti in un consuonano,  
 Nel dir che gran canaglia vieppiù sempre

<sup>1</sup> Variante: Spedito.

*Eaco.* Gli è vinto.  
*Minosse.* Già si sa. Mercurio, il vedi.  
*Radamanto.* Spicciamci, su, Mazziere. Quant'altre Ombre  
 Havvi più per stamane?  
*Eaco.* Havvene due,  
 Per quanto io veggo, fuori della soglia.  
*Minosse.* Saturnisco agli Elisj, infra i più grandi,  
 Si accompagni. E' si fa il bel magazzino  
 Davver di grandi omai.  
*Eaco.* Entri un' altr' Ombra.

SCENA IV.

LUNATINA, e detti, meno SATURNISCO.

*Mercurio.* Oh! nuova cosa: un corno femminino.  
*Radamanto.* E che bel corno! gli è di madreperla.  
*Eaco.* E che bellina, benfattina!  
*Minosse.* Pare  
 Una miniaturina. Chi eri tu,  
 Gentilina?  
*Lunatina.* Il pianeta dov'io nacqui,  
 Non le suol far più grosse di così;  
 Anz'io fui di statura avvantaggiata  
 Fra l'altre della Luna.  
*Mercurio.* Oh! Lunatina  
 Ell'è: ne ho viste spesso, rinfrescandomi  
 Nel globo lor, quand'io giù dall'Olimpo  
 Scendo: le son bizzarre, e provocanti.  
*Minosse.* Dond'è il tuo corno? e che pretendi?  
*Lunatina.* Fama,  
 E sede negli Elisj.  
*Minosse.* E perchè?  
*Lunatina.* Nata  
 D'illustre sangue e ricca, e (mi vedete)  
 Non deforme, ebbi pur senno e virtude  
 Tanta, che osai la femminil bandiera  
 Contro i maschi innalzar, dal rio servaggio  
 In cui teneanci gli uomini volendo  
 Liberar le mie pari.  
*Minosse.* E soggiacesti,  
 O sovrastasti in cotal guerra?  
*Lunatina.* L'altre,  
 Chi ad un modo, chi all'altro, oggi due meno,  
 Quattro doman, mi abbandonaron tutte,

- Facendo a parte a parte le lor paci,  
E ai nemici sposandosi; sì ch'io  
Sola rimasta, feci anco lo stesso...
- Giudici 3.* Oh, oh, oh! (ridendo).
- Lunatina.* Che ridete? Pria sentite  
Il fin del giuoco. Anch'io scelsi uno sposo,  
Ma non deposi l'armi; e a tali patti  
Ei m'ebbe (se i capitoli volete  
Esaminar qui li ho recati in scritto)  
Ch'io più ch'uom ne rimasi, ei men che donna.
- Eaco.* Graziosa; piccante.
- Radamanto.* Ha un non so che  
D'insolito.
- Minosse.* E l'aver posto a soqquadro  
Il buon ordin domestico vi pare  
Titol di fama? Oibò.
- Eaco.* Gli è da pesarsi  
Anco, se il giogo marital non era  
Dai Lunatini sopra le lor mogli  
Aggravato di troppo.
- Radamanto.* Era, senz'altro:  
E in prova, ei fecer pace, e a patti vennero:  
Dunque costei giovò più che non nocque.
- Eaco.* E il virile ardimento anco premiarsi  
De' in donna.
- Radamanto.* E in donna mollemente nata  
Tanto più.
- Minosse.* (A Mercurio) Noi siam iti. Ecco le fave:  
Già me le sento. Anco la Lunatina  
Ecco sarà fra i grandi degli Elisj.
- Eaco.* Che susurri tu là? Spicciamci. Fave.
- Radamanto.* Sì, sì spicciamci, ch'una ancor ne resta.
- Minosse.* Fave sia.
- Mercurio.* Le due bianche, e la costante  
Nera al solito.
- Minosse.* Vanne, o Lunatina,  
Dunque agli Elisj, e a spese nostre ridi.
- Radamanto.* Tosto, Mazziere, l' ultim' Ombra adduci.

## SCENA V.

MAOMETTO, e detti, meno LUNATINA.

*Mercurio.* Oh, che burbero ceffo!

*Minosse.* Affar più serio  
Vuol esser questo: egli ha di ferro il corno.



*Eaco.* (A Radamanto) Vedi tu, che non sa come si fare  
Mercurio per tacciarci ?

*Radamanto.* Schietto assai  
Gli è il nostro giudicar. Non v'è che apporvi.

*Minosse.* <sup>1</sup> Chi eri tu ? donde nato ?...

*Maometto.* Maometto  
I' mi son io : tel dico a bella prima,  
Per risparmiarti i tuoi quesiti usati.

*Eaco.* Caspita ! la gli fuma.

*Radamanto.* Egli è più noto  
Che l'ortica.

*Mercurio.* (Da se) Finor vi fu da ridere ;  
Ma qui ripiglio il grave mio aspetto  
D'internunzio di Giove, e certamente  
Non glie ne meno buona.

*Maometto.* Il nome, e l'opre  
Mie vi son note ; il san l'Olimpo, e Pluto,  
Ch'io da più di sei lustri giornalmente  
Alme vi mando in buona dose. Io stringo  
Dunque il mio dire in du' parole : Ho fatto  
Immenso bene agli uomini : rimosse  
N'ho le migliaja dal culto dei bruti,  
E dalla stolta idolatria. D'un Nume  
Maggior di Giove, e più verace, e solo  
Fatta ho conoscer l'entità : mi spetta,  
E neppur chieggo, ma l'attendo, e immensa  
Fama lassuso, e negli Elisj un seggio  
A nullo altro secondo.

*Minosse.* Audacia tanta  
Chi udì mai ?

*Eaco.* Gli è il sentirsi quant'ei fosse  
Che il fa parlar così.

*Radamanto.* Certo è dei grossi,  
Anzi tra i magni pezzi egli è dei massimi.  
Gli ha spaventato mezzo mondo.

*Minosse.* E parmi  
Spaventati ancor qui più che mezzo il nostro  
Tribunal ; ma non io...

*Maometto.* Su, spicciatemi.  
Già la sentenza dubbia esser non puote...

*Mercurio.* Gli è francone davvero. I' sto a vedere ;  
Ma certo...

*Minosse.* Che dice Eaco ?

- Facendo a parte a parte le lor paci,  
E ai nemici sposandosi ; sì ch'io  
Sola rimasta, feci anco lo stesso...
- Giudici 3.* Oh, oh, oh ! (ridendo).  
*Lunatina.* Che ridete ? Pria sentite  
Il fin del giuoco. Anch'io scelsi uno sposo,  
Ma non deposi l'armi ; e a tali patti  
Ei m'ebbe (se i capitoli volete  
Esaminar qui li ho recati in scritto)  
Ch'io più ch'uom ne rimasi, ei men che donna.
- Eaco.* Graziosa ; piccante.  
*Radamanto.* Ha un non so che  
D'insolito.
- Minosse.* E l'aver posto a soqquadro  
Il buon ordin domestico vi pare  
Titol di fama ? Oibò.
- Eaco.* Gli è da pesarsi  
Anco, se il giogo marital non era  
Dai Lunatini sopra le lor mogli  
Aggravato di troppo.
- Radamanto.* Era, senz'altro :  
E in prova, ei fecer pace, e a patti vennero :  
Dunque costei giovò più che non nocque.
- Eaco.* E il virile ardimento anco premiarsi  
De' in donna.
- Radamanto.* E in donna mollemente nata  
Tanto più.
- Minosse.* (A Mercurio) Noi siam iti. Ecco le fave :  
Già me le sento. Anco la Lunatina  
Ecco sarà fra i grandi degli Elisj.
- Eaco.* Che susurri tu là ? Spicciamci. Fave.
- Radamanto.* Sì, sì spicciamci, ch'una ancor ne resta.
- Minosse.* Fave sia.
- Mercurio.* Le due bianche, e la costante  
Nera al solito.
- Minosse.* Vanne, o Lunatina,  
Dunque agli Elisj, e a spese nostre ridi.
- Radamanto.* Tosto, Mazziere, l' ultim' Ombra adduci.

## SCENA V.

MAOMETTO, e detti, meno LUNATINA.

- Mercurio.* Oh, che burbero ceffo !  
*Minosse.* Affar più serio  
Vuol esser questo : egli ha di ferro il corno.

*Eaco.* (A Radamanto) Vedi tu, che non sa come si fare  
Mercurio per tacciarci?

*Radamanto.* Schietto assai  
Gli è il nostro giudicar. Non v'è che apporvi.

*Minosse.* <sup>1</sup> Chi eri tu? donde nato?...

*Maometto.* Maometto  
I' mi son io: tel dico a bella prima,  
Per risparmiarti i tuoi quesiti usati.

*Eaco.* Caspita! la gli fuma.

*Radamanto.* Egli è più noto  
Che l'ortica.

*Mercurio.* (Da se) Finor vi fu da ridere;  
Ma qui ripiglio il grave mio aspetto  
D'internunzio di Giove, e certamente  
Non glie ne meno buona.

*Maometto.* Il nome, e l'opre  
Mie vi son note; il san l'Olimpo, e Pluto,  
Ch'io da più di sei lustri giornalmente  
Alme vi mando in buona dose. Io stringo  
Dunque il mio dire in du' parole: Ho fatto  
Immenso bene agli uomini: rimosse  
N'ho le migliaja dal culto dei bruti,  
E dalla stolta idolatria. D'un Nume  
Maggior di Giove, e più verace, e solo  
Fatta ho conoscer l'entità: mi spetta,  
E neppur chieggo, ma l'attendo, e immensa  
Fama lassuso, e negli Elisj un seggio  
A nullo altro secondo.

*Minosse.* Audacia tanta  
Chi udì mai?

*Eaco.* Gli è il sentirsi quant'ei fosse  
Che il fa parlar così.

*Radamanto.* Certo è dei grossi,  
Anzi tra i magni pezzi egli è dei massimi.  
Gli ha spaventato mezzo mondo.

*Minosse.* E parmi  
Spaventati ancor qui più che mezzo il nostro  
Tribunal; ma non io...

*Maometto.* Su, spicciatemi.  
Già la sentenza dubbia esser non puote...

*Mercurio.* Gli è francone davvero. I' sto a vedere;  
Ma certo...

*Minosse.* Che dice Eaco?

*Eaco.*

Dico io,  
 Che se a Giove spiaciuto costui fosse,  
 Non l'avria fatto nascer, nè lasciato  
 Tanto ingrandirsi, e prosperare in vita.  
 S'ei grande il volle colassù, noi certo  
 Picciolo qui far nol potremmo. A lui  
 Dunque alto seggio negli Elisj dèssi,  
 Poichè alta fama ei presesi nel mondo,  
 Nè Giove a lui la contendea.

*Minosse.*

Che dicè  
 Radamanto? Già 'l so; quel che dic'Eaco.  
 Ma voi sappiate quel che apertamente  
 Qui dich'io senza fava. O da quest'Ombre  
 Me ne vo io per sempre, o negli Elisj  
 Costui non avrà seggio. Troppo a dirsi  
 V'ha perch'io dica; ma di Giove a nome,  
 Dove il fratel di Giove siede Re,  
 Dove Minosse Giudice si siede,  
 Mai, mai, no mai, premio darà Minosse  
 A chi di Giove il culto calpestò.

*Eaco.*

Sì, gliel nieghi Minosse; ed io gliel dono,  
 Perchè dovuto gli è.

*Radamanto.*

Perchè dovuto,  
 Gliel dono anch'io; non già perchè gliel doni  
 Eaco, no. Ma sentir s'io debbo il giusto,  
 Mai con Minosse non potrò sentire.

*Eaco.*

Senza più fave, dunque, alla scoperta  
 Sentenza diam noi Giudici, che tosto  
 Quattro Mazzieri guidin Maometto  
 A scelto seggio in fra gli Elisj.

*Mercurio.*

Ho visto.  
 Tempo in parole inutili non perdo.  
 Volo all'Olimpo, e riedo. Addio, Minosse.  
 Mi rivedrai fra breve; e qui m'attendi.

## SCENA VI.

## I TRE GIUDICI.

*Eaco.*

A buon viaggio ei vada: anch'io l'attendo;  
 E' si vedrà qual raziocinio faccia  
 Giove, che il nostro vinca.

*Radamanto.*

E' si vedrà.

*Minosse.*

Lo sentirete più che nol vedrete.

<sup>1</sup> ATTO TERZO.

<sup>2</sup> SCENA I.

*Campi Eliej.*

ZULIMA, CARDISCA ; GRUPPI D'OMBRE qua e là.

- Zulima.* E' c'han davvero spicciate codesti,  
Non so s'io dica Giudici, o Scribotti.
- Cardisca.* Quant'a me, par un sogno. Ieri al letto  
Di Maometto agonizzante; ed oggi  
Svenate alla sua tomba, trahettate  
Dalla barca, al giudizio interrogate,  
E giudicate, e poste a non far nulla  
In questi be' giardini, in men d'un *fiat*.
- Zulima.* Che vicende! qual lampo! il credo appena.  
Ma intanto qui, che farem noi solette?
- Cardisca.* Lo so io più di te? Voluto avrei  
Non capitarci mai.
- Zulima.* Ma pur la speme  
Abbian quaggiù di rivederlo, e starci  
Per sempre poi del gran Profeta al fianco.
- Cardisca.* Mi piaceva più lassù.
- Zulima.* Lo credo anch'io,  
Sendo a noi tutte da lui preferita.  
Ma, perciò appunto or qui sperar dei anco  
Più assai di me.
- Cardisca.* Ti avrei ceduto il loco,  
S'era in me.
- Zulima.* Tu il dici ora.
- Cardisca.* Ma tu, tanto  
Sempre anelante in vita a disputarmi<sup>3</sup>  
Nel suo core il primato, or tu dovevi  
Non mi soffrire a tanto onor compagna,  
E ottener sola d'esser tu svenata  
Sovra il di lui sepolcro.
- Zulima.* Giudicata  
Tosto tu fosti la più degna: e il dissero

<sup>1</sup> Più brevino sino alla settima scena.

<sup>2</sup> X-2 Novembre.

<sup>3</sup> *Variante:* Sempre arrabbiata in vita a disputarmi.

Tutti i seguaci, ed i più illustri amici  
 Del gran Profeta. È ver ch'io ben mi avvidi,  
 Che se non fosse stata la vergogna,  
 Tu volontieri te ne sgabellavi:  
 Ma pur d'uopo ti fu di far le viste  
 Di desiare assai ciò che sfuggito  
 Ben avresti, potendolo.

*Cardisca.*

Ci siamo;

Ci siamo, in somma; è cosa fatta. Or d'uopo  
 Ci fa il veder come passar qui il tempo.  
 Dicea 'l Profeta, che ci toccherebbero  
 Dei mariti celesti strabellissimi,  
 E in quantità. Vedremo.

*Zulima.*

Per me, visto

Non ho finor che dei burberi visi;  
 E tra lor se la passano; nè una sola  
 Occhiatina ci han data.

*Cardisca.*

Ecco, ne viene

Qualeun di grosso: gli ha quattro Mazzieri  
 Per lui solo.

*Zulima.*

E no' in venti n'aveam uno.

*Cardisca.* Guata, guata; e' mi pare...

*Zulima.*

Egli è Maometto.

*Cardisca.* L'adorato mio sposo; oh me beata!

*Zulima.* Ecco di nuovo il riprincipia a amare.

## <sup>1</sup> SCENA II.

MAOMETTO, e dette.

*Maometto.* Che veggio? poss'io credere ai miei occhi?  
 O son io forse in vita ritornato?  
 Voi, mogli mie, voi qui?

*Zulima.*

Noi siam ben desse.

*Cardisca.* Ma non più vive, ah, no! sposo adorato...

*Maometto.* Ch'io v'abbracci...

*Zulima.*

Ombra sei, ed Ombre stringi.

*Cardisca.* Che vuoti amplessi son mai questi!

*Maometto.* Or, come,

S'io vi lasciai pur ieri sane e salve,  
 Addolorate sì del morir mio,  
 Ma di vital vigore ridondanti,  
 Come or quaggiù precedermi poteste?

- Cardisca.* E' vi c'hanno mandate.
- Zulima.* E con qual fretta!
- Cardisca.* I tuoi seguaci e amici, ambe noi, come  
Le tue più care, sul tuo corpo ancora  
Palpitante svenaronci.
- Maometto.* Oh barbarie!
- Zulima.* Cosa gradita farti essi diceano.
- Maometto.* Ma traghettate pria di me...
- Cardisca.* Vedute  
Ebbeci appena il vecchion dalla barba  
Irto-bigia, che tosto ci passò...
- Zulima.* E scese appena, udendo un Giudicino  
Ch'eran due mogli uccise pel marito,  
Caso raro, gridò: dritto agli Elisj  
Che fossimo condotte sentenziò.
- Maometto.* Non così di me, no, che il più impettito  
Dei tre Giudici miei per nessun conto  
Non mi volea dar seggio; anzi, sbuffante  
Di velenosa rabbia avriami posto  
In abisso di tenebre, se appieno  
In mio favor non eran caldamente  
Gli altri due.
- Zulima.* Qui potrem dunque spassarcela  
Tranquillamente insieme?
- Cardisca.* Se concesso  
È pur quaggiù, che più di due compagne  
Ombre unite soggiornino.
- Zulima.* E se sola  
Una è concessa, i' son ben io quell'una  
Che a Maometto spetta.
- Cardisca.* Anzi, son io...
- Maometto.* Ambe il sareste, s'io qui pur volessi  
Trarre oziosi giorni: ma un supplizio  
Saria per me, non premio, una tranquilla  
Inoperosa esistenza sonnifera.  
Veder, veder vogl'io, scrutar per tutto  
Questi Elisj, e conoscervi que' grandi  
Che vi stanno, e con essi compararmi.
- Cardisca.* Dunque e noi pure cercherem di quelli  
Celestiali giovanetti sposi,  
Cui ci dicevi...
- Zulima.* Tu li cercherai;  
Non io, contenta dell'eccelso sposo...<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Variante:* Non io, contenta di sì eccelso sposo.

Tutti i seguaci, ed i più illustri amici  
 Del gran Profeta. È ver ch'io ben mi avvidi,  
 Che se non fosse stata la vergogna,  
 Tu volontieri te ne sgabellavi:  
 Ma pur d'uopo ti fu di far le viste  
 Di desiare assai ciò che sfuggito  
 Ben avresti, potendolo.

*Cardisca.*

Ci siamo;

Ci siamo, in somma; è cosa fatta. Or d'uopo  
 Ci fa il veder come passar qui il tempo.  
 Dicea 'l Profeta, che ci toccherebbero  
 Dei mariti celesti strabellissimi,  
 E in quantità. Vedremo.

*Zulima.*

Per me, visto

Non ho finor che dei burberi visi;  
 E tra lor se la passano; nè una sola  
 Occhiatina ci han data.

*Cardisca.*

Ecco, ne viene

Qualcun di grosso: gli ha quattro Mazzieri  
 Per lui solo.

*Zulima.*

E no' in venti n'aveam uno.

*Cardisca.* Guata, guata; e' mi pare...

*Zulima.*

Egli è Maometto.

*Cardisca.* L'adorato mio sposo; oh me beata!

*Zulima.* Ecco di nuovo il principia a amare.

## ' SCENA II.

MAOMETTO, e dette.

*Maometto.* Che veggo? poss'io credere ai miei occhi?

O son io forse in vita ritornato?

Voi, mogli mie, voi qui?

*Zulima.*

Noi siam ben desse.

*Cardisca.* Ma non più vive, ah, no! sposo adorato...

*Maometto.* Ch'io v'abbracci...

*Zulima.*

Ombra sei, ed Ombre stringi.

*Cardisca.* Che vuoti amplessi son mai questi!

*Maometto.*

Or, come,

S'io vi lasciai pur ieri sane e salve,  
 Addolorate sì del morir mio,  
 Ma di vital vigore ridondanti,  
 Come or quaggiù precedermi poteste?



- Cardisca.* E' vi c'hanno mandate.  
*Zulima.* E con qual fretta!  
*Cardisca.* I tuoi seguaci e amici, ambe noi, come  
 Le tue più care, sul tuo corpo ancora  
 Palpitante svenaronci.  
*Maometto.* Oh barbarie!  
*Zulima.* Cosa gradita farti essi diceano.  
*Maometto.* Ma traghettate pria di me...  
*Cardisca.* Vedute  
 Ebbeci appena il vecchion dalla barba  
 Irto-bigia, che tosto ci passò...  
*Zulima.* E scese appena, udendo un Giudicino  
 Ch'eran due mogli uccise pel marito,  
 Caso raro, gridò: dritto agli Elisj  
 Che fossimo condotte sentenziò.  
*Maometto.* Non così di me, no, che il più impettito  
 Dei tre Giudici miei per nessun conto  
 Non mi volea dar seggio; anzi, sbuffante  
 Di velenosa rabbia avriami posto  
 In abisso di tenebre, se appieno  
 In mio favor non eran caldamente  
 Gli altri due.  
*Zulima.* Qui potrem dunque spassarcela  
 Tranquillamente insieme?  
*Cardisca.* Se concesso  
 È pur quaggiù, che più di due compagne  
 Ombre unite soggiornino.  
*Zulima.* E se sola  
 Una è concessa, i' son ben io quell'una  
 Che a Maometto spetta.  
*Cardisca.* Anzi, son io...  
*Maometto.* Ambe il sareste, s'io qui pur volessi  
 Trarre oziosi giorni: ma un supplizio  
 Saria per me, non premio, una tranquilla  
 Inoperosa esistenza sonnifera.  
 Veder, veder vogl'io, scrutar per tutto  
 Questi Elisj, e conoscervi que' grandi  
 Che vi stanno, e con essi compararmi.  
*Cardisca.* Dunque e noi pure cercherem di quelli  
 Celestiali giovanetti sposi,  
 Cui ci dicevi...  
*Zulima.* Tu li cercherai;  
 Non io, contenta dell'eccelso sposo...<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Variante:* Non io, contenta di sì eccelso sposo.

- Maometto.* Stolte ; sciaurate : ai giovani celesti  
Ch'ite pensando voi ?...
- Zulima.* Non io...
- Cardisca.* Ma puovvi  
Infra l'Ombre alcun male seguir mai ?
- Maometto.* Itene ; ch'io vedendovi impalpabili,  
Già mi venite a noja : omai le stesse  
Più non siete a' miei occhi. Separiamci.  
Alcun poco.
- Zulima.* Sì, sì, vuoi irne in traccia  
Delle celesti Urie...
- Cardisca.* Ombra, non esci  
Dai sensi mai : che un impostor tu fossi,  
Già incomincio a vederlo.
- Zulima.* Odi dolcezze  
Della pupilla de' tuoi occhi...
- Maometto.* Or via :  
Lasciatemi per ora ; ite ; l'impongo.  
Vi cercherò quand'io vorrovvi poscia.

## SCENA III.

MAOMETTO.

- Maometto.* Non voglio qui farmi veder da prima  
Infra due donne : avrei di donnajuolo  
Fra le grand'Ombre taccia ; e voglio i nomi  
Primi che gli uomin s'abbiano ; di sacro  
Legislator, Profeta, Re, Guerriero.

## SCENA IV.

CONFUCIO, MAOMETTO.

- Confucio.* E' si fa più difficile ogni giorno  
Il poter qui starsen da se. Vi piovono  
Ceffi nuovi ; nè mai quasi men capita  
Un che m'intenda. Svicolar fra queste  
Piante mi tocca spesso per scansare  
I tanti inetti seccatori.
- Maometto.* Appunto  
Ecco là passeggiarsene soletto  
Un venerabil vecchio : ei m'ha la faccia  
D'esser stato qualcosa. Vo' accostarmici.

*Confucio.* Chi vien su l'orme mie?

*Maometto.* Perdona, nuovo  
Io mi son fra quest'Ombre; il venerando  
Aspetto tuo m'inspira alto desio  
Di conoscerti.

*Confucio.* A viso giudicando,  
Spesso si sbaglia: ogni altra che ne vedi,  
Merta più assai di me.

*Maometto.* Ma pur, ti offendo  
Fors'io cercando di ascoltar tuoi detti?  
Certo volgari esser non ponno.

*Confucio.* A viso  
Giudicandoti anch'io, non so se sbaglio;  
Ma di vederci parmi, che più assai  
Che ascoltar tu i miei detti, farmi udire  
Vorresti i tuoi.

*Maometto.* Quaggiù v'ha astrologi anco,  
Che i pensieri indovinano?

*Confucio.* Degli uomini  
Me n'intendeva un poco quand'io c'era:  
E certo il tuo cipiglio un de' più fieri  
Me n'annunzia; e se un po' con grande stento  
Ti pieghi a lusingarmi, altro non cerchi  
Ch'uom che t'ascolti, e ammiri. Esser quell'uno  
Per alcun poco assento, affin che sfogo  
Il tuo amor di te stesso abbiassi alquanto.  
Dimmi dunque, e chi fosti, e quel ch'hai fatto,  
Perch'io 'l dica ai più grandi qui de' nostri.

*Maometto.* (Da se) Di perspicacità gli è un diavol questi.

*Confucio.* Nulla soggiungi, e fra te parli?...

*Maometto.* Audace  
S'io ti paio, ben paioti; un immenso  
Desio di gloria, ardente spron, mi spinse  
Alle più ardite imprese: ma tacerti  
Vo' il nome, e l'opre mie, se il tuo nome  
E l'opre tue tu primo a me non sveli.

*Confucio.* Confucio è il nome; patria fu la China;  
Vissi ha mill'anni, e mille: nominarmi  
Tu non m'udisti certo mai, se nato  
Tu alla China non sei, come nol sei;  
Che l'enorme tuo naso ben mel prova.  
Qualche lume pacifico di vero<sup>1</sup>  
Ch'io semina fra i miei, queste son tutte

<sup>1</sup> Variante: Qualche raggio pacifico di vero.

- Maometto.* Stolte ; sciaurate : ai giovani celesti  
Ch'ite pensando voi ?...
- Zulima.* Non io...
- Cardisca.* Ma puovvi  
Infra l'Ombre alcun male seguir mai ?
- Maometto.* Itene ; ch'io vedendovi impalpabili,  
Già mi venite a noja : omai le stesse  
Più non siete a' miei occhi. Separiamci.  
Alcun poco.
- Zulima.* Sì, sì, vuoi irne in traccia  
Delle celesti Urie...
- Cardisca.* Ombra, non esci  
Dai sensi mai : che un impostor tu fossi,  
Già incomincio a vederlo.
- Zulima.* Odi dolcezza  
Della pupilla de' tuoi occhi...
- Maometto.* Or via :  
Lasciatemi per ora ; ite ; l'impongo.  
Vi cercherò quand'io vorrovvi poscia.

## SCENA III.

MAOMETTO.

- Maometto.* Non voglio qui farmi veder da prima  
Infra due donne : avrei di donnajuolo  
Fra le grand'Ombre taccia ; e voglio i nomi  
Primi che gli uomin s'abbiano ; di sacro  
Legislator, Profeta, Re, Guerriero.

## SCENA IV.

CONFUCIO, MAOMETTO.

- Confucio.* E' si fa più difficile ogni giorno  
Il poter qui starsen da se. Vi piovono  
Ceffi nuovi ; nè mai quasi men capita  
Un che m'intenda. Svicolar fra queste  
Piante mi tocca spesso per scansare  
I tanti inetti seccatori.
- Maometto.* Appunto  
Ecco là passeggiarsene soletto  
Un venerabil vecchio : ei m'ha la faccia  
D'esser stato qualcosa. Vo' accostarmici.

*Confucio.* Chi vien su l'orme mie?

*Maometto.* Perdona, nuovo  
Io mi son fra quest'Ombre; il venerando  
Aspetto tuo m'inspira alto desio  
Di conoscerti.

*Confucio.* A viso giudicando,  
Spesso si sbaglia: ogni altra che ne vedi,  
Merta più assai di me.

*Maometto.* Ma pur, ti offendo  
Fors'io cercando di ascoltar tuoi detti?  
Certo volgari esser non ponno.

*Confucio.* A viso  
Giudicandoti anch'io, non so se sbaglio;  
Ma di vederci parmi, che più assai  
Che ascoltar tu i miei detti, farmi udire  
Vorresti i tuoi.

*Maometto.* Quaggiù v'ha astrologi anco,  
Che i pensieri indovinano?

*Confucio.* Degli uomini  
Me n'intendeva un poco quand'io c'era:  
E certo il tuo cipiglio un de' più fieri  
Me n'annunzia; e se un po' con grande stento  
Ti pieghi a lusingarmi, altro non cerchi  
Ch'uom che t'ascolti, e ammiri. Esser quell'uno  
Per alcun poco assento, affin che sfogo  
Il tuo amor di te stesso abbiassi alquanto.  
Dimmi dunque, e chi fosti, e quel ch'hai fatto,  
Perch'io 'l dica ai più grandi qui de' nostri.

*Maometto.* (Da se) Di perspicacità gli è un diavol questi.

*Confucio.* Nulla soggiungi, e fra te parli?...

*Maometto.* Audace  
S'io ti paio, ben paioti; un immenso  
Desio di gloria, ardente spron, mi spinse  
Alle più ardite imprese: ma tacerti  
Vo' il nome, e l'opre mie, se il tuo nome  
E l'opre tue tu primo a me non sveli.

*Confucio.* Confucio è il nome; patria fu la China;  
Vissi ha mill'anni, e mille: nominarmi  
Tu non m'udisti certo mai, se nato  
Tu alla China non sei, come nol sei;  
Che l'enorme tuo naso ben mel prova.  
Qualche lume pacifico di vero<sup>1</sup>  
Ch'io seminai fra i miei, queste son tutte

<sup>1</sup> Variante: Qualche raggio pacifico di vero.

- Le mi' opre pochissime.  
*Maometto.* La China?  
 Part'è del terreo globo? nella mia  
 Nativa Arabia non ne udii mai 'l nome.  
*Confucio.* Patria l'Arabia avesti? So dov'è;  
 Ma nulla più ne so; che terra barbara  
 Ell'era a' tempi miei.  
*Maometto.* Di sbarbarirla  
 Io impresi, e ottenni; e Religione, ed armi  
 Diedile, e forse... Ma, qual Ombra femmina,  
 Da quel gruppo spiccatasi, a me incontro  
 A braccia aperte corre?

## SCENA V.

FATIMA, MAOMETTO, CONFUCIO.

- Fatima.* O Maometto,  
 La tua Fatima vedi, la tua prima  
 Consorte, base d'ogni tua grandezza,  
 Se il ver mi disser le tant'Ombre poscia  
 Per te, o da te quaggiù sospinte.  
*Maometto.* Spiacemi  
 Quest'incontro. Tu, Fatima...  
*Fatima.* Che veggio?  
 Così mi accogli? intirizzito, e dubbio  
 Quasi da me ti arretri? Non io forse  
 Co' miei sì immensi vedovili averi  
 Dalla squallida, oscura povertà  
 Non ti apersi la via che poi calcasti,  
 E di Profeta e di Guerriero?  
*Maometto.* Ingrato  
 Non io ti sono, nè sarò giammai.  
 Ma non dèi creder poi che le donatemi  
 Mandre tue dei camelli a me donassero  
 Quei profetici spirti: ebbili altronde,  
 Fin dal mio nascer li ebbi: il Ciel li diede,  
 Tu lo stromento del voler suo eccelso  
 Fosti, e null'altro.  
*Confucio.* Ho inteso; e n'ho abbastanza.  
 Nulla più voglio udir d'un Capisetta,  
 Legislator, Profeta, e Capitano,  
 Cui se la ricca moglie non donava  
 Servi e camelli, saria stato ei sempre  
 Servo, e d'altrui camelli conduttore. *(Esce desiderando).*

## 1 SCENA VI.

FATIMA, MAOMETTO.

*Maometto.* In mal punto mi sei qui capitata  
A screditarmi presso i Barbassori  
Di quest'augusto luogo.

*Fatima.* A screditarti?  
Io? ch'osi tu dirmi? E chi fra i nostri  
Arabi ignora, che creato io t'ebbi,  
Tratto dal nulla? E son quaggiù nascose  
L'opre forse, e il carattere, e i natali,  
E nulla insomma, nulla mai, di quanto  
Noi fummo in vita?

*Maometto.* Il so; ma pure...

*Fatima.* Intendo:

Imposturar quaggiù come lassù  
Tu pensi, e speri: a rivederci presto:  
Grazia avrai molta, ch'io mi voglia teco  
Qui far veder; non che arrossir tu debba  
D'esser mai meco. Addio. Ben ti conosco.

## SCENA VII.

MAOMETTO.

*Maometto.* Al diavol tutte quante io n'ebbi mai  
Mogli, e non mogli: elle mi sturban tutto,  
E faran sì ch'io primeggiare indarno  
Qui tenterò. Ma pur, non così lieve  
Mi desisto dall'opra. Ecco un vecchione,  
Che vien ver me: quant'è mai bello, e augusto!  
Aspettiamlo.

## SCENA VIII.

OMERO, MAOMETTO.

*Omero.* Un pochino tanto tanto  
L'aver quaggiù recuperato io gli occhi,  
Mi diletta, e divagami. Vo sempre  
Intorno intorno, per veder se è scesa

Una qualch'alma eccelsa ; una di quelle,  
Quali io già sotto Troja a cantar presi:  
Ma gli è ben raro ch'io l'azzeccchi un vero  
Uom, che tal nome mertisi.

*Maometto.* Buon vecchio,  
Beato me, che in te m'incontro a prima!

*Omero.* Oh! novell'Ombra sei, parmi.

*Maometto.* Sì, il sono,  
In quest'istante scesa; nè alcun'altra  
Ancor ne vidi, o udii; nè desiarme,  
Parmi, dovrò alcun'altra, ove tu a sdegno  
Pur me non prenda.

*Omero.* Oh! cortese Ombra, in vero,  
E non volgarè al certo.

*Maometto.* Emmi cotanto  
Amichevole il tuo volto e sermone,  
Ch' i' in te affidato ciecamente, pregoti  
Di volermi esser qui duce, e sostegno,  
E compagno; e introdurmi al nobil ceto  
Dei pari tuoi, ch'eletta cosa e rara  
Certo esser debbe.

*Omero.* Ma, sai tu chi io sia?

*Maometto.* Non so il nome; ma il grande ti si legge  
Fra ciglio, e ciglio; e il giurerei.

*Omero.* Testore  
Fui di parole in risuonante metro,  
Null'altro io fui.

*Maometto.* E ti par poco. Anch'io  
Scritte pagine...

*Omero.* Oh oh, Poeta fosti?

*Maometto.* Poeta? Sì, e no.

*Omero.* Quai dunque furo  
Gli scritti tuoi?

*Maometto.* Religiosi...

*Omero.* Ai Numi  
Sacri inni?

*Maometto.* Sacre leggi d'un sol vero  
Nume eterno.

*Omero.* Un Sibillo eri tu dunque.

*Maometto.* Cioè, un Profeta.

*Omero.* E ne azzeccasti molte?

*Maometto.* Gran fede ottenni.

*Omero.* E poi, tu fosti ucciso.

*Maometto.* No, perchè uccider seppi.

*Omero.* Eri anco Re?



*Maometto.* Re sì, e no.

*Omero.* D'ogni cosa sì e no  
Parmi tu fossi. Alcuna umana forza  
In te dunque si aggiunse, avvalorando  
Così gli scritti a te ispirati?

*Maometto.* Appunto.

Un po' di penna e scimitarra molta  
Diede al mio stile e ammiratori, e fama.

*Omero.* Io, poi no: cieco m'era, e poveretto;  
Nè altr'arme avea ch'un vile bastonuccio;  
E iva cantando i carmi miei, nè a forza  
Ascoltar mi faceva: ma pure ancora,  
Per quanto i Greci che qui scendon, diconni,  
Ciascun li va cantando, e un migliaione  
D'anni gli è già, ch'io li stava facendo.

*Maometto.* Greco non seppi, perch'Arabo fui;  
Ma pur grandioso e semplice il tuo dire  
Mi svela Omero, di cui molto intesi;  
E il cor mel disse, tosto ch'io ti vidi.  
Maometto son io.

*Omero.* Quel che a soquadro  
Hai mezzo il mondo posto? n'è arrivata  
Quaggiù la nuova: oh, siam diversi troppo  
E di scopo e di mezzi: altro compagno  
Ti troverai, spero io...

### SCENA IX.

MERCURIO con tutti i Mazzieri, OMERO, e MAOMETTO.

*Mercurio.* Dov'è costui?

Dov'è egli? Mazzieri, quanti siete,  
Ogni cantuccio rifrustate, e presolo  
Strascinatemel qui.

*Omero.* Qual mai trambusto!

*Maometto.* Oimè! Quel falso Nume dalla verga,  
Che al giudizio mio stava; ecco ei mi piomba  
Addosso! ove fuggirmene?

*Mercurio.* <sup>1</sup> Ve', vello;

'Gli è desso; è desso. Oh, se' tu qui, impostore?

*Omero.* Con che furor gli si è avventato ai crini;  
E come ei lo strascina...

<sup>1</sup> XIV-10 Novembre. Sragolato da 4 giorni in Mugello.

## SCENA X.

FATIMA, e detti.

- Fatima.* Al gran fracasso  
 Accorro anch'io. Che veggio? amato sposo,  
 Tu fuor di qui con vituperio tanto?...  
 Io mi ti afferro forte. Ovunque il tragga  
 L'irato Nume, ei mi trarrà con esso.
- Mercurio.* Vieni, vieni: il resistermi fia vano.  
 Al Tribunal di nuovo; al Tribunale...
- Maometto.* Irresistibil mano mi ha ghermito.  
 Me misero!
- Fatima.* Con te m'avrai tu sempre;  
 Non temer, no...

## SCENA XI.

OMERO.

- Omero.* Penelope novella  
 Veggo in costei, che vuol nelle sventure  
 Farsi compagna ad un sì tristo Ulisse. (Molte Ombre tumultuanti su la loro interrotta pace, cantano un breve coro di 10 versi, interrogandone Omero, che poi lor risponde).  
 Acquetatevi, amiche Ombre felici.  
 Ombra indegna quaggiù scendea, che intrusa  
 Dai Giudici era, o sbaglio fosse, o inganno,  
 O sinistro desio: l'Altitonante  
 Videla e tosto dal suo alato Messo  
 Estrarla a forza fea. Tutto or sapete.  
 Godiamo noi la imperturbabil pace,  
 Poichè a null'uom la togliavamo al mondo.

## ATTO QUARTO.

## ' SCENA I.

*Tribunale.*

MINOSSE, RADAMANTO.

- Minosse.* Odimi, Radamanto, infin ch'è tempo.  
Qui, non è da scherzare: tu l'hai visto,  
Con qual furore, e con che poche ciance,  
Riassunti Mercurio i suoi talari,  
Se ne volò all'Olimpo.
- Radamanto.* A bella prima  
Non mi sturbai di più: ma poi pensandovi,  
Io mi sento un gran tremito.
- Minosse.* E il ritorno  
Sarà peggior che la partita: ad ogni  
Istante, io me l'aspetto.
- Radamanto.* Ei mi rovina  
Codest'Eaco.
- Minosse.* Ma tu, già sì severo,  
Già sì giusto, e cotanto riflessivo,  
Come or ti sei tu mai voltato al dolce  
Senza misura? affè, ch'io non la 'ntendo.
- Radamanto.* Tu di' 'l vero. Deh, pur ch'io sia in tempo,  
Tu mi vedrai cangiare.
- Minosse.* Odi tu fiero  
Fracassio con un suon pien di spavento?
- Radamanto.* La vuol pur finir male.
- Minosse.* Eh, gli è senz'altro  
Mercurio che ritorna. Ecco, ch'ei strascica  
Pe' capelli Maometto.
- Radamanto.* Oimè! di peso  
Par che per aria l'erga.
- Minosse.* E fa portarsi  
Dietr'esso, avvincolatasi a' suoi piedi,  
Una donna!
- Radamanto.* Oh spettacolo tremendo!

## SCENA II.

MERCURIO, MAOMETTO, FATIMA, e detti.

- Mercurio.* A giudicar voi Giudici torno io.  
 Voi mi fate stancar le vie d'Olimpo,  
 E di Stige; ma farvi scontar io  
 Potrò i cotanti male spesi passi.  
 Ecco il vostro Maometto. Su, da capo  
 Si rifaccia il giudizio; e ben badateci,  
 Bene, bene; perchè di vostra sorte  
 Voi decidete in un *che* della sua.
- Maometto.* Tal violenza in vero, e cotai modi  
 Mi giungon nuovi. Innovator io pure  
 D'ogni cosa, non ho però mai fatti  
 Rigiudicar da capo gli assoluti.
- Mercurio.* Monello; e n'avrai tanti, e tanti, e tanti  
 Condannati innocenti, e trucidati  
 Senza pure ascoltarli.
- Fatima.* Io raccapriccio  
 D'orror per lui.
- Mercurio.* Ma chi è costei, che trarsi  
 Mi si facea con te, sì attaccaticcia  
 Afferrandosi?
- Fatima.* Son di lui metà;  
 Ebbi nome Fatima; ed io 'l creai  
 Mio sposo, anzi ch'ei stesso si creasse  
 Terror del mondo: e pronta e ferma io sono  
 Di seguir, di divider la sua sorte,  
 Qual, ch'ella esser mai debba.
- Mercurio.* Bene sta.  
 Giudicherassi la pariglia. All'opra  
 Tosto, o Giudici voi, o Giudichesse  
 Ch'io vi debba appellare.
- Minosse.* Io di lor onta  
 Partecipar non debbo, dei lor falli  
 Non partecipe mai.
- Radamanto.* Gli è troppo dire,  
 Quel mai: di rado, sì.
- Mercurio.* Finiamla. Al desco  
 Seggiatevi. Ma dove è quel buon uomo  
 D'Eaco?
- Minosse.* Mazzier, dàgli un po' voce subito,  
 Ch'è tornato Mercurio, e ch'ei si aspetta.

*Mercurio.* Benchè senz'esso non saria di peggio.  
*Minosse.* Come si fa? non v'è giudizio in due:  
 Che se non siam d'accordo, ei v'è da darsi  
 L'un l'altro in testa, e non conchiuder nulla.

1 SCENA III.

EACO, e detti.

*Eaco.* Sia 'l ben tornato il gran figlio di Maja.  
*Mercurio.* Aspetta un altro po': me la darai  
 La ben tornata poscia. Intanto è d'uopo  
 Rigiudicar costui da capo.

*Eaco.* Ha egli  
 Dunque da dirci qualcos'altra più,  
 Ch'ei non ci disse pria?

*Mercurio.* Abbiala, o no,  
 Tu avrai per certo un pocolino più  
 Di discrezione e d'intelletto, spero,  
 Che non avesti pria.

*Maometto.* Ch'ho io a dire?  
 Tutto vi dissi in brevi accenti dianzi.  
 Son fatti i fatti, e li sapete: i mezzi  
 A sì grand'opre, son di varie sorti:  
 Non me ne avete chiesto conto voi,  
 Nè vel died'io. Ma il chiederlo, che vale?  
 Tutto avvalora il buon esito: e fate,  
 E dite; e andate dall'Olimpo agl'Inferi,  
 E da Pluto all'Olimpo per le poste  
 Quanto vi piace, o a remi d'ali a volo,  
 Maometto i' son sempre, e su nel mondo  
 Maomettani a migliaia vi sono,  
 E vie più ne saranno: ed in me tutti  
 Giurano, e a dar lor sangue, e averi, e vite,  
 Per me, tutti son presti. Ecco, ch'io ho detto.

*Eaco.* E il peggio gli è, che tutto questo è vero.  
*Radamanto.* Già si sa, che niun'Ombra qui può il falso  
 Attentarsi di dire.

*Minosse.* Non può il falso  
 Dire, il so; ma tacer ben puote il vero.

*Eaco.* Se non gli vien richiesto, non lo dice;  
 Già si sa, nè il de' dire.

- Minosse.* Ma del Giudice  
Sta la perizia per l'appunto in questo,  
Nel ritrovare i buoni tasti, e farne  
Quindi il ver scaturire.
- Eaco.* Oh, perchè dunque  
Nol festi tu?
- Minosse.* E me ne desti il tempo?  
E sempre tu, non sei tu forse quegli,  
Che ciò far m'impedisce?
- Mercurio.* Orsù, d'accordo  
Io vi porrò ben presto; e a ciò buon ordine  
Anco porrò.
- Eaco.* Gran tempo è che dovrebbero  
Esser fatta tal cosa. E Giove in somma  
Tolto avria tutti scandali dei nostri  
Giudizi, ond'ei si duole, se il più intimo  
Del cuor dei giudicandi ci svelasse;  
Torto giudizio mai non n'uscirebbe  
Dal Tribunale nostro.
- Mercurio.* Spiritoso  
Messer Eaco, davvero. Allor per farla  
Da Giudice, a dir ver, non occorrebbe  
Testa aver; basterebbe la parrucca.
- Eaco.* Dunque, a pensier nascosti, giudicare  
Non si può che sui fatti, e presi in grosso.  
Le intenzioni arcane, i clandestini  
Mezzi, e gli utili inganni, e i non saputi  
Delitti, ai Numi restino, poich'essi  
Non li voglion scoperti. Io quindi, udito  
Maometto e l'effetto de' suoi fatti,  
Riconfermo e raddoppio il parer primo,  
Che in tutta quiete abbia distinto seggio  
Negli Elisj, fra i sommi.
- Radamanto.* Ed io, a dir vero,  
Non so quel che mi dire: io la rimetto  
In te stesso, o Mercurio.
- Minosse.* Ed io vi dico  
Che interrogar si de' partitamente  
Squittinandolo, e trarlo con acume  
Di quesiti, cui debba egli rispondere  
Col sì e col no, semplicemente, trarlo  
Dico, a svelarsi ei da se stesso.
- Eaco.* Il faccia  
Chi vuol, non io: mestier del torturare  
Con quel del giudicare, io non lo scambio;

Nè vi assisto.

*Mercurio.*

Orsù dunque; voi m'avete  
Fradicio: al par maliziosi, e più,  
Che ignoranti non siate. I' l'ho trovato  
Il vero mezzo di finirla presto.  
Che vogl'io stare ad aspettare i vostri  
Quesiti, e sue risposte? Invenzione  
Tutta mia quest'ell'è, ch'or qui v'adoppro;  
E Giove, spero, approveralla. — Innanzi  
Fatti in qua tu, Maomettaccio: sta  
Così ben bene in faccia dei tre Giudici,  
E non ti muover; snuda il manco lato:  
Dov'è il cuor? qui, se l'hai. Mia fatal verga  
Ampia finestra v'apre...

*Maometto.*

Oimè, oimè!

*Mercurio.*

Gli è spalancato. Or voi, Giudici, gli occhi  
Della fronte ficcate costà dentro,  
Poichè quei della mente non v'avete:  
Ficcateci, e vedete.

*Tutti.*

Oh meraviglia!

*Mercurio.*

<sup>1</sup> Scorgete voi che volta èvvi qua dentro?  
V'ha egli fogna più sozza, più fetida,  
Più pestilente di questa? Mirate;  
Ecco, com'ei questa sua moglie prima,  
Cui tutto deve, avvelena in segreto,  
Perchè così spicciandola, si anticipi  
Dei di lei beni immensi a lui la pingue  
Scroccata eredità.

*Fatima.*

Qual mostro! Oh Cielo!

*Mercurio.*

Spalancate ben gli occhi, e straturatevi  
Frattanto il naso, che un gran cesso è questo.  
Ecco, l'orrendo assassinio nascosto  
De' suoi intimi più, che fabbricavano  
Con lui sue leggi mistiche.

*Eaco.*

È il salario

Che spettava ai men bindoli di lui.

*Mercurio.*

E v'è, fra orror cotanti, anco da ridere.  
Eccol, ch'ei ride a spese dei babbei,  
L'epileptico suo morbo torcendo  
A ispirazion divina: e il piccioncino,  
Che negli orecchi suoi vien dar di becco  
Al miglio ch'ei v'ascose, anzi ch'a terra  
Stramazasse qual bove mazzolato;

*Minosse.*

Ma del Giudice

Sta la perizia per l'appunto in questo,  
 Nel ritrovare i buoni tasti, e farne  
 Quindi il ver scaturire.

*Eaco.*

Oh, perchè dunque

Nol festi tu?

*Minosse.*

E me ne desti il tempo?

E sempre tu, non sei tu forse quegli,  
 Che ciò far m'impedisce?

*Mercurio.*

Orsù, d'accordo

Io vi porrò ben presto; e a ciò buon ordine  
 Anco porrò.

*Eaco.*

Gran tempo è che dovrebbei  
 Esser fatta tal cosa. E Giove in somma  
 Tolto avria tutti scandali dei nostri  
 Giudizi, ond'ei si duole, se il più intimo  
 Del cuor dei giudicandi ci svelasse;  
 Torto giudizio mai non n'uscirebbe  
 Dal Tribunale nostro.

*Mercurio.*

Spiritoso

Messer Eaco, davvero. Allor per farla  
 Da Giudice, a dir ver, non occorrebbe  
 Testa aver; basterebbe la parrucca.

*Eaco.*

Dunque, a pensier nascosti, giudicare  
 Non si può che sui fatti, e presi in grosso.  
 Le intenzioni arcane, i clandestini  
 Mezzi, e gli utili inganni, e i non saputi  
 Delitti, ai Numi restino, poich'essi  
 Non li voglion scoperti. Io quindi, udito  
 Maometto e l'effetto de' suoi fatti,  
 Riconfermo e raddoppio il parer primo,  
 Che in tutta quiete abbia distinto seggio  
 Negli Elisj, fra i sommi.

*Radamanto.*

Ed io, a dir vero,

Non so quel che mi dire: io la rimetto  
 In te stesso, o Mercurio.

*Minosse.*

Ed io vi dico

Che interrogar si de' partitamente  
 Squittinandolo, e trarlo con acume  
 Di quesiti, cui debba egli rispondere  
 Col sì e col no, semplicemente, trarlo  
 Dico, a svelarsi ei da se stesso.

*Eaco.*

Il faccia

Chi vuol, non io: mestier del torturare  
 Con quel del giudicare, io non lo scambio;



Nè vi assisto.

*Mercurio.* Orsù dunque; voi m'avete  
Fradicio: al par maliziosi, e più,  
Che ignoranti non siate. I' l'ho trovato  
Il vero mezzo di finirla presto.  
Che vogl'io stare ad aspettare i vostri  
Quesiti, e sue risposte? Invenzione  
Tutta mia quest'ell'è, ch'or qui v'adoppro;  
E Giove, spero, approveralla. — Innanzi  
Fatti in qua tu, Maomettaccio: sta  
Così ben bene in faccia dei tre Giudici,  
E non ti muover; snuda il manco lato:  
Dov'è il cuor? qui, se l'hai. Mia fatal verga  
Ampia finestra v'apre...

*Maometto.* Oimè, oimè!

*Mercurio.* Gli è spalancato. Or voi, Giudici, gli occhi  
Della fronte ficcate costà dentro,  
Poichè quei della mente non v'avete:  
Ficcategli, e vedete.

*Tutti.* Oh maraviglia!

*Mercurio.* <sup>1</sup> Scorgete voi che volta èvvi qua dentro?  
V'ha egli fogna più sozza, più fetida,  
Più pestilente di questa? Mirate;  
Ecco, com'ei questa sua moglie prima,  
Cui tutto deve, avvelena in segreto,  
Perchè così spicciandola, si anticipi  
Dei di lei beni immensi a lui la pingue  
Scroccata eredità.

*Fatima.* Qual mostro! Oh Cielo!

*Mercurio.* Spalancate ben gli occhi, e straturatevi  
Frattanto il naso, che un gran cesso è questo.  
Ecco, l'orrendo assassinio nascosto  
De' suoi intimi più, che fabbricavano  
Con lui sue leggi mistiche.

*Eaco.* È il salario

Che spettava ai men bindoli di lui.

*Mercurio.* E v'è, fra orror cotanti, anco da ridere.  
Eccol, ch'ei ride a spese dei babbei,  
L'epileptico suo morbo torcendo  
A ispirazion divina: e il piccioncino,  
Che negli orecchi suoi vien dar di becco  
Al miglio ch'ei v'ascese, anzi ch'a terra  
Stramazasse qual bove mazzolato;

E i suoi divoti ingoiansi la favola,  
Che il santo angel mandato abbiagli il Nume.

*Radamanto.* Codesta, affè, l'avrei creduta anch'io,  
Tanto è sottile, e naturale.

*Mercurio.* Ed eccovi,  
Per finirla una volta, traboccanti  
Fuor di quest'empio abbominevol core,  
L'onte, le stragi, le rapine, e il sangue  
A barili.

*Minosse.* Ahi, qual uomo abbominevole!  
Non v'è il suo pari.

*Radamanto.* Fuor di celia, anch'io  
Rabbrividir mi sento.

*Mercurio.* E sì, voi pure  
Seggio a costui davate or negli Elisj!

*Eaco.* Non dirò ch'ei sia buono; ma dirò,  
Che tutto questo nol sapévam noi;  
Che dei simili, e forse anco dei peggio,  
Ve n'ha ad esser negli Elisj a centi;  
E che gli è forza o di cacciarli tutti,  
O di costui ben presto rimandarvi.

*Minosse.* Gli è un pensare, che Cerber ne disgrada.

*Radamanto.* Certo, affacciati a tal finestra noi,  
Nol possiamo in coscienza infra i ben nati  
Ricollocar premiato.

*Eaco.* Infra i ben nati;  
Ben dice Radamanto; ma gli Elisj  
Han dei malnati a josa; o niun ven resti,  
O costui vi ritorni. A farla breve,  
Alle prove, o Mercurio. La su' moglie  
A tutti voi di fedeltà un prodigio  
Parve; alle prove; un po' di squarcio in lei.

*Mercurio.* Io subito vi servo: ecco, a sportello  
Il di lei core. Oimè! Veggo che qui  
I segretari al par dei lor padroni  
Non con la testa, ma coi pie' giudicano.  
Ecco, adultera ell'è col nostro eroe,  
Vivendo il primo di lei sposo: ed ecco,  
Quel bocconcino stesso a lei poi dato  
Dal grato Maometto, amb'essi danno  
Al seccator marito. Vedovella  
Fattasi, passa alle gustate nozze  
Del gran Profeta, e immedesmata in esso  
A tutti lassù parve, ed a voi pure  
Ancor lo pare. Oibò: d'un cammelliere

Di lei servo, mirate, in cor la freccia  
 Le si piantava, ond'ella ripiantava  
 Al buon Profeta in fronte l'ornamento,  
 Che i Numi Fiumi usan fra noi.

*Maometto.* Cospetto!

Questo di te non l'arei mai creduto.

*Minosse.* L'avvelenavi, casta riputandola;  
 Corbezzoli! e se tal non la tenevi?...

*Mercurio.* Spicciamoci: già già ben riturate  
 Ho queste fogne entrambe. Volet'altro?

*Eaco.* Certo, il vogliamo. In questi, sarà stata  
 Colpa nostra, tu 'l dici. Altri sen chiami,  
 Dei giudicati anzi che noi sedessimo  
 Giudici qui.

*Mercurio.* Il consento: ma vo' pria  
 Che si riveggan quei duo stessi, al cui  
 Giudicio fui presente stamattina  
 A terza grassa. Va, Mazzier, per essi.  
 E intanto in serbo questa dolce coppia  
 In disparte ben ben custodiretemi. <sup>1</sup>

#### <sup>2</sup> SCENA IV.

SATURNISCO, LUNATINA, condotti dai Mazzieri: *e detti.*

*Mercurio.* La s'accosti, Maestà. Gran finestrone  
 Qui fa mestieri. Eccolo, il cuor di questo  
 Gran Filosofo Re, che gigantesca,  
 Pari alla mole sua, tentò l'impresa  
 Di avvicinar l'oscuro suo Saturno  
 Al folgorante Sole. Amor verace,  
 Ch'ei della luce avesse, non lo spinse;  
 Vanagloria lo spinse di far quello,  
 Che niun dei Re Saturnici neppure  
 Avea tentato mai. Poco sarebbe,  
 Se motor vano l'orgoglietto suo  
 Fosse il suo sol delitto. I mezzi, i mezzi,  
 Mirate or qui, quai fur. Gli argani, ei disse,  
 Venian meno al mio Regno; ma non dissemi  
 Che di budella d'uomini ei fea fare  
 Gli argani suoi, da un Mago a ciò sospinto,  
 Che più efficaci, e forti esser giuravagli.

<sup>1</sup> Escono, tratti dai Mazzieri, Maometto e Fatima.

<sup>2</sup> XVIII-14 Novembre.

E i suoi divoti ingoiansi la favola,  
Che il santo angel mandato abbiagli il Nume.

*Radamanto.* Codesta, affè, l'avrei creduta anch'io,  
Tanto è sottile, e naturale.

*Mercurio.* Ed eccovi,  
Per finirla una volta, traboccanti  
Fuor di quest'empio abbominevol core,  
L'onte, le stragi, le rapine, e il sangue  
A barili.

*Minosse.* Ahi, qual uomo abbominevole!  
Non v'è il suo pari.

*Radamanto.* Fuor di celia, anch'io  
Rabbrividir mi sento.

*Mercurio.* E sì, voi pure  
Seggio a costui davate or negli Elisj!

*Eaco.* Non dirò ch'ei sia buono; ma dirò,  
Che tutto questo nol sapévam noi;  
Che dei simli, e forse anco dei peggio,  
Ve n'ha ad esser negli Elisj a centi;  
E che gli è forza o di cacciarli tutti,  
O di costui ben presto rimandarvi.

*Minosse.* Gli è un pensare, che Cerber ne disgrada.

*Radamanto.* Certo, affacciati a tal finestra noi,  
Nol possiamo in coscienza infra i ben nati  
Ricollocar premiato.

*Eaco.* Infra i ben nati;  
Ben dice Radamanto; ma gli Elisj  
Han dei malnati a josa; o niun ven resti,  
O costui vi ritorni. A farla breve,  
Alle prove, o Mercurio. La su' moglie  
A tutti voi di fedeltà un prodigio  
Parve; alle prove; un po' di squarcio in lei.

*Mercurio.* Io subito vi servo: ecco, a sportello  
Il di lei core. Oimè! Veggo che qui  
I segretari al par dei lor padroni  
Non con la testa, ma coi pie' giudicano.  
Ecco, adultera ell'è col nostro eroe,  
Vivendo il primo di lei sposo: ed ecco,  
Quel bocconcino stesso a lei poi dato  
Dal grato Maometto, amb'essi danno  
Al seccator marito. Vedovella  
Fattasi, passa alle gustate nozze  
Del gran Profeta, e immedesmata in esso  
A tutti lassù parve, ed a voi pure  
Ancor lo pare. Oibò: d'un cammelliere

Di lei servo, mirate, in cor la freccia  
Le si piantava, ond'ella ripiantava  
Al buon Profeta in fronte l'ornamento,  
Che i Numi Fiumi usan fra noi.

*Maometto.* Cospetto!

Questo di te non l'arei mai creduto.

*Minosse.* L'avvelenavi, casta riputandola;  
Corbezzoli! e se tal non la tenevi?...

*Mercurio.* Spicciamoci: già già ben riturate  
Ho queste fogne entrambe. Volet'altro?

*Eaco.* Certo, il vogliamo. In questi, sarà stata  
Colpa nostra, tu 'l dici. Altri sen chiami,  
Dei giudicati anzi che noi sedessimo  
Giudici qui.

*Mercurio.* Il consento: ma vo' pria  
Che si riveggan quei duo stessi, al cui  
Giudicio fui presente stamattina  
A terza grassa. Va, Mazzier, per essi.  
E intanto in serbo questa dolce coppia  
In disparte ben ben custodiretemi. <sup>1</sup>

<sup>2</sup> SCENA IV.

SATURNISCO, LUNATINA, condotti dai Mazzieri; e detti.

*Mercurio.* La s'accosti, Maestà. Gran finestrone  
Qui fa mestieri. Eccolo, il cuor di questo  
Gran Filosofo Re, che gigantesca,  
Pari alla mole sua, tentò l'impresa  
Di avvicinar l'oscuro suo Saturno  
Al folgorante Sole. Amor verace,  
Ch'ei della luce avesse, non lo spinse;  
Vanagloria lo spinse di far quello,  
Che niun dei Re Saturnici neppure  
Avea tentato mai. Poco sarebbe,  
Se motor vano l'orgoglietto suo  
Fosse il suo sol delitto. I mezzi, i mezzi,  
Mirate or qui, quai fur. Gli argani, ei disse,  
Venian meno al mio Regno; ma non dissevi  
Che di budella d'uomini ei fea fare  
Gli argani suoi, da un Mago a ciò sospinto,  
Che più efficaci, e forti esser giuravagli.

<sup>1</sup> Escono, tratti dai Mazzieri, Maometto e Fatima.

<sup>2</sup> XVIII-14 Novembre.

Suoi sudditi a migliaia e' sbudellava,  
Per così illuminar quei, che restavano.  
Neghil, se il può. Vedete voi? non dice  
Nè una parola pur. Tosto in disparte  
Costui, Mazzieri. E fatemi accostare  
Codesta Lunatina.

*Lunatina.*

I' vo' far altro.

Lo squarcio a me no, no, non mel farai. (*fugge*)

*Mercurio.*

Così, Mazzieri, sfuggir vi lasciate  
Di mano l'Ombre?

*Eaco.*

E' par ch'ell'abbia l'ale; -

Che vuoi tu, che costor gravi, e le loro  
Mazze a lei tengan dreto? lasciala ire.  
Già a ogni modo il sappiam qual esser debba  
La finestrina sua.

*Mercurio.*

Gli è anco vero.

Spicciamci dunque, e comparisca tosto  
Un qualche Barbassoro di gran peso,  
Che pria di voi gli Elisj abbian accolto.

*Minosse.*

Già 'l vedo comparir, che lo tenea  
Preparato da un pezzo lo zelante  
Protomazzier del Tribunal Plutonico.

## SCENA V.

CONFUCIO, e detti.

*Minosse.* Chi sei tu?

*Confucio.* Con futz zee era il mio nome.

*Minosse.* E' son tre nomi, e sono brutti tutti:

Noi per comodo nostro ne faremo

Uno solo, chiamandoti Confucio.

E di dond'eri?

*Confucio.*

Della China, parte

Del globo incantucciata da voi lungi,

E che, voi gran Geografi non sendo,

Gli è verisimil che voi l'ignoraste.

*Minosse.*

Poco importa del luogo. Ch'hai tu fatto,

Che da sì lungo tempo quaggiù seggio

Sì distinto acquistasseti?

*Confucio.*

Dei fatti

Non ne ho fatti; dei detti i' n'ho lasciati.

*Mercurio.*

Via, che so' stufo dei quesiti triti,

E di queste risposte. Alla più breve:

Squarcia tu, caduceo. Di Con futz zee  
Eccovi il cuore, o Giudici.

*Minosse.* Un po' meno  
Dei precedenti, parmi, ei puzzi.

*Eaco.* Il tempo  
Ci ha sovrapposto ruggine in più doppi,  
Tal, che l'odor non esala alla prima.  
Stuzzica un po' con tua fatal verghetta  
Codeste pieghetuzze. Eccovi, aperto  
Il motor del Filosofo pacifico:  
Ambizion profonda, ipocrisia,  
Tirannia mascherata da Filantropa;  
Religion da ragion sreligionata,  
Pe' begli ingegni agiati della China,  
Che il culto antico deridendo, altari  
Ergesser poscia al buono Con futz zee,  
La cui modestia null'altro volea,  
Se non passar per Dio. V'ha impostore  
Maggior di questo? Ditelo.

*Minosse.* Ma questi,  
Forza a niun uomo fea; nè danno alcuno;  
Nè rapine, nè sangue...

*Eaco.* Innovatore  
Mai non vi fu, nè puovvi esser giammai,  
Nè in ben nè in mal, che di dritto o rimbalzo  
Forza, danno, e rapine, e stragi, e sangue  
Non cagioni.

*Mercurio.* (A *Minosse*) Gli è un diavol di Sofista  
Costui davver, che tanto m'imbarazza,  
Benchè delle parole i' mi sia il Dio.

*Radamanto.* Ma qual fracasso orribile!

*Minosse.* Che sento  
Dagli Elisj in tumulto?

*Eaco.* In fuga tutti  
Corron ver noi nostri Mazzieri.

*Radamanto.* E come  
Spennacchiati, e malconci!

*Minosse.* L'Ombre a staia  
Infuriate inseguonli. Fuggiamcene  
Noi pure... (Fuggono i tre Giudici)

Suoi sudditi a migliaia e' sbudellava,  
Per così illuminar quei, che restavano.  
Neghil, se il può. Vedete voi? non dice  
Nè una parola pur. Tosto in disparte  
Costui, Mazzieri. E fatemi accostare  
Codesta Lunatina.

*Lunatina.*

I' vo' far altro.

Lo squarcio a me no, no, non mel farai. (*fugge*)

*Mercurio.*

Così, Mazzieri, sfuggir vi lasciate  
Di mano l'Ombre?

*Eaco.*

E' par ch'ell'abbia l'ale; -

Che vuoi tu, che costor gravi, e le loro  
Mazze a lei tengan dreto? lasciala ire.  
Già a ogni modo il sappiam qual esser debba  
La finestrina sua.

*Mercurio.*

Gli è anco vero.

Spicciamci dunque, e comparisca tosto  
Un qualche Barbassoro di gran peso,  
Che pria di voi gli Elisj abbian accolto.

*Minosse.*

Già 'l vedo comparir, che lo tenea  
Preparato da un pezzo lo zelante  
Protomazzier del Tribunal Plutonico.

## SCENA V.

CONFUCIO, e detti.

*Minosse.*

Chi sei tu?

*Confucio.*

Con futz zee era il mio nome.

*Minosse.*

E' son tre nomi, e sono brutti tutti:  
Noi per comodo nostro ne faremo  
Uno solo, chiamandoti Confucio.  
E di dond'eri?

*Confucio.*

Della China, parte  
Del globo incantucciata da voi lungi,  
E che, voi gran Geografi non sendo,  
Gli è verisimil che voi l'ignoraste.

*Minosse.*

Poco importa del luogo. Ch'hai tu fatto,  
Che da sì lungo tempo quaggiù seggio  
Sì distinto acquistasseti?

*Confucio.*

Dei fatti  
Non ne ho fatti; dei detti i' n'ho lasciati.

*Mercurio.*

Via, che so' stufo dei quesiti triti,  
E di queste risposte. Alla più breve:



Squarcia tu, caduceo. Di Con futz zee  
Eccovi il cuore, o Giudici.

*Minosse.* Un po' meno  
Dei precedenti, parmi, ei puzzi.

*Eaco.* Il tempo  
Ci ha sovrapposto ruggine in più doppi,  
Tal, che l'odor non esala alla prima.  
Stuzzica un po' con tua fatal verghetta  
Codeste pieghetuzze. Eccovi, aperto  
Il motor del Filosofo pacifico:  
Ambizion profonda, ipocrisia,  
Tirannia mascherata da Filantropa;  
Religion da ragion sreligionata,  
Pe' begli ingegni agiati della China,  
Che il culto antico deridendo, altari  
Ergesser poscia al buono Con futz zee,  
La cui modestia null'altro volea,  
Se non passar per Dio. V'ha impostore  
Maggior di questo? Ditelo.

*Minosse.* Ma questi,  
Forza a niun uomo fea; nè danno alcuno;  
Nè rapine, nè sangue...

*Eaco.* Innovatore  
Mai non vi fu, nè puovvi esser giammai,  
Nè in ben nè in mal, che di dritto o rimbalzo  
Forza, danno, e rapine, e stragi, e sangue  
Non cagioni.

*Mercurio.* (A *Minosse*) Gli è un diavol di Sofista  
Costui davver, che tanto m'imbarazza,  
Benchè delle parole i' mi sia il Dio.

*Radamanto.* Ma qual fracasso orribile!

*Minosse.* Che sento  
Dagli Elisj in tumulto?

*Eaco.* In fuga tutti  
Corron ver noi nostri Mazzieri.

*Radamanto.* E come  
Spennacchiati, e malconci!

*Minosse.* L'Ombre a staia  
Infuriate inseguonli. Fuggiamcene  
Noi pure... (Fuggono i tre Giudici)

## SCENA VI.

MERCURIO, MAZZIERI, CONFUCIO, imperterrito e sguarciato.

*Mercurio.* Ve' che Giudici! Stan meglio  
 A gambe assai, che a testa. Ma pur anche  
 Io ritrarrommi per or: compromettere  
 Non vo' il decoro d'un ambasciatore  
 Con codest'Ombre pazze. Il ver fra poco  
 Saprassi, e al male il rimediar fia lieve. (Parte).

## SCENA VII.

CORO D'OMBRE condotte da LUNATINA, che trovando CONFUCIO sventrato, giurano,  
 che non si soffrirà da esse tal cosa: e dopo quattro versi, lo riconducono seco agli Elisj.

*Lunatina.* Accorrete, vedete;  
 Non vi narrava io 'l vero? ecco ancor questo  
 Venerabil barbone,  
 Che ha sul manco costato un bel spaccone.

## 1 ATTO QUINTO.

## 2 SCENA I.

*Elisj.*

ZULIMA, CARDISCA.

*Zulima.* Che diavol è 'gli stato? arrovelate  
 Quest'Ombre tutte scandalosamente,  
 Benchè beate, han fatto un diavoleto  
 Da non si creder vero.

*Cardisca.* La primaria  
 Cagion del guaio fu quel pazzacchione  
 Dall'ali in capo, ed ai calcagni...

*Zulima.* Quello  
 Dai due serpenti attorcigliati a un ramo?...  
*Cardisca.* Quegli appunto. Ei piombò qua com'un **masso**;  
 E a giuoco forza pe' capelli il nostro

<sup>1</sup> Si badi assai a ben connettere questo principio del 5° con il fine del 4°: dir tutto e non ripetere; ed esser breve.

<sup>2</sup> XIX-15 Novembre.

- Maometto alle porte strascinò...
- Zulima.* Sì, questo vidi; e vidi anco Fatima  
Che se gli appiccicò sì forte ai piedi,  
Che con esso si fea fuor strascinare.
- Cardisca.* Da ciò nacque gran strepito; ed accrebbesi  
Oltre misura poi, quando è tornata  
Dal Tribunal de' Giudici una certa  
Lunatina, donnina alta tre palmi,  
Che fuggita dai Giudici, a soquadro  
Tutti pose gli Elisj.
- Zulima.* Un grande mucchio  
D'Ombre affollarsi vidi; ma accostarmivi  
Non poteva, nè udir; bensì poi tosto  
Udii schiamazzi orrendi; ed un gran correre  
D'Ombre all'insù; tutte gridanti: « affè,  
« Affè, ch'a me non mi faran lo spacco. »  
Nulla capisco; e tu, il sai tu?
- Cardisca.* S'io 'l so!  
Figurati, che quel dalle du' serpi,  
Con quella fatal verga s'è avvisato  
Di far nell'Ombre, che van giudicarsi,  
Qua sopra il core un grande spacco, a guisa  
Di finestra; onde tutto lì si vede  
Le cose più recondite, e ignorate  
Quasi quasi da chi se le portava.
- Zulima.* Ora l'intendo quell'orribil chiasso.  
E così grido anch'io; « affè, ch'a me  
Non mi faran nè spacco, nè finestra. »
- Cardisca.* E il gridiam tutte. Ma, sta zitta. Ve',  
Ve' qui venir due Giudico-parrucche  
Frettolosi.
- Zulima.* E con essi fa ritorno  
Il nostro Maometto.
- Cardisca.* È ver: gli è desso.
- Zulima.* <sup>1</sup> Udiamo, udiam, che sarà stato.

SCENA II.

EACO, RADAMANTO, MAOMETTO, e dette in disparte.

- Eaco.* Vieni,  
Vien, Maometto; ecco gli Elisj: il tuo  
Seggio ti è reso; e la finestra tua

<sup>1</sup> Più brevino.

## SCENA VI.

MERCURIO, MAZZIERI, CONFUCIO, imperterrito e sgarbiato.

*Mercurio.* Ve' che Giudici! Stan meglio  
A gambe assai, che a testa. Ma pur anche  
Io ritrarròmmi per or: compromettere  
Non vo' il decoro d'un ambasciatore  
Con codest'Ombre pazze. Il ver fra poco  
Saprassi, e al male il rimediar fia lieve. (Parte).

## SCENA VII.

CORO D'OMBRE condotte da LUNATINA, che trovando CONFUCIO sventrato, giurano,  
che non si soffrirà da esse tal cosa; e dopo quattro versi, lo riconducono seco agli Elisj.

*Lunatina.* Accorrete, vedete;  
Non vi narrava io 'l vero? ecco ancor questo  
Venerabil barbone,  
Che ha sul manco costato un bel spaccone.

## 1 ATTO QUINTO.

## 2 SCENA I.

*Elisj.*

ZULIMA, CARDISCA.

*Zulima.* Che diavol è 'gli stato? arrovelate  
Quest'Ombre tutte scandalosamente,  
Benchè beate, han fatto un diavoleto  
Da non si creder vero.

*Cardisca.* La primaria  
Cagion del guaio fu quel pazzacchione  
Dall'ali in capo, ed ai calcagni...

*Zulima.* Quello  
Dai due serpenti attorcigliati a un ramo?...  
*Cardisca.* Quegli appunto. Ei piombò qua com'un **masso**;  
E a giuoco forza pe' capelli il nostro

<sup>1</sup> Si badi assai a ben connettere questo principio del 5° con il fine del 4°:  
dir tutto e non ripetere; ed esser breve.

<sup>2</sup> XIX-15 Novembre.

- Maometto alle porte strascinò...
- Zulima.* Sì, questo vidi; e vidi anco Fatima  
Che se gli appiccicò sì forte ai piedi,  
Che con esso si fea fuor strascinare.
- Cardisca.* Da ciò nacque gran strepito; ed accrebbe  
Oltre misura poi, quando è tornata  
Dal Tribunal de' Giudici una certa  
Lunatina, donnina alta tre palmi,  
Che fuggita dai Giudici, a soquadro  
Tutti pose gli Elisj.
- Zulima.* Un grande mucchio  
D'Ombre affollarsì vidi; ma accostarmivi  
Non poteva, nè udir; bensì poi tosto  
Udii schiamazzi orrendi; ed un gran correre  
D'Ombre all'insù; tutte gridanti: « affè,  
« Affè, ch'a me non mi faran lo spacco. »  
Nulla capisco; e tu, il sai tu?
- Cardisca.* S'io 'l so!  
Figurati, che quel dalle du' serpi,  
Con quella fatal verga s'è avvisato  
Di far nell'Ombre, che van giudicarsi,  
Qua sopra il core un grande spacco, a guisa  
Di finestra; onde tutto lì si vede  
Le cose più recondite, e ignorate  
Quasi quasi da chi se le portava.
- Zulima.* Ora l'intendo quell'orribil chiasso.  
E così grido anch'io; « affè, ch'a me  
Non mi faran nè spacco, nè finestra. »
- Cardisca.* E il gridiam tutte. Ma, sta zitta. Ve',  
Ve' qui venir due Giudico-parrucche  
Frettolosi.
- Zulima.* E con essi fa ritorno  
Il nostro Maometto.
- Cardisca.* È ver: gli è desso.
- Zulima.* <sup>1</sup> Udiamo, udiam, che sarà stato.

## SCENA II.

EACO, RADAMANTO, MAOMETTO, e dette in disparte.

- Eaco.* Vieni,  
Vien, Maometto; ecco gli Elisj: il tuo  
Seggio ti è reso; e la finestra tua

<sup>1</sup> Più brevino.

- S'è ben ben riturata ; tal che nulla  
 Può trasparirne. Intanto tu quest'Ombre  
 Più ad acquetar che ad irritarle intendi.
- Maometto.* Così farò ; promettolvi. Mi sento  
 Tutto riaver d'esser quaggiù tornato,  
 E di vedermi in petto la finestra  
 Sì ben rimarginata, che davvero  
 Non ci si pare.
- Radamanto.* Or via ; spanditi dunque  
 Un po' fra questi gruppi d'Ombre, e loro  
 Fa intender come la cosa fosse ita,  
 E che mai più a nessuna s'aprirà  
 Finestra niuna.
- Maometto.* Sì, sì : più addentro  
 Voglio inselvarmi, ove più n'ha dell'Ombre,  
 E ben riconfortarle. I' vo correndo,  
 Tanto più presto, che mi veggo a tergo  
 Venir quella brutt'Ombra di mia moglie,  
 La cui finestra ancor mi raccapriccia.  
 Tenetela, sviatela, impeditela  
 Di seguitarmi, pregovi.
- Radamanto.* Il faremo.

## SCENA III.

FATIMA, I DUE GIUDICI, ZULIMA, CARDISCA.

- Fatima.* S'io ben l'ho visto, è Maometto quegli,  
 Che là s'inselva ; ditelmi.
- Eaco.* Anzi, no ;  
 Già dianzi er' ito da quest'altra parte.
- Fatima.* Ben, ben ; correndo io 'l seguo.
- Radamanto.* Va pur là,  
 Madonna fedeltà.
- Zulima.* Vieni, seguiamo  
 Noi, non deluse, la sua vera traccia.
- Cardisca.* Seguiamlo, sì ; noi che a finestra intatta<sup>1</sup>  
 Men che Fatima assai gli saremo note.

<sup>1</sup> Variante: Seguiamlo, sì ; noi che a sportello intatto...

<sup>1</sup> SCENA IV.

EACO, RADAMANTO, GRUPPI D'OMBRE.

*Eaco.* E così, Radamanto, l'hai tu visto  
S'io ti diceva il vero? e qual dei due  
La indovinasse tra Minosse, ed io?

*Radamanto.* Son convinto or davvero.

*Eaco.* Col rigore  
Schietto, oramai non ci s'ottien più nulla.  
Ho gusto che provato or l'abbia anch'egli,  
Quello smargiasso di Mercurio: egli ebbe  
La gran paura anch'egli: me lo disse  
Un de' Mazzieri, che fea capolino  
Dall'uscio di mia casa: le molt'Ombre,  
Visto lo spacco, che squarciato ancora  
Confucio in petto avea, con gran minacce  
Cercavan di Mercurio, per spaccarglielo  
Anco a lui stesso; e si sarebber viste,  
Infra il ladro, o il mezzano, assai brutture  
Nel cor di cotal Nume.

*Radamanto.* Buon per esso,  
Che azzeccat non l'hanno!

*Eaco.* Ei rifugiavasi,  
Com'è dover, presso Minosse. E già  
Ordinato ai Mazzieri ebbi d'andarne  
Per entrambi, e qua trarli, affin che a bene  
Si finisca il negozio. Io mi persuado,  
Che questa provatella, e i ribellati  
Elisj, al *jube* ricondotto avranno  
Non che Mercurio anco il suo babbo Giove.  
Consentirà il Tonante, che tenuti  
Sien grandi, e buoni, e rinomati quelli,  
Che apparver tali, e ch'a un di presso han fatto  
Più ben che male agli uomini. E ad un tempo,  
Con lo spavento della finestrina,  
Si acqueteran quest'Ombre a non mirarla  
Tanto tanto sottile nell'accogliere  
Ombre novelle, ancor che a lor minori,  
Ed anco mezze ree, e mezze birbe;  
Perchè ciascuna per tenersi chiusa

La finestrina propria, terrassi  
Contenta a man baciata di non punto  
Affacciarsi a spiar nel buco altrui.

*Radamanto.* Vedi tu, pricissione venerabile  
Venir ver noi ?

*Eaco.* La veggo. Allegri, allegri ;  
In pompa magna a due a due i Mazzieri,  
Tutti, e dietr'essi v'è il Protomazziere.

*Radamanto.* E Minosse in talare, che per fino  
S'indorò la parrucca per più gala.

*Eaco.* E Mercurio il fiancheggia, tutto ricci  
Gli aurei suoi crini. Allegri, allegri, al fine  
Cred'io che omai questa Commedia tiri,  
Di cui, se pur non erro, uscite forse  
Ce ne sarem con un tal quale onore.

#### SCENA V.

MAZZIERI, MINOSSE, MERCURIO, e detti.

*Minosse.* Viva il Celeste Messaggiero ! ei pace  
Stabil quaggiù vi arrega, Ombre beate,  
E con giustizia quale intender dèssi.

*Eaco.* (A Radamanto) Odi tu già il commento, ch'egli appiccica  
Al nome di giustizia ?

*Radamanto.* Il mezzo termine  
Si vede, che l'han preso.

*Minosse.* Eccelso nunzio  
Dei voleri di Giove, or ti compiaci,  
Per vie più sempre racquetar quest'Ombre,  
Di dar loro un bel piatto del tuo dire  
Elegante, e sugoso, o tu, che in bocca  
Hai di parole belle l'officina  
Inesauribil aurea sonante.

*Mercurio.* <sup>1</sup> Facciam pria motto ai tuoi compagno-Giudici,  
Ch'egli è dovere : e tanto più, che in vero  
L'ha indovinata lui quest'Eacaccio.

*Minosse.* (Accostandosi ai due Giudici)  
Che in buon punto di nuovo radunati  
Giove or qui ci abbia.

*Eaco.* Altro non bramo.

*Radamanto.* Hai visto

<sup>1</sup> XXI-17 Novembre.



Cogli occhi tuoi, che tafferuglio egli era  
Di cotest'Ombre indiavolate, tosto  
Ch'elle udian la severa...

*Mercurio.*

Non sen faccia  
Parola più. Benchè un Iddio mi sia,  
Confesso che ho sbagliato, e che una qualche  
Paura pur m'ebb'io, nel veder tante,  
E tante, e tante, e sì insatanassate  
Corrermi addosso l'Ombre: e più di tutte  
Mi spaventavan l'Ombre femminine,  
Ch'a forza d'ugne, e denti, non mi fessero  
Anco a me stesso il finestrino in petto,  
Com'elle minacciavano.

*Eaco.*

Ed in fatti  
Il tuo decoro er' ito, se dovevi  
Mostrar tuoi panni sudici a codesti  
Mortali e morti, in cui pur è sì viva  
La vendetta, e l'invidia.

*Mercurio.*

Il tutto è ito  
Così pel meglio; io già son riceduto,  
E anco riceder farò Giove.

*Eaco.*

Il vedi,  
Anzi con mano il tocchi anco tu stesso,  
Ch'e' ci vuol gran giudizio a far da Giudice;  
Che ogni ver non è vero; e che gran parte  
Di quel che pare, egli è: come, pur troppo,  
Quel che deve, o dovrebbe, o potrebb'essere,  
Non è quasi che mai se non un sogno.

*Minosse.*

Finiam, di grazia; noi ci diam per vinti  
Dai tuoi mistici oscuri sofistumi:  
Purchè quaggiù la pace si riabbia,  
Trionfi pur, se il debbe, quel che pare  
Sovra quel ch'è.

*Mercurio.*

Che in mio volgar direbbesi:  
L'impostura trionfi.<sup>1</sup>

*Radamanto.*

Intera pace,  
E concordia, e unità sia fra noi Giudici;

<sup>1</sup> Bada qui, al conchiudere moralissimamente: e che l'uom grande, è il men piccolo; ed il buono, è il men reo: ma che non si dee avvelenar le buone opere, con la finestrina dell'investigarne il perchè. Grandi di due sorti, grandissimi i giovevoli: meno, i nocivi, ma pure grandi. E spesso, gli utili han giovato volendo forse nuocere; e viceversa i nocivi volendo giovare han nociuto. I Poeti sono i più puri di tutti i grandi, quando scrivon per se, e del suo, e non pasciuti dai grandi. Qua e là si ficchi questo.

La finestrina propria, terrassi  
Contenta a man baciata di non punto  
Affacciarsi a spiar nel buco altrui.

*Radamanto.* Vedi tu, pricissione venerabile  
Venir ver noi ?

*Eaco.* La veggo. Allegri, allegri ;  
In pompa magna a due a due i Mazzieri,  
Tutti, e dietr'essi v'è il Protomazziere.

*Radamanto.* E Minosse in talare, che per fino  
S'indorò la parrucca per più gala.

*Eaco.* E Mercurio il fiancheggiava, tutto ricci  
Gli aurei suoi crini. Allegri, allegri, al fine  
Cred'io che omai questa Commedia tiri,  
Di cui, se pur non erro, uscite forse  
Ce ne sarem con un tal quale onore.

#### SCENA V.

MAZZIERI, MINOSSE, MERCURIO, e detti.

*Minosse.* Viva il Celeste Messaggiero ! ei pace  
Stabil quaggiù vi arrega, Ombre beate,  
E con giustizia quale intender dèssi.

*Eaco.* (A Radamanto) Odi tu già il commento, ch'egli appiccica  
Al nome di giustizia ?

*Radamanto.* Il mezzo termine  
Si vede, che l'han preso.

*Minosse.* Eccelso nunzio  
Dei voleri di Giove, or ti compiacci,  
Per vie più sempre racquetar quest'Ombre,  
Di dar loro un bel piatto del tuo dire  
Elegante, e sugoso, o tu, che in bocca  
Hai di parole belle l'officina  
Inesauribil aurea sonante.

*Mercurio.* <sup>1</sup> Facciam pria motto ai tuoi compagno-Giudici,  
Ch'egli è dovere : e tanto più, che in vero  
L'ha indovinata lui quest'Eacaccio.

*Minosse.* (Accostandosi ai due Giudici)  
Che in buon punto di nuovo radunati  
Giove or qui ci abbia.

*Eaco.* Altro non bramo.

*Radamanto.* Hai visto

<sup>1</sup> XXI-17 Novembre.

Cogli occhi tuoi, che tafferuglio egli era  
 Di cotest'Ombre indiatolate, tosto  
 Ch'elie udian la severa...

*Mercurio.*

Non sen faccia

Parola più. Benchè un Iddio mi sia,  
 Confesso che ho sbagliato, e che una qualche  
 Paura pur m'ebb'io, nel veder tante,  
 E tante, e tante, e sì insatanassate  
 Corrermi addosso l'Ombre: e più di tutte  
 Mi spaventavan l'Ombre femminine,  
 Ch'a forza d'ugne, e denti, non mi fessero  
 Anco a me stesso il finestrino in petto,  
 Com'elie minacciavano.

*Etaco.*

Ed in fatti

Il tuo decoro er' ito, se dovevi  
 Mostrar tuoi panni sudici a codesti  
 Mortali e morti, in cui pur è sì viva  
 La vendetta, e l'invidia.

*Mercurio.*

Il tutto è ito

Così pel meglio; io già son rieduto,  
 E anco rieder farò Giove.

*Etaco.*

Il vedi,

Anzi con mano il tocchi anco tu stesso,  
 Ch'e' ci vuol gran giudizio a far da Giudice;  
 Che ogni ver non è vero; e che gran parte  
 Di quel che pare, egli è: come, pur troppo,  
 Quel che deve, o dovrebbe, o potrebb'essere,  
 Non è quasi che mai se non un sogno.

*Minosse.*

Finiam, di grazia; noi ci diam per vinti  
 Dai tuoi mistici oscuri sofistumi:  
 Purchè quaggiù la pace si riabbia,  
 Trionfi pur, se il debbe, quel che pare  
 Sovra quel ch'è.

*Mercurio.*

Che in mio volgar direbbesi:

L'impostura trionfi.<sup>1</sup>

*Radamanto.*

Intera pace,

E concordia, e unità sia fra noi Giudici;

<sup>1</sup> Bada qui, al conchiudere moralissimamente: e che l'uom grande, è il men piccolo; ed il buono, è il men reo: ma che non si dee avvelenar le buone opere, con la finestrina dell'investigarne il perchè. Grandi di due sorti, grandissimi i giovevoli: meno, i nocivi, ma pure grandi. E spesso, gli utili han giovato volendo forse nuocere; e viceversa i nocivi volendo giovare han nociuto. I Poeti sono i più puri di tutti i grandi, quando scrivon per se, e del suo, e non pasciuti dai grandi. Qua e là si ficchi questo.

E d'ora innanzi giudichiam noi pure,  
Affacciandoci al nostro intimo proprio  
Finestrino.

*Minosse.* *A pavor fenestrellae,*  
Sarà 'l nostro digesto.

*Eaco.* Così dunque  
Tutto è aggiustato, e queto. E' la fan presto  
I Giudici la pace, quando avvedonsi,  
Che il discordare lor non rende nulla.  
Altro non resta che convincer l'Ombre,  
Ch'elle non den lagnarsi, se talvolta  
Tristi compagni le si vedon dare;  
Che il vuol necessità. Rimedio ell'hanno,  
Di lasciarle da parte, e star fra loro  
Buone, o credute tali. Anco lassù  
Nel mondo sozzo usa così: ciascuna  
Comitiva assortita esser la buona  
Tiensi, ed all'altre suol mostrar le fiche.

*Minosse.* Un pochin di sproloquio ch'ei degnisi  
Fare il facondo messaggier di Giove,  
Tosto quest' Ombre avrà ritratto al *Jube*.

*Mercurio.* Alla prova; Mazzieri, radunate  
Qui intorno a noi buon numer delle scelte,  
Ma niuna pure ne inibite.

*Mazzieri.* (Gridando) Ombre, Ombre,  
Al Tribunal del gran Ministro e figlio  
Del sommo Giove, o finestrate siate,  
O finestreturate, arditamente  
Venite; non temete, radunatevi,  
E i suoi detti ascoltate.

# SCENA ULTIMA.

OMBRE in copia, fra cui OMERO, e *detti*.

*Mercurio.* Ombre felici,  
(S'intende in quanto obbedienti a Giove  
Siate pur sempre) in ribellarvi or dianzi  
Mal saggio di voi deste: i violenti  
Mezzi ricadon sempre in chi li adopra.  
E così pur mal fate or da gran pezza

Giove assordando coi continui lagni,  
 Spiranti tutti schizzignoso orgoglio,  
 Del non voler quaggiù compagni, eccetto  
 Gli ottimi a tutta prova. Un po' di mano  
 Che vi mettiatè alle coscienze vostre,  
 Più indulgenti faravvi altrui per certo ;  
 Se no, temete la fatal finestra,  
 Che può tornar, se savie non tornate  
 Voi tosto tosto. Intanto, per quest'una  
 Volta, vuol Giove perdonarvi, e dare  
 Il passato all'oblio ; se nulla avete  
 Da chiedergli altro, o da rappresentargli,  
 Qual meglio parla, per voi tutte il dica  
 L'una di voi. Quel venerabil vecchio...  
 Eh, lo conosco ; egli è il divino Omero,  
 Ch'inni cantava anche di me : codesto  
 Per voi risponda : anzi ch'ei parli, io veggo  
 Ch'ei nulla chieder può, che non sia giusto ;  
 Ond'io già so, che a lui negarsi alcuna  
 Cosa mai non potria dal sommo Giove.

*Eaco.* — Gli è stato trivialetto anzi che no.

*Radamanto.* — Per farsi intender dalla moltitudine,  
 Ei s'è adattato al ragionar pedestre.

*Omero.* Bel, biondo Nume, io parlerò, se il vuoi,  
 E tu in mente i miei detti ben ti affiggi.  
 La finestrina, di cui tu minacci  
 Noi miser' Ombre, io l'ho molti e molti anni,  
 Spirante Apollo, investigata a lungo,  
 Leggendo il cuor d'altri mortali, e il mio.  
 Dono è dei Vati spalancar gli altrui,  
 E inorpellare i proprj intimi sensi,  
 Per far parersi quel che non si è stati.  
 Se dunque io Vate appalesare appena  
 Me stesso a me vorrei ; che fian poi gli altri,  
 Che materia alla lor fama accattando  
 Fuor di se stessi in altri, un nome farsi  
 Denno coll'opre altrui ? Legislatori,  
 Guerrieri, Re, Conquistator, Profeti,  
 Che non fan versi, e tanti, e tanti, e tanti,  
 Cui l'altrui nulla esser fa lor qualcosa ?  
 Si vuoterian gli Elisj, a finestrina  
 Aperta permanente ; ed io, pur anche,  
 Che il peggior non mi credo, ne uscirei.  
 Ombre, or dunque, a me Coro risonante  
 Fate echeggiando, che mai più in eterno

S'abbia a parlar di far le finestrine,  
Fuorchè a finestra sua ben spalancata  
Venga colui, che vorrà aprir le altrui <sup>1</sup>.

*Coro d'Ombre.* Grandi, o grandoni, o semigrandi, o nani,

<sup>2</sup> Ombre siam noi d'uomini al mondo stati.

Sì, noi chiediam che sempre ben turati

Tengan le *giuste* Deità sovrane <sup>3</sup>

I finestrin delle magagne umane. <sup>4</sup>

<sup>1</sup> *Variante:* Venga colui, che vorrà aprirle a noi.

<sup>2</sup> *Id.* Che noi siamo vivendo lassù stati.

<sup>3</sup> *Id.* Chiavistellate, o Deità sovrane.

<sup>4</sup> Levarne un 100 versi e aggiunger i Cori. — Firenze, 18 Novembre 1802.

---

# IL DIVORZIO<sup>1</sup>

## COMEDIA SESTA.

---

<sup>1</sup> Questa è la più lunga di tutte le mie sì Tragedie che Commedie. Si esamini poi se si dovrà levare un dugento versi, e dove, e come. Certo se non mi fossi allacciato di continuo scrivendola, coll'annotarne e economizzarne i versi, tanta è la piena del ridicolo che dà il soggetto, che in vece dei mille settecento versi, non mi sarei forse saziato di tre mila.

## **PERSONAGGI.**

SIG. AGOSTINO CHERDALOSI.

SIG.<sup>a</sup> ANNETTA CHERDALOSI, SUA MOGLIE.

LUCREZINA (o CREZINA) CHERDALOSI, LORO FIGLIA.

SIG. GIORGIO WARTON, INGLESE. <sup>1</sup>

CONTE CIUFFINI, GENOVESE, *letteratuccio*.

CAVALIER PARAGUAI, <sup>2</sup> MILITARE, *che serve in Spagna*.

SIG. SETTIMIO BENINTENDI.

SIG. PROSPERINO BENINTENDI, SUO FIGLIO.

DON TRAMEZZINO, PRETE DI CASA CHERDALOSI.

SIG. DOTTOR SPARATI, AVVOCATO DI CASA CHERDALOSI.

SIG. DOTTOR BECCHINI, MEDICO DI CASA CHERDALOSI.

SIG. FABRIZIO STOMACONI, CAVALIERE DI MEZZA ETÀ.

NOTAIO RODIBENE, *che non parla*.

*Scena. Le due Case Cherdalosi, e Benintendi, in Genova.*

Si badi che l'azione non duri come pare due giorni interi; ma se ne sbocconcelli un po' del primo.

---

<sup>1</sup> Variante: FERGUSSON invece di WARTON.

<sup>2</sup> Id. PIANTAGUAI, o PORTAGUAI invece di PARAGUAI



## ATTO PRIMO.<sup>1</sup>

### SCENA I.

*Casa Benintendi.*

PROSPERINO, CIUFFINI.

*Ciuffini.* Prosperino mio caro, un secol parmi  
Che non vi s'è più visto. Or vengo apposta  
Per darvi il buon viaggio.

*Prosperino.* Il buon viaggio?  
Per dove? parto io forse?

*Ciuffini.* <sup>2</sup> Oh bella! or forse

Volete voi farne un segreto a me?  
Tutto si sa. Già bell'è lesto il legno;  
Il vostro signor Padre fa le visite  
Già di congedo: le cambiali ha chieste  
E prese già da più banchieri. Un pajo,  
O forse tre degli anni, andarne attorno  
Per tutta Europa, in compagnia d'un padre  
Tanto di garbo, e che in viaggi ha spesi  
Già ben altri cinque anni in sul bel fiore  
Della sua giovinezza; or questo, in vero,  
Il compimento fia della perfetta  
Educazione, e perfettissima indole  
Del mio non men stimabile che amato  
Prosperin Benintendi.

*Prosperino.* Non vel voglio  
Negar del tutto; nè affermar vel posso.  
Non è fissato ancora il tempo: in somma,  
Amico caro, per or non ricevo  
Il buon viaggio.

*Ciuffini.* Che è dunque stato?  
Voi, ch'io vedeva or tanti mesi ardente,  
Impaziente, (ed è ben naturale)  
Di porvi in corpo quanto larghe e lunghe

<sup>1</sup> I-Firenze, dì 19 Novembre 1802.

<sup>2</sup> Qui subito accennisi Genova per luogo della scena.

Sono, Inghilterra, e Francia, e Olanda, ed altre  
 Regioni d'Europa, or su le mosse  
 Tutto vi siete agghiacciato, e ingranchito;  
 E pentito direi; (che ben si legge  
 In su la vostra ingenua fronte) e siete  
 Disperato in voi stesso.

*Prosperino.* È ver, ch'io poco

Dissimulare so: forse ch'io pure  
 Lo imparerei, se viaggiassi; intanto,  
 O non parlo, o s'io parlo, io dico il vero.

*Ciuffini.* Prosperino, io per me non ho bisogno,  
 Che voi mi vi sveliate. Già so tutto:  
 Gli è la Crezina Cherdalosi nostra,  
 Quella che allaccia al vostro carrozzino  
 Le ben untate ruote.

*Prosperino.* Neppur questo  
 Vi negherò: degna del pari e bella  
 Quella nobil ragazza mi fa forza;  
 E son pentito, afflitto, disperato,  
 Del viaggio; ed il mio massimo imbroglio,  
 Gli è di svelarlo all'ottimo mio padre,  
 Da cui così sollecito altre volte  
 La partenza implorava.

*Ciuffini.* (Da se) Ei me n'ha detto  
 Più assai ch'io non voleva. — Ma, vi pare  
 Che la ragazza anch'ella vi secondi?  
 Certo, un giovine bello, unico, ricco,  
 (Taccio dell'altre vostre doti tante)  
 Difficilmente può non incontrare  
 Con ben nata ragazza.

*Prosperino.* Ora mi credo  
 Rianato davvero, s'io do retta  
 Alle furtive occhiate, che mi dà,  
 Quando la madre non ci bada: ed ora  
 Mi par poi di sbagliare, quando osservo  
 Ch'essa con me non fa nè più nè meno  
 Che con voi, coll'inglese, e il capitano  
 Paraguaio, e tanti altri, che in codesta  
 Sua casa oltre ogni dir popolosissima  
 Non cessan mai. Lo stato del mio cuore  
 Gli è, che io l'amo da serio, ma pur nulla  
 Vorrei dovere a quel che fra noi chiamasi  
 Convenienze: a genio suo davvero  
 Andarle per me stesso io bramerei,  
 Non pel mio nome, e robba, ed altro, ed altro,

*Ciuffini.* Che le son cose tutte fuor dell'uomo.  
Così cred'io debb'essere; e dirovvi  
Di più, che sonmi avvisto chiaramente,  
Ch'ella è così. Iersera si diceva,  
Uscito voi, che partireste in breve,  
E per più anni: la ragazza a un tratto  
Si scolorì; si scontegnò: parole  
La non trovava più: tanto che avvistasi  
Anco su' madre la signora Annetta,  
Le dicea canzonandola: « Oh vergogna,  
« Crezina mia, ch'un po' di partituccio  
« Che ti si affaccia, tu sfuggir lo lasci. »

*Prosperino.* Questo discorso sturbami: tronchiamolo.  
Ricevo, amico, il buon cor vostro: e pregovi  
Sol, che di questo a chi che sia parola  
Non ne facciate. Addio: ci rivedremo.

*Ciuffini.* Stasera?

*Prosperino.* Forse.

*Ciuffini.* In casa Cherdalosi?

*Prosperino.* Potrebbe essere.

*Ciuffini.* Eh, sì. Vi annunzierò...

*Prosperino.* Addio, Ciuffini.

*Ciuffini.* (Da se) Il farò partir io.

## 1 SCENA II.

PROSPERINO.

*Prosperino.* Io sto per esser, ben già me n'avveggo,  
Della città la favola: a mio padre  
Dei disgusti darò: s'io l'ascoltassi,  
Ben me la sento nel cuore una voce,  
Che gridami: « Discaccia quest'amore. »  
Ma saria d'uopo ch'io nè la vedessi,  
Nè più la udissi rammentar neppure;  
E non mi basta il cuore. Anco du' giorni  
Ci sto, che non vi capito, ma il terzo,  
Io ci riasco a guisa d'un saccone. —  
Ma che vuol qui Don Tramezzino, il prete  
Di casa Cherdalosi?

Sono, Inghilterra, e Francia, e Olanda, ed altre  
 Regioni d'Europa, or su le mosse  
 Tutto vi siete agghiacciato, e ingranchito;  
 E pentito direi; (che ben si legge  
 In su la vostra ingenua fronte) e siete  
 Disperato in voi stesso.

*Prosperino.* È ver, ch'io poco

Dissimulare so: forse ch'io pure  
 Lo imparerei, se viaggiassi; intanto,  
 O non parlo, o s'io parlo, io dico il vero.

*Ciuffini.* Prosperino, io per me non ho bisogno,  
 Che voi mi vi sveliate. Già so tutto:  
 Gli è la Crezina Cherdalosi nostra,  
 Quella che allaccia al vostro carrozzino  
 Le ben untate ruote.

*Prosperino.* Neppur questo  
 Vi negherò: degna del pari e bella  
 Quella nobil ragazza mi fa forza;  
 E son pentito, afflitto, disperato,  
 Del viaggio: ed il mio massimo imbroglio,  
 Gli è di svelarlo all'ottimo mio padre,  
 Da cui così sollecito altre volte  
 La partenza implorava.

*Ciuffini.* (Da se) Ei me n'ha detto  
 Più assai ch'io non voleva. — Ma, vi pare  
 Che la ragazza anch'ella vi secondi?  
 Certo, un giovine bello, unico, ricco,  
 (Taccio dell'altre vostre doti tante)  
 Difficilmente può non incontrare  
 Con ben nata ragazza.

*Prosperino.* Ora mi credo  
 Riamato davvero, s'io do retta  
 Alle furtive occhiate, che mi dà,  
 Quando la madre non ci bada: ed ora  
 Mi par poi di sbagliare, quando osservo  
 Ch'essa con me non fa nè più nè meno  
 Che con voi, coll'inglese, e il capitano  
 Paraguaio, e tanti altri, che in codesta  
 Sua casa oltre ogni dir popolosissima  
 Non cessan mai. Lo stato del mio cuore  
 Gli è, che io l'amo da serio, ma pur nulla  
 Vorrei dovere a quel che fra noi chiamasi  
 Convenienze: a genio suo davvero  
 Andarle per me stesso io bramerei,  
 Non pel mio nome, e robba, ed altro, ed altro,

*Ciuffini.* Che le son cose tutte fuor dell'uomo.  
Così cred'io debb'essere; e dirovvi  
Di più, che sonmi avvisto chiaramente,  
Ch'ella è così. Iersera si diceva,  
Uscito voi, che partireste in breve,  
E per più anni: la ragazza a un tratto  
Si scolò; si scontegnò: parole  
La non trovava più: tanto che avvistasi  
Anco su' madre la signora Annetta,  
Le dicea canzonandola: « Oh vergogna,  
« Crezina mia, ch'un po' di partituccio  
« Che ti si affaccia, tu sfuggir lo lasci. »

*Prosperino.* Questo discorso sturbami: tronchiamolo.  
Ricevo, amico, il buon cor vostro: e pregovi  
Sol, che di questo a chi che sia parola  
Non ne facciate. Addio: ci rivedremo.

*Ciuffini.* Stasera?

*Prosperino.* Forse.

*Ciuffini.* In casa Cherdalosi?

*Prosperino.* Potrebbe essere.

*Ciuffini.* Eh, sì. Vi annunzierò...

*Prosperino.* Addio, Ciuffini.

*Ciuffini.* (Da se) Il farò partir io.

<sup>1</sup> SCENA II.

PROSPERINO.

*Prosperino.* Io sto per esser, ben già me n'avveggo,  
Della città la favola: a mio padre  
Dei disgusti darò: s'io l'ascoltassi,  
Ben me la sento nel cuore una voce,  
Che gridami: « Discaccia quest'amore. »  
Ma saria d'uopo ch'io nè la vedessi,  
Nè più la udissi rammentar neppure;  
E non mi basta il cuore. Anco du' giorni  
Ci sto, che non vi capito, ma il terzo,  
Io ci ricasco a guisa d'un saccone. —  
Ma che vuol qui Don Tramezzino, il prete  
Di casa Cherdalosi?

## SCENA III.

DON TRAMEZZINO, PROSPERINO.

- Prosperino.* Oh, ben venuto  
Don Tramezzino sia; qual buon vento  
Qui l'ha portato?
- Tramezzino.* È ella solo? niuno  
Quand'io entrai mi osservava.
- Prosperino.* Il babbo è fuori,  
Nè così tosto tornerà. Ma quale  
Ragion v'ha egli di tal segretume?
- Tramezzino.* Gran cose le ho da dire. Ha perinteso  
La Signorina ch'ella se ne parte  
Per un lungo viaggio. Questa poi  
Le dà l'ultima spinta: ella si tacque  
Finchè potè; ma poi, per non schiattare,  
La volle almeno con un po' di scritto  
Sfogar l'animo suo.
- Prosperino.* Ma che! Lucrezia  
Dunque a me pensa? e i fatti miei le cale?  
Oh me beato! E per iscritto degnasi  
Attestarmi che questa mia partenza  
L'addolora? deh, dove, ov'è quel foglio,  
Gli adorati caratteri? Ch'io veggali,  
Ch'io li baci e ribaci, e di mie lagrime  
Li asperga...
- Tramezzino.* (Da se) Egli è davver cotto, stracotto.
- Prosperino.* Deh, ch'ella mai non creda, nè pur pensi,  
Ch'io preferir potessi uno spiacente  
Esiglio, al dolce fuoco de' suoi rai!  
Oh cielo! io mi credea d'essere a lei  
Indifferente oggetto; ma, s'io mai  
Lusingato mi fossi esserle alquanto  
Più ch'altri al cuor gradito, avrei ma' io  
Pensato mai di andarmene?
- Tramezzino.* Si calmi,  
Via la si calmi, signor Prosperino.  
Nulla è di guasto. Ecco il foglietto. Io volli  
Recargliel'io, piuttosto che permettere,  
Ch'a una qualche servetta lo affidasse.  
Io, che da bimba l'ho educata, io subito  
Mi sono avvisto, ch'essa era in travaglio  
Di amorosa passione: al fin le ho fatto

Confessarmi ogni cosa.

*Prosperino.* Ella me dunque,

Oh me felice, e preferisce, ed ama?

*Tramezzino.* Legga: e vedrà che scrivere di fuoco;  
Che stil, che affetti: l'ho insegnata io;  
La mette in carta come un Petrarchino.

*Prosperino.* Oh caro foglio!... Tramezzino amato,  
La mi lasci un pochin: ch'io me lo goda,  
Ch'io l'assapori da me solo; adesso,  
Tropo commosso io sono, non potrei  
A ogni modo risponderle...

*Tramezzino.* Sì, sì;

La se la pigli comoda: dentr'oggi  
Ripasserò per la risposta io poi.  
Non osservato intanto, qual ci venni,  
Io men ritorno. Addio, beato giovine.

*Prosperino.* Beato sì; e la beatitudin mia  
Opra sarà del caro Tramezzino.

#### SCENA IV.

PROSPERINO.

*Prosperino.* <sup>1</sup> Leggiamo. Il cor mi palpita. Leggiamo.  
« E fia possibil, caro... Prosperino...  
« Che senza neppur dirmene parola,  
« Voi... voi... voi... (questo appena il posso leggere)  
« Voi poi qual nuovo Ulisse per il mondo  
« Voltolando, (che scritto! la passione  
Tremar, si vede, la man le facea)  
« Voltolandovi me così lasciate?  
« Ch'io piango giorno e notte come quasi  
« A guisa d'una vite... » Quanto è tenera!...

#### SCENA V.

SETTIMIO, PROSPERINO.

*Settimio.* Che fate voi, mio Prospero?

*Prosperino.* Oimè me!  
Ch'io son sorpreso: è il padre: non la posso  
Nasconder più.

*Settimio.* Ma che? tutto sturbato?  
Siete, e imbrogliato al mio venir? v'ha dunque

<sup>1</sup> III-21 Novembre.

## SCENA III.

DON TRAMEZZINO, PROSPERINO.

- Prosperino.* Oh, ben venuto  
Don Tramezzino sia; qual buon vento  
Qui l'ha portato?
- Tramezzino.* È ella solo? niuno  
Quand'io entrai mi osservava.
- Prosperino.* Il babbo è fuori,  
Nè così tosto tornerà. Ma quale  
Ragion v'ha egli di tal segretume?
- Tramezzino.* Gran cose le ho da dire. Ha perinteso  
La Signorina ch'ella se ne parte  
Per un lungo viaggio. Questa poi  
Le dà l'ultima spinta: ella si tacque  
Finchè potè; ma poi, per non schiattare,  
La volle almeno con un po' di scritto  
Sfogar l'animo suo.
- Prosperino.* Ma che! Lucrezia  
Dunque a me pensa? e i fatti miei le cale?  
Oh me beato! E per iscritto degnasi  
Attestarmi che questa mia partenza  
L'addolora? deh, dove, or'è quel foglio,  
Gli adorati caratteri? Ch'io veggali,  
Ch'io li baci e ribaci, e di mie lagrime  
Li asperga...
- Tramezzino.* (Da se) Egli è davver cotto, stracotto.
- Prosperino.* Deh, ch'ella mai non creda, nè pur pensi,  
Ch'io preferir potessi uno spiacente  
Esiglio, al dolce fuoco de' suoi rai!  
Oh cielo! io mi credea d'essere a lei  
Indifferente oggetto; ma, s'io mai  
Lusingato mi fossi esserle alquanto  
Più ch'altri al cuor gradito, avrei ma' io  
Pensato mai di andarmene?
- Tramezzino.* Si calmi,  
Via la si calmi, signor Prosperino.  
Nulla è di guasto. Ecco il foglietto. Io volli  
Recargliel'io, piuttosto che permettere,  
Ch'a una qualche servetta lo affidasse.  
Io, che da bimba l'ho educata, io subito  
Mi sono avvisto, ch'essa era in travaglio  
Di amorosa passione: al fin le ho fatto



Confessarmi ogni cosa.

*Prosperino.* Ella me dunque,  
Oh me felice, e preferisce, ed ama?

*Tramezzino.* Legga: e vedrà che scrivere di fuoco;  
Che stil, che affetti: l'ho insegnata io;  
La mette in carta come un Petrarchino.

*Prosperino.* Oh caro foglio!... Tramezzino amato,  
La mi lasci un pochin: ch'io me lo goda,  
Ch'io l'assapori da me solo; adesso,  
Tropo commosso io sono, non potrei  
A ogni modo risponderle...

*Tramezzino.* Sì, sì;  
La se la pigli comoda: dentr'oggi  
Ripasserò per la risposta io poi.  
Non osservato intanto, qual ci venni,  
Io men ritorno. Addio, beato giovine.

*Prosperino.* Beato sì; e la beatitudin mia  
Opra sarà del caro Tramezzino.

#### SCENA IV.

PROSPERINO.

*Prosperino.* <sup>1</sup> Leggiamo. Il cor mi palpita. Leggiamo.  
« E fia possibil, caro... Prosperino...  
« Che senza neppur dirmene parola,  
« Voi... voi... voi... (questo appena il posso leggere)  
« Voi poi qual nuovo Ulisse per il mondo  
« Voltolando, (che scritto! la passione  
Tremar, si vede, la man le facea)  
« Voltolandovi me così lasciate?  
« Ch'io piango giorno e notte come quasi  
« A guisa d'una vite... » Quanto è tenera!...

#### SCENA V.

SETTIMIO, PROSPERINO.

*Settimio.* Che fate voi, mio Prospero?

*Prosperino.* Oimè me!  
Ch'io son sorpreso: è il padre: non la posso  
Nasconder più.

*Settimio.* Ma che? tutto sturbato?  
Siete, e imbrogliato al mio venir? v'ha dunque

<sup>1</sup> III-21 Novembre.

## SCENA III.

DON TRAMEZZINO, PROSPERINO.

- Prosperino.* Oh, ben venuto  
Don Tramezzino sia ; qual buon vento  
Qui l'ha portato ?
- Tramezzino.* È ella solo ? niuno  
Quand'io entrai mi osservava.
- Prosperino.* Il babbo è fuori,  
Nè così tosto tornerà. Ma quale  
Ragion v'ha egli di tal segretume ?
- Tramezzino.* Gran cose le ho da dire. Ha perinteso  
La Signorina ch'ella se ne parte  
Per un lungo viaggio. Questa poi  
Le dà l'ultima spinta : ella si tacque  
Finchè potè ; ma poi, per non schiattare,  
La volle almeno con un po' di scritto  
Sfogar l'animo suo.
- Prosperino.* Ma che ! Lucrezia  
Dunque a me pensa ? e i fatti miei le cale ?  
Oh me beato ! E per iscritto degnasi  
Attestarmi che questa mia partenza  
L'addolora ? deh, dove, ov'è quel foglio,  
Gli adorati caratteri ? Ch'io veggali,  
Ch'io li baci e ribaci, e di mie lagrime  
Li asperga...
- Tramezzino.* (Da se) Egli è davver cotto, stracotto.
- Prosperino.* Deh, ch'ella mai non creda, nè pur pensi,  
Ch'io preferir potessi uno spiacente  
Esiglio, al dolce fuoco de' suoi rai !  
Oh cielo ! io mi credea d'essere a lei  
Indifferente oggetto ; ma, s'io mai  
Lusingato mi fossi esserle alquanto  
Più ch'altri al cuor gradito, avrei ma' io  
Pensato mai di andarmene ?
- Tramezzino.* Si calmi,  
Via la si calmi, signor Prosperino.  
Nulla è di guasto. Ecco il foglietto. Io volli  
Recargliel'io, piuttosto che permettere,  
Ch'a una qualche servetta lo affidasse.  
Io, che da bimba l'ho educata, io subito  
Mi sono avvisto, ch'essa era in travaglio  
Di amorosa passione : al fin le ho fatto

Confessarmi ogni cosa.

*Prosperino.* Ella me dunque,  
Oh me felice, e preferisce, ed ama?

*Tramezzino.* Legga: e vedrà che scrivere di fuoco;  
Che stil, che affetti: l'ho insegnata io;  
La mette in carta come un Petrarchino.

*Prosperino.* Oh caro foglio!... Tramezzino amato,  
La mi lasci un pochin: ch'io me lo goda,  
Ch'io l'assapori da me solo; adesso,  
Tropo commosso io sono, non potrei  
A ogni modo risponderle...

*Tramezzino.* Sì, sì;  
La se la pigli comoda: dentr'oggi  
Ripasserò per la risposta io poi.  
Non osservato intanto, qual ci venni,  
Io men ritorno. Addio, beato giovine.

*Prosperino.* Beato sì; e la beatitudin mia  
Opra sarà del caro Tramezzino.

#### SCENA IV.

PROSPERINO.

*Prosperino.* <sup>1</sup> Leggiamo. Il cor mi palpita. Leggiamo.  
« E fia possibil, caro... Prosperino...  
« Che senza neppur dirmene parola,  
« Voi... voi... voi... (questo appena il posso leggere)  
« Voi poi qual nuovo Ulisse per il mondo  
« Voltolando, (che scritto! la passione  
Tremar, si vede, la man le facea)  
« Voltolandovi me così lasciate?  
« Ch'io piango giorno e notte come quasi  
« A guisa d'una vite... » Quanto è tenera!...

#### SCENA V.

SETTIMIO, PROSPERINO.

*Settimio.* Che fate voi, mio Prospero?

*Prosperino.* Oimè me!  
Ch'io son sorpreso: è il padre: non la posso  
Nasconder più.

*Settimio.* Ma che? tutto sturbato?  
Siete, e imbrogliato al mio venir? v'ha dunque

<sup>1</sup> III-21 Novembre.

## SCENA III.

DON TRAMEZZINO, PROSPERINO.

- Prosperino.* Oh, ben venuto  
Don Tramezzino sia ; qual buon vento  
Qui l'ha portato ?
- Tramezzino.* È ella solo ? niuno  
Quand'io entrai mi osservava.
- Prosperino.* Il babbo è fuori,  
Nè così tosto tornerà. Ma quale  
Ragion v'ha egli di tal segretume ?
- Tramezzino.* Gran cose le ho da dire. Ha perinteso  
La Signorina ch'ella se ne parte  
Per un lungo viaggio. Questa poi  
Le dà l'ultima spinta : ella si tacque  
Finchè potè ; ma poi, per non schiattare,  
La volle almeno con un po' di scritto  
Sfogar l'animo suo.
- Prosperino.* Ma che ! Lucrezia  
Dunque a me pensa ? e i fatti miei le cale ?  
Oh me beato ! E per iscritto degnasi  
Attestarmi che questa mia partenza  
L'addolora ? deh, dove, ov'è quel foglio,  
Gli adorati caratteri ? Ch'io veggali,  
Ch'io li baci e ribaci, e di mie lagrime  
Li asperga...
- Tramezzino.* (Da se) Egli è davver cotto, stracotto.
- Prosperino.* Deh, ch'ella mai non creda, nè pur pensi,  
Ch'io preferir potessi uno spiacente  
Esiglio, al dolce fuoco de' suoi rai !  
Oh cielo ! io mi credea d'essere a lei  
Indifferente oggetto ; ma, s'io mai  
Lusingato mi fossi esserle alquanto  
Più ch'altri al cuor gradito, avrei ma' io  
Pensato mai di andarmene ?
- Tramezzino.* Si calmi,  
Via la si calmi, signor Prosperino.  
Nulla è di guasto. Ecco il foglietto. Io volli  
Recargliel'io, piuttosto che permettere,  
Ch'a una qualche servetta lo affidasse.  
Io, che da bimba l'ho educata, io subito  
Mi sono avvisto, ch'essa era in travaglio  
Di amorosa passione : al fin le ho fatto

Confessarmi ogni cosa.

*Prosperino.* Ella me dunque,  
Oh me felice, e preferisce, ed ama?

*Tramezzino.* Legga: e vedrà che scrivere di fuoco;  
Che stil, che affetti: l'ho insegnata io;  
La mette in carta come un Petrarchino.

*Prosperino.* Oh caro foglio!... Tramezzino amato,  
La mi lasci un pochin: ch'io me lo goda,  
Ch'io l'assapori da me solo; adesso,  
Tropo commosso io sono, non potrei  
A ogni modo risponderle...

*Tramezzino.* Sì, sì;  
La se la pigli comoda: dentr'oggi  
Ripasserò per la risposta io poi.  
Non osservato intanto, qual ci venni,  
Io men ritorno. Addio, beato giovine.

*Prosperino.* Beato sì; e la beatitudin mia  
Opra sarà del caro Tramezzino.

SCENA IV.

PROSPERINO.

*Prosperino.* <sup>1</sup> Leggiamo. Il cor mi palpita. Leggiamo.  
« E fia possibil, caro... Prosperino...  
« Che senza neppur dirmene parola,  
« Voi... voi... voi... (questo appena il posso leggere)  
« Voi poi qual nuovo Ulisse per il mondo  
« Voltolando, (che scritto! la passione  
Tremar, si vede, la man le facea)  
« Voltolandovi me così lasciate?  
« Ch'io piango giorno e notte come quasi  
« A guisa d'una vite... » Quanto è tenera!...

SCENA V.

SETTIMIO, PROSPERINO.

*Settimio.* Che fate voi, mio Prospero?

*Prosperino.* Oimè me!  
Ch'io son sorpreso: è il padre: non la posso  
Nasconder più.

*Settimio.* Ma che? tutto sturbato?  
Siete, e imbrogliato al mio venir? v'ha dunque

<sup>1</sup> III-21 Novembre.

Ad essa, già il tenea per bell'e andato.  
 E si ritrasse in camera : ed io dietrole :  
 Ed ora senza collera, nè picca,  
 Dice che prima infradiciar vorrebbe  
 In monistero, che a lui mai sposarsi.

*Annetta.* E il padre ?

*Tramezzino.* Non sa nulla.

*Annetta.* Andiam, veniteci  
 Meco anche voi : vedrem quel ch'ella dice ;  
 E ne sarete all'occasione voi  
 Buon testimonio in faccia a mio marito.

## A T T O   Q U A R T O .

### <sup>1</sup> SCENA I.

*Camera del Sig. Agostino.*

AGOSTINO, SPARATI.

*Agostino.* E così, fatto avete, Avvocatino,  
 Quel ch'i' vi dissi ?

*Sparati.* Nossignor : mi parve  
 Di far bene a sospendere...

*Agostino.* Sospendere ?

Oh ! perchè ciò ?

*Sparati.* Per pria sentir di nuovo  
 I cenni suoi.

*Agostino.* Signor Sparati mio,  
 Non ve l'ho io detto chiaramente,  
 E espressamente d'ire a disdir subito  
 Quei varj cambj ? e non ve li ho io dati  
 Anco in iscritto ?

*Sparati.* È vero ; arciverissimo :  
 Ma zelante, qual sono e mi professo  
 Degli interessi suoi, non l'ho anche fatto,  
 Poichè per ora i dieci mila scudi  
 Non le fan più bisogno.

*Agostino.* Come no ?  
 S'io li vo' dare contanti lampanti,

<sup>1</sup> XIII-2 Dicembre.

*rosperino.* In somma, s'ella scrivere non sa,  
 Lo imparerà, se non da me, da lei ;  
 Ma per quel ch'è il sentire, e vivamente,  
 Io son convinto dal presente foglio,  
 Ch'ella imparato l'abbia da se stessa.  
 Ed io, fuorchè se lei, mio Signor Padre,  
 Volesse darmi d'una mazza in testa,  
 Le dico chiaro, ch'io senza Crezina  
 Vivere omai non posso.

*ttimio.* Un po' di tempo  
 Vi chieggo solo ; e vi farò capace.  
 Del resto poi se voi stesso ingannarvi  
 Vorrete, padronissimo. Farete  
 La penitenza voi ; voi sol, non io.  
 A me non piace, nè codesta madre,  
 Nè l'andamento della casa loro,  
 Nè gli usi, nè le pratiche, nè il popolo  
 Che vi affluisce immenso, quasi a guisa  
 D'un porto franco. Se ciò piace a voi,  
 Fate pure ; non io, certo, non mai  
 Esser vorrò il Tiranno vostro.

## SCENA VI.

WARTON, e detti.

*arton.* Oh ! nuova  
 Cosa fra queste vostre mura io veggo.  
 Tra padre e figlio traccie, ancor che lievi,  
 Di discordia ?

*ttimio.* Degnissimo ser Giorgio,  
 Venite in tempo. Un pocolin fra noi  
 Dissentiamo, nol nego ; ma del fiele  
 Non ve n'ha punto : noi fratelli siamo,  
 Più assai, che padre e figlio.

*rosperino.* Io mi vergogno,  
 E mi addoloro ; ma cangiar non posso  
 La mente, e il cor, così ad un tratto.

*arton.* In somma,  
 Il disparer qual è ? Di far cessarlo,  
 S'io mi vantassi.

*ttimio.* E cosa ell'è da voi ;  
<sup>1</sup> Voi, caro Giorgio, i cui degni parenti  
 Me giovinetto accolsero sì bene

<sup>1</sup> IV-22 Novembre.

Già in Inghilterra, e trattaron qual figlio;  
 Cosa, di cui non io perderò mai  
 La memoria; voi sì, per vie più sempre  
 Di casa nostra gli obblighi alla vostra  
 Accrescere; voi d'anni e d'indol pari  
 Al diletto mio figlio, ma di senno  
 Un po' maggior, voi fatel ravvedersi:  
 Con lui vi lascio; ei nulla celeravvi.  
 Voi conoscete ambo i soggetti, e dargli  
 Potrete lume, ond'ei da un tale abisso  
 Risorga, prima di precipitarvi.

## SCENA VII.

WARTON, e PROSPERINO.

*Warton.* Ch'è egli in somma questo grand'affare,  
 Per cui la intuona sì tragicamente  
 Il babbo nostro?

*Prosperino.* Gli è serio davvero  
 L'affar per me.

*Warton.* D'amore: già lo veggo.

*Prosperino.* Di furor, dite. Lucrezina...

*Warton.* Ho inteso.  
 Me ne son sempre dubitato.

*Prosperino.* In sino  
 Ch'io da lei corrisposto non mi tenni,  
 Tant'è tanto mi feci forza, e pronto  
 Al triennal viaggio, nell'assenza  
 Sperai rimedio. Or, che a non dubbie prove  
 Mi veggo al par che l'amo riamato,  
 Non duro più. Ne fa il gran chiasso il padre;  
 Ma che gran mal vi è poi, ch'io me la sposi  
 Una donzella come la Crezina?

*Warton.* L'avete voi molto trattata?

*Prosperino.* Vista  
 L'ho spesso, ben sapetelo, poichè  
 Mi ci vedete seralmente: a dialogo  
 Voi sapet'anco che qui non è l'uso  
 Di venirne...

*Warton.* So, so; che le pigliate,  
 Voi Italiani, le mogli nel sacco.

*Prosperino.* Giorgio mio; tutto è inutile: inibirmelo  
 Può, se gli spiace, il padre; e obbedirollo:  
 Ma forse creperonne. Se poi lasciami,



Com'egli ha detto, in libertà, gli è certo,  
Che tra poeh' ore dentro questo giorno,  
Io l'avrò bell'e dimandata in moglie.

*Warton.* Voi siete ora un po' acceso, e ancor di collera;  
Non vi vo' contraddir; ci rivedremo,  
Anco dentr'oggi; e forse in quella stessa  
Casa per voi sì perigliosa; io forse,  
Più ch'altri, presso voi troverò poscia  
Credito e fede. Addio.

*Prosperino.* Lascio andarvi.

SCENA VIII.

PROSPERINO.

*Prosperino.* Un po' soletto anch'io mi vo' raccorre  
In qualche solitaria passeggiata.  
Ci penserò da me. Pazzo, i' nol sono.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

*Casa Cherdalosi.*

SIG.<sup>a</sup> ANNETTA, DOTT. BECCHINI.

*Annetta.* 'È finita per me, caro Dottore:  
E non v'ha mezzo ch'i' rialzi testa.  
E com'è il polso?

*Becchini.* È convulsetto: sentesi,  
Che v'è patema d'animo. Con tanti  
Disgusti, mal si campa.

*Annetta.* Le ho poi prese  
Quelle pillole vostre: ma che pillole? —  
Le non mi fecer nulla.

*Becchini.* Il credo anch'io.

*Annetta.* Barattatele dunque.

*Becchini.* La mi senta.

Impostor non son io: tutte le pillole

## SCENA II.

AGOSTINO.

*Agostino.*

Che diavol gente!  
 Oh che madre! oh che casa! tristo a me:  
 Povero padre! mal s'ella si sposa,  
**Mal s'ella non si sposa: sempre male:**  
 E come può **mai bene** essere, mai?

## 1 SCENA III.

CREZINA, AGOSTINO.

*Agostino.*

Venite, sfacciatella: su, venite:  
 Con me sol siete timida. Ch'è stato  
 Questo pettegolezzo? saper voglio  
 Tutto ben bene: badate a non dirmi  
 Le solite bugie. Su; accostatevi.  
 Voi tremate?... Su via, che non parlate?...

*Crezina.*

Se volesse, Signor padre, ascoltarmi  
 Placidamente...

*Agostino.*

Che ascoltar! che dire!  
 Lo vedo già, che voi v'avete il torto  
 Mille volte: condannavi ampiamente  
 Già 'l vostro solo aspetto. Ma saprò  
 Ben io rimedio porvi. Come; rompere  
 Un matrimonio tale! e lo parevi  
 Desiderar voi tanto: ove trovare  
 Più degno sposo? parentado simile:  
 Gente di garbo più? ch'è dunque stato?  
 Che è stato? Parlate: su spicciatevi;  
 Nè mel diceste ancora?

*Crezina.*

Ma se tanto  
 Così fitte s'incalzano le sue  
 Parole, Signor padre, come posso  
 Io dirle nulla, e discolparmi?

*Agostino.*

Bene,  
 Dite; parlate; e siate breve; al fatto  
 Mero mero venite.

*Crezina.*

Più che mezza  
 La colpa fu di Prosperino. Ei volle  
 Tosto alla prima visita inibirmi

Com'egli ha detto, in libertà, gli è certo,  
Che tra poeh' ore dentro questo giorno,  
Io l'avrò bell'e dimandata in moglie.

*Warton.* Voi siete ora un po' acceso, e ancor di collera;  
Non vi vo' contraddir; ci rivedremo,  
Anco dentr'oggi; e forse in quella stessa  
Casa per voi sì perigliosa; io forse,  
Più ch'altri, presso voi troverò poscia  
Credito e fede. Addio.

*Prosperino.* Lascio andarvi.

SCENA VIII.

PROSPERINO.

*Prosperino.* Un po' soletto anch'io mi vo' raccorre  
In qualche solitaria passeggiata.  
Ci penserò da me. Pazzo, i' nol sono.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

*Casa Cherdalosi.*

SIG.<sup>a</sup> ANNETTA, DOTT. BECCHINI.

*Annetta.* ' È finita per me, caro Dottore :  
E non v'ha mezzo ch'i' rialzi testa.  
E com' è il polso ?

*Becchini.* È convulsetto : sentesi,  
Che v'è patema d'animo. Con tanti  
Disgusti, mal si campa.

*Annetta.* Le ho poi prese  
Quelle pillole vostre : ma che pillole ? —  
Le non mi fecer nulla.

*Becchini.* Il credo anch'io.

*Annetta.* Barattatele dunque.

*Becchini.* La mi senta.

Impostor non son io : tutte le pillole

Che si son fatte da Galeno in qua,  
Le sarebbero inutili. Vuol essere  
Pace...

*Annetta.* Sì, pace.

*Becchini.* E fare a modo suo.

*Annetta.* Come si fa, con sì fatto marito?  
Eccolo appunto. Oh! questo è amara pillola.  
Scostatevi un pochino.

## SCENA II.

AGOSTINO, e detti.

*Agostino.* Oh! siete voi

Malata anch'oggi?

*Annetta.* Non sto mai benissimo.

*Agostino.* Già lo so: voi v'avete tutti i mali:  
Ma pure tant'e tanto, sottosopra,  
Sempre vi veggo e dormire, e mangiare,  
E andar fuori, e ricevere, e far tutto  
Come il farebbe un sano.

*Becchini.* Signora Anna

È donna poi di gran coraggio, e sa  
Farsi forza; nè mai de' mali suoi  
La se ne dà per intesa.

*Agostino.* Ma tutti

Questi suoi mali stan di casa quì,  
Dacchè il Medico in casa messo si è.

*Annetta.* Via, sguajato; che modi son codesti?  
Perchè sapete che il Dottor mi è utile,  
Sempre cercate di piccarlo; e già  
Per dir cose sgradite non occorre  
Che vi studiate punto: basta solo  
Che apriate bocca.

*Becchini.* Via, la non si scaldi

Per me, Signora Annetta; e' vuol celiare  
Sur Agostino. È come s'ei dicesse,  
Che l'aver l'Avvocato fa aver liti.

*Agostino.* E s'io 'l dicessi, direi forse male?  
E in fatti, dacchè in casa mi si annida  
Questo Dottor Sparati, triplicate  
Mi son le liti.

*Becchini.* E la salute sua,

Sur Agostino?

*Agostino.* Oh sempre ben; benone.

- Annetta.* Gli è la gran vita sobria ch'ei mena.  
*Agostino.* Voi la vorreste un po' men sottilina,  
 Lo vedo : ma se io stento a mantenervi  
 Sana, una sana e parca mensa dandovi,  
 Che sareste s'io mai sguazzar vi fessi ?  
*Annetta.* Becchini allor, ve ne vorrebber quattro.  
 Spiritoso. La mensa non m'ammazza  
 Certo ; la noja, sì, della qual sola  
 Cosa davver parco non siete.  
*Agostino.* Il seme  
 D'essa vo' in dote mel portaste : è figlia,  
 Già il sapete, dell'ozio. Onde, più assai  
 Che non ne ricevete, voi ne date.  
*Becchini.* Orsù fra questo conjugale dialogo  
 Io nè vi debbo por bocca, nè orecchi.  
 Con permesso, ritiromi.  
*Agostino.* Padrone.

SCENA III.

AGOSTINO, ANNETTA.

- Agostino.* Ella è pur dura la mia sorte ; sempre  
 A guisa di stranier fastidioso,  
 Ospite mal accolto in casa mia  
 Dovermi stare ; e più, dovervi sempre  
 Dei musì nuovi, e musì impertinenti,  
 Vedere, e sopportarli.  
*Annetta.* È ben più dura  
 La mia sorte ; dover sempre soffrire  
 Un muso duro, un muso vecchio, un muso,  
 Che non si cambia mai se non in peggio.  
*Agostino.* Via, finiamola, Annetta : già il sapete,  
 Che se non fosse pe' figli, voi mai  
 Non mi vedreste ; mai. Per or mi preme  
 Oltre ogni cosa il collocar Crezina,  
 E tirar su l'unico maschio nostro  
 Alla men peggio. Al maschio penserovvi  
 Da me a suo tempo ; ma il cercar mariti  
 Gli è affar più vostro. Or ci pensate voi,  
 Che vi s'è detto tante volte ?  
*Annetta.* <sup>1</sup> Affè,  
 Che preme a voi molto dei figli. E' basta

Veder le gran premure che vi date  
 Per educarla la Crezina. Ancora  
 La non ha avuto mastri nè di ballo,  
 Nè di musica ; che ! quasi che punto  
 Scriver sa ella, e legger poco più.  
 A ogni partito che si affaccierebbe,  
 Sempre avete che apporre : e la ragione,  
 La gran ragione, ell'è la dote ; tutto,  
 Fuorchè sborsarla ; ed i mariti d'oggi,  
 Nulla, fuorchè la dote. A farla corta,  
 Vostr'avarizia sudicia fa esservi  
 Ancor più tristo padre, che spiacente  
 Brontolone marito.

*Agostino.*

Avete detto ?

Or dirò io. Maestri alla Crezina ?  
 Maestri, eh ? li abbiám noi tutto il giorno  
 Quì fra' piedi i Maestri : i vostri soliti  
 Ciuffini, e Paraguai, ed altri, ed altri  
 Di lor peso, che tutto le farebbero  
 Disimparar quant'io da sciocco vero  
 Le facessi insegnare. I buoni esempj  
 Dei Genitori ; ecco, il Maestro vivo ;  
 Ecco, il buono ; ecco, il solo. Il siete voi ?  
 Sempre tenerla in conversazione ;  
 E per null'altro voi ce la volete,  
 Che per zimbello alla gente, che poca  
 Per voi sola verrebbe : e poi quando  
 La c'è venuta, non ce la vorreste,  
 Ch'ombra ella davvi, e non potete il campo  
 Tener col vostro diecilustre viso  
 Contro il suo di vent'anni non compiuti.  
 E s'ella poco leggere, e men scrivere  
 Pur sa, chi le ha provvisto il pedagogo ?  
 Non foste voi ? chi l'ha cacciato in luce  
 Questo bel tomo di Don Tramezzino ?  
 Insegnar potrebb'ei quel ch'ei non sa ?  
 Bensì temo le insegnì cose ch'ella  
 Saper non dee.

*Annetta.*

Sfacciato ! e a me rimprovero

L'asinità del Tramezzin sarà,  
 Quando si sa, ch'oltre tre scudi il mese  
 Voi non daresti un soldo, fosse anco egli  
 Un Quintiliano ? Coi tre scudi il mese  
 Un asino si trova, e non un'aquila.  
 S'io vel proposi, il fei pel buon mercato,

E saria stato peggio se da voi  
Provveduto l'aveste: ch'a due scudi  
Preso areste anco il guattero. Cagione  
Dei guai di casa nostra altra non mai  
Cercate, che non havvene niun'altra,  
Che la spilorceria vostra lercia.

*Agostino.* Purchè il partito convenevol trovisi,  
E' si vedrà, se v'è la dote, e quale.  
Ma i Ciuffini disturbano qualunque  
Buon partito si affacci. Per esempio,  
Non ci bazzica forse quì per casa  
Quel Prosperino Benintendi? un giovine,  
Ben nato, d'ottim'indole, avvenente,  
Ricco, educato; e che non ha? qual mai  
Più desiabil genere di questo?  
E a questo si fa sgarbi: e in fatti so,  
Ch'ei già dirada assai; dicesi pure  
Ch'ei se ne va col padre ad un viaggio  
Di du' o tre anni: ecco un partito in fumo.

*Annetta.* Certo, ei venia più spesso, ma ci viene  
Spessino ancora; e ben accolto è sempre:  
Ma gli è sì timiduccio: e che so io  
Poi, se gli piaccia la Crezina o no?  
Degg'io buttargli la mia figlia ai piedi?  
Ed è egli forse il solo buon partito?  
Ancorchè un poco più maturo d'anni,  
Forse gli cede in nulla il Sor Fabrizio...

*Agostino.* Lo Stomaconi?

*Annetta.* Desso.

*Agostino.* È un uom di garbo;<sup>1</sup>  
Ma poi potrebbe di Lucrezia nostra  
Anco esser padre; e tutte, quai che sieno,  
Sempre a mal vengon le disparità.

*Annetta.* E dove son le parità?

<sup>1</sup> Qui si motivi, si prepari, e si accenni da farsi osservare, la futura mel-  
lonaggine dello Stomaconi, perchè meno inverisimile poi riesca. Il padre,  
lo trovi troppo condiscendente, e facile a far riuscir male la ragazza; prefe-  
rendo la severità del suocero Settimio.

Veder le gran premure che vi date  
 Per educarla la Crezina. Ancora  
 La non ha avuto mastri nè di ballo,  
 Nè di musica; che! quasi che punto  
 Scriver sa ella, e legger poco più.  
 A ogni partito che si affaccierebbe,  
 Sempre avete che apporre: o la ragione,  
 La gran ragione, ell'è la dote; tutto,  
 Fuorchè sborsarla; ed i mariti d'oggi,  
 Nulla, fuorchè la dote. A farla corta,  
 Vostri'avarizia sudicia fa esservi  
 Ancor più tristo padre, che spiacente  
 Brontolone marito.

*Agostino.*

Avete detto?

Or dirò io. Maestri alla Crezina?  
 Maestri, eh? li abbian noi tutto il giorno  
 Quì fra' piedi i Maestri: i vostri soliti  
 Ciuffini, e Paraguai, ed altri, ed altri  
 Di lor peso, che tutto le farebbero  
 Disimparar quant'io da sciocco vero  
 Le facessi insegnare. I buoni esempj  
 Dei Genitori; ecco, il Maestro vivo;  
 Ecco, il buono; ecco, il solo. Il siete voi?  
 Sempre tenerla in conversazione;  
 E per null'altro voi ce la volete,  
 Che per zimbello alla gente, che poca  
 Per voi sola verrebbe: e poi quando  
 La c'è venuta, non ce la vorreste,  
 Ch'ombra ella davvi, e non potete il campo  
 Tener col vostro dieciligustre viso  
 Contro il suo di vent'anni non compiuti.  
 E s'ella poco leggere, e men scrivere  
 Pur sa, chi le ha provvisto il pedagogo?  
 Non foste voi? chi l'ha cacciato in luce  
 Questo bel tomo di Don Tramezzino?  
 Insegnar potrebb'ei quel ch'ei non sa?  
 Bensì temo le insegni cose ch'ella  
 Saper non dee.

*Annetta.*

Sfacciato! e a me rimprovero

L'asinità del Tramezzin sarà,  
 Quando si sa, ch'oltre tre scudi il mese  
 Voi non daresti un soldo, fosse anco egli  
 Un Quintiliano? Coi tre scudi il mese  
 Un asino si trova, e non un'aquila.  
 S'io vel proposi, il fei pel buon mercato,



E saria stato peggio se da voi  
Provveduto l'aveste: ch'a due scudi  
Preso areste anco il guattero. Cagione  
Dei guai di casa nostra altra non mai  
Cercate, che non havvene niun'altra,  
Che la spilorceria vostra lercia.

*Agostino.* Purchè il partito convenevol trovisi,  
E' si vedrà, se v'è la dote, e quale.  
Ma i Ciuffini disturbano qualunque  
Buon partito si affacci. Per esempio,  
Non ci bazzica forse quì per casa  
Quel Prosperino Benintendi? un giovine,  
Ben nato, d'ottim'indole, avvenente,  
Ricco, educato; e che non ha? qual mai  
Più desiabil genere di questo?  
E a questo si fa sgarbi: e in fatti so,  
Ch'ei già dirada assai; dicesi pure  
Ch'ei se ne va col padre ad un viaggio  
Di du' o tre anni: ecco un partito in fumo.

*Annetta.* Certo, ei venia più spesso, ma ci viene  
Spessino ancora; e ben accolto è sempre:  
Ma gli è sì timiduccio: e che so io  
Poi, se gli piaccia la Crezina o no?  
Degg'io buttargli la mia figlia ai piedi?  
Ed è egli forse il solo buon partito?  
Ancorchè un poco più maturo d'anni,  
Forse gli cede in nulla il Sor Fabrizio...

*Agostino.* Lo Stomaconi?

*Annetta.* Desso.

*Agostino.* È un uom di garbo;<sup>1</sup>  
Ma poi potrebbe di Lucrezia nostra  
Anco esser padre; e tutte, quai che sieno,  
Sempre a mal vengon le disparità.

*Annetta.* E dove son le parità?

<sup>1</sup> Qui si motivi, si prepari, e si accenni da farsi osservare, la futura mel-  
lonaggine dello Stomaconi, perchè meno inverisimile poi riesca. Il padre,  
lo trovi troppo condiscendente, e facile a far riuscir male la ragazza; prefe-  
rendo la severità del suocero Settimio.

## SCENA IV.

CIUFFINI, PARAGUAI, e detti.

- Ciuffini.* Ho timore  
Che noi veniamo a contrattempo: al viso  
Vedo l'Annetta col marito in lite.
- Paraguai.* Anzi, gli è meglio rompere. — Siam servi  
Di questi degni congiù.
- Agostino.* Oh! ecco questi  
Seccatorini. Addio; con lor vi lascio.  
Servo di lor Signori.
- Ciuffini.* Padron mio...
- Paraguai.* Sur Agostino, la su' grazia.

## SCENA V.

ANNETTA, e detti due.

- Ciuffini.* Sempre  
Gli è il medesimo; rozzo, malcreato...
- Paraguai.* Salvatico.
- Annetta.* Sì eh! fors'è di età  
Da poter migliorarsi. Già vo' altri,  
Che a me sa amici, ei non vi può patire.
- Ciuffini.* E così, noi, di lui. Ma, e la Crezina,  
Che fa ella? perchè la non si vede?
- Annetta.* Credo ella faccia un pocolin di scuola  
Col Tramezzino.
- Paraguai.* E vi par ella bimba  
Da maestro per anco? omai costui  
Che volete voi ch'abbia ad insegnarle?  
Mondo esser vuole.
- Ciuffini.* Ei dice bene; mondo;  
Trattar, sentir, vedere.
- Paraguai.* Questa cosa  
L'è una delle tante che la nostra  
Italia non sa intender. Ti appiccicano  
Il pedagogo alla donzella al pari  
Che al signorino: oh, imparar debb'ella  
Le concordanze, e i latinetti anch'essa?
- Ciuffini.* Liberiamola or via, poverina,

Da questa seccatura, almen per oggi.<sup>1</sup>  
Venite fuori, Signorina; fuori;  
Che la Mamma vi vuole.

*Annetta.* Oibò, oibò;  
Lasciatela un po' far.

*Paraguai.* Don Tramezzino,  
Via, così basta: *lectio brevis* sia  
Per oggi; è mezza festa. Venga, venga,  
Signora Lucrezina.

*Ciuffini.* Sì, sì, venga  
A insegnarci ella noi, cosa sia grazia...

*Paraguai.* E beltà, e giovinezza.

*Annetta.* (Da se) Maledetti! —  
Già sempre la guastate voi con queste  
Adulatorie ciance. — Via, giacchè  
Guasta pur v'han la lezion, venite;  
\*Venite, sguajatella.

SCENA VI.

CREZINA, e detti.

*Ciuffini.* Oh bellina; anco più del solit', oggi!  
Che assettino garbato! che benino  
Le torna quella ghirlandetta. Guai,  
S'oggi la vede Prosperino.

*Paraguai.* Appunto,  
Che n'è egli di quel ragazzucciaccio,  
Ch'ei non si vede più?

*Ciuffini.* Partir dovea  
Per far col padre un gran viaggio.

*Paraguai.* Ed ora?...  
*Ciuffini.* Non ci van più.

*Annetta.* Non ci van più?

*Ciuffini.* Ven duole  
Ben me n'avveggo già da un pezzo: assai  
Vi secca entrambe quel collegiale.  
Peccato ch'ei non parta: avea davvero  
Bisogno di sgranchirsi.

*Paraguai.* Io ci ho penato  
Dei mesi e mesi per volerlo un poco  
Raffazzonare; ma non ci fu verso.

*Annetta.* La scappataggin, non temete, anch'egli

<sup>1</sup> Si affaccia alla sua camera, che risponde in sala.

La piglierà dappoi : presto s'impara.  
*Crezina.* Ma, dite, e come lo sapete voi  
 Ch'ei non parte altrimenti ?  
*Ciuffini.* Ei me l'ha detto  
 Dianzi egli stesso.  
*Paraguai.* Ed io di più, ben altro  
 So io.  
*Crezina.* E che ?  
*Annetta.* Gran cose voi sapete.  
*Paraguai.* So, che fra poco avrete una sua visita.  
*Ciuffini.* Sì, appunto ; anch'ei mel disse.  
*Paraguai.* Ma non dissevi  
 Che seco lui verrebbe anco suo padre ;  
 E che sarà una visita sul serio.  
 E questo vel dich'io.  
*Crezina.* (Da se) Costui ponmi  
 In gran pensiero.  
*Annetta.* Oh, ecco il Signor Warton.

## SCENA VII.

WARTON, e detti.

*Crezina.* Oh ben venuto il Signor Warton.  
*Annetta.* Parmi,  
 Che v'è un pezzetto non v'abbiam più visto.  
*Warton.* Troppo men duol ; ringrazio lor Signore  
 Della premura : io mi credea, che avviste  
 Non se ne fossero ; in tanta abbondanza  
 Di bella compagnia, far non può<sup>1</sup>  
 Mancanza il mio non v'essere.  
*Ciuffini.* (A Paraguai) Modesto  
 Egli è, o si finge: e perciò più di noi  
 Lo festeggiano.  
*Paraguai.* (A Ciuffini) Anch'io mi vo' buttare<sup>2</sup>  
 Al modesto ; a veder se meglio incontro.  
*Warton.* Che fa ella, Signora Lucrezina ?  
*Crezina.* Bene, a servirla, sempre.  
*Annetta.* Warton, fate  
 Qui motto a me.  
*Warton.* Sono ad udirla.  
*Annetta.* Avete

<sup>1</sup> Variante: Di scelta compagnia far non posso.<sup>2</sup> Id. Anch'io mi ci vo' dare.

Visto voi Prosperino ?  
*Warton.* Questa mane.  
*Annetta.* Vi disse ei nulla del viaggio ?  
*Warton.* A monte  
 È ita la partenza : senza dubbio  
 Voi lo vedrete.  
*Ciuffini.* Eccolo qui.  
*Paraguai.* Nol dissi ?

<sup>1</sup> SCENA VIII.

SETTIMIO, PROSPERINO, e detti.

*Settimio.* Signor' Anna, s'io vengo a incomodarla,  
 A lei ne faccia le mie scuse il figlio ;  
 Egli è che a lei de' presentarmi.  
*Annetta.* Oh sempre,  
 E in ogni luogo, e tanto più in mia casa,  
 È il ben venuto il mio Signor Settimio.  
*Settimio.* Troppo cortese. In casa sua si trova  
 Ad ogni ora, sì bella e numerosa  
 Compagnia, che sgomentasi chiunque,  
 Non v'è, com'io nol sono, abituato.  
*Paraguai.* Hai tu inteso, Ciuffini ?  
*Ciuffini.* Ell'è per noi.  
 Andiamcene.  
*Paraguai.* Sì, andiamcene, per ora.  
*Ciuffini.* Signor' Anna, più tardi, avrem la sorte  
 D'esser da lei di nuovo.  
*Annetta.* Addio.

SCENA IX.

*Detti, meno PARAGUAI e CIUFFINI.*

*Settimio.* Non veggio  
 Quì il di lei rispettabile marito ;  
 A sorte, in casa non sarebbe ei più ?  
*Annetta.* Anzi, ei v'è certo. Olà ; cercate subito  
 Del Signor Agostino ; e gli direte  
 Che c'è chi lo vorrebbe.  
*Settimio.* Grazie tante,  
 Signor' Anna. Il discorso, che ho da farle,

La piglierà dappoi : presto s'impara.  
*Crezina.* Ma, dite, e come lo sapete voi  
 Ch'ei non parte altrimenti ?  
*Ciuffini.* Ei me l'ha detto  
 Dianzi egli stesso.  
*Paraguai.* Ed io di più, ben altro  
 So io.  
*Crezina.* E che ?  
*Annetta.* Gran cose voi sapete.  
*Paraguai.* So, che fra poco avrete una sua visita.  
*Ciuffini.* Sì, appunto ; anch'ei mel disse.  
*Paraguai.* Ma non dissevi  
 Che seco lui verrebbe anco suo padre ;  
 E che sarà una visita sul serio.  
 E questo vel dich'io.  
*Crezina.* (Da se) Costui ponmi  
 In gran pensiero.  
*Annetta.* Oh, ecco il Signor Warton.

## SCENA VII.

WARTON, e detti.

*Crezina.* Oh ben venuto il Signor Warton.  
*Annetta.* Parmi,  
 Che v'è un pezzetto non v'abbiam più visto.  
*Warton.* Troppo men duol ; ringrazio lor Signore  
 Della premura : io mi credea, che avviste  
 Non se ne fossero ; in tanta abbondanza  
 Di bella compagnia, far non può <sup>1</sup>  
 Mancanza il mio non v'essere.  
*Ciuffini.* (A Paraguai) Modesto  
 Egli è, o si finge : e perciò più di noi  
 Lo festeggiano.  
*Paraguai.* (A Ciuffini) Anch'io mi vo' buttare <sup>2</sup>  
 Al modesto ; a veder se meglio incontro.  
*Warton.* Che fa ella, Signora Lucrezina ?  
*Crezina.* Bene, a servirla, sempre.  
*Annetta.* Warton, fate  
 Qui motto a me.  
*Warton.* Sono ad udirla.  
*Annetta.* Avete

<sup>1</sup> Variante : Di scelta compagnia far non posso.<sup>2</sup> Id. Anch'io mi ci vo' dare.

Visto voi Prosperino ?  
*Warton.* Questa mane.  
*Annetta.* Vi disse ei nulla del viaggio ?  
*Warton.* A monte  
 È ita la partenza : senza dubbio  
 Voi lo vedrete.  
*Ciuffini.* Eccolo qui.  
*Paraguai.* Nol dissi ?

<sup>1</sup> SCENA VIII.

SETTIMIO, PROSPERINO, e *detti*.

*Settimio.* Signor' Anna, s'io vengo a incomodarla,  
 A lei ne faccia le mie scuse il figlio ;  
 Egli è che a lei de' presentarmi.  
*Annetta.* Oh sempre,  
 E in ogni luogo, e tanto più in mia casa,  
 È il ben venuto il mio Signor Settimio.  
*Settimio.* Troppo cortese. In casa sua si trova  
 Ad ogni ora, sì bella e numerosa  
 Compagnia, che sgomentasi chiunque,  
 Non v'è, com'io nol sono, abituato.  
*Paraguai.* Hai tu inteso, Ciuffini ?  
*Ciuffini.* Ell'è per noi.  
 Andiamcene.  
*Paraguai.* Sì, andiamcene, per ora.  
*Ciuffini.* Signor' Anna, più tardi, avrem la sorte  
 D'esser da lei di nuovo.  
*Annetta.* Addio.

SCENA IX.

*Detti, meno PARAGUAI e CIUFFINI.*

*Settimio.* Non veggo  
 Quì il di lei rispettabile marito ;  
 A sorte, in casa non sarebbe ei più ?  
*Annetta.* Anzi, ei v'è certo. Olà ; cercate subito  
 Del Signor Agostino ; e gli direte  
 Che c'è chi lo vorrebbe.  
*Settimio.* Grazie tante,  
 Signor' Anna. Il discorso, che ho da farle,

- Già la presenza mia stessa gliel dice,  
E tutti qui già lo indovinan.
- Warton.* Io,  
Che già 'l sapeva, ove pur sia di troppo,  
Vi chiederò licenza.
- Settimio.* Anzi, per quanto  
Sia grato alla Signora, a me gratissimo  
Gli è il vostro rimanere. Amico vero,  
Voi di mia casa siete, e della vostra  
Io 'l son da un pezzo.
- Warton.* Molto onor mi fate.
- Annetta.* Sì, sì, restate, Signor Warton: godo  
Che voi già siate del segreto a parte,  
Ch'io pur mi attenterai d'indovinarlo,  
S'io non temessi troppo lusingarmi.
- Settimio.* Già che i due che il san meglio, pur si tacciono,  
E verecondi arrossiscono incerti,  
Sì parlerò pur io. Questi sarebbe  
Il più felice giovane, se data  
In isposa venissegli dai degni  
Parenti suoi codesta Signorina.  
Ecco detto.
- Annetta.* Davvero inaspettata,  
Ma vie più grata giungemi tal chiesta;  
Nè mi par cosa da neppur per ombra  
Deliberarvi su. Lucrezia, parmi,  
Al suo contegno, lo gradisca quanto  
Un tal soggetto il merita. Sol resta,  
Che noi sentiam l'oracolo di casa,  
Il Signor Agostino.
- Settimio.* Ecco, ch'ei viene.
- Annetta.* (Incontrandolo) Gliel vo' dir io; lasciate. Venga, venga,  
Signor Consorte; c' v'è una buona visita,  
Da farla lieto assai.

## SCENA X.

AGOSTINO, e detti.

- Agostino.* Chi mai? che vedo?  
Oh, Padron caro mio, Signor Settimio;  
Vorrei veder qui spesso dei suoi pari:  
Poss'io servirla in nulla?
- Settimio.* Non vorrei  
Averla disturbata.



- Annetta.* Io taglio a mezzo  
I complimenti inutili. Sapete?  
Ei vi chiede Lucrezia, pel suo figlio.  
Voi stesso già me ne parlaste, ed ecco  
Che il desiderio vostro s'è accompiuto.
- Agostino.* Dite davvero? lusingar mi posso,  
Signor Settimio, di sì grata nuova?
- Settimio.* Tutta ell'è nostra la lusinga. Il mio  
<sup>1</sup> Amato figlio, a cui nulla di giusto  
Mai negar non potrei, mi s'è mostrato  
Sì ardentemente acceso della sua  
Gentile figlia, ch'io (benchè credessi  
L'età sua per tal giogo alquanto acerba)  
Pure il compiacchio; e ai suoi, miei preghi unisco,  
Perchè a quai patti a voi più piacerà  
Questa unione segua.
- Agostino.* E che ne dici,  
Lucrezia, tu?... Tu abbassi gli occhi, e taci,  
Ed arrossisci triplicatamente.  
Quest'è il consenso suo. Più espresso il mio,  
Sarà, ma non men breve. Non fo patti  
Al Sur Settimio: da lui li ricevo.  
Com'egli vuole, tutto si farà.
- Annetta.* Tutto sta bene; ma meglio è spiegarsi.  
La dote...
- Settimio.* Fia a misura dell'amore  
Dei Genitori per la figlia. Noi,  
Grazie al Cielo, su questo non ci stiamo;  
Purchè riesca il matrimonio a bene,  
Mille più mille meno, non è a scudi  
Che annoveriam noi la felicità.
- Agostino.* Ma guardi il Cielo, ch'io perciò abusassi  
Del lor nobil procedere: gli articoli  
Stender farò; li accresceran, torranno,  
Cangieranno a lor voglia. Ma frattanto,  
Si content'ella che la dote sia  
Gli stessi scudi diecimila, ch'ebbe  
Già la sorella mia, nei Cardigiani  
Collocata dal nostro ottimo padre?
- Settimio.* A maraviglia: e se mai la dissesta,  
<sup>2</sup> Pigli ella tempo quanto più le piace:  
Stenda in somma gli articoli, e farmarli

<sup>1</sup> Variante: Amato figlio, a cui nulla di retto.

<sup>2</sup> Id. Pigliate tempo quanto più vi piace.

Già la presenza mia stessa gliel dice,  
E tutti qui già lo indovinan.

*Warton.*

Io,

Che già 'l sapeva, ove pur sia di troppo,  
Vi chiederò licenza.

*Settimio.*

Anzi, per quanto  
Sia grato alla Signora, a me gratissimo  
Gli è il vostro rimanere. Amico vero,  
Voi di mia casa siete, e della vostra  
Io 'l son da un pezzo.

*Warton.*

Molto onor mi fate.

*Annetta.*

Sì, sì, restate, Signor Warton: godo  
Che voi già siate del segreto a parte,  
Ch'io pur mi attenterai d'indovinarlo,  
S'io non temessi troppo lusingarmi.

*Settimio.*

Già che i due che il san meglio, pur si tacciono,  
E verecondi arrossiscono incerti,  
Sì parlerò pur io. Questi sarebbe  
Il più felice giovane, se data  
In isposa venisseglì dai degni  
Parenti suoi codesta Signorina.  
Ecco detto.

*Annetta.*

Davvero inaspettata,  
Ma vie più grata giungemi tal chiesta;  
Nè mi par cosa da neppur per ombra  
Deliberarvi su. Lucrezia, parmi,  
Al suo contegno, lo gradisca quanto  
Un tal soggetto il merita. Sol resta,  
Che noi sentiam l'oracolo di casa,  
Il Signor Agostino.

*Settimio.*

Ecco, ch'ei viene.

*Annetta.* (Incontrandolo) Gliel vo' dir io: lasciate. Venga, venga,  
Signor Consorte; e' v'è una buona visita,  
Da farla lieto assai.

## SCENA X.

AGOSTINO, e detti.

*Agostino.*

Chi mai? che vedo?  
Oh, Padron caro mio, Signor Settimio;  
Vorrei veder qui spesso dei suoi pari:  
Poss'io servirla in nulla?

*Settimio.*

Non vorrei  
Averla disturbata.

- Annetta.* Io taglio a mezzo  
I complimenti inutili. Sapete?  
Ei vi chiede Lucrezia, pel suo figlio.  
Voi stesso già me ne parlaste, ed ecco  
Che il desiderio vostro s'è accompito.
- Agostino.* Dite davvero? lusingar mi posso,  
Signor Settimio, di sì grata nuova?
- Settimio.* Tutta ell'è nostra la lusinga. Il mio  
<sup>1</sup> Amato figlio, a cui nulla di giusto  
Mai negar non potrei, mi s'è mostrato  
Sì ardentemente acceso della sua  
Gentile figlia, ch'io (benchè credessi  
L'età sua per tal giogo alquanto acerba)  
Pure il compiacchio; e ai suoi, miei preghi unisco,  
Perchè a quai patti a voi più piacerà  
Questa unione segua.
- Agostino.* E che ne dici,  
Lucrezia, tu?... Tu abbassi gli occhi, e taci,  
Ed arrossisci triplicatamente.  
Quest'è il consenso suo. Più espresso il mio,  
Sarà, ma non men breve. Non fo patti  
Al Sur Settimio: da lui li ricevo.  
Com'egli vuole, tutto si farà.
- Annetta.* Tutto sta bene; ma meglio è spiegarsi.  
La dote...
- Settimio.* Fia a misura dell'amore  
Dei Genitori per la figlia. Noi,  
Grazie al Cielo, su questo non ci stiamo;  
Purchè riesca il matrimonio a bene,  
Mille più mille meno, non è a scudi  
Che annoveriam noi la felicità.
- Agostino.* Ma guardi il Cielo, ch'io perciò abusassi  
Del lor nobil procedere: gli articoli  
Stender farò; li accresceran, torranno,  
Cangieranno a lor voglia. Ma frattanto,  
Si content'ella che la dote sia  
Gli stessi scudi diecimila, ch'ebbe  
Già la sorella mia, nei Cardigiani  
Collocata dal nostro ottimo padre?
- Settimio.* A maraviglia: e se mai la dissesta,  
<sup>2</sup> Pigli ella tempo quanto più le piace:  
Stenda in somma gli articoli, e firmarli

<sup>1</sup> *Variante.* Amato figlio, a cui nulla di retto.

<sup>2</sup> *Id.* Pigliate tempo quanto più vi piace.

- Già la presenza mia stessa gliel dice,  
E tutti qui già lo indovinan.
- Warton.* Io,  
Che già 'l sapeva, ove pur sia di troppo,  
Vi chiederò licenza.
- Settimio.* Anzi, per quanto  
Sia grato alla Signora, a me gratissimo  
Gli è il vostro rimanere. Amico vero,  
Voi di mia casa siete, e della vostra  
Io 'l son da un pezzo.
- Warton.* Molto onor mi fate.
- Annetta.* Sì, sì, restate, Signor Warton: godo  
Che voi già siate del segreto a parte,  
Ch'io pur mi attenterai d'indovinarlo,  
S'io non temessi troppo lusingarmi.
- Settimio.* Già che i due che il san meglio, pur si tacciono,  
E verecondi arrossiscono incerti,  
Sì parlerò pur io. Questi sarebbe  
Il più felice giovane, se data  
In isposa venisseglì dai degni  
Parenti suoi codesta Signorina.  
Ecco detto.
- Annetta.* Davvero inaspettata,  
Ma vie più grata giungemi tal chiesta;  
Nè mi par cosa da neppur per ombra  
Deliberarvi su. Lucrezia, parmi,  
Al suo contegno, lo gradisca quanto  
Un tal soggetto il merita. Sol resta,  
Che noi sentiam l'oracolo di casa,  
Il Signor Agostino.
- Settimio.* Ecco, ch'ei viene.
- Annetta.* (Incontrandolo) Gliel vo' dir io: lasciate. Venga, venga,  
Signor Consorte; e' r'è una buona visita,  
Da farla lieto assai.

## SCENA X.

AGOSTINO, e detti.

- Agostino.* Chi mai? che vedo?  
Oh, Padron caro mio, Signor Settimio;  
Vorrei veder qui spesso dei suoi pari:  
Poss'io servirla in nulla?
- Settimio.* Non vorrei  
Averla disturbata.

- Annetta.* Io taglio a mezzo  
I complimenti inutili. Sapete?  
Ei vi chiede Lucrezia, pel suo figlio.  
Voi stesso già me ne parlaste, ed ecco  
Che il desiderio vostro s'è accompito.
- Agostino.* Dite davvero? lusingar mi posso,  
Signor Settimio, di sì grata nuova?
- Settimio.* Tutta ell'è nostra la lusinga. Il mio  
<sup>1</sup> Amato figlio, a cui nulla di giusto  
Mai negar non potrei, mi s'è mostrato  
Sì ardentemente acceso della sua  
Gentile figlia, ch'io (benchè credessi  
L'età sua per tal giogo alquanto acerba)  
Pure il compiaccio; e ai suoi, miei preghi unisco,  
Perchè a quai patti a voi più piacerà  
Questa unione segua.
- Agostino.* E che ne dici,  
Lucrezia, tu?... Tu abbassi gli occhi, e taci,  
Ed arrossisci triplicatamente.  
Quest'è il consenso suo. Più espresso il mio,  
Sarà, ma non men breve. Non fo patti  
Al Sur Settimio: da lui li ricevo.  
Com'egli vuole, tutto si farà.
- Annetta.* Tutto sta bene; ma meglio è spiegarsi.  
La dote...
- Settimio.* Fia a misura dell'amore  
Dei Genitori per la figlia. Noi,  
Grazie al Cielo, su questo non ci stiamo;  
Purchè riesca il matrimonio a bene,  
Mille più mille meno, non è a scudi  
Che annoveriam noi la felicità.
- Agostino.* Ma guardi il Cielo, ch'io perciò abusassi  
Del lor nobil procedere: gli articoli  
Stender farò; li accresceran, torranno,  
Cangieranno a lor voglia. Ma frattanto,  
Si content'ella che la dote sia  
Gli stessi scudi diecimila, ch'ebbe  
Già la sorella mia, nei Cardigiani  
Collocata dal nostro ottimo padre?
- Settimio.* A maraviglia: e se mai la dissesa,  
<sup>2</sup> Pigli ella tempo quanto più le piace;  
Stenda in somma gli articoli, e firmarli

<sup>1</sup> Variante: Amato figlio, a cui nulla di retto.<sup>2</sup> Id. Pigliate tempo quanto più vi piace.

- Fia 'l pensier nostro.
- Annetta.* (Da se) Andanti tutti due  
Si mostran molto. Eh, si farà la cosa.
- Settimio.* Dunque a dar luogo un po' di riaversi  
Dalla sorpresa, e dalla gioja forse  
I nostri sposi, per or separiamci.  
La sia intesa così.
- Agostino.* Ven do parola. —  
Noi, moglie mia, frattanto, ad assestare  
N'andrem le cose; tante ne fa d'uopo.
- Settimio.* Andiamo, o Prosperino; a vagheggiare  
Poi tornerai, senza di me. Ne' vero,  
Signora Lucrezina?
- Crezina.* Con mio sommo  
Piacere, ai Genitori, ed al cuor mio  
Obbedirò...
- Settimio.* Rispondi tu qualcosa...  
Gli è novizio. Lo scusino: ma parla  
Il viso suo per lui. Venite, Warton,  
Anco con noi per divagare un poco  
Quest'ottimo ragazzo.
- Warton.* Ecco, vi seguo.

## ATTO TERZO.

### 1 SCENA I.

ANNETTA, CREZINA.

- Annetta.* E così, figlia mia, sei tu contenta?
- Crezina.* Può credere: son arcicontentona.
- Annetta.* Non mi sare' aspettata così presto  
Ad una tanta sorte.
- Crezina.* Oh! perchè no?  
Er' io forse poi tanto dispregevole,  
Che niun giovin di garbo non dovessemi  
Guardar poi mai?
- Annetta.* Non dico questo: io solo  
Dico, che Prosperino or men che mai  
Risoluto parevami a un tal passo;

Che anzi ogni dì più di casa nostra  
Parea scostarsi.

*Crezina.* Lei m'insegna, o mamma,  
Che chi fugge ricerca.

*Annetta.* Oh, la sai lunga,  
Più ch'i' nol mel credessi: ma per certo  
Pur qualche cosa dev'esser seguito;  
Un qualche passo o fatto, o fatto fare  
L'hai tu per certo, per dare il tracollo  
Al nostro Collegiale.

*Crezina.* Io? non so nulla:  
Non fo nulla: sto qui: vi sto alla guardia  
Sol della Provvidenza: che a dir vero,  
I Genitori miei non si son punto  
Nel procacciarmi sorte logorati.

*Annetta.* Via, fraschetta: e' mi par che già ben presto  
V'abbiate alzata la testina. Noi,  
Che potevam noi fare in somma? prendere  
Pel collo chi ci capita? e sforzarli  
A domandarvi?

*Crezina.* E' non si sforza niuno;  
Ma tra sforzar, ed impedir, ci corre  
Pur qualche cosa.

*Annetta.* Che sarebbe a dire?  
Come impedir...

*Crezina.* Non dico...

*Annetta.* Mi parete  
Già già ben molto fatta impertinente,  
Per questo po' di cencio di marito  
Che v'è toccato.

*Crezina.* Cencio?

*Annetta.* Via, finiamola.

Certo sarete collocata meglio  
Assai che nol son io: ma per questo  
Far superbia dovete colla madre?

*Crezina.* Mi perdoni; non è ch'io mai...

*Annetta.* La robba  
Certo che non vi mancherà: vo' entrate  
In una casa d'oro: ma poi tutto,  
Non è tutto esser ricca. Anzi ti debbo  
Prevenir, figlia mia, che tu sposi  
Assai più il padre che non Prosperino,  
Ch'è un giovinastro che non conta nulla.  
E il Sur Settimio poi, non è da credere  
Ch'egli a tuo modo far ti lasci.

- Fia 'l pensier nostro.
- Annetta.* (Da se) Andanti tutti due  
Si mostran molto. Eh, si farà la cosa.
- Settimio.* Dunque a dar luogo un po' di riaversi  
Dalla sorpresa, e dalla gioja forse  
I nostri sposi, per or separiamci.  
La sia intesa così.
- Agostino.* Ven do parola. —  
Noi, moglie mia, frattanto, ad assestare  
N'andrem le cose; tante ne fa d'uopo.
- Settimio.* Andiamo, o Prosperino; a vagheggiare  
Poi tornerai, senza di me. Ne' vero,  
Signora Lucrezina?
- Crezina.* Con mio sommo  
Piacere, ai Genitori, ed al cuor mio  
Obbedirò...
- Settimio.* Rispondi tu qualcosa...  
Gli è novizio. Lo scusino: ma parla  
Il viso suo per lui. Venite, Warton,  
Anco con noi per divagare un poco  
Quest'ottimo ragazzo.
- Warton.* Ecco, vi seguo.

## A T T O T E R Z O .

### <sup>1</sup> SCENA I.

ANNETTA, CREZINA.

- Annetta.* E così, figlia mia, sei tu contenta?
- Crezina.* Può credere: son arcicontentona.
- Annetta.* Non mi sare' aspettata così presto  
Ad una tanta sorte.
- Crezina.* Oh! perchè no?  
Er' io forse poi tanto dispregevole,  
Che niun giovin di garbo non dovessemi  
Guardar poi mai?
- Annetta.* Non dico questo: io solo  
Dico, che Prosperino or men che mai  
Risoluto parevami a un tal passo;



Che anzi ogni dì più di casa nostra  
Parea scostarsi.

*Crezina.* Lei m'insegna, o mamma,  
Che chi fugge ricerca.

*Annetta.* Oh, la sai lunga,  
Più ch'i' nol mel credessi: ma per certo  
Pur qualche cosa dev'esser seguito;  
Un qualche passo o fatto, o fatto fare  
L'hai tu per certo, per dare il tracollo  
Al nostro Collegiale.

*Crezina.* Io? non so nulla:  
Non fo nulla: sto qui: vi sto alla guardia  
Sol della Provvidenza: che a dir vero,  
I Genitori miei non si son punto  
Nel procacciarmi sorte logorati.

*Annetta.* Via, frascchetta: e' mi par che già ben presto  
V'abbiate alzata la testina. Noi,  
Che potevam noi fare in somma? prendere  
Pel collo chi ci capita? e sforzarli  
A domandarvi?

*Crezina.* E' non si sforza niuno;  
Ma tra sforzar, ed impedir, ci corre  
Pur qualche cosa.

*Annetta.* Che sarebbe a dire?  
Come impedir...

*Crezina.* Non dico...

*Annetta.* Mi parete  
Già già ben molto fatta impertinente,  
Per questo po' di cencio di marito  
Che v'è toccato.

*Crezina.* Cencio?

*Annetta.* Via, finiamola.

Certo sarete collocata meglio  
Assai che nol son io: ma per questo  
Far superbia dovete colla madre?

*Crezina.* Mi perdoni; non è ch'io mai...

*Annetta.* La robba  
Certo che non vi mancherà: vo' entrate  
In una casa d'oro: ma poi tutto,  
Non è tutto esser ricca. Anzi ti debbo  
Prevenir, figlia mia, che tu sposi  
Assai più il padre che non Prosperino,  
Ch'è un giovinastro che non conta nulla.  
E il Sur Settimio poi, non è da credere  
Ch'egli a tuo modo far ti lasci.

## SCENA VI.

TRAMEZZINO, e detti.

- Tramezzino.* Quel balordo di Gianni, ei non l'avea  
 Neppure posta al fuoco; e se n'er'ito,  
 I' non so dove. L'ho riscaldata io  
 Per far più presto, e l'ho frullata, ed eccola.
- Ciuffini.* Oh davvero garbatissimo il maestro.  
 Caspita; ed è preziosa: un ripostiere  
 Non la fa meglio.
- Orezina.* Eh; il maestrin riesce  
 A quel ch'ei vuole; ed è tanto compito...  
 Ma, badate: la furia è stata tanta,  
 Che vi siete scordato dei crostini.
- Tramezzino.* Diamine, è vero: è rimediato subito.

## SCENA VII.

*I due soli.*

- Orezina.* La mamma in somma di te non sa nulla;  
 E di tutt'altri dubita: per quanto  
 Pensato io c'abbia, e ripensato, credimi,  
 Non v'è altro mezzo all'amor nostro.
- Ciuffini.* Tutto,  
 Tutto fai, fuorchè questo. Disperato,  
 A un qualche eccesso mi trarrai, se sposi  
 Tu Prosperino.
- Orezina.* Ebben, via, datti pace.  
 Non lo farò.
- Ciuffini.* Ma corsa è la parola.
- Orezina.* Non ci pensar.
- Ciuffini.* Deh, pregoti.
- Orezina.* Tel giuro.

## SCENA VIII.

TRAMEZZINO, e detti.

- Tramezzino.* Ecco i crostini: e' scottano.
- Ciuffini.* Ma l'ale  
 Vo' avete ai piedi ed alle mani. Oh, grazie;  
 Grazie tante, e poi tante.